

Université de Montréal

**Rapport à la nature et stratégies intégrées de
conservation et développement**

Le cas de São Tomé et Príncipe

par

Mireia Boya Busquet

Faculté de l'Aménagement

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph. D)

en Aménagement

Octobre 2008

© Mireia Boya, 2008

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Rapport à la nature et stratégies intégrées de conservation et développement.

Le cas de São Tomé et Príncipe

présentée par :

Mireia Boya Busquet

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Peter Jacobs
président-rapporteur

Robert Kasisi
directeur de recherche

Paul Sabourin
codirecteur

Thora-Martina Herrman
membre du jury

Claude Hamel
examineur externe

Jacques Lachapelle
représentant du doyen de la FES

Résumé

Depuis les années 90, les Projets Intégrés de Conservation et Développement ont été présentés comme des modèles fonctionnels de développement durable pour un site spécifique dans une perspective de réalisation. Le but est d'intégrer les objectifs biologiques de la conservation aux objectifs sociaux et économiques du développement. Ces projets, qui répondent à de multiples dénominations et stratégies, sont implantés dans des contextes naturellement hétérogènes et dynamiques, où l'aménagement du territoire ne doit pas être un outil de planification étatique, désigné et imposé dans une logique conservacionniste.

Les aires protégées représentent une certaine vision du rapport entre l'être humain et la nature, apparue dans le contexte nord-américain avec la création des premiers grands parcs nationaux en 1870. Aujourd'hui, la forte volonté d'impliquer la population se heurte avec la difficulté de concilier la gestion de ces espaces avec les pratiques, les nécessités et les intérêts locaux. Le parc naturel Obô, qui occupe 30% du territoire de São Tomé et Príncipe, doit affronter la difficile intégration entre les représentations de la nature et les usages locaux avec les objectifs globaux des politiques conservacionnistes, ainsi qu'avec les intérêts touristiques et économiques des investisseurs locaux et étrangers.

Les représentations sociales de la nature, établissant une forme de connaissance pratique, déterminent la vision du monde et la relation qu'un certain groupe social peut avoir avec le territoire. Ainsi, chaque communauté possède ses propres mécanismes d'adaptation au milieu basés sur ce système représentationnel. Dans le cas des communautés sãotoméennes, la nature présente un caractère spirituel (associé à des croyances, des rites et des pratiques médicales traditionnelles) et utilitaire (la nature, à travers l'agriculture, la récolte ou la chasse, répond au besoin de subsistance). L'objectif de ce projet de thèse est donc de mieux comprendre la synergie existante entre savoir endogène et gestion de la biodiversité pour adapter l'aménagement du territoire à la réalité des populations qui y vivent.

Mots-clés : conservation intégrée au développement, savoir écologique traditionnel, représentations sociales, diversité biologique, São Tomé et Príncipe.

Abstract

Since the beginning of the 1990s, Integrated Conservation and Development Projects have offered a functional model of sustainable development for specific sites within the perspective of particular projects. Their goal has been to integrate biological aspects of conservation to the social and economic aspects of development.

Protected areas represent a particular vision of the relationship between man and nature, appeared in the American context with the creation of the first national parks. Currently, the wish to involve the population in the creation of protected areas faces the challenge of reconciling the management of these spaces with the local practices, needs and interests. Obô Natural Park, which occupies 30% of the territory of Sao Tome and Principe, follows the difficult process of integrating both local uses and representations of nature to the global objectives of conservationist policies while considering the touristic and economic interests of local and foreign investors.

Social representations of nature, understood as a form of practical knowledge, determine the vision of the world and the relationship that a particular social group may have with its territory. Thus, based on this system, each community has its own mechanisms of environmental adaptation. In the case of the Saotomean communities, nature presents a strong spiritual (associated with beliefs, rituals and traditional medical practices) and utilitarian character (nature provides, through farming, collecting or hunting, all you need to live). The aim of this thesis is to understand the synergies between endogenous knowledge and management of biodiversity to adapt the land management process to the reality of the people who live in the particular territory of Sao Tome and Principe.

Keywords: integrated conservation and development projects, traditional ecological knowledge, social representations, biological diversity, São Tomé and Príncipe.

Resumen

Los proyectos integrados de conservación y desarrollo han sido presentados, desde los años 90, como modelos funcionales de desarrollo sostenible, para un territorio específico y bajo una perspectiva aplicada, de proyecto. La finalidad de estas estrategias es integrar los objetivos biológicos de la conservación con los objetivos sociales y económicos del desarrollo. Estos proyectos, que responden a múltiples denominaciones y estrategias de planificación y gestión, se implantan en contextos naturalmente heterogéneos y dinámicos, dónde la ordenación del territorio no puede ser una herramienta planificadora estática, implantada e impuesta sólo desde una lógica conservacionista.

Los espacios protegidos representan una determinada visión de la relación entre el hombre y la naturaleza, aparecida en el contexto norteamericano con la creación de los primeros parques nacionales. Hoy, la voluntad expresa de implicar a la población topa con la dificultad de conciliar la gestión de estos espacios con las prácticas, necesidades e intereses locales. El parque natural Obô, que ocupa el 30% del territorio de Sao Tomé y Príncipe, tiene que afrontar la difícil integración entre los usos y las representaciones de la naturaleza locales con los objetivos globales de las políticas conservacionistas y con los intereses turísticos y económicos de los inversores locales y extranjeros.

Las representaciones sociales de la naturaleza, entendidas como una forma de conocimiento práctico, determinan la visión del mundo y la relación que un determinado grupo social puede tener con el territorio. Así, cada comunidad tiene sus propios mecanismos de adaptación al medio basados sobre este sistema. En el caso de las comunidades sãotomenses la naturaleza presenta un marcado carácter espiritual (asociado a creencias, ritos y prácticas médicas tradicionales) y utilitario (la naturaleza provee, a través de la agricultura, la recolecta o la caza, lo necesario para vivir). El objetivo de este proyecto de tesis es comprender las sinergias existentes entre conocimientos endógenos y gestión de la biodiversidad para adaptar la ordenación del territorio a la realidad de los que en él viven.

Palabras clave: conservación integrada al desarrollo, conocimientos ecológicos tradicionales, representaciones sociales, diversidad biológica, Sao Tomé y Príncipe.

Table des matières

RÉSUMÉ.....	V
ABSTRACT.....	VI
RESUMEN.....	VII
TABLE DES MATIÈRES	VIII
LISTE DES FIGURES	XIV
LISTE DE PHOTOS.....	XVI
LISTE DE SIGLES ET D'ABRÉVIATIONS	XVII
REMERCIEMENTS	XIX
1 INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
São Tomé et Príncipe, étude de cas	4
Dans cette thèse.....	5
PARTIE I APPROCHE THÉORIQUE, ÉPISTÉMOLOGIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE	8
2 BIODIVERSITÉ, CONSERVATION ET DÉVELOPPEMENT.....	9
2.1 La biodiversité	9
2.1.1 Définition et évolution du terme.....	9
2.1.2 Aspects culturels de la biodiversité	11
2.1.3 Perte de biodiversité	12
2.2 La conservation.....	15
2.2.1 Les différentes écoles	16
2.2.2 Le cas des aires protégées.....	19

2.3	Les stratégies intégrées de conservation et de développement.....	22
2.3.1	Besoins en conservation et en développement.....	25
2.3.2	Projets intégrés de conservation et de développement.....	27
2.3.2.1	Planification et mise en œuvre des PICD.....	30
2.3.3	Nouvelles perspectives.....	32
2.4	Première synthèse	35
3	RAPPORT À LA NATURE, REPRÉSENTATIONS ET PRATIQUES	39
3.1	Formes de connaissance	40
3.1.1	Du savoir scientifique au savoir du sens commun.....	41
3.1.2	Savoir écologique traditionnel.....	43
3.1.2.1	Définition, caractéristiques et volets d'étude.....	43
3.1.2.2	La reconnaissance d'un savoir.....	46
3.1.2.3	Similarités et différences avec le savoir scientifique.....	49
3.1.3	La pratique d'un savoir ou un savoir pratique.....	53
3.1.3.1	Savoir d'intervention.....	54
3.1.3.2	Applications pratiques du SET.....	56
3.2	Les représentations sociales	57
3.2.1	Représentations et connaissance.....	58
3.2.2	Création et signification des représentations sociales.....	60
3.3	Le rapport à l'objet.....	64
3.3.1	Le rapport à la nature.....	66
3.3.1.1	La nature.....	66
3.3.1.2	Nature et sociétés.....	68
3.3.2	Du rapport à la nature au savoir écologique traditionnel.....	70
3.4	Deuxième synthèse : Représentations sociales et aménagement de l'espace et des ressources ..	73
4	QUESTIONS ET HYPOTHÈSES DE RECHERCHE.....	78
4.1	La définition et la mise en contexte de la problématique	78
4.2	Questionnement, hypothèses et objectifs.....	81
5	APPROCHE ÉPISTÉMOLOGIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE	84
5.1	Transdisciplinarité et aménagement	86
5.2	Approches existantes	90

5.2.1	Gestion rationnelle et intégrée, une remise en cause	91
5.2.2	Théorie de systèmes.....	92
5.2.3	Écologie culturelle.....	94
5.2.4	Ethnoécologie	94
5.2.5	Phénoménologie	95
5.2.6	Théorie ancrée	97
5.2.7	Recherche participative	97
5.2.8	Études de cas	98
5.3	La nécessité de combinaison d’approches	99
5.4	Perspective phénoménologique et systémique.....	103
5.4.1	Avantages à différentes échelles.....	104
5.4.2	Triangulation à différents niveaux.....	107
6	LA CONSTRUCTION DES MATÉRIAUX.....	109
6.1	La condition du chercheur, l’altérité et le langage	111
6.2	Acteurs et informateurs clés.....	115
6.3	La démarche de recherche.....	118
6.4	Outils pour la construction des données.....	120
6.4.1	Revue littéraire	120
6.4.2	Entretiens.....	121
6.4.3	Questionnaire d’évocation de l’idée de nature.....	127
6.4.4	Questionnaires et dessins des enfants	128
6.4.5	Observations.....	129
6.5	La recherche de terrain.....	130
6.5.1	Premier séjour : stage et mémoire de maîtrise.....	131
6.5.2	Démarrage de la deuxième recherche de terrain.....	132
6.5.3	Première visite exploratoire dans le Parc.....	136
6.5.4	Co-construction de données.....	138
6.5.5	Synthèse et validation des données.....	140
6.6	L’objet opératoire et l’analyse du rapport à la nature.....	142
6.6.1	La forme verbatim	142
6.6.2	L’analyse de la question d’évocation de l’idée de nature	150
6.6.3	L’analyse des dessins des enfants.....	151
6.7	Les contraintes de la recherche	151

PARTIE II LE RAPPORT À LA NATURE CHEZ LES SÃOTOMÉENS	153
7 INTRODUCTION AU PAYS	154
7.1 Une richesse naturelle au milieu du monde	158
7.1.1 Les différents écosystèmes.....	160
7.2 Une histoire déterminante.....	173
7.2.1 La période coloniale.....	173
7.2.2 De l'indépendance à nos jours	175
7.3 Cadre institutionnel et juridique de conservation de la nature	177
7.3.1 Structure institutionnelle	177
7.3.2 Cadre légal	180
8 LA COMMUNAUTÉ DE MONTE CAFÉ ET LE PARC NATUREL OBÔ.....	184
8.1 La propriété de la terre : le système de plantations et la réforme foncière.....	184
8.2 Quelques données et aspects importants de la communauté de Monte Café.....	189
8.2.1 Bom Sucesso, la porte d'entrée du Parc	192
8.3 La création du Parc Naturel Obô.....	193
9 GROUPES ET RAPPORTS SOCIAUX.....	197
9.1 Acteurs sociaux	198
9.1.1 Groupes ethniques traditionnels à São Tomé	200
9.1.2 La population locale près du Parc naturel Obô	207
9.1.3 L'État et les techniciens	215
9.1.4 Acteurs internationaux et coopération locale	224
9.1.5 L'Association Monte Pico.....	232
9.1.6 Les visiteurs du Parc et les opérateurs touristiques	233
9.2 Les relations chez les Sãotoméens.....	237
9.2.1 Entre cadets et aînés : respect et politesse.....	238
9.2.2 Des rapports de genre : polygamie et division du travail	243
9.2.3 Amis et voisins : l'entraide	249
9.2.4 Avec les ancêtres : esprits et vision du monde.....	254
9.3 La religion chez les Sãotoméens.....	263
9.3.1 Un syncrétisme religieux.....	265

9.3.2	Croyances et médecine.....	276
9.4	Groupes et rapports en évolution.....	281
10	ACCÈS ET GESTION DES RESSOURCES ET DU TERRITOIRE	284
10.1	Agriculture et élevage.....	284
10.1.1	Occupation du sol et répartition des cultures	286
10.1.2	Organisation sociale de la production agricole	290
10.1.3	Conditions biogéographiques de production.....	291
10.1.4	Consommation, conservation et vente	293
10.1.5	Agriculture et élevage domestique : les petits jardins familiaux.....	295
10.2	Chasse et collecte	297
10.2.1	Espèces et techniques d'acquisition	299
10.2.2	Importance et utilisation des espèces cynégétiques	301
10.2.3	Le gibier et le symbolisme.....	302
10.2.4	Relations entre le chasseur et la forêt.....	303
10.3	Chauffe, artisanat et construction : la ressource bois	304
10.3.1	Bois de chauffe et cuisine	305
10.3.2	Outils et souvenirs : les artisans.....	306
10.3.3	Habitation et confort	308
10.4	Médecine	310
10.4.1	Rituels et préparations.....	311
10.4.2	Acquisition d'espèces avec des propriétés médicinales.....	312
10.5	Spiritualité et aspects culturels des lieux.....	315
10.5.1	Endroits magiques : esprits de l'eau et de la terre.....	316
10.6	Conservation de la biodiversité et écotourisme.....	318
10.6.1	Initiatives	319
10.6.2	Le touriste, un nouvel usager de la forêt.....	321
11	L'IDÉE DE NATURE : PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS	324
11.1	L'idée de nature.....	325
11.1.1	La question d'évocation.....	325
11.1.2	Analyse des dessins des enfants de Monte Cafê	328
11.2	Pratiques et représentations sociales de la nature.....	336
11.2.1	Le rapport à la forêt.....	338

11.2.2	Le rapport aux éléments	340
11.2.3	Le rapport avec d'autres êtres.....	342
11.3	Représentations et problématique liées aux pratiques	343
11.4	Représentations et besoins	347
11.5	Le facteur temporel dans les discours	349
11.5.1	La perspective historique et les influences externes.....	350
11.5.2	Voies pour développer un rapport à la nature à moyen et long terme	353
CONCLUSION.....		357
BIBLIOGRAPHIE.....		365
ANNEXES.....		I
Loi 6/2006 de création du Parc naturel Obô à São Tomé		i
Questionnaire aux décideurs, gestionnaires, politiciens et coopérants		ix
Questionnaire aux enfants de l'école primaire de Monte Café		x
Plantes médicinales utilisées à São Tomé		xi
Photographies		xvii

Liste des figures

FIGURE 1 : BIODIVERSITÉ ET PAUVRETÉ	13
(SOURCE : FAO, 2004; LANDSCAN, 2002; CONSERVATION INTERNATIONAL, 2004)	13
FIGURE 2 : PROJETS INTÉGRÉS DE CONSERVATION ET DÉVELOPPEMENT (PICD)	28
FIGURE 3 : SCHÉMA DES COMPOSANTES DU SET, ÉVOLUANT DANS LE TEMPS.	46
FIGURE 4 : SIMILARITÉS ET DIFFÉRENCES ENTRE LE SAVOIR SCIENTIFIQUE ET LE SAVOIR ENDOGÈNE.	52
FIGURE 5 : L'ESPACE D'ÉTUDE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES	62
FIGURE 6 : FACTEURS, CONTEXTE - SPÉCIFIQUES, POUVANT INFLUENCER LE RAPPORT À LA NATURE D'UNE POPULATION.	71
FIGURE 7 : LES DEUX PHASES DE NOTRE RECHERCHE	99
FIGURE 8 : LA DÉMARCHE DE RECHERCHE ITÉRATIVE	108
FIGURE 9 : ACTEURS, GESTION ET UTILISATION DES RESSOURCES ET DE L'ESPACE DU PARC NATIONAL OBÔ	116
FIGURE 10 : ÉTAPES DE LA RECHERCHE	119
FIGURE 11 : GROUPES D'ACTEURS INSTITUTIONNELS INTERVIEWÉS	124
FIGURE 12 : QUESTIONNAIRE AUX ENFANTS DE L'ÉCOLE DE MONTE CAFÉ.	129
FIGURE 13 : LOCALISATION GÉOGRAPHIQUE DU PAYS	154
FIGURE 14 : DIVISION ADMINISTRATIVE, <i>DISTRITOS</i>	155
FIGURE 15 : DISTRIBUTION DU PIB PAR SECTEURS	157
FIGURE 16 : PROFIL TOPOGRAPHIQUE, ÎLE DE SAO TOMÉ	158
FIGURE 17 : CARTE DU CLIMAT, ÎLE DE SAO TOMÉ	159
FIGURE 18 : CARTE D'OCCUPATION DU SOL, ÎLE DE SÃO TOMÉ	160
FIGURE 19 : RÉSEAU HYDROGRAPHIQUE, ÎLE DE SAO TOMÉ	164
FIGURE 20 : PROFIL D'USAGES DU SOL EN HAUTEUR	174
FIGURE 21 : ZONE D'EXPLOITATION PÉTROLIÈRE DU GOLFE DE GUINÉE	176
FIGURE 22 : PRINCIPALES EXPLOITATIONS AGRICOLES, 1953	185
FIGURE 23 : LIMITES DU PARC, ROUTE D'ACCÈS PAR LA ZONE DE MONTE CAFÉ ET <i>DEPENDENCIAS</i> DANS LA ZONE D'INFLUENCE.	189
FIGURE 24: LIMITES DU PARC NATUREL OBÔ À SÃO TOMÉ	195
FIGURE 25 : PROGRAMME D'INVESTISSEMENT PUBLIC 2001-2006	220
FIGURE 26 : ORGANISATION PRIVÉES SANS FINS LUCRATIVES, ANNÉE 2006	225
FIGURE 27 : ENTRÉES D'ÉTRANGERS AUX FRONTIÈRES, D'APRÈS LE PAYS D'ORIGINE, 2001-2006	233
FIGURE 28 : ENTRÉES D'ÉTRANGERS, 2005-2006	234

FIGURE 29 : SORTIES TOURISTIQUES DEMANDÉES AUX OPÉRATEURS TOURISTIQUES LOCAUX, ZONE DU PARC OBÔ, 2006.	234
FIGURE 30 : NOYAU DE LA REPRÉSENTATION DE LA NATURE, POPULATION LOCALE.	326
FIGURE 31 : NOYAU DE LA REPRÉSENTATION DE LA NATURE (POLITICIENS ET TECHNICIENS).	327
FIGURE 32 : DESSIN MONTRANT UNE NATURE SAUVAGE, SANS LA PRÉSENCE DE L'ÊTRE HUMAIN.	329
FIGURE 33 : DESSIN MONTRANT UNE NATURE DOMESTIQUÉE, AVEC L'AGRICULTURE ET LA PRÉSENCE DE L'ÊTRE HUMAIN.	330
FIGURE 34 : DESSIN MONTRANT UNE STRATIFICATION DU PAYSAGE	331
FIGURE 35 : DESSIN MONTRANT EXCLUSIVEMENT LE MILIEU AGRICOLE.	332
FIGURE 36 : DESSIN MONTRANT UNE COUPE FORESTIÈRE (PARTIE INFÉRIEURE DE LA FIGURE)	333
FIGURE 37 : NOYAU DE LA REPRÉSENTATION DE LA NATURE, ENFANTS DE MONTE CAFÉ	334
FIGURE 38 : RÉSULTATS DU QUESTIONNAIRE AUX ENFANTS DE MONTE CAFÉ	335
FIGURE 39 : SYNCRÉTISME DE CONNAISSANCES	352

Liste de photos

PHOTO 1 : PRAIA BANANA (PRINCIPE)	162
PHOTO 2 : LAGOÃ AZUL (SÃO TOMÉ)	162
PHOTO 3 : CHUTES DE SAO NICOLÃO, AU FLEUVE MANUEL JORGE	165
PHOTO 4 : PICO DA SÃO TOMÉ	166
PHOTO 5 : FORÊT SECONDAIRE, ZONE DE PORTO ALEGRE.	167
PHOTO 6 : SYSTÈME D'ARBRES D'OMBRE, PLANTATION DE CAFÉ. NOVA MOCA	169
PHOTO 7 : VÉGÉTATION DE SAVANE, PRÈS DE <i>PRAIA DAS CONCHAS</i>	170
PHOTO 8 : MANGROVE, LAGO MALANZA, PORTO ALEGRE	171
PHOTO 9 : PLANTATION DE CAFÉ	172
PHOTO 10 : CACAOYER	172
PHOTO 11 : <i>SENZALA</i> OU MAISONS DES TRAVAILLEURS DE LA ROÇA SUNDY, PRINCIPE	187
PHOTO 12 : ROÇA DE PORTO ALEGRE	188
PHOTO 13 : VILLAGE DE MONTE CAFÉ	190
PHOTO 14 : VUE AÉRIENNE DE LA ZONE DE MONTE CAFÉ, AVEC DES ZONES DE FORÊT ET DES ZONES AGRICOLES OUVERTES (SOURCE : GOOGLE EARTH).	191
PHOTO 15 : TCHILOLI	255
PHOTO 16 : PAGA-DÊVE	258
PHOTO 17 : MÉDECIN TRADITIONNEL	277

Liste de sigles et d'abréviations

AUF – Agence Universitaire de la Francophonie
CCA – Community Conserved Areas
CDB – Convention Diversité Biologique
CI – Conservation International
CITES – Convention on International Trade in Endangered Species of Wild Fauna and Flora
CMS – Convention on Migratory Species
CONFFAP – Conseil de Conservation de la Faune, la Flore et les Aires Protégées
ECOFAC – Ecosystèmes Forestiers d'Afrique Centrale
EUR - Euro
FENAPA – Fédération Nationale de Petits Agriculteurs
FFEM – Fonds Français pour l'Environnement Mondial
ISP – Institut Supérieur Polytechnique
MAB – Man and Biosphere
OMD – Objectifs du Millénaire pour le Développement
ONG – Organisation Non Gouvernementale
PALOP – Pays de Langue Officielle Portugaise
PED – Pays en Développement
PIB – Produit Intérieur Brut
PICD – Projets Intégrés de Conservation et Développement
PNAE – Plan National d'Action Environnementale
PNAPAF – Programme National d'Appui à l'Agriculture Familiale
PNUD – Programme des Nations Unies pour le Développement
PNUE – Programme des Nations Unies pour l'Environnement
RDSTP – République Démocratique de São Tomé et Príncipe
RS – Représentations Sociales
SET – Savoir Écologique Traditionnel
SNC – Stratégie Nationale de Conservation
STD – São Tomé Dobras
STEP UP – São Tomé e Príncipe Union for Promotion
TEK – Traditional Ecological Knowledge
UICN – Union Internationale de Conservation de la Nature
UN – United Nations
UNEP – United Nations Environmental Program
UNESCO – United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization
UNICEF – United Nations International Children's Emergency Fund
USD – United States Dollar
WB – World Bank

¿A quien le importa lo que yo haga?

¿A quien le importa lo que yo diga?

Yo soy así, y así seguiré, nunca cambiaré

Alaska y Dinarama, “No es pecado” (1986)

Remerciements

Il ne m'est pas possible de nommer tous ceux à qui je suis redevable pour cette thèse. Après presque cinq ans de travail la liste devient très longue. Je tiens néanmoins à remercier d'une façon particulière et chaleureusement :

Robert Kasisi, directeur de cette thèse. Ce projet intellectuel fut un long parcours et je lui dois d'avoir pu aborder le Sud sans trop perdre le Nord ; et ceci n'est qu'une part de ma dette. Merci de me montrer ce qu'est la « piquête africaine ».

Paul Sabourin, co-directeur de ce travail, qui m'a fait profiter de son expérience à des moments clés de la recherche et de la rédaction. Il m'a donné cet « autre regard » extrêmement nécessaire pour le travail.

À São Tomé : Ned Seligman, Quintino Quade, Roberta dos Santos, Dany Lopes et les autres membres de Step Up, compagnons de terrain et de bénévolat. Arlindo Carvalho et Salvador Sousa, qui m'ont très chaleureusement accueilli au Cabinet de l'Environnement de São Tomé et qui ont toujours été présents pour répondre à mes multiples besoins. La famille Tavares-Lopes, ma vraie famille à São Tomé, ils m'ont montré qu'on n'a pas besoin de grande chose pour être heureux. Abajú, Terezinha, Abadee, Guilhermino, Francisco, Aida et Ernesto, qui ont partagé son savoir et son temps avec moi. Aussi Xavier, un « Sãotoméen catalan ».

À Montréal : Nico, Rim, Julie, Juan, Zineb et Shannon, sans qui le couloir du quatrième aurait été beaucoup moins drôle... et la vie à Montréal aussi ! Vous êtes quelque part dans cette thèse parce que vous l'avez vécue depuis le début. Carole, la meilleure « amie de bureau » que j'ai pu avoir. Michel, Allan et Dani, amis du 5845 avec qui j'ai partagé plus qu'une salle de bain. Irene, Ro et Mayra, ma famille espagnole pendant l'exile montréalais. Emeren et Francine, mes ports d'arrivée en ville. À tous ceux qui ont partagé des bons moments avec moi : Stéphane, Julien, France, Raphaël, Nancy, Samir, Remy, Aubert, Kevin, Aurélie, Chris, les Pimenta... faudrait pas attendre une autre thèse pour se revoir, on peut se donner rendez-vous au Baldwin, chez Mado, à la SAT ou à l'Olympico.

En Espagne : ma famille, la seule chose qu'on ne peut pas choisir. Ils m'ont appuyé et secondé tout au long de ce travail, spécialement mon frère Jusèp et ma mère Pilar. Je sais qu'ils seront toujours là. Mes amis, on ne peut pas savoir où on va les rencontrer, mais quand on croise les bons ils restent... combien de fois j'ai affirmé que j'allais déposer cette thèse ? Finalement... Du village, tout une vie : Emma, Esther, Lene, Eli, Pati et Ivan. De l'Université, une décennie derrière nous et quelques mariages en avant : Laura, Txell, Jordi, Vir, Adrià, Mercè, Miki, Georgia, Isa et Patri. De la ville, court mais intense, comme l'Otto et le Luigi's : Mar, Carla et Anna.

Je tiens aussi à mentionner toute la gratitude que j'éprouve envers la Fondation « La Caixa » car sans son soutien je n'aurais pas réussi à finir ce travail, spécialement à Marisa, pour moi « l'âme ».

Enfin, je tiens à adresser toute ma reconnaissance aux participants de cette enquête, les habitants de São Tomé. Plus particulièrement encore aux habitants des communautés de la zone de Monte Café – Bom Sucesso. Je m'incline bien bas devant vous, votre courage, votre savoir et votre ténacité. La force de vos voix traverse cette thèse tout au long.

1 Introduction générale

La conservation des ressources naturelles est une priorité mondiale. Le maintien des processus écologiques essentiels à l'équilibre biologique, la préservation de la diversité génétique, des espèces et des écosystèmes sont les principes de base qui doivent être le socle de toute politique, projet ou action adoptée (*UICN, PNUE et al., 1980*).

Les pays en développement (PED) ont un réel besoin et un droit moral à l'amélioration de leur qualité de vie. Aujourd'hui, l'économie internationale profite de leur énorme richesse écologique dans une perspective à court terme.

Bien que le besoin de conservation soit évident au niveau international, les PED ne sont pas toujours prêts à laisser de côté les priorités du développement (santé, éducation, lutte contre la pauvreté, etc.) au bénéfice de la biodiversité, car la plupart croit que ce sont des champs d'action opposés et que la conservation entrave le développement. Cette position, d'origine historique, est basée sur deux constats : d'un côté, certains projets de conservation ont eu des impacts négatifs sur le développement des populations locales (*Fisher, Maginnis et al., 2005*) d'un autre côté, les pays aujourd'hui riches ont acquis ce statut à travers l'exploitation abusive de leurs ressources naturelles. Par conséquent, pourquoi les PED doivent subir ces exactions? Il y a encore aujourd'hui une méfiance évidente entre le Sud et le Nord. Il y a un décalage entre la volonté d'adoption des grands principes de la conservation et du développement durable et les conséquences directes sur la population locale des actions ou des politiques adoptées.

Ainsi, les écosystèmes sont anéantis tandis que les espèces et le potentiel génétique disparaissent (*PNUE, 1994*). Le savoir traditionnel qui a contribué à l'évolution de ces communautés et du paysage actuel de leurs territoires, disparaît peu à peu. Ces pays se retrouvent souvent dans un cercle vicieux, où la destruction directe de l'environnement pour satisfaire, à court terme, les besoins de base des populations ne fait que dégrader, à moyen et à long terme, leurs conditions de vie (*Adams, Aveling et al., 2004*).

Ce fait est encore plus préoccupant dans le cas des écosystèmes insulaires tropicaux, dont font partie São Tomé et Príncipe. Ces territoires détiennent une biodiversité terrestre et

marine exceptionnelles, un atout fondamental pour leur développement économique. Cependant, leur environnement est très exposé aux changements climatiques, aux catastrophes naturelles et aux pressions liées aux activités humaines, ce qui les fragilise énormément.

Aujourd'hui, le lien existant entre conservation et développement a été reconnu par les politiques internationales des grandes organisations de la conservation et du développement (*McShane and Wells, 2004*)¹. Cependant, le changement de paradigme au sein des PED est lent et complexe. La stratégie à adopter est un des enjeux les plus importants pour l'intégration de la conservation de la biodiversité à la réduction de la pauvreté et au développement.

Dans ce contexte global, la question principale immédiate de ce projet de thèse est apparue : **que faut-il faire pour adapter les pratiques d'aménagement en matière de conservation de la biodiversité aux besoins et aux aspirations des habitants d'un territoire spécifique?** Une question bien simple qui renferme un univers de complexité.

Des recherches initiales sur les aspects culturels de la conservation de la biodiversité ont acheminé notre travail vers l'étude de stratégies de conservation intégrées au développement local. Le rôle que jouait le savoir écologique traditionnel dans ces stratégies a aussi été approfondi. De nouvelles approches axées sur la bonne gouvernance des ressources naturelles et des espaces, sur une vision écosystémique des problèmes ainsi que sur la gestion adaptative, négociée et développée de façon participative avec les communautés locales affectées, ont élargi notre expérience en tant qu'écologue vers d'autres domaines d'étude.

La connaissance de la synergie entre l'homme (savoir endogène), la biodiversité (diversité biologique mais aussi culturelle) et l'espace, devient un élément principal pour les différentes stratégies de valorisation et/ou protection d'un territoire donné. C'est ici que la découverte et la compréhension du rapport à la nature d'une société peut devenir un outil de

¹ Par exemple, UICN, UNEP, WB ou CI.

mise en valeur de sa biodiversité, de son espace et de sa culture, ainsi qu'un outil de développement économique et social, dans le cas des PED.

Par conséquent, sous une optique théorique et épistémologique, **l'objectif de ce projet de thèse est de mieux comprendre la synergie existante entre savoir endogène et gestion de la biodiversité pour adapter l'aménagement du territoire à cette réalité et aux populations qui la vivent.** Ou si on veut, à partir d'un espace spécifique (un *paysage*²), mieux comprendre l'interaction entre l'homme (et notamment son savoir endogène) et la gestion de la diversité biologique ainsi que culturelle qui l'ont modelé au cours du temps.

Mais la portée de notre recherche est beaucoup plus large. Elle se situe au cœur des enjeux du développement, où la compréhension du rapport à la nature des communautés locales et la valorisation de leur savoir endogène sont des éléments incontournables afin de répondre à leurs besoins et leurs préoccupations. L'intégration de la conservation et du développement passe par l'étude du lien entre nature et culture et par l'étude des possibilités d'intégration du savoir traditionnel et du savoir scientifique, à travers un processus participatif.

La pertinence scientifique de notre recherche renvoie alors le traitement transdisciplinaire de toutes ces questions. Nous souhaitons contribuer à clarifier les enjeux de mise en œuvre des stratégies intégrées de conservation de la biodiversité et du développement, aussi bien au niveau de la compréhension d'un contexte physique et socio-économique déterminé, celui de São Tomé et Príncipe, qu'au niveau du processus de design des stratégies.

Notre objet d'étude, la prise en compte du savoir et des pratiques traditionnelles dans les stratégies de conservation de la biodiversité intégrées au développement, touche directement différents domaines de recherche (sociologie, anthropologie, environnement, aménagement, économie, politique, etc.), ce qui le rend très complexe.

Nous ne voyons pas son étude comme la somme des contributions des différents domaines, mais plutôt comme un objet qui doit passer à travers les nombreux regards des différentes

disciplines. Les projets transdisciplinaires sont de plus en plus courants dans le domaine de l'aménagement. Nous devons apprendre à vivre et à travailler avec d'autres domaines de recherche. Nous espérons que cette thèse en sera un exemple.

Cette synergie entre les composantes culturelles et naturelles de l'environnement (objet de notre recherche) nous a motivé à explorer la sociologie de la connaissance. Plus concrètement, dans l'étude des pratiques et des représentations sociales, ces dernières sont vues comme une forme de connaissance basée sur le sens commun.

São Tomé et Príncipe, étude de cas

Nous avons choisi la République Démocratique de São Tomé et Príncipe comme étude de cas. La petite extension insulaire occupée de ce pays africain est un centre de mégadiversité avec des échantillons de presque tous les écosystèmes africains (savane, mangrove, plantations, forêt primaire). Son climat tropical humide et son relief d'origine volcanique lui confèrent une énorme et spectaculaire diversité paysagère mais constituent aussi des contraintes majeures pour le développement du pays.

Comme la plupart des pays africains, São Tomé et Príncipe a vécu une longue période de domination coloniale, après l'expansion européenne vers l'Atlantique au XIX^{ème} siècle. Cet archipel a eu un rôle très important dans l'histoire économique du sucre et du cacao. Ces cultures marquent l'histoire, la culture et la physionomie actuelles du pays. Le système de plantation et d'esclavage est à la base de la création d'une société multiethnique créole qui interagit différemment avec la nature (plantations, petits jardins familiaux, chasse, pêche et cueillette, sites sacrés, etc.).

Aujourd'hui, avec le début imminent d'une exploitation des ressources pétrolières récemment découvertes, ceci s'avère être un facteur de changement social, économique et écologique important dans un pays fortement dépendant de la coopération internationale. Il

2 Maginnis, Jackson et Dudley définissent le paysage comme « un espace continu, d'une taille intermédiaire entre l'écorégion et le site, avec un ensemble spécifique de caractéristiques écologiques, culturelles et

nous semble très intéressant de voir comment le pays pourra mettre en place des stratégies de développement (lutte contre la pauvreté, éducation et santé) avec des revenus provenant de l'exploitation pétrolière, tout en préservant leur richesse paysagère, biologique et culturelle.

Les investisseurs touristiques et financiers commencent à s'intéresser à ce pays qui oscille entre le désir d'atteindre un écotourisme de qualité et les impératifs de la croissance économique capitaliste.

L'intégration de conservation et développement de tout le territoire d'un état insulaire de seulement 1000 km² de superficie, est indispensable. Connaître les différents acteurs potentiellement impliqués, le tissu relationnel, ainsi que leur rapport avec le territoire et leur vision de la nature constituent des aspects critiques dans la définition des stratégies de conservation intégrée au développement.

Dans cette thèse

Le plan général de la thèse ira comme suit. Le *Chapitre II* et le *Chapitre III* feront état du parcours théorique par lequel a été élaborée la problématique de cette thèse. Dans le deuxième chapitre nous allons évoquer les notions de biodiversité et de conservation, pour conclure avec l'évolution historique, les tendances actuelles et les enjeux du design des stratégies intégrées de conservation et de développement.

Le *Chapitre III* exposera les représentations sociales comme une forme de connaissance. Il se construit en quatre temps : premièrement, nous nous penchons sur la légitimité du savoir pratique qui régit notre relation quotidienne avec le monde qui nous entoure (tout en le comparant avec le savoir scientifique); deuxièmement, nous présentons la théorie des représentations sociales, en faisant le lien avec la pratique de l'aménagement du territoire et des ressources; troisièmement, nous allons réfléchir sur le rapport à l'objet, la complexité du monde et la nécessité d'interprétation des phénomènes et du vécu, en faisant le lien avec

socioéconomiques différentes à celles de ses voisins » (Maginnis, Jackson and Dudley, 2004).

les pratiques, la morphologie sociale et les systèmes mis en place par différents groupes sociaux; quatrièmement, nous nous concentrons sur notre objet d'étude : le rapport à la nature. Nous présentons ici l'évolution de l'idée de nature, de l'idée de société et du lien entre nature et société, puis les rapports sociaux de production qui déterminent la relation entre l'être humain et la nature, entre l'être humain avec Soi et les Autres. Ces relations permettront d'introduire une réflexion autour du savoir écologique traditionnel, pour définir le rôle qu'il peut jouer dans l'étude du rapport à la nature.

Le *Chapitre IV* présente succinctement la problématique issue de ce cadre théorique et épistémologique, pour ensuite la développer en hypothèses et en objectifs de recherche.

Le *Chapitre V*, concerné par l'approche épistémologique adoptée, synthétise le cadre théorique présenté en trois points très importants déterminant notre vision de l'aménagement et des pratiques de gestion des ressources et du territoire : la transdisciplinarité, l'approche systémique et la vision phénoménologique. Ces trois points nous permettent de faire le lien entre problématique et méthodologie. Ils sont à la base de notre démarche de recherche. À la fin du chapitre, nous allons montrer d'un côté la nécessité d'associer différentes approches méthodologiques et de l'autre, la légitimité de l'étude de cas comme objet d'étude en lui-même.

Le *Chapitre VI* porte sur la construction des données : les enjeux d'objectivation et de traduction des données et la démarche en elle-même, avec les différents types d'entretiens réalisés qui ont finalement construit l'objet opératoire et le processus d'analyse du rapport à la nature.

Dans la deuxième partie de la thèse, le *Chapitre VII* présente l'étude de cas choisi : São Tomé et Príncipe. Nous donnons ici les premiers repères essentiels que l'on doit connaître de la société sãotoméenne, permettant de situer l'étude, des communautés environnantes au Parc Naturel Obô.

Dans le *Chapitre VIII* de cette deuxième partie descriptive et analytique de la thèse, nous ferons une description de la communauté de Monte Café, du système de plantation qui est à

la base de son économie, du Parc Naturel Obô et du système d'utilisation et de propriété des terres autour du parc.

Le *Chapitre IX* est consacré à l'analyse sociographique de la communauté de Monte Café. Il sera divisé en trois parties. La première partie porte sur l'organisation des groupes sociaux existants. La deuxième partie explorera concrètement les rapports sociaux ayant un rôle déterminant pour l'organisation sociale et pour l'organisation de la production de cette communauté : les relations de parenté, avec la famille et la fratrie et celles de voisinage. Dans cet optique, la troisième partie traite des aspects religieux, des pratiques de guérison traditionnelle, très importants pour la détermination du rapport à la nature de la communauté.

Le *Chapitre X* est plus directement intéressé par la gestion et l'accès aux ressources naturelles. Agriculture et élevage, chasse et récolte, artisanat, médecine, spiritualité et aspects culturels ainsi que préservation de la biodiversité et écotourisme sont différentes façons d'interagir avec la nature. Ce travail d'exploration des activités permettra notamment de décrire les rapports qui s'élaborent entre les différents groupes sociaux ainsi que les différentes régulations qui en découlent.

Le *Chapitre XI* examine une analyse qui montrera dans une première partie comment les observations effectuées nous permettent de présenter une première idée de la nature au sein de ces communautés. La deuxième partie développera les relations que les membres de la communauté ont avec la forêt, ses éléments et ses individus. Enfin, la troisième partie s'intéresse à la problématique des pratiques existantes ou passées. Les aspects environnementaux, socioculturels et économiques sont présentés à partir de l'analyse du témoignage des personnes interviewées. En dernier lieu, nous ferons le lien avec les besoins des populations selon différents aspects (physiologique, social, économique et religieux). L'importance du facteur temporel à travers les témoignages nous amène à situer ces pratiques et ces représentations dans une perspective d'évolution historique.

La conclusion de la thèse reprendra brièvement les étapes de la démarche, présentera la synthèse des résultats et fera état des projets de recherche subséquents à envisager.

Partie I Approche théorique, épistémologique et méthodologique

« Connait-on jamais autre chose que soi? »

(Todorov, 1991:36)

Chapitre II

2 Biodiversité, conservation et développement

L'étude approfondie du rapport à la nature et des stratégies de conservation intégrée de la biodiversité constitue le cadre théorique et épistémologique de notre recherche. Cette étude nous a aidé à élaborer un positionnement de recherche théorique et éthique ainsi qu'à développer des questions spécifiques de recherche et des hypothèses.

Avant tout, nous devons nous positionner face aux concepts importants, utilisés dans notre recherche. Dans ce chapitre nous allons faire un survol sur les notions de biodiversité et de conservation, pour ensuite poursuivre avec l'évolution historique, les tendances actuelles et les enjeux du design des stratégies intégrées de conservation et de développement.

2.1 La biodiversité

2.1.1 Définition et évolution du terme

La biodiversité, contraction de diversité biologique, est définie formellement dans l'Article 2 de la CDB (PNUE, 1994) comme étant :

« la variabilité des organismes vivants de toute origine, y compris, entre autres, les écosystèmes terrestres, marins et autres écosystèmes aquatiques et les complexes écologiques dont ils font partie; cela comprend la diversité au sein des espèces, et entre les espèces ainsi que celle des écosystèmes ».

La contraction du terme, biodiversité, a été utilisée pour la première fois au milieu des années 80 par Walter G. Rosen, un des naturalistes s'inquiétant de la destruction rapide des milieux naturels et de leurs espèces; des mesures étaient réclamées pour protéger ce patrimoine. Ensuite, le terme a été médiatisé et popularisé après la conférence des Nations Unies pour l'Environnement et le Développement de Rio de Janeiro, en 1992 (PNUE, 1994). Cependant, ce terme était implicite bien avant qu'il soit mis à l'avant-scène. Plusieurs biologistes, provenant de différentes écoles, ont publié depuis fin des années 60 des travaux sur la disparition d'espèces, de gènes et d'écosystèmes. Ces travaux ont été ensuite choisis formellement comme des constituants au cœur du concept de diversité biologique, tel que défini actuellement. À priori, les travaux sur la diversité biologique étaient étroitement liés à l'idée de conservation et à celle de l'urgence d'actuation face à la perte de la « richesse de la vie sur la terre » (Farnham, 2007). La définition acceptée avec consensus par les scientifiques est un reflet des trois écoles conservationnistes; nous le verrons en détail plus loin dans le présent chapitre.

Notons que la définition actuelle de biodiversité et les catégories qu'elle inclut varient selon les auteurs. Certains considèrent seulement les aspects biologiques (gènes, espèces et écosystèmes)³ (Barbault, 1997), incluant aussi différents processus écologiques; d'autres parlent aussi de diversité culturelle (Parizeau, 1997) ou bioculturelle (Maffi, 2001) ou encore de diversité paysagère (Noss, 1997; Phillips, 2002; Fisher, Maginnis et al., 2005). Il ne faut pas oublier que la biodiversité est un concept fondé scientifiquement. Pour certains peuples, la notion de biodiversité n'existe pas (Posey, 1999).

La valeur de cette biodiversité, soit-elle économique, sociale, environnementale ou symbolique, est un terme beaucoup plus complexe (en postures et approches) et conflictuel (Lévêque, 1997). Nous n'essayerons pas ici de construire un débat autour de cette valeur. Notre objectif est plutôt de voir les aspects englobant la définition formelle.

3 Elle est la définition de la biodiversité la plus utilisée : La Convention sur la Diversité Biologique (PNUE/CDB, 1994) définit de façon formelle la biodiversité dans son Article 2 comme étant la « variabilité des organismes vivants de toute origine, y compris, entre autres, les écosystèmes terrestres, marins et autres écosystèmes aquatiques et les complexes écologiques dont ils font partie; cela comprend la diversité au sein des espèces, et entre les espèces et ainsi que celle des écosystèmes ».

2.1.2 Aspects culturels de la biodiversité

Les écoles qui appuient une vision plutôt bioculturelle estiment que les cultures et les savoirs traditionnels peuvent contribuer au maintien à long terme de la diversité biologique des écosystèmes. Dans de nombreuses situations, ces savoirs sont le résultat d'une longue coévolution des sociétés et du milieu où ces dernières habitent, une évolution qui a permis de conserver un équilibre entre les deux.

Ces aspects culturels déterminent même la conception que nous avons de la nature. En effet, nombreuses populations ont une représentation du « vivant » plus large et incluent d'autres êtres, comme par exemple les étoiles et les pierres. Ces conceptions sont liées à la cosmogonie et aux rapports avec Soi et autrui (*Posey, 1999*). Cette conception différenciée du « vivant », liée à la culture d'une communauté, aura, selon les cas, des répercussions sur la gestion des ressources naturelles.

La diversité culturelle se manifeste à travers la pluralité de langues, croyances religieuses, pratiques de gestion des terres, arts, musiques, structures sociales, choix de plantes cultivées, régimes alimentaires et un certain nombre d'autres attributs des sociétés humaines (*Maffi, 2001*). Certains de ces « attributs » des cultures humaines peuvent représenter des « solutions » aux problèmes de survie dans des environnements particuliers.

Or, si l'on aborde le plus souvent la biodiversité sous l'aspect des milieux naturels⁴, il ne faudrait pas oublier que l'être humain a également façonné les paysages, mis en place des systèmes agricoles, domestiqué et diversifié de nombreuses espèces animales et végétales. Nous avons un rapport à la nature et c'est cette relation qui détermine notre façon d'agir sur elle. Cette synergie nature - culture est à l'origine d'une grande partie de la diversité paysagère.

4 Ce constat influence directement les objectifs de la conservation ainsi que le choix de la « biodiversité » à conserver.

Toutefois, la diversité culturelle associée à la biodiversité n'est pas considérée séparée de la diversité des gènes, des espèces ou des écosystèmes. Elle a toujours eu un regard indépendant, secondaire par rapport aux composantes biologiques. Par contre, suite à l'apparition du programme MAB de l'UNESCO⁵, elle a été implicitement prise en compte. Aussi grâce à ce programme, les objectifs de développement intégré sont apparus formellement sur la scène internationale. Aujourd'hui, nombreuses sont les initiatives internationales et les outils sont d'une relevance remarquable pour protéger le savoir écologique traditionnel relié à la biodiversité (*Posey, 1999*).

L'article 8(j) de la CBD⁶ et le groupe de travail qui a été établi pour l'application pratique de cet article est un bon exemple des efforts et de la croissante sensibilité internationale autour du rôle des aspects culturels de la biodiversité dans la conservation. En fait, la sauvegarde de la diversité culturelle et des connaissances des peuples autochtones aide non seulement à la conservation du milieu naturel, mais aussi aux peuples qui dépendent de cette biodiversité pour survivre.

2.1.3 Perte de biodiversité

La perte de biodiversité répond à des facteurs naturels, mais le rythme d'appauvrissement est aujourd'hui beaucoup plus élevé, dû principalement à l'impact des activités humaines, avec des causes directes et des causes indirectes, plus profondes. Les mécanismes qui conduisent à l'érosion génétique sont assez bien connus, et résultent, le plus souvent, de la façon dont l'être humain use et abuse de son environnement (transformation de terres, surexploitation d'espèces, pollution, intensification de l'agriculture, aménagement du territoire, changements climatiques globaux). Mais les causes profondes sont complexes et

5 The Man and the Biosphere Programme (MAB) de l'UNESCO : <http://www.unesco.org/mab/>

6 L'article 8 (j) stipule : (...) Sous réserve des dispositions de sa législation nationale, respecte, préserve et maintient les connaissances, innovations et pratiques des communautés autochtones et locales qui incarnent des modes de vie traditionnels présentant un intérêt pour la conservation et l'utilisation durable de la diversité biologique et en favorise l'application sur une plus grande échelle, avec l'accord et la participation des dépositaires de ces connaissances, innovations et pratiques et encourage le partage équitable des avantages découlant de l'utilisation de ces connaissances, innovations et pratiques; »

www.biodiv.org/programmes/socio-eco/traditional/default.asp

plongent leurs racines dans le système économique mondial, les structures sociales inadaptées et l'insuffisance des moyens législatifs, institutionnels, techniques et professionnels (Bonfiglioli, 2005). La pression démographique et la pauvreté extrême intensifient ces impacts dans certaines régions du monde (Adams, Aveling et al., 2004; Sanderson, 2005; Timmer and Juma, 2005).

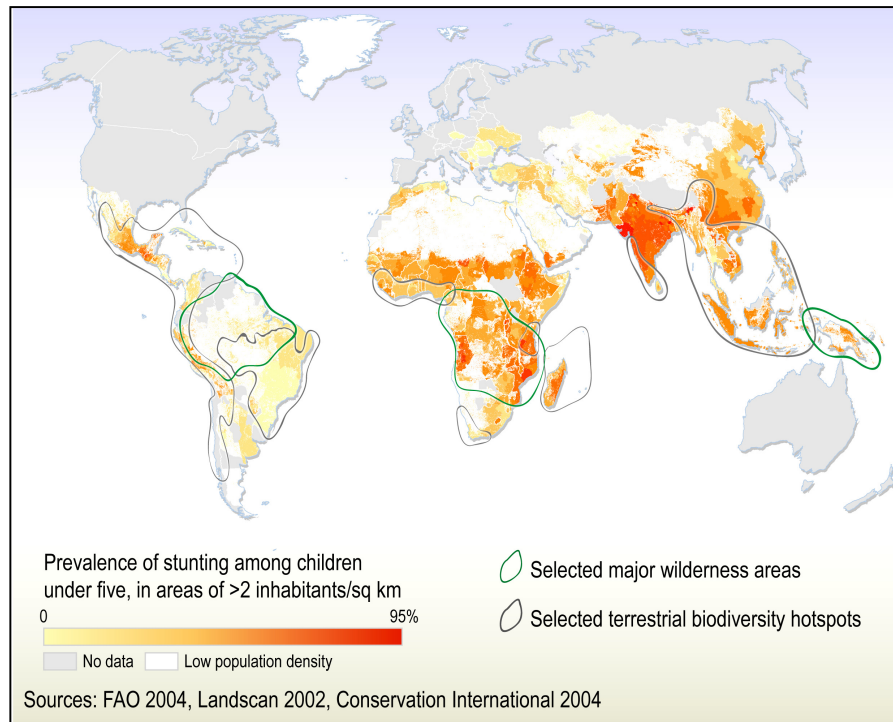


Figure 1 : Biodiversité et pauvreté

(Source : FAO, 2004; Landsan, 2002; Conservation International, 2004)

Soulignons ici l'importance des régions tropicales, où la diversité biologique est la plus grande. Les forêts couvrent seulement 6% de la superficie de la planète mais elles contiennent plus de 50% de toutes les espèces terrestres. Dans son ensemble, l'hémisphère sud abrite près de deux tiers des espèces végétales du globe⁷. C'est dans ces mêmes régions que la diversité culturelle est la plus importante : langues, peuples, traditions, pratiques. On

y trouve aussi une concentration préoccupante de conditions de pauvreté (voir *figure 1*) et, par conséquent, un risque plus important pour la biodiversité (*Timmer and Juma, 2005*).

Le milieu insulaire tropical présente des particularités qui rendent extrêmement importante leur conservation. Les espèces établies sur des petites îles sont plus susceptibles d'extinction car ce sont des populations restreintes. Sur une île donnée, le nombre d'espèces présentes dépend de la fréquence à laquelle les nouvelles espèces arrivent (considérant qu'il existe des espèces avec une meilleure facilité de colonisation que d'autres) et de la fréquence à laquelle les anciennes disparaissent (*McArthur and Wilson, 1967*). Le nombre d'espèces endémiques que nous trouvons dans les milieux insulaires tropicaux est donc très élevé, mais avec un haut danger de disparition dû aux espaces et aux ressources limités.⁸ La compétition pour la survie avec les espèces introduites est un des facteurs importants de perte de biodiversité en milieu insulaire.

Tous les territoires insulaires tropicaux du monde présentent une biodiversité terrestre et marine exceptionnelles, un atout fondamental pour leur développement économique malgré un environnement très exposé aux changements climatiques, aux catastrophes naturelles et aux pressions liées aux activités humaines.

La conservation des ressources naturelles est une priorité au niveau mondial. Le maintien des processus écologiques essentiels, la préservation de la diversité génétique et la veille à l'utilisation durable des espèces et des écosystèmes sont les principes de base qui doivent être le socle de toute politique, projet ou action adoptée (*UICN, PNUE et al., 1980*).

7 Données extraites du site Web de l'IUCN : <http://www.iucn.org>

8 Pour plus d'information statistique voir <http://www.iucnredlist.org/>

2.2 La conservation

Le terme « conservation », qui ne bénéficie curieusement d'aucune définition⁹ dans la Convention sur la Diversité Biologique (1992), même si l'on l'utilise abondamment, recouvre une large diversité de pratiques et de conceptions. La première Stratégie Mondiale de la Conservation (*UICN, PNUE et al., 1980*) nous donnait une définition pour ce vocable :

« La conservation est la gestion de l'utilisation par l'homme de la biosphère de manière que les générations actuelles tirent le maximum d'avantages des ressources vivantes tout en assurant leur pérennité pour pouvoir satisfaire aux aspirations et aux besoins des générations futures ».

La conservation était la gestion de l'environnement, une gestion qui verra ajouter les enjeux socio-économiques après le Rapport Brundtland (*Brundtland, 1987*) et qui finira par se matérialiser en texte légal, la *Convention sur la Diversité Biologique* (CDB), dans la Conférence de Rio de 1992.

À défaut de ne pas avoir une définition explicite dans la CDB, trois objectifs montrent la philosophie de la convention et de la notion de conservation : (1) la conservation de la diversité biologique, (2) l'utilisation durable de ses éléments et (3) le partage juste et équitable des avantages découlant de l'exploitation de ressources génétiques (*PNUE, 1994*). Mais cette philosophie suit de nombreuses interprétations, selon les intérêts et selon les cultures.

Le britannique Vernon Heywood (2003), par exemple, citant l'écologiste américain Carl Jordan, propose la définition suivante:

«La conservation est une philosophie de la gestion de l'environnement qui n'entraîne ni son gaspillage, ni son épuisement, ni son extinction, ni celle des ressources et valeurs qu'il contient ».

La conservation serait donc une façon de penser, de gérer, d'agir et d'intervenir sur le territoire et sur les ressources naturelles suivant les principes du développement durable.

2.2.1 Les différentes écoles

Souvent, nous confondons les termes « *conservation* » et « *préservation* ». La raison de cette confusion se trouve peut-être dans le domaine de l'écologie de la conservation¹⁰. Dans cette discipline, nous trouvons trois courants principaux : *Protectionisme*, *conservationisme* et *écologie évolutive*. Ces écoles de pensée, nées en Amérique du Nord, ont leur propre terminologie, ce qui explique les paradoxes autour de la notion de conservation.

Dans le courant protectionniste, Emerson et Thoreau (1880) sont les premiers à défendre l'idée que la Nature a une raison d'être, une utilité hors des bénéfices économiques qu'elle apporte aux humains. Le naturaliste américain John Muir, qui fut à l'origine de la création des parcs nationaux aux États-Unis et fondateur du Sierra Club, était aussi partisan de la « *préservation* », de la nature et de la reconnaissance des valeurs identitaires et spirituelles qui lui sont attachées (Farnham, 2007). Dans ce même sens, nous pouvons aussi nous référer à la théorie de *Gaïa*, développée beaucoup plus tard par James Lovelock (1988).

9 Dans la CDB nous trouvons la définition de conservation in situ (dans le milieu naturel) et de conservation ex situ (au dehors du milieu naturel), mais pas la définition de la conservation en elle-même.

10 Discipline de synthèse qui applique les principes de la biogéographie, de l'écologie, de la génétique de populations, de l'anthropologie, de l'économie et de la sociologie au maintien de la diversité biologique sur la planète.

Cette première approche s'opposait aux partisans de la « *conservation* » comme Gilford Pinchot, qui préféraient mettre l'accent sur les valeurs d'usage qu'offrait la nature. La Nature était ici un ensemble d'éléments définis soit par leur utilité ou soit par leur caractère nuisible pour l'être humain. L'objectif de l'usage adéquat de ces ressources était : « *le plus grand bien pour le plus grand nombre et pour le plus longtemps* » (Farnham, 2007). Nous pouvons ici déjà entrevoir implicitement l'idée de développement durable.

Le troisième courant est né influencé par l'approche protectionniste. Aldo Leopold, son principal représentant, développe le concept d'écologie évolutive, base de la perspective écologique contemporaine, axée sur l'idée de dynamique plutôt que d'équilibre.

Nombreux ont été les débats autour de ces approches, comme celui entre Muir et Snyder, son apprenti. Ce dernier suggérait la nécessité de récupérer le lien entre l'humain et la nature, perdu dans les sociétés modernes, et d'abandonner les approches plus poétiques sur la nécessité de conserver la nature vierge, sans l'humain (Callicott and Nelson, 1998).

Les origines de la biologie de la conservation remontent aux croyances philosophiques et religieuses des relations entre l'Homme et la Nature (Barbault, 1997). En effet, plusieurs religions reconnaissent des lieux, des espèces ou des entités naturelles sacrées. Par conséquent, le concept de conservation est beaucoup plus ancien qu'on ne le croit. Des nuances socioculturelles rentrent aussi en ligne de compte car la culture est aussi un moteur de plus en plus reconnu et valorisé, de protection et d'utilisation durable des ressources naturelles (Jacobs and Sadler, 1995).

Cette reconnaissance arrive au niveau institutionnel avec les *Community Conserved Areas* (CCA), une nouvelle catégorie d'aires protégées, gérées depuis longtemps par des communautés locales, finalement reconnue par les principales organisations internationales suite au V Congrès Mondial des Parcs, en 2003.

Sans compter les différentes écoles et traditions, il y a aussi des ambiguïtés sémantiques et culturelles du vocable provenant en partie des subtilités entre les modèles de gestion des ressources naturelles anglo-saxon et latin. Ces subtilités peuvent aussi être à la base des différentes interprétations du concept de conservation (Kasisi and Jacobs, 2002). À côté

des évidentes ambiguïtés sémantiques du concept, la question peut aussi être reliée à l'univers culturel et aux différentes représentations sociales de l'idée de nature et, surtout, du rapport entre l'Homme et la Nature.

Kasisi et Jacobs (2002) nous parlent des conséquences, parfois désastreuses pour l'avenir de la biodiversité, de ces confusions sur l'interprétation du terme. Ils nous disent, par exemple, que, dans plusieurs pays africains francophones, lors de l'élaboration des stratégies nationales de conservation de la biodiversité, trop souvent la *conservation* (utilisation durable des éléments de la biodiversité, selon le deuxième objectif de la CDB) devient *conservation stricte de la biodiversité*, c'est-à-dire, protection intégrale et non-utilisation des ressources naturelles.

D'un autre côté, pour les langues d'origine latine, le terme conservation exclut l'idée de production (*Chauvet and Olivier, 1993*). En conséquence, la traduction de l'anglais des termes employés et des principes de la CDB (rédigée initialement dans cette langue) ne correspond pas à la réalité linguistique et conceptuelle latine. Mais, ces incohérences ne sont pas exclusives aux langues latines. En anglais il y a aussi des nuances entre conservation (utilisation durable) et préservation (protection intégrale). Ici aussi, la notion de conservation d'un écosystème se réfère à la fois à la protection intégrale et à l'utilisation durable.

Nous utiliserons dans le présent travail le terme « conservation » au sens le plus large, c'est-à-dire en incluant la gestion des ressources naturelles, leur protection ainsi que leur restauration, plutôt que dans son sens réduit, celui du maintien de l'état original ou préservation.

En marge des différentes échelles et des nuances du terme, nous avons différentes stratégies de conservation (celles-ci très bien définies dans la CDB). Ce sont principalement la conservation *in situ* (aires protégées, réserves de la biosphère, etc.) et l'*ex situ* (jardins botaniques, zoologiques, banques de gènes, etc.). Elles se différencient principalement par son lieu d'application, dans le système naturel originaire ou hors celui-ci (*PNUE, 1994*).

2.2.2 Le cas des aires protégées

Le débat entre et au sein des différentes écoles, conservationnistes, protectionnistes et de l'écologie évolutive, a été à l'origine de la notion d'aire protégée, tel que connue et appliquée de nos jours (Farnham, 2007). Depuis la création des premiers parcs nationaux nord-américains et de l'approbation de la *Wilderness Act* aux États-Unis, la vision qui prévaut est celle de la nature comme « *wilderness* », un endroit à protéger, où l'humain avait une présence limitée afin de ne pas le détruire. Cette conception des aires protégées n'est pas toujours adaptée à la vision, aux croyances et aux pratiques locales de gestion et de conservation du territoire et des ressources (Kasisi and Jacobs, 2002). Il s'agit d'un concept basé sur une certaine représentation de la nature, qui n'est pas exactement celle d'autres sociétés. Or, nombreux problèmes pratiques de mise en œuvre de ces aires protégées ont des racines épistémologiques.

L'approche privilégiée par la CDB est la conservation *in situ*. Ce terme comprend la conservation des écosystèmes et des habitats naturels, le maintien et la reconstitution de populations d'espèces viables dans leur milieu naturel et, dans le cas des espèces domestiques cultivées, dans le milieu où se sont développés leurs caractères distinctifs (Lévêque, 1997). Ce type de conservation permet aux communautés animales et végétales de poursuivre leur évolution librement en s'adaptant aux changements de l'environnement. Elle concerne un grand nombre d'espèces sans nécessité d'en faire un inventaire préalable. Les efforts sont ici mis sur le maintien de l'intégrité des écosystèmes.

L'outil de mise en place des stratégies de conservation est la figure d'aire protégée. Elle est l'expression utilisée pour désigner des espaces avec un certain degré de protection. Pour les Nations Unies, selon les critères d'inscription dans leur liste¹¹, l'aire à protéger doit être :

« Une portion de terre et/ou de mer vouée spécialement à la protection et au maintien de la diversité biologique, ainsi que des ressources naturelles et culturelles associées, et gérée par des moyens efficaces, juridiques ou autres ».

11 2003 United Nations Protected Areas : <http://www.unep.org/PDF/Un-list-protected-areas.pdf>

La consécration d'une aire à la protection et au maintien de la diversité biologique n'implique pas nécessairement que cette aire doit être intégralement naturelle. Les différentes catégories d'aires protégées existantes vont de la protection totale des réserves naturelles, où seulement les activités scientifiques sont autorisées, jusqu'à l'autorisation d'une intervention anthropique durable (réserves de la biosphère, paysages protégés, aires de gestion des ressources, etc.)¹².

Bien que le premier parc national des temps modernes fût créé à Yellowstone en 1872, la création d'aires protégées n'est pas récente; depuis plus de 2500 ans, l'humanité protège certains sites, forêts et écosystèmes (*Farnham, 2007*) : des forêts sacrées en Afrique aux réserves de chasse de l'époque féodale en Europe, pour en citer seulement deux.

Ces pratiques durables de conservation centrent aujourd'hui les efforts internationaux pour la reconnaissance d'une nouvelle catégorie d'aire protégée, celle de *Community Conserved Area* (CCA). Les CCA ont été mis à l'avant-scène suite au V^{ème} Congrès Mondial sur les Parcs, en 2003. Ce sont des écosystèmes, naturels ou modifiés par l'action de l'être humain, d'une valeur biologique remarquable. Ces espaces ont été volontairement conservés par des peuples indigènes, des peuples migrants ou des communautés locales avec la mise en place de lois coutumières ou autres. Plusieurs sites datent bien avant la création des premières aires protégées. La gestion des CCA est participative; les communautés ont la capacité de gouvernance de ces espaces. La conservation est motivée par la valeur culturelle des espaces et par la dépendance de ces communautés aux ressources des écosystèmes pour la survie.

Les CCA sont un important complément pour le système officiel d'aires protégées. Les mécanismes de gestion développés dans les CCA peuvent aider à améliorer les problèmes de viabilité de nombreuses aires protégées, ainsi que compléter le réseau existant.

12 Catégories d'aire protégée de l'UICN : <http://www.iucn.org/themes/wcpa/theme/categories/quoi.html>

Les aires protégées occupent 12.6% de la superficie mondiale. Cependant, elles sont inégalement réparties : un cinquième des pays du monde protègent moins de 1 % de leur territoire. Il y a des vides considérables dans des écosystèmes de haute valeur biologique, notamment la forêt tropicale originelle des îles du Pacifique sud, les forêts des plateaux du Cameroun en Afrique centrale ou les mangroves du Golfe de Guinée. Plus surprenant encore, moins de 1 % de la surface des mers et des océans qui couvrent 70 % du globe est protégée.

Nombreux sont les parcs qui n'existent que sur papier, qui sont mal gérés et/ou qui ne possèdent pas de statut juridique (*McShane and Wells, 2004*). Parmi ceux qui sont correctement gérés, beaucoup sont trop petits pour fonctionner efficacement. D'autres sont confrontés à divers problèmes tels le braconnage, la pollution de l'air, l'exploitation minière ou le déboisement illicites et les incendies sauvages. C'est souvent parce qu'ils ont été créés sans la participation des populations locales, qui n'ont pas l'impression d'en retirer des avantages. Quant au réchauffement planétaire, il risque d'éroder et de détruire la valeur des parcs dans la mesure où certaines espèces ne sont pas capables de s'adapter aux changements climatiques.

Ces menaces sont imputables aux forces, déjà vues auparavant, qui mettent en péril l'environnement et la sécurité de l'ensemble du monde, à savoir la pauvreté, la surconsommation et la surexploitation.

Mais le principal problème vient du fait que les zones protégées sont souvent instables du point de vue institutionnel : d'un côté, spécialement sensibles aux changements politiques, d'un autre côté, fragiles avec des professionnels peu formés ou avec de minces ressources pour les gérer. Dans les pays en développement, le financement est très souvent déficient, de sorte que la gestion et/ou la surveillance sont insuffisantes. De plus, ces aires sont très vulnérables en période de troubles sociaux ou de conflits armés. De même, les impératifs du développement économique de ces pays motivent le changement de statut de ces aires. Pour toutes ces raisons, nous pouvons affirmer que les aires protégées sont un élément vital mais malheureusement restreint pour la conservation de la biodiversité.

La conservation *in situ* n'est pas toujours possible car de nombreux habitats sont déjà très perturbés, et certains ont même disparu. On a alors recours à la conservation *ex situ* qui consiste à préserver les espèces en dehors de leur habitat naturel.

La complémentarité entre la conservation *ex situ* et *in situ* est indispensable. Les limites de ces deux types de conservation sont bien analysées : *in situ*, le problème de l'accès rapide aux ressources phytogénétiques se pose, ainsi que celui de la sûreté de la conservation des espèces cultivées; *ex situ*, la conservation n'implique pas une dynamique d'évolution permettant l'émergence de nouveaux caractères de résistance à notre environnement pour le moins changeant.

Des stratégies d'intégration des deux types de conservation existe déjà; l'intérêt de certaines pratiques culturelles respectant les plantes sauvages aux abords des parcelles, et permettant l'échange de gènes entre espèces sauvages et cultivées a été mentionné depuis (Hoyt, 1992). Ces pratiques aident à conserver la diversité génétique, culturelle et aussi paysagère.

Parallèlement à cette intégration de stratégies de conservation, il existe aussi l'intégration d'objectifs stratégiques (conservation de la biodiversité et développement local), ainsi que de moyens (scientifiques et pratiques et savoirs locaux). Le principal objectif des stratégies intégrées de conservation et de développement est de réunir tous ces éléments pour trouver des solutions à des problèmes complexes dans des réalités changeantes.

2.3 Les stratégies intégrées de conservation et de développement

Les experts de la conservation reconnaissent que plusieurs aires protégées ont des perspectives futures limitées sans la collaboration et le support de la population locale, spécialement dans les pays en développement. En Afrique, les conflits armés, les pratiques agricoles intensives, les conditions et l'accès difficiles aux services de santé et d'éducation ou encore les répercussions locales des changements climatiques (sécheresse) accentuent la

dégradation de l'environnement tout en compliquant la mise en place de politiques environnementales durables (UICN-BRAO, 2005; UNEP, 2006).

Les partenaires concernés doivent être solidaires dans la recherche de systèmes de gestion qui constitueront à la fois un objectif social et économique et un objectif de préservation. La notion de protection ne peut garantir à elle seule la durabilité des programmes mis en place. Les réserves forestières ou de diversité biologique ne pourront coexister si des populations ont comme souci primordial la survie. Cette réalité implique un effort conjoint de la Communauté internationale, des pays concernés et des populations pour concevoir des dispositifs rentables à long terme, qui écarteraient à la fois les dangers de l'exploitation à rentabilité immédiate et ceux du rejet des populations. La protection de l'environnement passe donc nécessairement par la garantie du maintien de la diversité biologique et la protection des hommes et des femmes: créer des emplois, intégrer les techniques traditionnelles d'exploitation, ouvrir les voies d'espaces *d'écodéveloppement*.

Après les Stratégies Nationales de Conservation (SNC), les Plans Nationaux d'Action Environnementale (PNAE) sont les outils les plus répandus au niveau de l'État. Quelque 20 pays africains et 4 pays latino-américains ont actuellement des PNAE à des stades divers de préparation ou de mise en oeuvre.

Les PNAE cherchent à exposer les problèmes clés environnementaux issus de tous les secteurs socioéconomiques majeurs d'un pays donné. Ils peuvent donc couvrir aussi bien la protection de la faune dans les zones rurales que le contrôle de la pollution industrielle ou la planification du développement des grands centres urbains. Les PNAE souhaitent formuler des solutions pour les problèmes les plus critiques à court, moyen et long terme, en prenant compte autant des coûts économiques que des coûts sociaux. Les problèmes des PNAE sont récurrents : recouvrement des mandats des institutions nationales, buts irréalistes aussi bien dans les phases de planification que dans la mise en action des institutions nationales, manque de participation publique et faibles liens avec les autres planifications en cours (SNC). De ce fait, la généralisation des PNAE paraît actuellement remise en cause.

Dans ce contexte, la stratégie à adopter est un des enjeux les plus importants pour assurer l'intégration de la conservation de la biodiversité aux besoins en développement des

populations locales et ce, surtout pour réduire de manière effective la pauvreté généralisée sur le continent africain. La participation, la bonne gouvernance locale et la satisfaction des besoins de la population deviennent aujourd'hui des priorités majeures et, en même temps, de nouvelles perspectives pour la gestion durable et pour la conservation des ressources et des espaces.

De nouveaux outils et stratégies, basés sur des mesures de compensation aux impacts environnementaux des projets de développement, dont les *biodiversity offsets*¹³, sont en train d'obtenir un rôle principal au niveau international.

La réalisation d'un projet de développement, d'infrastructure et/ou d'exploitation des ressources biologiques génère des dommages sur la diversité biologique. Le développeur du projet a l'obligation de prendre des mesures pour les résorber par des mesures réparatrices ou de réduction d'impact. Il ne s'agit pas d'un paiement pour les dommages causés à la diversité biologique, ni d'un transfert de fonds pour les mesures de réduction d'impact ou de restauration stipulées dans les évaluations d'impact environnementales. La compensation pour la diversité biologique est un mécanisme complémentaire aux mesures déjà existantes et ne concerne que le dommage résiduel sur la biodiversité. La perte nette de biodiversité a alors un coût que le développeur du projet devra introduire dans son calcul économique. Le paiement qui s'en suit, est réinvesti dans la conservation de la diversité biologique pour le financement de la conservation sur des zones équivalentes en termes de fonctions écologiques ou de zones avec une plus grande richesse en biodiversité.

Le concept de base du mécanisme de compensation est le gain net ou la non-perte globale¹⁴. Cela signifie que toute perte de diversité biologique dans un écosystème ou habitat donné est compensée au moins de manière équivalente sur un autre site. Le mécanisme maintient les objectifs de conservation mais donne plus de flexibilité dans les choix accordés aux acteurs privés (plus généralement les maîtres d'ouvrages) pour mener à bien leur projet de développement.

13 Nom anglais pour définir ces mesures de compensation pour la conservation de la biodiversité.

14 *No net loss*, en anglais.

2.3.1 Besoins en conservation et en développement

Un besoin, en tant que construit social, émerge et peut devenir légitime selon le rapport entre un sujet et un objet dans un espace et un temps donnés (*Nuttin, 1980*). Le besoin prend alors forme, positivement ou négativement, à partir d'une situation où le rapport à Soi, à l'Autre et à l'environnement détermine sa nature. L'existence d'un besoin d'indépendance des pratiques des acteurs, parce qu'objets abstraits, indépendants des conditions sociales et historiques de leur constitution, semblerait être réductrice dans un contexte social donné. Au contraire, il y a intérêt à relier les uns et les autres sinon en complémentarité, du moins en parallèle, mais sans doute pas en opposition. Or, les besoins en développement peuvent être aussi perçus différemment par les décideurs et par la population locale.

Dans ce sens, parler de besoins en conservation ou en développement, matérialisés sous forme de PICD (*Projet Intégré de Conservation et de Développement*), devrait nous amener à nous demander, tout d'abord, *qui* doit déterminer les besoins de *qui*; ensuite, conséquence directe de la question précédente, *quelle* légitimité pour *quel* projet.

N'oublions pas que pour la population rurale des pays en développement, la conservation n'est pas encore une priorité. Bien que le besoin de conservation soit évident au niveau international, les PED ne sont pas toujours prêts à laisser de côté les priorités du développement (santé, éducation, pauvreté, etc.) au bénéfice de la biodiversité, car la plupart croient que ce sont des champs d'action opposés et que la conservation empêche toujours le développement. Cette position, d'origine historique, est basée sur deux constats. D'un côté, certains projets de conservation ont eu des impacts négatifs sur le développement des populations locales (*Fisher, Maginnis et al., 2005*) et d'un autre côté, les pays aujourd'hui riches ont atteint ce statut à travers l'exploitation intensive de leurs ressources naturelles. Par conséquent, la question de la légitimité de choisir son propre développement se pose et est souvent soutenue et justifiée par l'existence, encore aujourd'hui, d'une méfiance évidente entre le Sud et le Nord. Un énorme décalage existe

entre la volonté d'adoption des grands principes de conservation et développement durable et les conséquences directes des actions ou des politiques adoptées sur la population locale.

Ce n'est guère étonnant puisque les enjeux de la conservation de la biodiversité sont souvent situés à un niveau global, planétaire tandis que les besoins en développement du site et d'une population spécifiques se trouvent au niveau local. Une vision globale et systémique de la réalité est nécessaire afin d'être en mesure de passer d'un niveau à l'autre et de, finalement, intégrer de façon durable la conservation et le développement dans un contexte déterminé (avec des stratégies et/ou des projets précis axés sur cette démarche théorique). De plus, si nous voulons bien connaître les causes profondes de la perte de biodiversité ou de la situation de pauvreté, il convient de mettre en évidence les synergies existantes entre les deux, afin d'extraire des analyses thématiques sectorielles et partielles. L'analyse systémique est alors inévitable.

Pour comprendre les conséquences des politiques et des programmes de conservation de la biodiversité mis en place par différents gouvernements et organismes internationaux, il faut d'abord comprendre que ces programmes ont été basés sur de nombreux préjugés autour de la pauvreté. Entre d'autres : les pauvres sont « sous-développés » et privés de leur capacité de définir leurs propres intérêts; les programmes doivent être conçus par des « professionnels » et les pauvres doivent « participer »; le développement est une condition sine qua non pour sortir de la pauvreté, etc. (*Rahnema, 1991*).

Nous devons reconnaître le fait que les conceptions de la pauvreté diffèrent selon les cultures. Les besoins des « pauvres » ne sont pas dissociés du mode de vie culturel définissant les espaces vernaculaires. Rien ne prouve que la « prospérité » ait, n'importe où, amélioré la situation des pauvres. Il n'est pas prouvé non plus que, dans l'état présent de développement des connaissances et du savoir-faire qu'ont atteint différentes cultures, d'autres types d'actions (hors des programmes gouvernementaux anti-pauvreté) ne pourraient conduire à de meilleurs résultats sans éviter les effets secondaires (dont la destruction de l'environnement ou la perte de la culture traditionnelle), exposés par Rahnema (*1991 : 39*). Le développement a certainement une autre face.

Selon cet auteur, « *la construction économiste de la réalité suppose que les ressources naturelles sont rares; que les besoins humains sont illimités; et enfin qu'une économie saine peut, et doit, permettre à chacun de satisfaire en définitive tous ses besoins* » (Rahnema, 1991). Or, cette perception de la réalité a tendance à réduire les êtres humains et leurs sociétés à la seule dimension économique, dépouillant ainsi l'espace vernaculaire de toutes ses potentialités vivantes.

La philosophie des PICD veut élargir cette conception unidimensionnelle du développement pour y intégrer des aspects socioculturels et environnementaux.

2.3.2 Projets intégrés de conservation et de développement

Depuis les années 1980, les projets intégrés de conservation et de développement (PICD) ont essayé de réconcilier, souvent avec des résultats décevants, la gestion des aires protégées avec les besoins et les intérêts locaux. Malgré ces résultats, la conservation intégrée demeure toujours la tendance dominante en matière d'aménagement de la biodiversité (à l'intérieur comme à l'extérieur des aires protégées) des PED depuis les années 90 (Hughes and Flintan, 2001; Fisher, Maginnis et al., 2005). Elle considère non seulement la valeur écologique des espèces, mais aussi leur valeur culturelle et spirituelle, sociale, économique et paysagère. De plus, elle envisage de contribuer au développement des populations locales avec des revenus provenant de l'exploitation durable de leurs ressources naturelles (agriculture, tourisme, etc.).

Les PICD ont été présentés comme des modèles fonctionnels de développement durable, pour un site spécifique dans une perspective de projet. Sur le plan théorique, ils veulent intégrer les objectifs biologiques de conservation aux objectifs sociaux et économiques du développement (Sanderson and Redford, 2003; Roe and Elliott, 2004). Sur le plan pratique, ces objectifs tournent autour de cinq points : la réduction de la pauvreté, le renforcement des capacités locales, la participation, la protection et la gestion des ressources naturelles et des aires protégées. Les trois premiers, reliés au développement et les deux autres, axés sur

des objectifs plutôt de conservation, permettent de faire le lien entre la mise en place de ces projets intégrés et l'atteinte des objectifs du millénaire (OMD) (voir figure 2).

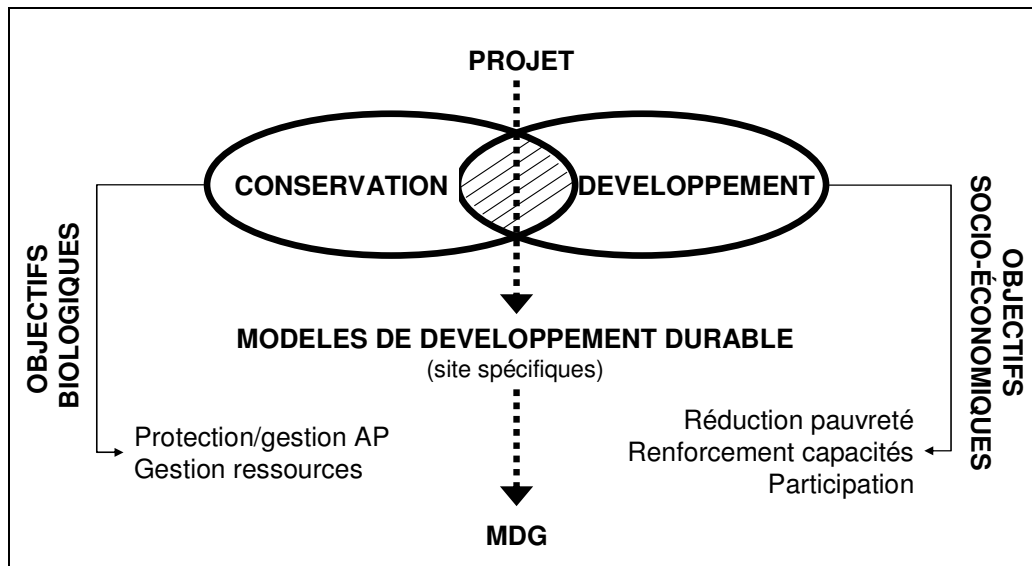


Figure 2 : Projets Intégrés de Conservation et Développement (PICD)

La matérialisation de ces objectifs sous forme de projet nous montre un éventail d'initiatives, de stratégies et de politiques qui mettent l'emphase sur différents aspects (gestion des ressources, atténuation de la pauvreté...), secteurs (tourisme, agriculture, santé...) ou groupes sociaux (femmes, habitants des bidonvilles...). Nous trouvons ainsi plusieurs types de PICD. Certains sont orientés vers les défis de la conservation, d'autres vers le développement mais parmi ces projets, très peu arrivent à intégrer de façon efficace les deux pôles (Rodary, 2003). La plupart montrent la volonté d'impliquer la population locale dans leur mise en œuvre. Ils se présentent sous différentes dénominations, répondant à diverses stratégies de planification (*co-management, community-based conservation, collaborative management, ecodéveloppement, ecotourism, adaptative management, etc.*).

Localement, l'application spécifique des PICD sur un territoire donné précise une connaissance approfondie du milieu et des habitants afin d'élaborer un plan d'action et une

mise en application adaptée à leurs problèmes et besoins en matière de développement. L'objectif est de conjuguer le bien-être des locaux avec des modèles fonctionnels de développement durable, c'est-à-dire avec une vision à long terme de l'utilisation des ressources naturelles et du territoire (*Wells and McShane, 2004*).

Cependant, le bilan des résultats pratiques de ces stratégies montre qu'elles n'ont pas toujours été capables d'intégrer la conservation et le développement dans une perspective à long terme (*Wells and Brandon, 1993; Barrett and Arcese, 1995; Hulme and Murphree, 1997; Rodary, 2003; Wells and McShane, 2004*). Les questions restent donc les mêmes.

Certains auteurs affirment que l'intégration des défis de la conservation avec les besoins du développement local n'est qu'un idéal théorique. Ainsi, cette intégration, complète et égalitaire, semblerait utopique du côté pratique (*Sayer and Campbell, 2004*).

Bien que cette affirmation soit véridique, il est aujourd'hui impossible de séparer la gestion des ressources naturelles des enjeux du développement. La réduction de la pauvreté, l'éducation, l'amélioration des conditions de vie et de santé des populations, le bien-être culturel et spirituel ainsi que la croissance économique sont intimement liés à la préservation de l'environnement (*Posey, 1999*). Ces aspects vont certainement influencer la tendance de la biodiversité dans les prochaines décennies (*Sanderson and Redford, 2003*).

En Afrique, les ressources environnementales représentent un énorme potentiel pour le développement et pour l'amélioration du bien-être des populations. Pour que ces options demeurent ouvertes, il est toutefois impératif que l'Afrique agisse pour protéger ses ressources environnementales. La perte grandissante de biodiversité et la situation alarmante des populations des pays en développement, nous obligent à agir immédiatement et ce, malgré le risque d'incertitude quant à la meilleure façon de procéder.

Ce fait est encore plus grave aux endroits insulaires sur notre planète où la biodiversité est plus fragile. Ainsi, en raison de leur isolement géographique, la biodiversité est beaucoup plus fragile sur les îles que sur les continents. La théorie scientifique de la biogéographie des îles fournit un modèle expliquant cette situation (*McArthur and Wilson, 1967*). Cette

théorie établit un lien entre le nombre d'espèces vivant sur une île en fonction de sa taille et de son isolement¹⁵.

Parce que les petites îles, de par leur taille, ont moins de ressources, les disparitions d'espèces en raison d'événements perturbateurs sont d'autant plus probables que les populations y sont peu importantes. De plus, contrairement aux îles proches des continents, de nouvelles espèces sont rarement introduites sur les îles éloignées.

On s'interroge toujours sur ce qui fonctionne et ce qu'il faudrait changer. Apprendre des erreurs du passé est évidemment un signe de sagesse; c'est aussi un impératif pour le futur.

2.3.2.1 Planification et mise en œuvre des PICD

L'analyse de nombreux projets intégrés nous permet d'identifier plusieurs causes, au niveau de la planification, de la mise en œuvre des objectifs attendus, du financement ou de l'adaptabilité au contexte d'application, qui pourraient expliquer en partie les échecs. Cette analyse est aussi la porte d'entrée vers de nouvelles perspectives qui pourraient, finalement, améliorer la durabilité des PICD.

Bien que les faiblesses identifiées au niveau de la planification et de l'implémentation puissent expliquer partiellement les revers de certains projets, d'autres facteurs, plus profonds et fondamentaux, devraient être mis de l'avant afin de mieux comprendre la situation pour alors identifier de nouveaux points de vue et ensuite agir.

Il ne faudrait pas oublier que la conservation et le développement agissent sur des systèmes sociaux-écologiques complexes, naturellement dynamiques, localisés dans l'espace et dans le temps et irrémédiablement imprévisibles. Les contextes où les PICD doivent être appliqués sont de nature hétérogène : il y a différents besoins (santé, éducation, environnement...), diverses visions du monde et systèmes de valeurs, de multiples échelles

¹⁵ L'île de Madagascar, par exemple, est grande et proche d'un continent. Elle abrite de ce fait une faune et une flore très diversifiée.

géographiques et niveaux institutionnels sans oublier plusieurs acteurs et intervenants qui sont tous sur le même territoire au même moment.

L'incertitude inhérente à la dynamique de ces systèmes sociaux-écologiques et des jeux d'échelles et d'acteurs, avec leurs visions, leurs besoins et leurs intérêts différenciés, sembleraient donc être les pierres angulaires du souhait d'intégration tangible entre conservation et développement.

Un des principaux problèmes des PICD est qu'ils essaient d'encadrer la réalité complexe et dynamique d'un territoire avec des limitations temporelles et spatiales, une planification détaillée et une haute prédictibilité des effets sur le milieu et les ressources qui caractérisent tout projet de conservation classique (*Sayer and Campbell, 2004*). Les actions entreprises et les activités proposées doivent toujours être justifiées auprès des bailleurs de fonds. Une planification détaillée, pour réduire le plus possible les imprévus, est synonyme non seulement de dépense d'argent, mais aussi de rigidité et de perte d'intérêt pour le côté pratique du projet. Le suivi de ce dernier par les populations locales, après la fin du financement, demeure toujours un des points faibles de plusieurs projets (*McShane and Wells, 2004*). L'identification, l'appropriation et la sensibilisation aux objectifs du projet par les locaux sont des enjeux majeurs pour assurer la durabilité des initiatives mises en place mais ces tentatives de réduction de l'incertitude limitent énormément les chances de réussite pour la plupart des PICD.

Dans ce sens, les efforts vont souvent du côté de la planification de l'intervention, quand en réalité le contexte spatial d'application de ces stratégies est aussi important que l'intervention proposée en elle-même (*Wells and McShane, 2004*). La réalité socioculturelle locale, le rapport à la nature ou la vision du monde ont une influence majeure sur la gestion des espaces et des ressources. Or, toute intervention devrait être adaptée au contexte (espace-temps). Nous trouvons ainsi des projets de conservation qui excluent les populations locales bénéficiaires de la conservation de la biodiversité et, au contraire, des projets de développement socio-économique local qui ne prennent pas assez en compte la protection de l'environnement.

De plus, focaliser toute l'attention sur les détails de planification au détriment de la mise en œuvre des projets provoque l'abandon à cause du manque de financement pour le suivi et du peu de temps pour sensibiliser la population aux objectifs du projet. Dans ce sens, les efforts centrés sur le processus de design devraient être aussi importants que ceux mis sur le design lui-même. La reconnaissance et l'appropriation locale des projets sont des atouts pour leur durabilité, surtout quand les bailleurs de fonds arrêtent le financement.

La conséquence directe de ces constats est l'existence de nombreux projets n'ayant pas réussi à combiner de façon pratique la conservation et le développement (notamment l'enjeu de la réduction de la pauvreté des communautés locales). Ces échecs ont contribué à créer un climat de méfiance autour de ces stratégies conceptuelles et, de façon plus large, ils ont questionné la faisabilité pratique de cette idée intégratrice entre biodiversité et société. Il ne faudrait pas oublier non plus tous les projets qui ont réussi que partiellement, en améliorant les conditions de vie de seulement une fraction de la population locale, celle bénéficiant directement des emplois et revenus issus du projet).

Des initiatives à Madagascar, encore aujourd'hui un des pays insulaires les plus pauvres au monde, ou sur de nombreuses îles du Pacifique, constatent ces difficultés pratiques pour l'intégration de la conservation et du développement.

2.3.3 Nouvelles perspectives

De nouvelles approches afin d'améliorer les PICD sont de plus en plus populaires. Elles se concentrent sur trois aspects : les approches à l'échelle du paysage, avec une vision systémique des problématiques (*Dicaire, 1999; Feinman, 1999; Redford, Coppolillo et al., 2003; Roy, 2003; Velazquez, Bocco et al., 2003; Fisher, Maginnis et al., 2005*); l'instauration d'une bonne gouvernance, à tous les niveaux institutionnels mais surtout localement pour permettre une planification participative et décentralisée du territoire (*Noss, 1997; Gjertsen and Barrett, 2004; McShane and Wells, 2004; Wells and McShane, 2004; Fisher, Maginnis et al., 2005*); et la mise en œuvre et le suivi des projets à travers des

approches de gestion adaptative (*Agrawal, 2000; Berkes, Colding et al., 2000; Dallmeier, Alonso et al., 2002; Berkes, 2004; Wells and McShane, 2004; Mbile, Vabi et al., 2005*).

La perspective paysagère, par exemple, envisage l'intégration verticale des PICD dans un ensemble de politiques et de programmes, pour des contextes spécifiques. Ceci permet de considérer les problèmes à travers multiples échelles et d'aller au-delà des solutions uniquement locales. Elle poursuit une vision à long terme de l'intégration entre conservation et développement.

La valeur réelle de cette perspective est d'amener un groupe d'acteurs à percevoir comment un autre groupe considère l'espace d'un paysage spécifique où tous vivent et travaillent. Nous comprenons ainsi les fonctions du paysage qui concernent chaque groupe. Le concept de paysage propose un cadre afin d'aider les différents groupes d'acteurs à s'entendre sur « comment » équilibrer les « échanges » au sujet de l'utilisation du sol pour bien intégrer la conservation et le développement. Or, quand on planifie à l'échelle paysagère nous sommes en train de suggérer implicitement que l'aire concernée est physique et socialement hétérogène. Elle a aussi une qualité d'ensemble plus complexe que la somme des différentes parties (*Fisher, Maginnis et al., 2005*).

Les multiples usages du territoire sont à la base de l'idée d'atteindre différents objectifs d'utilisation (production alimentaire, génération de revenus, conservation de la couverture forestière, etc.) afin d'intégrer la conservation de la biodiversité aux besoins en développement (*Hughes and Flintan, 2001*). Cette approche nous aide à se détacher des projets spécifiques d'un site pour avoir une vision de planification plus large institutionnellement et géographiquement.

Cependant, reconnaître les acteurs et les intégrer dans un processus participatif à grande échelle est un défi pour ceux qui travaillent pour la conservation ainsi que pour les agences de développement. Les différents groupes d'acteurs à considérer ne sont pas toujours facilement identifiables. Ils ne sont pas non plus homogènes, c'est-à-dire que dans un même groupe (ex. : les femmes) il peut y avoir des intérêts différents. Il faut donc éviter les pièges réductionnistes.

Sur le plan opérationnel, la gestion décentralisée est aujourd'hui perçue comme la clé pour mettre localement en pratique une stratégie globale. (*Bonfiglioli, 2005*). Ces approches concrètes encouragent aussi l'intégration du savoir traditionnel, car elles prennent en compte diverses visions du territoire, des ressources et de leur gestion, dont celle de la population locale.

L'existence d'un cadre institutionnel et politique pour équilibrer ces échanges entre intérêts sociaux, environnementaux et économiques est indispensable. Or, une bonne gouvernance, axée sur la concertation des différents acteurs (locaux, régionaux, nationaux et internationaux), est la clé pour que l'approche paysagère soit efficace en intégrant les intérêts, les visions et les besoins de tous les acteurs.

Mais les temps changent et les visions et les intérêts évoluent : la planification ne peut plus être un outil statique. Elle doit évoluer au rythme de la nature et des sociétés. Dans ce sens, l'approche de la gestion adaptative, basée sur des conditions spécifiques locales et sur la dynamique d'une communauté, intègre le design, la gestion et le suivi constant mais flexible des projets afin de mieux les adapter au contexte et aux besoins de la population (*Wells and McShane, 2004; Mbile, Vabi et al. 2005*). Cette approche réussit à obtenir l'engagement et la participation des acteurs locaux à des projets précis, dans une perspective d'apprentissage et de bonne gouvernance environnementale à long terme.

La stratégie de la gestion adaptative défend l'apprentissage et la révision continue des projets pour qu'ils fonctionnent vraiment sur le plan pratique et à long terme (*Berkes, 2004*). Elle incorpore ainsi la recherche aux pratiques de conservation. Cette approche proactive d'intégration continue entre design, gestion et suivi, met systématiquement à l'épreuve les suppositions afin de s'adapter et apprendre.

La gestion adaptative se trouve, d'un côté, entre la science et la pratique; d'un autre côté, entre les experts et la population locale. L'intégration de la conservation et du développement d'une part et celle de la collaboration et de la concertation entre les acteurs d'autre part, est donc une nécessité majeure pour les PED et ce, surtout par rapport aux questions environnementales.

Soulignons deux caractéristiques principales de la gestion adaptative qui la différencie des approches classiques de gestion. En premier lieu, dans cette perspective on assume que la nature ne peut pas être contrôlée, que ses effets ne peuvent pas être complètement prévus et que les conditions environnementales sont changeantes. Incertitude et imprévision sont caractéristiques de tout écosystème. Les sociétés doivent répondre à ces changements en s'adaptant et en évoluant à travers un processus d'apprentissage, qui dépasse l'individu en devenant social. Au niveau du projet, nous devons adapter continuellement les objectifs et les activités aux changements de conditions et aux imprévus qui peuvent apparaître (*Agrawal, 2000; Dallmeier, Alonso et al., 2002*).

En second lieu, la gestion adaptative met l'accent sur les processus, plutôt que sur les éléments isolés. Ces processus sont vus comme le résultat de dynamiques et de synergies complexes d'éléments composant les systèmes sociaux-écologiques (*Berkes, Colding et al., 2000; Wells and McShane, 2004*). Sous cette approche, les pratiques de gestion des espaces et des ressources naturelles sont axées sur la capacité de résilience des écosystèmes, plutôt que sur leur conservation stricte. On considère les conditions écologiques et aussi bien les dynamiques sociales comme étant des facteurs qui peuvent influencer ces processus et, par conséquent, la stratégie de gestion à suivre.

2.4 Première synthèse

Ce rapide survol nous permet déjà de relever quelques points importants qui vont justifier notre appel aux sciences sociales, et plus concrètement à la théorie des représentations sociales afin de mieux comprendre le rapport avec la nature d'une communauté.

Dans la hiérarchie de la diversité biologique (gènes, espèces et écosystèmes), s'incarnent aussi les composantes culturelles et spirituelles. Cette ouverture est en train de changer non seulement le sens épistémologique de la conservation, mais aussi les stratégies de mise en œuvre de la CDB, aujourd'hui plus ouvertes, participatives, construites pour des contextes spécifiques et adaptées aux besoins en développement des communautés.

L'intégration de ces différents éléments est un enjeu majeur qui appelle à une approche transdisciplinaire, des sciences sociales aux naturelles et de la théorie à la pratique. Cette complexité des synergies entre conservation et développement nous oblige à avoir une approche qui considère les différents niveaux institutionnels (du local au global, de la tradition à la formalité) **et les** différentes échelles géographiques (*Fisher, Maginnis et al., 2005*).

Mais ce n'est pas seulement une question d'approche stratégique. Ce n'est pas non plus uniquement un choix à faire entre les impératifs économiques et temporels des projets et les besoins de continuité et de durabilité de ces derniers. Il s'agit aussi d'une question épistémologique à la base de la conception relative du temps, du long terme ou des générations futures, selon les populations.

Par exemple, de nombreuses communautés traditionnelles africaines ont encore aujourd'hui une vision holistique du monde, différente de la vision dualiste de la science classique issue de la pensée cartésienne, sur laquelle sont justifiées les stratégies de gestion des espaces et des ressources mises en place par les gouvernements et les organisations internationales. Comprendre ce que le temps signifie pour ces communautés détermine notre compréhension du sens donné au long terme, à l'importance accordée aux générations futures. Comprendre ce que le vivant ressent déterminera aussi notre compréhension du sens donné à la relation avec d'autres êtres (animés ou inanimés), soi-même et les humains.

Dans ces sociétés traditionnelles, la perspective holistique, directement reliée à la cosmogonie, représente une vision du monde en tant que « être vivant », incluant non seulement des éléments naturels comme les animaux, les plantes ou les humains, mais aussi des éléments spirituels comme les ancêtres, les esprits ou les générations futures. Dans cette vision, la nature n'appartient pas aux humains; ce sont les humains qui appartiennent à la nature (*Föllmi, 2005*).

En effet, notre manière de percevoir la nature joue un rôle crucial pour sa conservation. Différentes cultures, nations et secteurs sociaux ont diverses opinions, perceptions et attentes de l'environnement qui les entoure. Ce rapport à la nature peut aussi varier individuellement dans un même groupe social. Or, les pratiques de conservation dépendent

directement de nos systèmes de valeurs, c'est-à-dire de la façon qu'on a de concevoir et de se représenter la nature. D'après de multiples facteurs, ces représentations changent donc selon les sociétés et les environnements.

Or, pour satisfaire les besoins des habitants, la science et les experts doivent comprendre et respecter les systèmes endogènes de gestion des ressources naturelles, dont la population locale dépend jour après jour. Comprendre, s'adapter et intégrer les visions du monde, les croyances, les systèmes de représentation, les besoins, les intérêts, les pratiques traditionnelles ou les significations des espaces et des ressources appartenant à la population locale sont aussi des conditions pour la réussite du projet. Évidemment les jeux d'acteurs et d'échelles (local, régional, national ou global) entre ces différents acteurs, font de la concertation un outil indispensable pour les PICD.

Dans la mise en place de stratégies intégrées et durables dans des contextes hétérogènes, les valeurs culturelles et spirituelles des espaces et des ressources ne peuvent pas être séparées, ni des stratégies de planification ni du mode de vie de la population locale.

En somme, la mise en place d'une bonne gouvernance (*Shepherd, 2004; Bonfiglioli, 2005*), de mécanismes de participation effectifs (*Fisher, Maginnis et al., 2005*) et de stratégies de gestion adaptative rendant compte des erreurs de planification ainsi que réadapter les stratégies et les projets pour satisfaire les besoins et les intérêts locaux (*Berkes, Colding et al., 2000; Armitage, 2003*) constituent les principales approches actuelles en matière de gestion des espaces et des ressources naturelles. Ces approches sont d'autant plus importantes dans les pays en développement où, d'un côté, la réduction de la pauvreté, l'éducation, l'amélioration des conditions de vie et de santé des populations, le bien-être culturel et spirituel et la croissance économique, sont intimement reliés à la préservation de l'environnement (*Sanderson and Redford, 2003; Adams, Aveling et al., 2004; Roe and Elliott, 2004*). D'un autre côté, l'instabilité politique et sociale ou les perspectives économiques incertaines peuvent avoir un impact sur la mise en place des stratégies intégrées et, par conséquent, les faire échouer si elles ne sont pas capables de s'adapter aux conditions contextuelles changeantes. La faiblesse des cadres institutionnels et juridiques rend prioritaire le renforcement des capacités au niveau de la gestion et de la conservation des ressources et du territoire.

Respecter les croyances, les savoirs et les pratiques traditionnelles de gestion d'une population peut être une approche durable pour la conservation de la biodiversité intégrée au développement local. N'oublions pas qu'il s'agit aussi d'un impératif éthique.

Chapitre III

3 Rapport à la nature, représentations et pratiques

Dans ce troisième chapitre les représentations sociales sont définies comme étant « *une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social* » (Jodelet, 1989). Une représentation sociale est donc une forme de connaissance particulière dont il importe de cerner la spécificité par rapport à d'autres formes de connaissance et la fécondité en regard de notre objet d'étude, le rapport à la nature. C'est à partir de l'étude des représentations sociales que nous allons légitimer la référence au sens commun comme forme de connaissance utile pour le design des interventions d'aménagement de la nature. C'est à ces fins que sera consacré le présent chapitre.

Il se construit en quatre temps : premièrement, une réflexion sur la légitimité du savoir endogène, ou du sens commun, qui régit notre relation quotidienne avec le monde qui nous entoure, tout en le comparant avec le savoir scientifique; deuxièmement, nous présentons la théorie des représentations sociales, en faisant le lien avec la pratique de l'aménagement du territoire et des ressources; troisièmement, une réflexion sur le rapport à l'objet, la complexité du monde et la nécessité d'interprétation des phénomènes et du vécu, en faisant le lien avec les pratiques, la morphologie sociale et les systèmes mis en place par différents groupes sociaux. Enfin, nous allons nous centrer sur notre objet d'étude : la nature; plus précisément, l'évolution de l'idée de nature, de l'idée de société et du lien entre nature et sociétés, pour ensuite finir avec les rapports sociaux de production qui déterminent la relation entre l'être humain et la nature et entre l'être humain avec Soi et les Autres.

Ces relations permettront d'introduire, à la fin du présent chapitre et sous le mode de synthèse, une réflexion autour des représentations sociales dans la perspective de l'aménagement de l'espace et des ressources. Nous voulons ici chercher à voir le rôle qu'elles jouent et qu'elles peuvent jouer dans les projets d'intervention et/ou de gestion des ressources et du territoire.

3.1 Formes de connaissance

La façon d’appréhender le monde qui nous entoure et de le connaître, est notre capacité d’établir des liens et de saisir des relations. C’est la définition d’intelligence (*Berthelot, 1990*). L’être humain, en tant qu’être intelligent, possède cette capacité de connaître.

Nous ne pouvons pas parler de la « science » comme la « seule » capable de suivre un processus de connaissance (en passant par les étapes d’observation, de théorisation, de vérification, etc.). Notre univers quotidien, nos relations et nos activités sociales ou professionnelles ne se régissent pas exclusivement selon les principes axiomatiques du savoir scientifique. Il existe donc différents modes de voir, de connaître et de saisir les relations avec le monde qui nous entoure. Le savoir scientifique et le savoir traditionnel ou endogène (pour nous *savoir écologique traditionnel* (SET) car on parle ici de la nature), représentent certainement deux manières différentes d’interpréter les phénomènes.

Le savoir du sens commun, nous allons le voir plus tard dans le présent chapitre, recouvre les différentes formes de connaissance ordinaires, qui appartiennent au vécu. Il vise à les caractériser; il fait revivre l’expérience humaine avec l’objectif d’établir un rapport au monde et ainsi nous permettre d’agir et de communiquer dans notre quotidien. À différence du sens commun, le savoir scientifique vise à décrire, analyser et expliquer le monde qui nous entoure, avec des règles explicites pour le faire.

Nous sommes face à deux savoirs de nature différente, avec chacun leurs caractéristiques et leurs règles de construction du raisonnement, qui poursuivent des buts différents. Il y a donc un processus de rupture entre le sens commun et la science. Mais les connaissances traditionnelles, qui émergent dans différentes pratiques quotidiennes, montrent aussi des syncrétismes de connaissance autour de la nature et de leur conservation ; c’est-à-dire qu’une réappropriation du savoir scientifique par le sens commun peut se produire, contribuant ainsi à l’évolution de ce dernier.

Il n'est aucunement question ici de hiérarchiser les différents types de connaissances, mais plutôt de mettre en évidence d'un côté, les caractéristiques du savoir endogène et, d'un autre côté, les points communs et les divergences entre les connaissances scientifiques produites par les experts et les connaissances du sens commun, ou représentations sociales, construites par les acteurs sociaux. Il est question aussi de voir s'il existe véritablement une réappropriation du savoir scientifique par le savoir du sens commun.

3.1.1 Du savoir scientifique au savoir du sens commun

Les rapports entre science et représentations ont toujours été problématiques et relèvent, en dernière analyse, de la conception que l'on a de la science (*Testart, 1991*). Nous appréhendons le terme « science » comme une prétention à la constitution d'un savoir objectif qui soumet sa validité à la critique rationnelle.

Dans ce sens, il y a trois points de vue relatifs aux rapports entre savoir scientifique et savoir du sens commun : Un premier point de vue selon lequel la science est une représentation plus vraie, plus fondée en vérité ; un deuxième point de vue selon lequel la science n'est pas une représentation du réel, mais constituant des dispositifs conceptuels à partir desquels peuvent être produits des énoncés prédictifs, permettant ainsi de conjecturer sur le réel ; un troisième point de vue selon lequel la science est une représentation parmi d'autres, ne pouvant pas prétendre dire vrai sur le réel puisque le réel est toujours construit (*Bélisle and Schiele, 1984*).

Dans le cadre de notre analyse, nous rejetons à la fois la perspective positiviste et la perspective nominaliste. Nous privilégions donc une conception de la science qui ne nie pas le positionnement particulier de celle-ci comme mode de connaissance dominant et hégémonique dans les sociétés occidentales contemporaines. Mais nous devons s'abstenir d'accorder au savoir scientifique le monopole de la production de la vérité qui relève d'un point de vue existentielle, mais d'un point de vue « vrai », relevant des propositions scientifiques propres à un objet de recherche déterminé.

Il est question ici de mettre en évidence les similarités et les divergences entre les connaissances scientifiques et les représentations sociales. Pour nous, savoir scientifique et sens commun sont deux formes de connaissance épistémologiquement différentes mais également valables, si l'on tient compte de leurs fondements et de leurs limites propres, pour l'étude du monde qui nous entoure. La principale différence étant la façon dont on s'interroge, on analyse les phénomènes et on entretient un rapport avec notre objet d'étude, avec nous-mêmes et avec autrui (*Berthelot, 2001*).

L'être humain ne vit pas seulement des relations interpersonnelles, il entretient des rapports pratiques avec toutes les choses qui l'entourent. Il utilise les étoiles pour se diriger, les animaux pour se nourrir, etc. Autant de rapports qui, éminemment variables selon les sociétés, sont des objets d'étude pertinents des représentations sociales. Ces dernières permettent, nous le verrons plus loin dans le présent chapitre, d'analyser les phénomènes selon plusieurs dimensions, c'est-à-dire de croiser différents niveaux d'analyse de la réalité sociale.

Les représentations sociales sont une forme de pensée sociale donnant lieu à des connaissances particulières et ayant pour fonction d'orienter les conduites en même temps que d'assurer la communication entre individus (*Roussiau and Bonardi, 2001*). Ces représentations sont des grilles de lecture de la réalité, socialement construites (*Moscovici, 1977*). Des groupes forts différents élaborent à leur manière cette grille contenant soit la totalité, soit un aspect précis de la complexité du monde environnant.

Dans ce sens, le savoir écologique traditionnel (SET) est concerné par les représentations et les pratiques du monde naturel. En effet, la façon dont on gère ou utilise une ressource repose, en partie, sur la représentation que l'on se fait de cette ressource, de la place de celle-ci dans le monde et de l'usage qu'on lui prête.

La caractérisation de cette forme de connaissance est primordiale pour tenter de voir le rôle qu'elle peut jouer dans l'étude du rapport à la nature avec des finalités d'intervention, objet central de notre travail.

3.1.2 Savoir écologique traditionnel

La complexité du monde et des rapports humains ne nous permet pas d’agir dans notre quotidien avec les règles explicites du raisonnement scientifique. Nos relations avec autrui, avec nous-mêmes et avec le monde qui nous entoure ne se basent pas sur les processus cognitifs caractéristiques de cette forme de connaissance.

Nous avons des croyances, des normes sociales qui marquent notre comportement, des pratiques quotidiennes basées sur le vécu, l’expérience, les savoirs du sens commun. En fait, pour nous, cette forme de connaissance endogène est celle à partir de laquelle les personnes agissent, communiquent ensemble. En ce sens, nous ne pouvons pas l’éluder comme fait social marquant le rapport à la nature dans une société.

Le caractère différent de la vision du monde sur laquelle est basée le SET, en comparaison à la vision dualiste de la science classique issue de la pensée cartésienne, est encore aujourd’hui le point central des débats autour de l’objectivité, de la légitimité et de la validité de cette forme de connaissance.

La reconnaissance des savoirs traditionnels, avec des composantes pratiques et spirituelles très fortes, n’est pas achevée encore. Nombreuses disciplines, dont l’aménagement, étudient et s’inspirent de plus en plus des principes explicités de ces savoirs endogènes dans l’élaboration de leurs interventions.

3.1.2.1 Définition, caractéristiques et volets d’étude

Dans la littérature, nous trouvons différents termes interchangeables pour désigner le SET. On parle de savoir traditionnel, savoir indigène de l’environnement, savoirs locaux, savoirs endogènes ou encore de savoir écologique traditionnel ou indigène. Malgré ces appellations, ce savoir n’est pas exclusif aux populations indigènes ou tribales des sociétés généralement non-industrialisées ou technologiquement moins avancées que la société occidentale. Il n’est pas lié, non plus, à un état idéal dans lequel les sociétés n’auraient pas évolué avec le changement technologique ou socioculturel (*Mailhot, 1994*). Les

publications les plus récentes (Folke, 2004; McShane and Wells, 2004; Barthélémy, 2005) adoptent le terme « savoir écologique traditionnel », que les auteurs anglophones désignent par le sigle TEK (*traditional ecological knowledge*).

Les nombreuses définitions du SET qui ont été proposées jusqu'à nos jours sont majoritairement partielles (Johnson, 1992; Berkes, 1993). La définition la plus exhaustive que nous avons trouvée, et celle que nous adopterons est:

“... a cumulative body of knowledge, practice and belief, evolving by adaptive processes and handed down through generations by cultural transmission, about the relationship of living beings (included humans) with one another and with their environment”. (Berkes, 2000).

Cette définition met en évidence les principales caractéristiques du SET. Les deux premières caractéristiques nous renvoient à son statut épistémologique tandis que les deux dernières nous parlent de son évolution historique :

1. *Le caractère pragmatique* : basé sur des connaissances empiriques, fruit de l'observation de l'environnement et conséquence de l'utilisation et de l'occupation d'une région sur de très nombreuses générations.
2. *Le lien avec les systèmes de représentations* : la somme des idées et des conceptions que possède une population concernant son milieu naturel. On inclut l'idée de nature, la place de l'humain dans la nature, la relation avec les autres êtres, les mythes de création du monde, les significations spirituelles des différentes composantes de la nature, etc.
3. *Le caractère cumulatif* : il s'est construit et transmis sur de très nombreuses générations.

4. *Le caractère dynamique* : il s'adapte aux changements technologiques et socioéconomiques, il réagit aux influences externes ainsi qu'aux situations et aux conditions extrêmes.

L'analyse de plusieurs SET nous montre donc que ces savoirs possèdent tout d'abord une composante **épistémique**, issue des observations locales des espèces et des phénomènes environnementaux. Ensuite, une composante **pratique**, sur la manière dont les populations utilisent les ressources. Finalement, une composante **spirituelle**, sur la façon dont les populations regardent, se situent ou se relie aux écosystèmes (Berkes, 2000). Cette dernière composante permet l'autonomisation des savoirs du sens commun en normes morales; elle permet ainsi la généralisation d'un ordre social.

Ces trois composantes du SET (voir *figure 3*) structurent ces différents volets d'étude (Mailhot, 1994):

1. *Les systèmes de représentations et de classification* : ce sont les catégories reconnues par le groupe pour classer les diverses composantes du milieu naturel (vivantes et non vivantes) et l'organisation de ces catégories dans des systèmes de représentations (taxonomie, partonomie, paradigme et arbre).
2. *Le savoir empirique concernant le milieu naturel* : il s'agit de la distribution spatiale des composantes, les comportements des plantes et des animaux, l'anatomie, les relations entre espèces ou l'interprétation des phénomènes naturels.
3. *L'usage des composantes du milieu naturel* : cet usage fait par le groupe peut répondre à des fins technologiques, alimentaires, commerciales, médicales ou religieuses.
4. *Le système de gestion des ressources naturelles* : c'est l'éthique professée par le groupe par rapport à l'environnement, ses pratiques de conservation, les mécanismes utilisés pour évaluer l'état et la gestion des ressources, etc.
5. *La vision du monde* : aussi appelée cosmovision ou cosmogonie. Il s'agit de la propre conception du groupe, de l'univers et de la place occupée par les humains et

la nature, ainsi que de sa conception des relations existantes entre toutes les formes de vie.

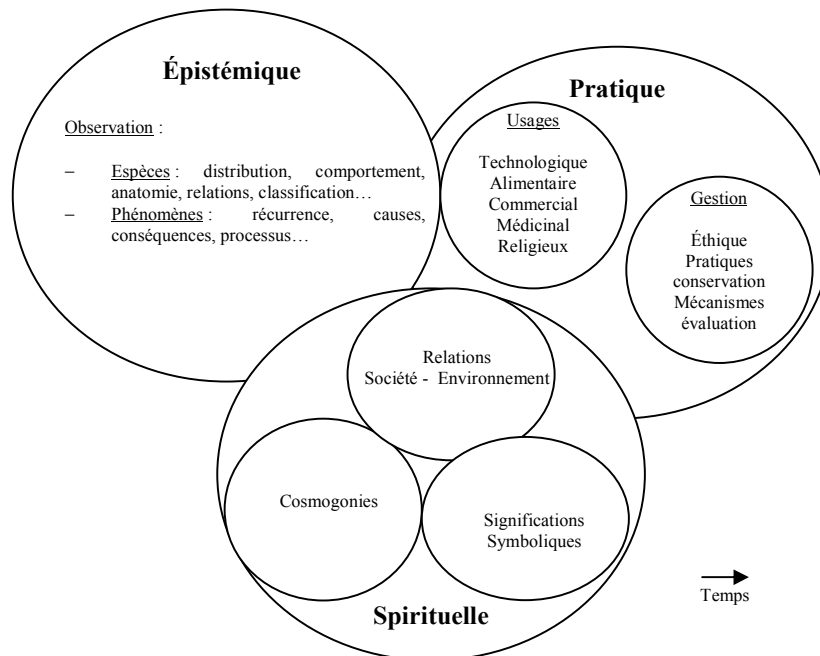


Figure 3 : Schéma des composantes du SET, évoluant dans le temps.

Le SET inclut donc le contexte socioculturel « invisible » des systèmes de connaissance, notamment sous trois dimensions (Berkes, 1999; Posey, 1999) : les significations symboliques, à travers des récits oraux, noms de sites et relations spirituelles; les différentes cosmogonies ou visions du monde, en tant que représentations de l’environnement; les relations basées sur la réciprocité et les obligations envers les membres de la communauté et les autres êtres, ainsi que les institutions de gestion des ressources basées sur les connaissances partagées et les significations.

3.1.2.2 La reconnaissance d’un savoir

Pendant longtemps, les savoirs « traditionnels » étaient perçus comme « primitifs », « naïfs », « démodés » ou même « magiques ». Le concept de SET ainsi que sa

reconnaissance institutionnelle et scientifique ne sont apparus qu'au milieu des années 1980. Ils sont issus de deux approches distinctes en ethnologie : l'ethnoscience et l'écologie culturelle.

En premier lieu, l'ethnoscience, qui s'est développée et systématisée aux États-Unis à partir du milieu des années 1950, a résulté de la fusion des préoccupations de l'ethnologie et des méthodes de la linguistique. Cette approche est née du souci de décrire les cultures de l'intérieur en faisant appel aux catégories opérant dans les cultures observées, de manière à avoir accès aux univers cognitifs qui leur sont propres (*Sturtevant, 1964*).

En deuxième lieu, l'écologie culturelle considère que le pivot central de la société est le « cœur » culturel, c'est-à-dire tout ce qui, au sein de la culture, est lié à la reproduction matérielle du groupe et donc à son adaptation à l'environnement dans lequel il vit. Cette approche ethnologique remonte aux travaux de Steward (*1963*) sur l'organisation sociale des bandes de chasseurs-cueilleurs.

Pendant les années 1950 et 1960, un intérêt académique majeur pour l'étude des idées locales, des taxonomies et des systèmes de classification, à partir du point de vue des populations étudiées est né. Ainsi, les auteurs comme Conklin (*1957*) contribuent au développement de l'anthropologie cognitive, qui se base sur le travail d'ethnologues comme Franz Boas ou Bronislaw Malinowski, qui de leurs côtés avaient montré l'importance du « point de vue local ».

Cette nouvelle approche des ethnosciences songe à remplacer les catégories perceptives du chercheur (son point de vue) par celles qui décrivent les principes organisateurs locaux, à la base du lien entre culture et comportement (*Slikkerveer, 1999*).

Parallèlement, la pression politique pour la reconnaissance des droits des autochtones et le mouvement environnemental en quête d'alternatives aux approches de la science occidentale et de la technologie provoquent le changement graduel des études théoriques en recherche appliquée (recherche participative, recherche-action, etc.).

Récemment, on retrouve de nombreux travaux sur les pratiques traditionnelles pouvant d'un côté, contribuer à une gestion durable des ressources naturelles et de l'autre,

influencer la façon dont ces connaissances endogènes peuvent être intégrées avec les stratégies de gestion basées sur le savoir scientifique ; contribuant ainsi au développement des peuples et à la gestion rationnelle des ressources naturelles (Noss, 1997; Armitage, 2003; McShane and Wells, 2004).

D'autre part, l'avènement au niveau international de la notion politique de développement durable a suscité une reconnaissance institutionnelle et en même temps épistémologique des savoirs dits locaux. La *Stratégie Mondiale de la Conservation* (UICN, PNUE et al., 1980) ou la publication *Notre avenir à tous* (Brundtland, 1987) ont certainement contribué à la reconnaissance internationale du SET. Ces deux textes mettent l'accent sur la nécessité d'utiliser directement l'expertise des populations locales pour la gestion des ressources naturelles.

Également, un principe contenu dans l'Agenda 21 de la Déclaration de Rio de 1992, concerne le rôle central accordé aux peuples autochtones dans le domaine de l'environnement, en raison de leurs connaissances et pratiques considérées « traditionnelles ». Ainsi, la Convention sur la diversité biologique reconnaît, dans son Article 8(j), « le droit souverain » des États de gérer leurs ressources génétiques et de préserver leurs savoirs traditionnels, élevés à titre de patrimoine commun de l'humanité (PNUE, 1994). Plusieurs programmes internationaux sont aujourd'hui consacrés à ce patrimoine¹⁶ (Agrawal, 2002). Cependant, la reconnaissance des droits autochtones, l'accès aux ressources naturelles, le partage juste et équitable des bénéfices qui en découlent (entre communautés et à l'intérieur de celles-ci), ainsi que la reconnaissance de la propriété intellectuelle des connaissances traditionnelles, sont encore aujourd'hui des enjeux majeurs dans la gestion et dans la conservation des ressources naturelles (Hermitte, 2004).

La considération de ce savoir endogène ainsi que de tous les pouvoirs et de tous les rapports institutionnels et traditionnels a plusieurs objectifs. Premièrement, il y a une logique intégrative et de bonne gouvernance, c'est-à-dire que nous considérerons toutes les visions du monde ainsi que tous les acteurs potentiellement impliqués dans le processus de

planification, même ceux socialement désavantagés. Deuxièmement, il y a une logique communicationnelle : connaître et comprendre ce que les locaux disent et comprennent, en même temps, ce que les autres acteurs proposent. Au bout du compte, nous pouvons affirmer que c'est une question de langage, d'emploi et de signification de termes. Troisièmement, l'équité entre en jeu, non seulement celle Nord-Sud, mais aussi à l'échelle interne, tout en considérant les rapports de pouvoir dans une même communauté, entre riches et pauvres, hommes et femmes et diverses générations. Quatrièmement, il s'agit d'une question de performance et d'acceptabilité du projet, au sens large du terme, dans la communauté.

3.1.2.3 Similarités et différences avec le savoir scientifique

Le savoir de sens commun recouvre les différentes formes de connaissances ordinaires. L'expression « sens commun » vise à catégoriser ces formes de connaissance qui appartiennent au vécu et vise non pas comme en science à décrire, analyser et expliquer mais à faire revivre aux autres le vécu (i.e. l'expérience humaine) par son évocation.

Savoir endogène et savoir scientifique sur l'environnement partagent un certain nombre de caractéristiques (*Berkes, 1993; Mailhot, 1994; Posey, 1999; Slikkerveer, 1999*). En ce qui a trait aux similitudes entre les deux types de connaissance, nous devons d'abord poser que dans l'un et l'autre cas, les acteurs sociaux et les scientifiques procèdent toujours à un découpage de la réalité (bien que dans le cas de la représentation, l'éventail des éléments susceptibles d'être pris en compte par les sujets est beaucoup plus ouvert que dans l'activité scientifique puisque celle-ci est organisée selon une autonomisation disciplinaire assez rigoureuse, sous forme de construction de l'objet de recherche).

Pour le savoir du sens commun, le découpage s'effectue d'après un rapport aux valeurs, propre à chaque individu, rapport lui-même dicté par une insertion sociale particulière.

¹⁶ Citons, comme exemple, le programme « Systèmes des savoirs locaux et indigènes » porté par l'UNESCO www.portal.unesco.org/culture/fr ou celui de la Banque Mondiale, « Les savoirs locaux au service du développement » www.worldbank.org/afr/ik/french/frhome.htm

Dans l'infinité du monde sensible, les individus construisent des représentations du monde dont ils veulent comprendre le sens de manière à pouvoir communiquer et à orienter leur action. Une fois cette sélection opérée, les modalités de traitement de l'information relative à ces découpages diffèrent toutefois sensiblement. En effet, dans le cas de l'élaboration de représentations sociales, les acteurs se forgent des modèles implicites (schémas figuratifs) par des processus cognitifs ayant pour fondement l'analogie et la métaphore (*Flament, 1989; Moliner, 2001*), alors que pour produire des savoirs scientifiques, les chercheurs modélisent explicitement à partir d'un raisonnement hypothético-déductif et par l'établissement de relations causales entre les éléments du modèle (*Denzin and Lincoln, 2000*).

Savoir scientifique et savoir écologique traditionnel sont le résultat d'un processus intellectuel qui veut mettre de l'ordre dans ce qui semble désordonné. Ce sont deux savoirs organisés, deux systèmes de connaissance possédant une claire logique interne et poursuivant une connaissance de l'environnement.

Les acteurs sociaux construisent des représentations en fonction d'une « logique naturelle ». C'est-à-dire qu'ils produisent des énoncés visant la conversation ordinaire, dont la signification peut être différente du sens. Ces énoncés contiennent une large part d'implicite (préconstruit culturel) et ont des significations multiples. Dans la conversation quotidienne, les énoncés peuvent être nuancés, interprétés en fonction des contingences et du contexte, et donner lieu à une construction progressive des représentations (*Flament, 1989; Rouquette, 1998; Moliner, 2001*). C'est ici où le raisonnement analogique joue un rôle principal.

Par opposition à cela, les scientifiques ont recours à un « langage formel » où le contenu des propositions doit tendre vers la plus grande univocité possible. Le propre de la démarche scientifique est précisément d'expliquer les phénomènes naturels ou sociaux par l'utilisation d'un langage où sens et signification sont identiques et par la formulation de propositions jouissant toutes d'un même statut afin de permettre la généralisation.

Nous pouvons ainsi affirmer que les scientifiques ont pour préoccupation centrale la production de connaissances « du vrai » (*décrire, analyser et expliquer*), alors que les

acteurs sociaux se créent des représentations qui leur sont d'abord utiles pour communiquer et agir (*interpréter pour vivre*), c'est-à-dire en fonction de leur pertinence pratique et de leurs capacités à faire revivre à d'autres leur expérience humaine (*Granger, 1982*).

Dans ce sens, on peut réserver le terme « interpréter » pour les savoirs de sens commun et « expliquer » pour le système conceptuel scientifique, car le sens commun procède du raisonnement analogique pour élaborer des classifications tandis que la science procède du raisonnement hypothético-déductif. Ce qui nous amène à affirmer que les composantes spirituelles, esthétiques, morales, etc. du SET ne sont pas prises en considération par la science.

Cette dernière composante spirituelle est clairement reliée à la cosmogonie. Pour de nombreuses populations, elle incorpore au SET l'idée que toutes les parties du monde naturel (qu'il s'agisse d'êtres vivants ou non) sont imprégnées d'une force vitale qui agit sur leur comportement (*Föllmi, 2005*). Nous allons le voir plus loin avec notre étude de cas.

En ce qui a trait aux disciplines scientifiques concernant directement l'étude de l'environnement, nous observons d'un côté que l'écologie scientifique conceptualise la nature comme un système de relations entre les organismes et leur environnement biophysique. Cette conceptualisation est basée sur l'accumulation systématique de données empiriques.

D'un autre côté, le savoir écologique traditionnel représente la nature comme une totalité ; dans les rapports forme – contenu caractérisant toutes les formes de connaissance. Les termes du sens commun sont entre le sensible et le monde des formes. Or, nous pouvons trouver des transferts émotifs, par exemple dans les jeux de charades, jumelés au transfert de connaissances.

Le SET est donc de nature holistique, c'est-à-dire qu'il considère la totalité de l'expérience humaine en harmonie avec la nature. Les différentes disciplines scientifiques étudient l'environnement sous le point de vue dicté par les principes, les lois et les normes méthodologiques de leur discipline rationnelle.

Le SET s'appuie sur l'expérience des usagers des ressources et non pas sur celle des chercheurs spécialisés, comme c'est le cas pour le savoir scientifique. Le SET est principalement inscrit dans les mémoires et transmis par voie orale (récits, contes, fables, etc.) et non par écrit.

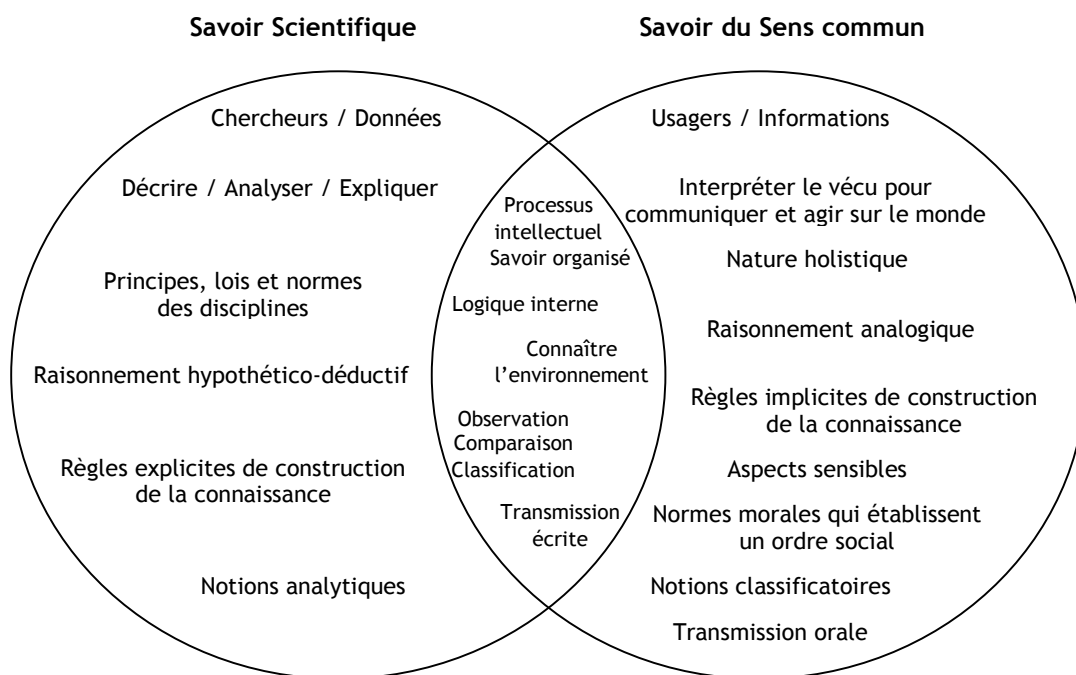


Figure 4 : Similarités et différences entre savoir scientifique et savoir endogène.

Bien qu'ils partagent aussi les procédés de la connaissance humaine, dont l'observation, la comparaison ou la classification, nous ne pouvons pas les réduire l'un à l'autre, car ils se distinguent sur des nombreux aspects (*Johnson, 1992; Berkes, 1993; Lalonde, 1993; Mailhot, 1994; Posey, 1999*). De plus, les règles qui s'établissent pour observer, comparer ou classifier ne sont pas les mêmes ; explicites pour la science avec des notions analytiques, implicites à l'expérience et aux rapports sociaux existants pour le sens commun, où les notions sont classificatoires.

Savoir endogène et savoir scientifique sont donc deux systèmes de connaissance épistémologiquement différents, mais dont chacun peut certainement être traité comme une

forme de connaissance spécifique (voir *figure 4*). Ils peuvent être complémentaires dans les pratiques d'intervention sur le territoire et de gestion des ressources, nous allons le voir.

3.1.3 La pratique d'un savoir ou un savoir pratique

La composante pratique du SET, sur la façon dont les populations utilisent les ressources (voir *figure 3*), structure deux des volets d'étude qui s'intéressent plus aux sciences appliquées qu'à la gestion et à la conservation des ressources et du territoire.

D'un côté, l'usage des composantes du milieu naturel fait par le groupe peut répondre à des fins technologiques, alimentaires, commerciales, médicales ou religieuses. D'un autre côté, les systèmes de gestion des ressources naturelles sont mis en place par une communauté, c'est-à-dire l'éthique professée par le groupe par rapport à l'environnement, ses pratiques de conservation, les mécanismes qu'il utilise pour évaluer l'état des ressources et les gérer, etc.

Ces deux volets pratiques du SET peuvent être utilisés par les scientifiques et par les professionnels de différentes disciplines pour créer des projets, des politiques ou des stratégies d'intervention sur le territoire avec des ressources adaptées, participatives et durables. Cependant, il ne faudrait pas mépriser l'importance des autres composantes (épistémiques et spirituelles) dans de nombreux projets pratiques considérant le SET.

Pour mieux cerner les caractéristiques des projets d'aménagement du territoire et des ressources qui veulent intégrer dans la pratique les connaissances endogènes d'une communauté, nous devons, tout d'abord, faire un survol sur ce qu'on appelle le savoir d'intervention.

3.1.3.1 Savoir d'intervention

Le savoir appelé « d'intervention » nous montre « comment utiliser les connaissances pour intervenir dans la pratique » avec un projet, par exemple. Il y a différentes façons d'utiliser le savoir pratique et, si on veut, de « pratiquer » avec le savoir.

Toute intervention est basée sur une certaine construction mentale de la réalité. Cette construction peut être motivée par des logiques différentes, soient-elles économiques, sociales, environnementales, spirituelles ou autres. Dans ce sens, Rahnema (1991) nous montre, au sujet de la pauvreté, comment nous pouvons arriver à comprendre les conséquences des politiques et des programmes mis en place par différents gouvernements et organismes internationaux en analysant les hypothèses à la base de ces interventions. Selon l'auteur, la construction économiste de la réalité suppose que les ressources naturelles sont rares; que les besoins humains sont illimités; et enfin qu'une économie saine peut, et doit, permettre à chacun de satisfaire en définitive tous ses besoins (Rahnema, 1991 :40). Or, cette perception de la réalité a tendance à réduire les êtres humains et leurs sociétés à la seule dimension économique, dépouillant ainsi l'espace vernaculaire de toutes ses potentialités vivantes.

Par rapport aux projets de conservation nous observons aussi l'existence de certaines présuppositions, lesquelles ont été à la base de la création de nombreuses aires protégées. La finalité de la conservation de la diversité biologique a amené aux habitants de nombreux territoires des changements importants dans leur mode de vie vernaculaire. Les composantes écologiques ont été souvent priorisées, dans de nombreux projets de conservation, face aux composantes sociales ou religieuses. Nous devons reconnaître le fait que les conceptions de la pauvreté (Rahnema, 1991) et de la conservation (Kasisi and Jacobs, 2002) sont différentes selon les cultures.

Toute pratique d'intervention a une dimension symbolique qui peut avoir un rôle important dans la durabilité et dans l'acceptation des acteurs sociaux de l'intervention proposée. L'intervention dépend aussi de l'orientation et de la finalité apparemment données par l'acteur social. D'où l'importance de connaître et de comprendre la dimension symbolique de cette pratique, peut-être à travers la traduction des formes symboliques et des discours. Il

ne faut pas oublier qu'ils existent d'autres formes de connaissances non seulement scientifiques, et non nécessairement explicitées. Ainsi nous avons aussi diverses expressions de la fonction symbolique (mythe, mystique, etc.).

Ramognino (1987 :213) nous parle aussi de l'importance de définir l'espace et le temps social pour chaque intervention. Ainsi, par exemple, nous pouvons affirmer que l'intervention sociale se constitue dans la mesure où elle s'ouvre ou tente de s'approprier un espace spécifique.

Par rapport au temps, nous trouvons une difficulté majeure à définir le temps de l'action sociale, car il est le temps du travail de la société sur elle-même, qui ne peut se concevoir que médiatisé par le rapport à son environnement (Ramognino, 1987 :218).

La prise en compte de la dimension symbolique du social à travers un processus de rationalisation sur lequel sera fondée l'intervention exige plusieurs pas préalables au design de l'intervention elle-même, notamment la description des types de rationalité, des modèles rationnels sous-jacents (soit à la base du processus soit qui servent à le légitimer) du cadre spatio-temporel dans lequel s'inscrit l'intervention et, enfin, des acteurs sociaux qui la promeuvent.

Une intervention est donc un exercice de traduction du savoir des différents groupes sociaux d'un contexte spatio-temporel déterminé. Si le processus de design de cette intervention est entièrement basé sur le savoir scientifique et professionnel, les composantes sensibles, du vécu des différents groupes sociaux, ne sont pas prises en compte. Une intervention définira un espace qui peut reconduire ou redéfinir l'espace vécu, mais qui doit en tout moment le considérer.

Cet espace sera une nouvelle représentation, synthèse des différentes représentations sociales existantes. Or, la nécessité de passer par une sociologie de la connaissance pour toute analyse des représentations sociales semble être évident.

Cette dimension symbolique, inhérente au SET, est de plus en plus prise en compte dans les projets d'intervention sur le territoire et/ou les ressources. Aujourd'hui, les applications pratiques du SET intéressent de nombreux domaines scientifiques de recherche appliquée.

3.1.3.2 Applications pratiques du SET

L'intérêt pour le SET est en croissance depuis quelques années, en partie grâce à la reconnaissance du rôle de ce savoir dans la contribution à la conservation de la biodiversité (*Gadgil, F. Berkes et al., 1993*), des espèces rares (*Colding and Folke, 1997*), des aires protégées (*Johannes, 1998*), des processus écologiques (*Alcorn, 1993*) et de l'utilisation durable des ressources en général (*Schmink, Redford et al., 1992; Berkes, 1999*). Les biologistes, les écologues, les anthropologues environnementaux, les ethnobiologistes et l'industrie pharmaceutique, entre autres, ont montré un intérêt envers le SET pour des raisons scientifiques, sociales et économiques.

Parmi les principales applications pratiques du SET, nous soulignons : les projets de développement, la gestion et la conservation des ressources naturelles et les études d'impact.

Dans les premiers, le modèle en vogue du « développement par le bas¹⁷ » considère que les populations locales détiennent une expérience et un savoir unique dont la contribution est essentielle à leur propre développement (*Brokensha, Warren et al., 1980*).

Dans le même sens, la gestion intégrée des ressources, produit de nouvelles stratégies où la population locale participe activement à la mise en place et au suivi. Bien que ces stratégies reçoivent diverses appellations (cogestion, gestion des ressources naturelles basée sur la communauté, écodéveloppement, gestion adaptative, etc.), elles répondent cependant toutes à la même philosophie intégrative et équitable, dans toutes les échelles géographiques et temporelles et parmi tous les groupes sociaux de la conservation et du développement¹⁸ (*Rodary, 2003; McShane and Wells, 2004*).

¹⁷ De l'anglais « bottom-up », par opposition au « développement par le haut », selon lequel des planificateurs et des gestionnaires conçoivent et implantent des projets au sein desquels les populations locales se voient conférer un rôle passif.

¹⁸ De l'anglais « Integrated Conservation and Development Projects and Programs ».

La mise en place d'une bonne gouvernance (*Shepherd, 2004; Bonfiglioli, 2005*), de mécanismes de participation effectifs (*Fisher, Maginnis et al., 2005*) et de stratégies de gestion adaptative qui puissent rendre compte des erreurs de planification et réadapter les stratégies et les projets pour satisfaire les besoins et les intérêts locaux (*Berkes, 2000; Armitage, 2003*) constituent les principales approches actuelles en matière de gestion des ressources naturelles. Surtout dans les pays en développement, où la réduction de la pauvreté, la priorité de l'éducation, l'amélioration des conditions de vie et de santé des populations, le bien-être culturel et spirituel et la croissance économique sont intimement reliés à la préservation de l'environnement (*Sanderson and Redford, 2003; Adams, Aveling et al, 2004; Roe and Elliott, 2004; Fisher, Maginnis et al., 2005*).

Cependant, encore aujourd'hui, nombreux projets de conservation qui essaient de tenir compte du SET et de l'intégrer dans sa logique d'intervention sur la nature n'atteignent pas le succès souhaité.

En effet, considérer le SET dans un projet n'est pas la même chose que créer le projet à partir des représentations sociales à la base de ces connaissances traditionnelles. Nous verrons, dans les prochains chapitres, pourquoi la sociologie de la connaissance, et plus spécifiquement l'étude des représentations sociales, sont nécessaires à l'heure de « designer » des projets d'intervention de la nature dans des contextes sociogéographiques hétérogènes et changeants.

3.2 Les représentations sociales

Nous encadrons dans cette recherche l'étude du SET sous les principes théoriques, méthodologiques et épistémologiques des représentations sociales de la nature. Ce concept désigne une forme de connaissance, la pensée du sens commun, qui est socialement élaborée et partagée par les membres d'un même ensemble social ou culturel. C'est une manière de penser, de s'approprier et d'interpréter notre réalité quotidienne. Le bagage socioculturel dont font état le langage, la mémoire sociale et le contexte actuel et historique (espace-temps) constituent la façon dont différents groupes sociaux interprètent le monde.

Afin de mieux comprendre la pertinence de la théorie des représentations sociales en regard de notre objet d'étude, tout d'abord, un retour aux origines du concept s'impose. Ensuite, un bref survol sur les mécanismes de création et de signification des représentations sociales, nous aidera à mieux cerner les éléments nécessaires pour l'étude du rapport à la nature.

3.2.1 Représentations et connaissance

L'origine du concept de représentation sociale se situe dans les travaux en sociologie de la connaissance d'Émile Durkheim sur les représentations individuelles et collectives. Cet auteur fut le premier à démontrer l'importance des représentations collectives inscrites dans le langage, les institutions et les traditions. Durkheim concevait les représentations collectives comme des entités distinctes de la pensée individuelle et comme étant dotées d'un pouvoir coercitif et d'un caractère supra-individuel. En ce sens, il tentait de fonder socialement la pensée en rompant avec l'idéalisme kantien.

Se basant sur la source durkheimienne, Serge Moscovici abolit la distinction entre les deux types de représentations, individuelles et collectives, et écrit :

« All representations are at the interface of two realities: psychic reality, in the connection it has with the realm of the imagination and feelings, and external reality which has its place in a collectivity and is subject to group rules. »¹⁹

La représentation est donc une forme de pensée sociale, un processus de construction du réel qui porte la marque du sujet qui la produit et qui contribue à définir la spécificité de ce

19 Moscovici, Serge (1988) « Notes towards a description of social representations », in *European Journal of Social Psychology*, V.18, p. 220.

sujet. C'est un mode de connaissance selon lequel le sujet reproduit sur le plan cognitif, de façon sélective, certaines propriétés d'un objet situé dans le monde extérieur. Il importe donc de comprendre ce que sont ces systèmes cognitifs ayant une structure propre, et qui émergent des situations d'interaction, des relations entre individus, de la conversation ordinaire.

Denise Jodelet (1989) définit les représentations sociales comme étant :

« Des systèmes de valeurs, des idées et des pratiques dont la fonction est double : en premier lieu, établir un ordre qui permettra aux individus de s'orienter et de maîtriser leur environnement matériel, ensuite faciliter la communication entre les membres d'une communauté en leur procurant un code pour désigner et classifier les différents aspects de leur monde et de leur histoire individuelle et de groupe ».

Les représentations sociales sont donc source d'intelligibilité. Une forme de connaissance modelée par les modalités de la pensée non formelle. De là découle d'une part la mise en perspective des représentations par rapport aux savoirs scientifiques, et d'autre part la nature cognitive du processus de la représentation.

D'après nous, aucune société n'existe sans systèmes de croyances, de valeurs, d'idées et de pratiques orientant la communication et permettant une certaine emprise sur l'environnement. Ce sont de tels systèmes, fonctionnant selon une logique, un symbolisme et un langage particuliers et étant partie prenante des actions et des interactions des membres de la société, que nous appelons représentations sociales. Ces différentes modalités de connaissance (valeurs, normes, croyances...), véhiculées par la société, permettent à l'individu, jour après jour, d'appréhender son environnement social et physique.

Ces représentations se forment, se transforment et se transmettent à travers les rapports sociaux, des processus rattachés tantôt au développement individuel, tantôt au développement collectif, dans la définition des identités personnelle et sociales, c'est-à-dire la spécificité en tant que groupe social. Elles jouent donc un rôle dans la défense de l'identité du groupe (Echebarria, Fernandez Guede et al., 1994).

Dans ce même sens, Abric (1994) répertorie quatre fonctions essentielles des représentations sociales : une *fonction de savoir* qui permet d'appréhender la réalité, une *fonction identitaire* qui permet au groupe de conserver sa spécificité, une *fonction d'orientation* qui permet d'orienter les conduites et une *fonction justificatrice* qui permet de justifier les prises de position et les comportements.

Cette forme de connaissance comprend donc des éléments informatifs, cognitifs, idéologiques, normatifs, des croyances, valeurs, attitudes, opinions, images, etc. (Jodelet, 1989); ceux-ci nourrissent la démarche d'investigation scientifique visant à cerner et à analyser les représentations sociales d'un objet, dans notre cas, de la nature. Ils forment dans leur interaction un savoir, un système d'interprétation qui module et oriente le rapport du sujet à Soi, à l'Autre, à la société; un système d'interprétation qui s'inscrit, dans son tout comme en ses parties, dans une irréductibilité « socio-logique » constitutive du processus de construction sociale de la réalité.

3.2.2 Création et signification des représentations sociales

La réalité de la nature et des pratiques de gestion des ressources naturelles débordent largement le cadre des savoirs écologiques scientifiques; le biologique est également social. Il est donc important d'observer un phénomène mais en situant celui-ci dans son contexte historique et socioculturel spécifique (O'Rourke, 2000; Hovardas and Stamou, 2006). Ce contexte, au-delà de la simple mémoire des événements, produit des modes d'interprétation de l'objet, et des phénomènes qui y sont reliés, auxquels le sujet (individuel ou collectif) fait appel en puisant dans l'histoire et les traditions. Ces modes d'interprétation se trouvent

dans une mémoire collective²⁰, transmise au cours de l'histoire par tout un ensemble d'appareils (école, famille, église...) et de pratiques (cérémonies, procédures, rites...) (Sabourin, 1997).

Or, nous ne pouvons pas exclure de l'analyse des représentations le fait que les sujets réfléchissent d'après les préceptes et les modalités de leur culture propre; ils construisent et reconstruisent le monde et la vision qu'ils en ont en fonction de leur appartenance à divers groupes sociaux.

Il n'est pas rare donc que l'on désigne, dans la littérature, les représentations sociales comme un savoir pratique. Cette dimension est déterminante dans la mesure où le processus de formation des représentations s'appuie précisément sur les pratiques sociales et professionnelles qui ont cours dans un champ social donné. La représentation sert de système d'interprétation des rapports des humains entre eux et avec leur environnement permettant ainsi la construction d'une identité collective et individuelle. La représentation vise donc la communication et l'action en société (Jodelet, 1989 : 43). Par ailleurs, notons que pratiques et représentations sociales s'influencent mutuellement (Moliner, 2001).

D. Jodelet (1989) a très bien résumé, à notre avis, le complexe espace d'étude des représentations sociales dans le tableau qui suit (*figure 5*). Les représentations sont en interaction constante avec l'expérience et, dans ce processus, la construisent et la définissent. Ce sont donc des interprétations de la réalité et des phénomènes complexes qui ont un sens pour les acteurs sociaux. Elles forment en quelques mots le lien entre le sujet (nous, un groupe social) et l'objet (soit-il physique ou abstrait). Il n'y a pas de représentations sans objet, c'est-à-dire que les représentations sont toujours représentation de quelque chose (l'objet) ou de quelqu'un (le sujet).

En ce sens, le perçu et le conçu doivent être envisagés comme développements de l'activité représentationnelle du sujet. Il est donc impossible d'exclure de l'analyse des représentations les caractéristiques sociales du sujet et les propriétés de l'objet.

²⁰ Mémoire sociale, si on reprend le terme utilisé par M. Halbwachs (*Halbwachs, 1968*)

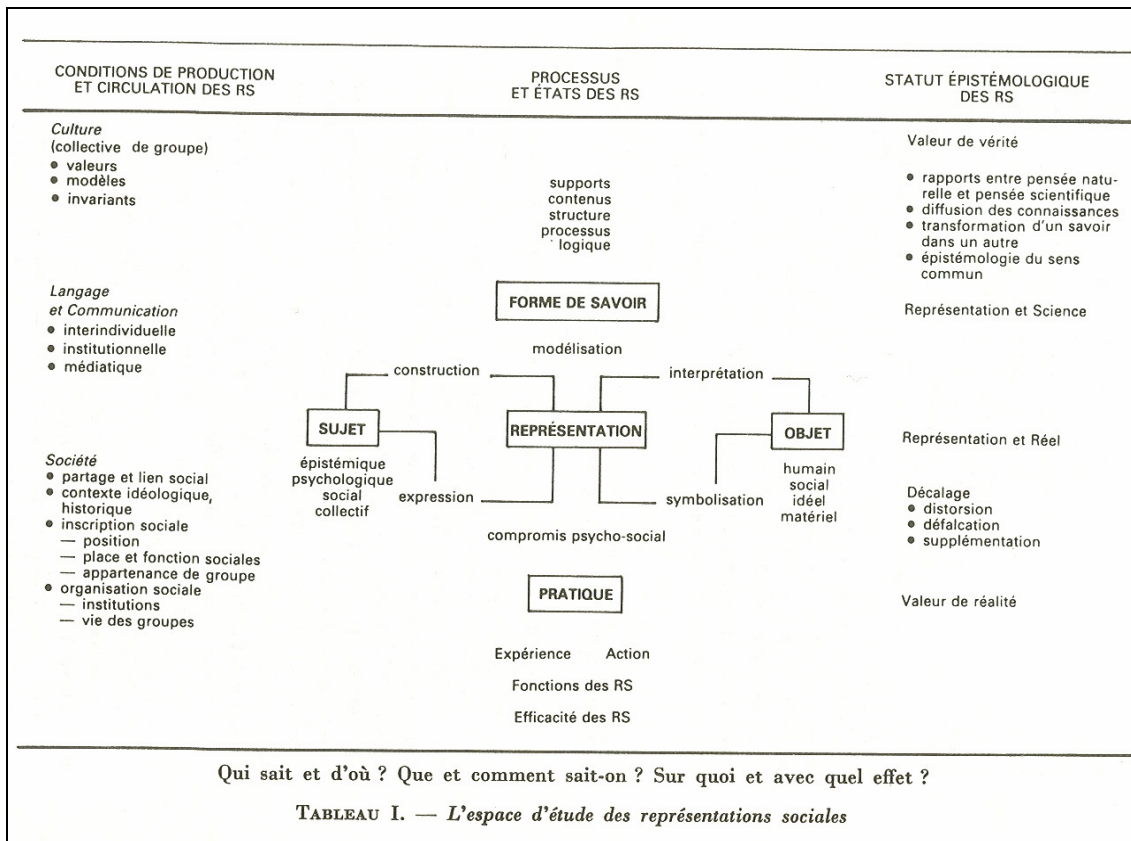


Figure 5 : L'espace d'étude des représentations sociales

(Source Jodelet, 1989 : 60)

De plus, la représentation sociale est avec son objet dans un rapport de « symbolisation », elle tient lieu « d'interprétation » et lui confère des « significations ». Les représentations sont non pas une simple image de la réalité mais une organisation qui génère des significations précises. Leur processus d'élaboration est ainsi orienté par l'imaginaire et l'idéologie portant sur les relations de l'individu avec le monde et sur la conception globale du monde.

Représentations et idéologie sont des points de vue différents sur la production de significations. D. Jodelet (1989) et ensuite M.L. Rouquette (1998) précisent la spécificité des phénomènes représentatifs en égard à l'idéologie : la représentation sociale a un objet (par exemple la nature) alors que l'idéologie porte sur une classe d'objets dont les frontières

demeurent en permanence ouvertes. L'idéologie apparaît comme un ensemble de conditions et de contraintes cognitives présidant à l'élaboration d'une famille de représentations sociales, elle se situe à un niveau de généralité plus grand. (*Houle, 1979*).

Selon Moscovici (*1961*), la représentation sociale se structure²¹ par deux processus majeurs : l'objectivation et l'ancrage; l'un tend à opérer le passage d'éléments abstraits théoriques à des images concrètes, l'autre tend à intégrer l'objet représenté dans un système de pensée préexistant. Ils montrent, d'une part, comment le social transforme un objet, une information, un événement en représentation et, d'autre part, la façon dont cette représentation transforme le social.

L'objectivation, premier processus, concerne l'élaboration des connaissances à propos d'un objet de représentation. Il s'agit d'une opération, à plusieurs étapes, qui consiste à rendre concret ce qui est abstrait.

La première étape procède d'un double mécanisme : sélection et décontextualisation. Les informations possédées sur un objet vont être triées en fonction des critères culturels (accès inégal aux informations suivant l'appartenance à un groupe culturel) et de représentations déjà existantes. Ce double mécanisme conduit à la formation d'un schéma figuratif, deuxième étape du processus, qui est le noyau essentiel de la représentation. Dans une troisième étape, les éléments du noyau figuratif deviennent des éléments de la réalité par un processus de naturalisation.

Le noyau figuratif est le fondement de l'organisation de la représentation; il fournit un cadre d'interprétation et de catégorisation des nouvelles informations et va servir à l'ancrage (*Abric, 1994*). Ses éléments centraux organisent et donnent leur signification à la représentation.

L'ancrage, second processus, désigne les modalités d'insertion de la représentation dans le social et les transformations qui en découlent. Avec ce processus, la représentation se constitue en système de significations; cela veut dire qu'il existe un réseau de significations

²¹ « Les processus de formation des représentations rendent compte de leur structuration » (*Jodelet, 1994: 56*).

qui lui sont attribuées, mais qui découlent du système de valeurs prégnant dans la société et ses différents groupes.

Par l'ancrage, la représentation devient aussi un système d'interprétation, c'est-à-dire que ce processus confère une valeur fonctionnelle à la représentation et à son objet. Elle devient donc un savoir utile, pour communiquer et pour agir sur le monde.

Finalement, l'ancrage insère la représentation dans des systèmes de pensée déjà présents. Il s'agit ici du rapport entre un système de représentation préexistant et une nouveauté à laquelle il est confronté.

La complexité des relations que nous établissons avec différents objets, à la base de la création des représentations, nous amène à approfondir un peu plus sur les fondements des rapports que nous avons avec ces différents objets eux-mêmes.

3.3 Le rapport à l'objet

Le lien entre sujet et objet, au travers d'une représentation, nous amène à une réflexion sur la complexité du monde (*Morin, 1982*) et sur l'interprétation des phénomènes (*Schutz, 1970; Merleau-Ponty, 1984*), soient-ils naturels ou sociaux. Cette réflexion déterminera certainement l'approche méthodologique de notre recherche²².

Nous verrons plus tard que, malgré l'étude du rapport à la nature partant de la notion de représentation sociale, notre approche est plutôt phénoménologique. Pour nous, l'expérience humaine, le vécu, le regard subjectif des habitants d'un territoire donné sur leur environnement est à la base du système de connaissances et de représentations. Il déterminera aussi l'action pratique sur cet environnement, non seulement celle des membres de la communauté, mais aussi dans les processus de planification et d'aménagement du territoire et des ressources naturelles.

²² La justification de l'approche choisie pour l'étude de la représentation sociale de la nature sera développée plus tard dans le présent document. Elle est au cœur du Chapitre V, approche épistémologique.

Le rapport à l'objet dépend donc de l'expérience, du vécu; il est déterminé par le système de représentations sociales présentes dans un groupe social spécifique. Ce système représentationnel est basé sur une réalité complexe et changeante, contexte-spécifique, ce qui lui confère des caractéristiques évolutives et qui permet de multiples interprétations.

Aborder un objet de façon globale, systémique, en privilégiant l'interdépendance des différents éléments, évitant le réductionnisme et la disjonction (isoler l'objet de son environnement et de son observateur), devrait nous permettre d'élaborer des modèles suffisamment fiables pour détecter les déséquilibres actuels ou éventuels ainsi que des solutions à apporter, tout en tenant compte de la subjectivité du monde vécu.

Nous pouvons aborder un objet individuellement ou collectivement. Cependant, ce qui est intéressant c'est de voir comment le rapport individuel à un objet, exprimé au travers d'un récit de pratiques sociales, d'un récit de vie, ou d'autres, peut devenir partagé par différents membres d'un groupe et nous parler ainsi de la mémoire sociale, morphologiquement constitutive de ce groupe (*Sabourin, 1997*). Nous sommes ici en plein cœur de la problématique de l'universel et du contextuel, du local et du global (*Geertz, 1986*).

Sur le plan méthodologique, là où le problème devrait se résoudre, les débats autour de la représentativité sociologique et statistique (*Sabourin, 2000*) et ceux sur l'objectivité des études de cas (*Yin, 2003*) sont directement liés à cette problématique²³.

La connaissance et les pratiques sociales se doivent donc d'être observées sous une forme contexte-spécifique. Cependant, la problématique dépasse le contexte pour proposer la mise à jour des référents sociaux (langage, espace et temps) à même de situer et de délimiter les formes de connaissance et les pratiques sociales. Or, elle détermine les règles et les procédures pour développer une étude de cas (*Whyte, 1984*)²⁴.

²³ Encore ici nous développerons ce point au Chapitre V, La nécessité de combinaison d'approches, du présent document.

²⁴ Les chapitres V et VI de ce travail sont entièrement consacrés à tous ces aspects.

Mais, il est tout d'abord question ici de voir comment le rapport à la nature, notre objet d'étude, se construit et détermine l'interaction entre individus et avec le monde qui les entoure.

3.3.1 Le rapport à la nature

Nous avons certainement un rapport à la nature : on la gère, on utilise ses ressources naturelles, on la regarde, on s'y promène, on la respecte, on lui parle, on communique avec nos ancêtres... ces multiples actions et rapports dépendent du contexte et du groupe social considéré. Or, on peut finir par conclure qu'il n'y a pas un seul rapport à la nature. Plus encore, le rapport dépend, premièrement, de la « nature » à laquelle nous faisons référence et, deuxièmement, des multiples facteurs contexte-spécifiques (espace – temps) dans lesquels le groupe social est inscrit.

Donc si on admet que l'on peut tirer des enseignements à partir des savoirs populaires afin de parvenir à une gestion raisonnée de la nature, il est nécessaire de comprendre comment ces savoirs se construisent et s'organisent, comment ils rendent compte de la façon dont la réalité est perçue, conçue et vécue dans chaque société (*Friedberg, 1997*). Pour cela, la compréhension des points suivants est cruciale : l'idée de nature, le lien entre nature et sociétés et la découverte du rapport à la nature.

3.3.1.1 La nature

La nature est un mot difficile à définir. C'est un terme polysémique et souvent équivoque. Il recouvre tellement de sens qu'il finit par inclure simultanément le même et son contraire. Nous faisons des références à la nature dans des contextes et des échelles différentes.

Très souvent nature est opposée à culture. Cependant, il y a des auteurs (*Kasisi, 1989*) qui identifient la nature comme un objet culturel, une représentation sociale qui dépend du groupe qui l'a créée. Pour la comprendre et l'apprécier il faut connaître aussi son code

d'interprétation, un code situé dans l'univers culturel du même groupe social qui est à l'origine de la représentation.

Maurice Godelier (1984) par exemple, tend à effacer la frontière entre nature et culture lorsqu'on analyse la partie de la nature qui est directement soumise à l'être humain, produite ou reproduite par lui. Cette partie « *est réalité matérielle et en même temps idéelle*²⁵ ». Cette nature appropriée, devenue société, est l'histoire inscrite dans la nature. Or, la nature est aussi culture. C'est une relation qui évolue dans le temps.

De façon générale, il y a trois définitions qui relèvent de l'usage du langage: une qui appartient aux sciences biologiques, une autre aux sciences sociales et une troisième au sens commun.

Dans les sciences biologiques, la nature est vue comme un tout géré et déterminé par des lois déjà existantes, où chaque élément a une fonction, et où l'humain est au même niveau que les autres espèces. Selon les différents courants (conservatisme, écologie profonde, écologie évolutive, etc.) nous trouvons une part du romantisme ?romantisme? des grecs, de l'éthique de Spinoza, mais surtout du mécanisme ?mécanisme? et de la rationalité de Descartes.

Dans les sciences sociales, la culture devient importante, elle va jusqu'à déterminer le rapport social entre l'humain et la nature. La nature est un objet culturel qui dépend de chaque société.

Dans le sens commun chaque individu ou groupe d'individus aura une interprétation du terme selon l'environnement, les connaissances et la culture propres. Un domaine où la rationalité et l'épreuve scientifique restent à côté des évidences apportées, à ce jour, par l'expérience et par le savoir du sens commun. Toute représentation de la nature a pour corrélat un discours humain singulier par lequel les individus s'approprient la nature sous une forme ou sous une autre, mais toujours sous celle qui, pour eux, possède une valeur, soit-elle d'usage ou spirituelle (Delbos and Jorion, 1988).

²⁵ Dans (Godelier, 1984): 13.

Chaque interprétation de cette idée implique une perception de la place qu'occupe l'être humain dans la nature (ou à côté d'elle). Elle implique aussi une réflexion sur leur relation: est-ce l'être humain le maître de la nature ou au contraire, est-ce la nature qui règle l'humain? Les différentes positions, directement liées avec la cosmogonie des populations, entraînent des conséquences pour la gestion et pour la conservation de l'environnement, à un niveau local mais aussi global.

L'articulation entre l'être humain et la nature invite à envisager trois relations possibles : (1) Il y a harmonie entre les sociétés humaines et la nature (cette dernière est vue comme une entité globale); (2) Il y a domination : les sociétés humaines sont dominées par une nature hostile; (3) les sociétés humaines dominent la nature, à l'égard de laquelle ont un comportement de prédateur.

Évidemment, selon la vision du monde, le rapport à la nature varie et, par conséquent, la façon dont nous agissons sur elle. La culture joue donc un rôle non négligeable dans les relations entre l'humain et les ressources naturelles. Or :

*« ...n'y aurait-il aucun sens à essayer de comprendre l'écologie des peuplements humains sans prendre en considération les composantes culturelles et sociales des systèmes. De même, ce serait une folie d'essayer de comprendre les aspects sociaux et culturels du système en négligeant ses composantes naturelles (biotiques et non biotiques) »
(Boyden, 1979).*

3.3.1.2 Nature et sociétés

Nous retrouvons dans la littérature plusieurs théories qui définissent le terme société, ainsi que les processus qui sont à l'origine de l'apparition et de la différenciation d'un groupe social (Lévi-Strauss, 1962; Parsons, 1973; Moscovici, 1977). Parmi elles, nous trouvons Maurice Godelier (1984) qui, sur une base conceptuelle bâtie sur des éléments de la pensée

de Marx et de Lévi-Strauss, prend le rapport humain-nature comme le point d’ancrage pour caractériser l’organisation sociale d’une société.

Pour cet auteur, l’appropriation sociale de la nature constitue une définition sociologique d’une société en tant que forces productives et rapports sociaux de production, un processus qui n’exclut aucun type de société ni aucun rapport de dominance. Les rapports sociaux (politique, religion, parenté) deviennent dominants lorsqu’ils servent de support social direct au procès d’appropriation de la nature ou, en bref, lorsque, quelles que soient les autres fonctions, ils assument celles de rapports de production. Or, si l’être humain s’approprie culturellement son environnement, la nature est intimement reliée à la culture.

Pour Godelier (1984: 31), les rapports de production sont les rapports entre les individus qui assument l’une, l’autre ou les 3 fonctions suivantes:

- Déterminer la forme sociale de l’accès aux ressources naturelles et au contrôle des conditions de production;
- Organiser le déroulement des procès de travail et répartir les membres de la société entre ces procès;
- Déterminer la forme sociale de la circulation et de la redistribution des produits du travail individuel ou collectif.

Il était dès lors possible de montrer que dans certaines sociétés les rapports de parenté, d’alliance politiques ou de religion, agissaient en même temps comme rapports de production, c’est-à-dire, comme cadre et support social du procès matériel d’appropriation de la nature. Nombreuses sont les études de cas qui montrent le lien entre la dominance d’un de ces rapports sociaux et certaines pratiques de gestion des espaces et des ressources naturelles; nous citons, à titre d’exemple, les forêts sacrées africaines (Posey, 1999) ou la division et la différenciation du travail agricole entre hommes et femmes de plusieurs populations indigènes (Howard, 2003).

Mais, les rapports sociaux de production changent, au cours de l’histoire, de lieu et de forme. Par conséquent, pour bien définir une société et les groupes sociaux qui la

composent, il faut connaître le rapport social dominant, celui qui a le rôle de rapport de production, dans un moment historique précis. Ce rapport aura des implications directes sur les représentations sociales de la nature et sur le rapport des intégrants d'un groupe social précis, entre eux et en relation à l'environnement.

Dans ce sens, le SET nous informe sur les rapports sociaux à la nature d'une population; ces rapports déterminent réciproquement les différentes composantes de ce savoir.

3.3.2 Du rapport à la nature au savoir écologique traditionnel

Les rapports à la nature comme le SET évoluent dans le temps; ils sont dynamiques, changeants et contexte-spécifiques. Ils dépendent de l'évolution historique d'une population spécifique autant que de leur réalité actuelle.

Parmi les facteurs à considérer pour bien cerner le rapport à la nature d'une population et, par conséquent, mieux comprendre le SET qu'elle détient, nous avons des facteurs *physiques* (milieu physique et biologique, facteurs environnementaux, utilisation et propriété du sol...), *sociohistoriques* (origine géographique et ethnique des intégrants du groupe social, histoire de la communauté, rapports d'âge ou de genre...), *politico-économiques* (rapports de production, état d'avancement technologique, système et stabilité politique...) ou *spirituels* (cosmogonie, religion...), sans oublier les influences externes et les phénomènes imprévus qui peuvent aussi influencer, d'une façon bien plus temporelle que permanente, le rapport à la nature d'une population (voir *figure 6*).

La somme de ces facteurs configure le rapport à la nature d'une population et détermine le savoir endogène que cette population détient par rapport à l'environnement. Connaissances et pratiques deviennent des parties intégrantes d'un tout basé sur ce rapport qui, à la fois, détermine la façon dont l'être humain gère et intervient sur les ressources et sur le territoire.

Remarquons l'existence de facteurs spirituels qui ont une influence sur ce rapport à la nature ainsi que sur les relations sociales dans la communauté et avec les autres êtres. Cette dernière composante spirituelle est clairement reliée à la cosmogonie. Pour de nombreuses

populations, elle incorpore au SET l'idée que toutes les parties du monde naturel (qu'il s'agisse d'êtres vivants ou non) sont imprégnées d'une force vitale qui agit sur leur comportement (Föllmi, 2005).

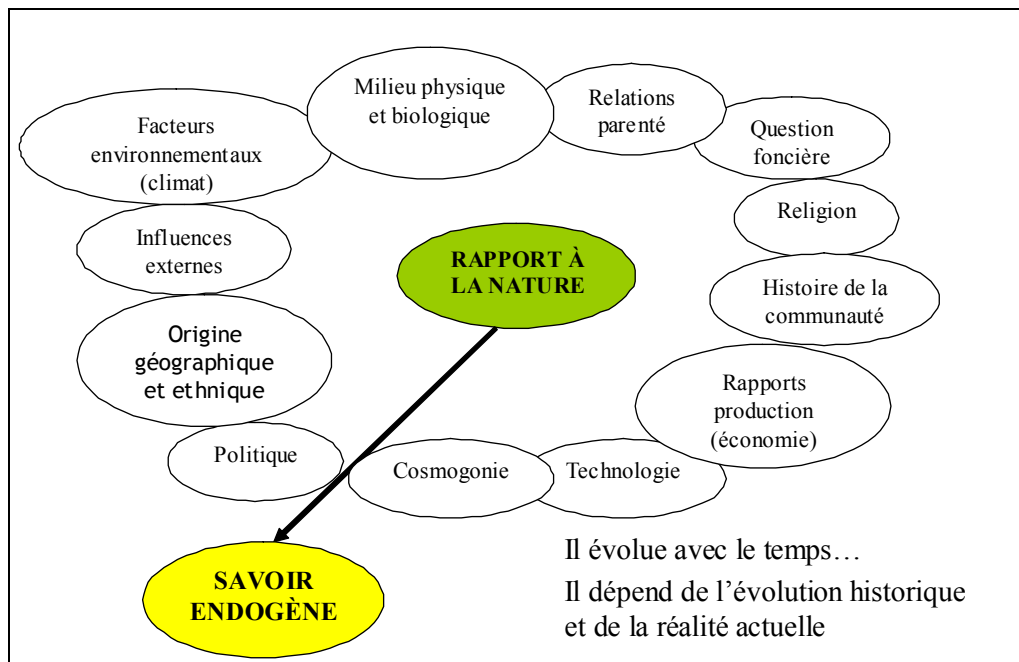


Figure 6 : Facteurs, contexte-spécifiques, pouvant influencer le rapport à la nature d'une population.

La vision du monde, des mythes fondateurs, des Dieux ou des institutions, sont accessibles par les voies du symbolisme, de la littérature gnomique et de l'initiation (Kasisi 1989). Les figures idéales et les modèles intemporels ont ici une place importante. La variété des récits de création du monde, derrière une théorie des origines, semble aussi exprimer le besoin immuable de décrire et peut-être justifier les transformations radicales du monde observable, de la Terre et de la société humaine.

Différentes cultures symbolisent de différentes façons des notions abstraites telles que le pouvoir, la solidarité de groupe, l'autorité familiale ou politique (Izard and Smith 1979).

Les symboles sont le moyen de représentation des idées. Nous incluons ici aussi l'art (sculpture, peinture, danse, chant, etc.) qui par son histoire nous révèle qu'au sens symbolique, la création artistique révèle la cosmogonie. L'art est aussi un moyen symbolique de transmission d'un message. Dans ce même sens, les jeux, peuvent avoir aussi une forte charge symbolique, entre le transfert de connaissances, l'émotif et l'apprentissage ; c'est l'exemple des charades.

La littérature gnomique comprend les mythes, les légendes, les contes, les proverbes et les dictons. Ce sont des écrits et des récits qui veulent transmettre un message sous forme de maxime, de précepte, de conseil pratique ou de sentence. Les mythes, par exemple, justifient tout ce qui existe ou est pensé, conditionnant ainsi les attitudes postérieures des membres du groupe. Les légendes, les contes, les proverbes et les dictons sont des voies de transmission intergénérationnelles, faciles à retenir, de l'histoire de la communauté, de la cosmogonie, des lois sociales, des croyances religieuses, des relations avec d'autres groupes, etc. Ils abordent tous les thèmes sous forme de faits de la vie quotidienne du groupe (*Posey 1999; Maffi 2001*).

L'initiation est aussi une voie de connaissance. Les rites, les cérémonies et les pratiques symboliques conditionnent le comportement des membres du groupe et fixent les normes d'éthique de la société (*Kasisi 1989*).

Dans les sociétés traditionnelles africaines, par exemple, la perspective plus large du SET, par rapport à la science classique, est particulièrement intéressante en agriculture, où l'expérimentation et l'accumulation d'expérience des agriculteurs sont guidées par la perspective holistique de la cosmogonie. Cette perspective représente une vision du monde en tant que « être vivant », incluant non seulement les éléments naturels comme les animaux, les plantes ou les humains, mais aussi les éléments spirituels comme les ancêtres, les esprits ou les générations futures. Dans cette vision, la nature n'appartient pas aux humains; ce sont les humains qui appartiennent à la nature (*Föllmi 2005*).

En incluant les relations avec les humains, la nature et le monde spirituel, le concept de cosmovision décrit les principes, les rôles et les processus des forces de la nature, souvent reliés avec les systèmes locaux de croyances. Tel que souligné par Haverkort:

“...it makes explicit the philosophical and scientific premises on the basis of which intervention in nature (as is the case in agriculture and health care) takes place”²⁶.

La vision du monde de plusieurs communautés guide et régule l’ensemble de phénomènes socioculturels, tels l’organisation de la culture, de la vie quotidienne ou les rôles des différents membres dans une communauté (par exemple, au travers des rapports de genre ou d’âge). Elle détermine aussi la façon dont les objectifs sont atteints.

La cosmogonie doit être absolument prise en compte dans l’étude du rapport à la nature d’une population, car elle constitue un élément déterminant de la représentation sociale de la nature et elle influence les pratiques de gestion et/ou d’exploitation des ressources naturelles et d’occupation des espaces.

3.4 Deuxième synthèse : Représentations sociales et aménagement de l’espace et des ressources

Ce chapitre a été consacré au savoir écologique traditionnel et aux représentations sociales qui sont à la base du rapport à la nature des êtres humains. Nous avons vu que le SET nous informe du rapport à la nature d’une population, ce rapport déterminant réciproquement les différentes composantes de ce savoir.

Nous avons aussi remarqué l’existence de facteurs externes qui peuvent avoir une influence sur le rapport à la nature. En effet, dans un contexte de globalisation, les connaissances scientifiques arrivent aussi (souvent médiatisées) à la population locale. Par conséquent, les connaissances traditionnelles, qui émergent dans différentes pratiques quotidiennes,

²⁶ Dans (Haverkort, 1995)

montrent aussi des syncrétismes de connaissance autour de la nature et de leur conservation ; la réappropriation du savoir scientifique par le sens commun peut alors se produire, contribuant ainsi à l'évolution de ce dernier.

Ainsi, nous voyons le monde et la connaissance que nous n'avons (ou ne pouvons avoir), comme la somme de différents savoirs; combinés entre eux, juxtaposés, confrontés, opposés, complémentés, incomparables entre eux... mais coexistants.

Les représentations sociales, en tant que forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social (*Jodelet, 1989*), nous montrent tant les aspects traditionnels que les possibles syncrétismes de connaissance avec le savoir scientifique.

D'un autre côté, la perception de la nature que nous avons joue un rôle crucial pour sa conservation. Différentes cultures, nations et secteurs sociaux ont diverses opinions, perceptions et attentes de l'environnement qui les entoure. Ce rapport à la nature peut aussi varier individuellement dans un même groupe social. Or, les pratiques de conservation dépendent directement de nos systèmes de valeurs, c'est-à-dire de la façon que nous avons de concevoir et de nous représenter la nature.

Ces représentations à caractère dynamique et évolutif peuvent donc être traditionnelles (appartenir à la population locale) ou de nature formelle. Les premières sont issues du savoir endogène et de la mémoire collective d'une communauté; les deuxièmes sont beaucoup plus influencées par les savoirs scientifiques et d'intervention.

Aujourd'hui elles peuvent se superposer et s'influencer de façon mutuelle sur un même territoire et produire des nouvelles stratégies d'aménagement et d'écodéveloppement qui intègrent les aspects écologiques, culturels, spirituels, économiques, politiques et sociaux de la biodiversité (*Rodary, 2003; McShane and Wells, 2004; Wells and McShane, 2004*).

Nous savons qu'il y a une relation directe entre les représentations sociales de la nature d'une communauté (et le savoir endogène qui en dérive) et la gestion de la biodiversité du milieu où cette dernière habite (*Laird, 2002; Jiang, Kang et al., 2003*). Ces deux éléments influencent directement les dynamiques paysagères observables historiquement (*Velazquez,*

Bocco et al., 2003). Paysage, savoir endogène et biodiversité s'influencent mutuellement et ce directement.

Vu le caractère dynamique de cette synergie, les stratégies de conservation et de gestion des ressources naturelles doivent s'adapter dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire être prospectives et spécifiques selon le contexte où elles doivent être appliquées (*Kasisi and Jacobs, 2002; Gjertsen and Barrett, 2004*).

Dans la conservation de la biodiversité classique, le seul élément constitutif du rapport à la nature considéré est le milieu physique et biologique. Il ignore tous les autres facteurs, ainsi que l'évolution temporelle de ce rapport à la nature. Par contre, la gestion traditionnelle des ressources a un caractère holistique et, nous l'avons déjà mentionné, intègre d'autres composantes, notamment socioculturelles et spirituelles.

L'intégration du savoir traditionnel dans les stratégies d'aménagement du territoire et des ressources naturelles passe par le développement de mécanismes effectifs de participation de la population, non seulement pour favoriser la découverte de ce savoir traditionnel mais aussi pour mettre en place des stratégies intégrées qui donneront des réponses adaptées aux besoins de la population dans des contextes spécifiques (*McShane and Wells, 2004; Fisher, Maginnis et al., 2005*).

Au niveau pratique, c'est-à-dire de la planification et de la mise en œuvre des stratégies, deux points nous semblent très importants : la prise en compte de la diversité d'acteurs (multiples niveaux institutionnels, traditionnels et formels) ainsi que d'échelles géographiques (du local au global) dans le processus de planification, et l'adaptation continue des stratégies élaborées à des réalités spécifiques changeantes.

Le premier point, nous renvoi d'un côté aux approches écosystémique (*Smith, 2003; Shepherd, 2004*) et paysagère (*Fisher, Maginnis et al., 2005*). De l'autre, il introduit aussi la notion de bonne gouvernance environnementale locale, avec les enjeux de participation, de renforcement de capacités (*empowerment*) et de décentralisation de la gestion des ressources naturelles (*Bonfiglioli, 2005; Fisher, Maginnis et al., 2005*).

Le deuxième point, nous amène aux approches de gestion adaptative (*adaptive management*) et de collaboration (*co-management, community-based conservation, collaborative management*). Tous les deux montrent la volonté existante d'intégrer à la population locale (et donc leurs représentations, leurs valeurs, leurs savoirs traditionnels et leurs besoins) la mise en œuvre de ces stratégies.

Saisir la complexité des relations entre l'être humain et son environnement et leurs effets réciproques est sans doute un des principaux enjeux méthodologiques de notre recherche. La connaissance de la synergie entre l'humain (et son savoir endogène), la gestion de la biodiversité (diversité biologique mais aussi culturelle) et l'espace (global et restreint), devient un élément principal pour les différentes stratégies de valorisation et/ou protection d'un territoire donné.

C'est ici que la découverte et la compréhension du rapport à la nature d'une société spécifique, sous les principes théoriques, méthodologiques et épistémologiques de l'étude des représentations sociales de la nature, peut devenir un outil de mise en valeur de la biodiversité, de leur espace et de leur culture. Il peut être aussi un outil de développement économique et social, dans le cas des pays en développement, à São Tomé et Príncipe comme ailleurs en Afrique.

Dans notre recherche, pour adapter les stratégies d'aménagement à la réalité sociale d'une population nous devons construire une connaissance spécifique élaborée à partir des diverses formes de connaissance existantes parmi cette population. La définition opératoire de la problématique de recherche devra donc s'adapter à ces réalités.

L'objectif principal est de voir « comment faut-il faire pour adapter les pratiques d'aménagement en matière de conservation de la biodiversité aux besoins et aux aspirations des habitants d'un territoire spécifique ». Pour explorer ces rapports à des échelles où leurs manifestations s'avèrent les plus expressives (c'est-à-dire au niveau local, où les personnes et les groupes interagissent entre eux et avec l'environnement) nous sommes conditionnés à entreprendre une stratégie basée sur une approche écosystémique et phénoménologique.

Les prochains chapitres seront donc consacrés à développer l'approche épistémologique, méthodologique ainsi que la problématique de ce travail de recherche.

Chapitre IV

4 Questions et hypothèses de recherche

Ce quatrième chapitre présente le questionnement, les hypothèses et les objectifs de cette recherche, brièvement introduits dans les chapitres précédents, pour ensuite bâtir, dans les chapitres qui suivent, une démarche méthodologique adaptée au contexte spécifique de notre étude de cas et basée sur une approche épistémologique axée sur la transdisciplinarité, la phénoménologie et la systémique.

4.1 La définition et la mise en contexte de la problématique

Pour définir notre problématique de recherche, nous avons d'abord réfléchi à la suite à donner à nos travaux de maîtrise²⁷. Ensuite, nous avons fait le tour de la question sur les caractéristiques, les limites et les tendances dans les stratégies intégrées de conservation de la biodiversité, ainsi que sur les représentations sociales de la nature et le savoir du sens commun²⁸. Enfin, une fois le contexte global de la recherche défini, nous avons décidé de nous focaliser sur le rôle et la place du savoir traditionnel dans le design de nouvelles stratégies d'aménagement du territoire, et ce autour du Parc naturel Obô à São Tomé et Príncipe.

Sous une optique théorique et épistémologique, notre objectif est de mieux comprendre la complexe synergie existante entre savoir endogène et gestion de la biodiversité pour adapter l'aménagement du territoire à cette réalité et aux populations qui la vivent. C'est-à-dire, en partant d'un espace spécifique, mieux comprendre l'interaction entre l'être humain,

²⁷ Voir Boya (2004)

²⁸ Chapitres II et III de la présente thèse.

notamment de son savoir endogène, et la diversité bioculturelle qui ont modelé le paysage²⁹ au cours du temps.

Cependant, la portée de notre recherche est beaucoup plus large. Elle se situe au cœur des enjeux du développement, où la compréhension du rapport à la nature des communautés locales et la mise en valeur de leur savoir endogène sont des éléments incontournables afin de répondre aussi aux besoins et aux préoccupations locales, actuelles et futures. Or, l'application pratique future des conclusions de cette thèse, au niveau de l'aménagement autour du parc, mais aussi à un niveau plus global, est inhérente à l'objectif principal de cette recherche.

L'intégration de la conservation et du développement passe par l'étude du lien entre nature et culture et par l'étude des possibilités d'intégration, à travers un processus participatif, du savoir traditionnel et du savoir scientifique. La pertinence scientifique de notre recherche renvoie alors le traitement transdisciplinaire de toutes ces questions. Nous visons contribuer à éclaircir les enjeux de mise en œuvre des stratégies intégrées de conservation de la biodiversité et du développement, aussi bien du côté de la compréhension d'un contexte physique et socio-économique déterminé, que du côté du processus de design des stratégies en elles-mêmes.

Notre objet d'étude, la prise en compte du savoir et des pratiques traditionnelles dans les stratégies de conservation de la biodiversité intégrées au développement, touchait directement différents domaines de recherche (sociologie, anthropologie, environnement, aménagement, économie, politique, etc.), un fait qui le rendait énormément complexe.

Cependant, nous ne voyons pas son étude comme une somme des contributions des différents domaines, mais plutôt comme un objet qui doit passer à travers les différents regards des différentes disciplines. Les projets transdisciplinaires sont de plus en plus courants dans le domaine de l'aménagement. Nous devons apprendre à vivre et à travailler avec d'autres domaines de recherche. Nous espérons que cette thèse réussisse à le faire.

²⁹ Fisher, Maginnis et al. (2005 :31) définissent le paysage comme « *un espace continu, d'une taille intermédiaire entre l'écorégion et le site, avec un ensemble spécifique de caractéristiques écologiques, culturelles et socioéconomiques différentes à celles de ses voisins* ».

Cette synergie entre les composantes culturelles et naturelles de l'environnement (objet de notre recherche) nous a motivé à explorer le domaine de la sociologie de la connaissance. Plus concrètement, dans l'étude des pratiques et des représentations sociales, ces dernières sont vues comme une forme de connaissance basée sur le sens commun.

Tout d'abord, un premier ensemble de questions initiales est axé sur les pratiques et les représentations sociales de la nature, ainsi que sur le savoir traditionnel qui en dérive. Le cadre théorique montrait déjà la nécessité d'approfondir ces aspects dans les projets d'aménagement du territoire et/ou des ressources, avec l'objectif d'intégrer le sens commun et les connaissances traditionnelles d'une population déterminée au savoir scientifique et d'intervention des experts.

Ensuite, nous savons qu'il y a une relation directe entre le rapport à la nature d'une communauté (et le savoir endogène qui en dérive) et la biodiversité du milieu où elle habite (*Laird, 2002; Jiang, Kang et al., 2003*). Ces deux éléments influencent directement les dynamiques paysagères observables historiquement (*Velazquez, Bocco et al., 2003*).

Paysage, savoir endogène et biodiversité s'influencent mutuellement et ce directement. Par conséquent, la mise en valeur de la biodiversité précise la connaissance et la considération des deux autres éléments si elle envisage d'être intégrée et durable.

Finalement, vu le caractère dynamique de cette synergie, les stratégies de conservation doivent s'adapter dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire être prospectives et spécifiques selon le contexte où elles doivent être appliquées (*Kasisi and Jacobs, 2002; Gjertsen and Barrett, 2004*).

Par conséquent, un deuxième ensemble de questions initiales est axé sur les stratégies d'aménagement, spécialement celles basées sur une conservation de la biodiversité intégrée au développement.

Le cadre théorique et les questions initiales sont la base non seulement du questionnement et des hypothèses de recherche exposées dans le présent chapitre, mais elles déterminent aussi l'approche épistémologique et méthodologique que nous avons suivie dans la construction de ce projet de connaissance.

4.2 Questionnement, hypothèses et objectifs

La **question principale** de recherche est :

Comment adapter les pratiques d'aménagement en matière de conservation de la biodiversité aux besoins et aux aspirations des habitants d'un territoire spécifique ?

Trouver la réponse à cette question est l'objectif principal de cette recherche. Cette question s'appuie sur deux hypothèses générales. La première porte sur le rapport existant entre pratiques d'aménagement et savoir endogène du point de vue social. La deuxième porte sur les déterminants écologiques de ces pratiques d'aménagement et de l'influence que le contexte peut avoir sur les représentations sociales, et vice versa.

Hypothèse générale I

Les pratiques d'aménagement sur un territoire donné sont influencées par les représentations sociales de la nature de la population habitant ce territoire.

La vision du monde appartenant à une population déterminée et les mécanismes, la structure et la dynamique des groupes et des institutions sociales qui se trouvent derrière les pratiques traditionnelles mises en place par cette même population, ont une influence sur les systèmes de gestion de l'espace et des ressources ainsi que sur le savoir écologique endogène qui en dérive.

La conséquence directe de cette première hypothèse est que, afin d'adapter les pratiques d'aménagement en matière de conservation de la biodiversité aux besoins et aux aspirations des habitants d'un territoire spécifique, nous devons connaître les représentations sociales de la nature de cette population. Or, un premier objectif spécifique de cette recherche est de connaître les représentations sociales de la nature d'une population donnée, ici celle des communautés proches du Parc naturel Obô de São Tomé et Príncipe.

Hypothèse générale II

Les pratiques d'aménagement peuvent avoir une influence sur la biodiversité (au niveau de la qualité, de la quantité, de la santé, etc.) et, par conséquent, sur la qualité de vie des populations dépendant de cette biodiversité.

Les pratiques endogènes aussi bien que les nouvelles stratégies de conservation intégrée, peuvent avoir un impact sur la biodiversité, sur la population habitant le territoire où ces pratiques sont mises en place ou elles peuvent tout simplement ne pas être appliquées et respectées parce qu'elles ne sont pas perçues du point de vue du savoir endogène.

La conséquence qui découle de cette deuxième hypothèse est que, pour adapter les pratiques d'aménagement en matière de conservation de la biodiversité aux besoins et aux aspirations des habitants d'un territoire spécifique, ces pratiques doivent avoir un effet global positif et durable sur la biodiversité et sur la qualité de vie des gens qui en dépendent (non seulement du côté socio-économique mais aussi du côté culturel et spirituel). La question est de savoir si les groupes sociaux endogènes associent un temps long à la nature, compatible à un développement qui est à son tour compatible du point de vue des idéologies écologiques.

Or, notre objectif ici est de voir, parmi les différentes stratégies de conservation intégrée au développement, quels sont les éléments pouvant offrir un effet global positif et durable (du point de vue de la population locale) dans un contexte (espace-temps) déterminé.

D'après l'approche théorique de cette recherche, il y a quelques aspects importants que nous devons considérer afin de bien répondre au questionnement présenté auparavant.

Premièrement, les aspects sociaux-culturels, politico-économiques et historiques, déterminant les représentations sociales de la nature d'une population dans un contexte

espace-temps déterminé, doivent être aussi considérés dans la planification de la gestion des espaces et des ressources d'un territoire donné³⁰.

Deuxièmement, spécifiquement pour la gestion des espaces et des ressources, le savoir écologique endogène doit être pris en compte; sans cela il imposera une résistance. Ce savoir est l'expression des représentations sociales de la nature d'une population spécifique au moyen de croyances, de pratiques endogènes de gestion des espaces et des ressources et d'usages ou valeurs des espèces.

Troisièmement, la connaissance du contexte spécifique (espace-temps) et la considération des différentes échelles sociogéographiques (du local au global) et des multiples groupes sociaux et niveaux institutionnels, avec leurs synergies, valeurs, besoins et intérêts divers, devraient être à la base de la planification de ces pratiques d'aménagement.

Quatrièmement, l'identification des besoins d'une population doit considérer non seulement les aspects économique - sociaux mais aussi les aspects culturels et spirituels qui caractérisent le rapport à la nature d'une population.

Ces hypothèses seront testées dans notre étude de cas, la zone de Bom Sucesso, Nova Moca et Monte Café, à la République Démocratique de São Tomé et Príncipe. Cependant, avant de présenter notre étude de cas, nous allons élucider l'approche épistémologique et méthodologique choisi, car il dépend directement de la façon dont nous avons formulé les questions de recherche.

³⁰ Les aspects écologiques sont habituellement pris en compte dans la planification de la gestion des espaces et des ressources.

Chapitre V

5 Approche épistémologique et méthodologique

Ce chapitre essaie de synthétiser le cadre théorique présenté dans les chapitres précédents sur trois points très importants, qui déterminent notre vision de l'aménagement et des pratiques de gestion des ressources naturelles et du territoire. Ce sont la transdisciplinarité, l'approche systémique et la vision phénoménologique.

Ce sont ces trois points qui nous permettent de faire le lien entre problématique et méthodologie. Ils sont aussi la base de notre démarche épistémologique et méthodologique, car ils sont indissociables.

L'approche adoptée dans cette recherche dépend directement de la façon dont la problématique a été bâtie, les questions de recherche ont été formulées, ainsi que des résultats que nous envisageons à la fin. Elle dépend aussi du type d'informations que nous rechercherons pendant la phase de construction, de description et d'analyse des données.

Rappelons que, sous une optique théorique et épistémologique, notre objectif est de mieux comprendre la synergie complexe existant entre savoir endogène et gestion de la biodiversité pour adapter l'aménagement du territoire à cette réalité et aux populations qui la vivent. C'est-à-dire, en partant d'un espace spécifique (un paysage³¹), mieux comprendre l'interaction entre l'être humain, notamment du savoir endogène, et la diversité bioculturelle qui a modelé cet espace au cours du temps.

Cependant, nous avons vu que la portée de notre recherche est beaucoup plus large. Elle se situe au cœur des enjeux du développement, où la compréhension du rapport à la nature des communautés locales et la mise en valeur de leur savoir endogène sont des éléments

31 Fisher, Maginnis et al. (2005 :331) définissent le paysage comme « un espace continu, d'une taille intermédiaire entre l'écorégion et le site, avec un ensemble spécifique de caractéristiques écologiques, culturelles et socioéconomiques différentes à celles de ses voisins ».

incontournables afin de répondre aussi aux besoins et aux préoccupations locales, actuelles et futures.

Pour trouver la réponse à toutes ces questions nous avons besoin d'une approche capable de bien tenir compte des réalités sociales, de la situation politico-économique, des caractéristiques culturelles et spirituelles des groupes populationnels et des composantes et des dynamiques socio-écologiques. Cette approche doit considérer les différentes composantes non seulement individuellement, mais aussi dans un système plus large où peuvent co-exister des synergies, des influences mutuelles ou des liens divers parmi elles. Au bout du compte, le tout est plus que la somme des parties.

D'un autre côté, rendre compte, sans trop les trahir, des représentations de la nature des personnes et des groupes sociaux, constitue un des enjeux méthodologiques majeurs. Ce n'est pas seulement par rapport à la représentativité sociologique ou en relation à la valeur de généralité de notre étude de cas, ni en vue d'assurer l'objectivation pendant la construction, la description et l'analyse des données. Il s'agit aussi d'une question d'éthique fondamentale, celle d'une méthodologie qui assure que le sens des dires et des pratiques des personnes et des groupes étudiés, le point de vue localisé socialement issu du vécu, de l'interprétation de phénomènes, du quotidien des gens, de l'expérience de vie dans un espace précis et au fil du temps, ne soient pas trahis. Dans ce sens, l'approche transdisciplinaire et les perspectives systémique et phénoménologique, semblent s'adapter à la complexité à laquelle nous devons faire face.

Nous entendons par approche transdisciplinaire, un processus de construction de la connaissance, au travers et au-delà de l'intégration de plusieurs disciplines, dont l'aménagement du territoire et des ressources, où le sujet-observateur est intimement impliqué dans la construction (la définition) de l'objet qu'il souhaite analyser et/ou sur lequel il souhaite intervenir (*Piaget, 1972; Morin, 1982; Le Moigne, 1990*).

5.1 Transdisciplinarité et aménagement

Dans les chapitres précédents, nous avons parlé du rôle crucial de la perception que nous avons de la nature dans les stratégies de conservation. Différentes cultures, nations et secteurs sociaux ont diverses opinions, perceptions et attentes de l'environnement qui les entoure. Les pratiques d'aménagement dépendent donc directement de nos systèmes de valeurs, c'est-à-dire de la façon que nous avons de concevoir et de nous représenter la nature, l'espace et les ressources.

Ces représentations de la nature, à caractère dynamique et évolutif, peuvent être traditionnelles (appartenir à la population locale) ou être de nature formelle. Les premières sont issues du savoir endogène et de la mémoire collective d'une communauté; les deuxièmes sont beaucoup plus influencées par les savoirs scientifiques et d'intervention. Aujourd'hui elles peuvent se superposer et s'influencer de façon mutuelle sur un même territoire et produire des nouvelles stratégies d'aménagement et d'écodéveloppement qui intègrent les aspects écologiques, culturels, spirituels, économiques, politiques et sociaux de la biodiversité (Rodary, 2003; McShane and Wells, 2004; Wells and McShane, 2004).

Dans ce contexte, parler d'aménagement de l'espace et des ressources, nous amène à prendre position du côté d'une perspective écologique critique (Luckett, 2004). C'est-à-dire, pour rendre plus faciles et plus compréhensives les interventions en matière de gestion de l'environnement et/ou de la biodiversité, nous avons besoin d'une vision systémique des processus existants et de tous les éléments qui peuvent intervenir dans ces processus, soient-ils de nature biologique ou culturelle. Ce positionnement nous permet de traiter au même niveau, et d'une façon intégrée, l'enjeu du développement des communautés locales et celui de la conservation de la biodiversité.

Dans le chapitre IV, problématique et hypothèses de recherche, on soutenait l'hypothèse de l'existence d'une relation directe entre les représentations sociales de la nature d'une communauté (et le savoir endogène qui en dérive) et la gestion de la biodiversité du milieu où cette dernière habite (Laird, 2002; Jiang, Kang et al., 2003). Ces deux éléments influencent directement les dynamiques paysagères observables historiquement (Velazquez,

Bocco et al., 2003). Paysage, savoir endogène et biodiversité s'influencent mutuellement et ce directement. Nous étudions les dynamiques paysagères à partir du concept de paysage issu de la branche plus culturelle de l'écologie du paysage représentée principalement par *Naveh et Liebermann*, où on reconnaît le rôle des caractéristiques socioculturelles des habitants d'un territoire donné dans la configuration et la dynamique du paysage. (*Naveh and Lieberman, 1994*).

Vu le caractère dynamique de cette synergie, entre paysage, savoir endogène et biodiversité, les stratégies d'aménagement des espaces et des ressources naturelles doivent s'adapter dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire être prospectives et spécifiques selon le contexte où elles doivent être appliquées (*Kasisi and Jacobs, 2002; Gjertsen and Barrett, 2004*).

Dans ce sens, saisir la complexité des relations entre l'être humain et son environnement et leurs effets réciproques est sans doute un des principaux enjeux méthodologiques de notre recherche. La connaissance de la synergie entre l'humain (et son savoir endogène), la gestion de la biodiversité (dans une double caractérisation : diversité biologique mais aussi socioculturelle) et l'espace (global et restreint), devient un élément principal pour les différentes stratégies de valorisation et/ou protection d'un territoire donné.

Dans notre recherche, pour adapter les stratégies d'aménagement à la réalité sociale d'une population nous devons construire une connaissance spécifique élaborée à partir des diverses formes de connaissance existantes parmi cette population. L'objectif principal est de voir « comment faut-il faire pour adapter les pratiques d'aménagement en matière de conservation de la biodiversité aux besoins et aux aspirations des habitants d'un territoire spécifique ».

Avec cet objectif, nous prenons position du côté d'une perspective écologique critique (*Luckett, 2004*). C'est-à-dire, pour rendre plus faciles et plus compréhensives les interventions en matière de gestion de l'environnement et/ou de la biodiversité, nous avons besoin d'une vision systémique des processus existants et de tous les éléments qui peuvent intervenir dans ces processus (*Feinman, 1999*). Ce positionnement nous permet de traiter

au même niveau et d'une façon intégrée, l'enjeu de la réduction de la pauvreté dans les pays en développement et celui de la conservation de la biodiversité (Bonfiglioli, 2005).

Notre objet d'étude, la prise en compte du savoir traditionnel dans les stratégies de conservation de la biodiversité intégrées au développement, touche directement différents domaines de recherche (sociologie, anthropologie, environnement, aménagement, économie, sciences politiques, etc.), un fait qui le rend extrêmement complexe. Nous ne voyons pas l'étude comme une somme des contributions des différents domaines, mais plutôt comme un objet qui se construit en passant au travers des différents regards de différentes disciplines et qui dépend des objectifs de connaissance du sujet-chercheur. Cela nous amène à parler de transdisciplinarité plutôt que d'interdisciplinarité³².

La transdisciplinarité ne se contente pas d'atteindre des interactions ou des réciprocitys entre différentes disciplines spécialisées, mais cherche à situer ces liaisons à l'intérieur d'un système total sans frontières entre les disciplines (Piaget, 1972). Il s'agit d'une posture par laquelle on tente d'abandonner les points de vue particuliers de chaque discipline en les transcendant pour produire un savoir autonome d'où résultent de nouveaux objets et de nouvelles méthodes. Il s'agit d'une intégration de disciplines, mais en les confrontant au plan des concepts et des modèles théoriques eux-mêmes. Sous cette approche, nous sommes confrontés aux paradigmes fondateurs et nous devons réorienter notre réflexion à partir de là (Le Moigne, 1990).

Ce qui distingue donc la transdisciplinarité des autres approches (pluri-, multi- et inter-) tient au fait que celle-ci est un *processus* et non pas un *état*. C'est-à-dire, le sujet-observateur ne peut plus se percevoir externe à l'objet qu'il observe puisque celui-ci le construit en fonction d'un projet de connaissance. Pour reprendre les propos de Bachelard, une observation ne rend pas compte d'un « *réel en soi* » mais plutôt d'une « *description utile en vue d'un projet* » (Fourez, 1988).

32 L'interdisciplinarité est une stratégie de recherche basée sur les contributions sectorielles de différentes disciplines scientifiques, plus particulièrement autour d'une de ces disciplines, mises ensemble dans un projet (Piaget, 1972), (Cazenave and Nicolescu, 1994).

Dans cette perspective, les « faits » sont les interprétations qu'on ne remet pas en question, souvent parce qu'on a oublié (individuellement ou collectivement) par quel « découpage » du monde ils ont été construits (Fourrez, 1988). Or, dans notre recherche, il est important d'explicitier la démarche qui nous conduit à énoncer une certaine représentation de la nature, spécifique au contexte spatio-temporel sãotoméen, toujours avec l'objectif d'adapter l'aménagement du territoire aux besoins des populations qui l'habitent.

Les projets transdisciplinaires sont de plus en plus courants dans le domaine de l'aménagement. Ce n'est pas étonnant, de nos jours, il est plutôt impensable de ne pas considérer la réalité sociale du milieu pour y adapter un certain projet. Cependant, sous une attitude transdisciplinaire³³, le processus de construction de la connaissance de l'objet sur lequel nous voulons intervenir est développé en partenariat avec les populations locales; nous considérons ses spécificités socioculturelles, en l'invitant à participer, nous sommes intéressés par son point de vue, par son expérience, etc. Cela nous amène à intégrer dans notre démarche non seulement le point de vue d'autres disciplines que l'aménagement, mais aussi le point de vue localisé qui caractérise le sens commun. C'est tenir compte des propriétés du savoir du sens commun qui nous amène à revoir les normes explicites de construction de la connaissance propres au savoir savant.

Afin de travailler avec cette attitude transdisciplinaire, nous devons tout d'abord, après avoir mis sur scène les bases théoriques de cette recherche dans les chapitres précédents, faire un survol des différentes approches méthodologiques qui, en syntonie avec notre approche épistémologique, pourront répondre à la complexité et aux multiples dimensions à considérer dans l'étude du rapport à la nature. Ce n'est qu'en étudiant les différents choix que nous pouvons justifier notre approche basée sur la phénoménologie et sur la systémique. Cette démarche répond aussi à l'idée de *processus* de recherche.

33 Nous utilisons le terme « attitude » car la transdisciplinarité ne revendique pas une vision généralisatrice, elle ne peut prétendre développer une approche générale au sens scientifique. Elle nous force donc à contextualiser le processus décisionnel à partir duquel nous agissons.

5.2 Approches existantes

Tout d'abord, nous tenons à réduire le recours aux approches méthodologiques existantes à celles qui semblent offrir un certain intérêt dans l'étude des problèmes issus des rapports entre les sociétés et leurs milieux. Ce choix est guidé, d'un côté par la nécessité de restreindre cette partie du travail; et de l'autre côté, par le désir de mettre en relation la méthodologie avec la problématique et avec les objectifs de recherche présentés auparavant.

Dans ce sens, parmi les différentes approches existantes, nous avons choisi de développer celles étant notamment qualitatives, de nature interprétative (ou pouvant intégrer des méthodes de construction, de description et d'analyse des données interprétatives), et potentiellement applicables à un aménagement des espaces et des ressources naturelles qui tient en compte les rapports sociaux d'appropriation de la nature d'une population. Ce choix est principalement motivé par les composantes symboliques et socioculturelles du rapport à la nature, et du savoir écologique traditionnel qui en dérive, ainsi que par les caractéristiques pratiques d'une intervention en aménagement. Or, les approches purement quantitatives et rationalistes, les approches qualitatives exclusivement descriptives ou les approches théoriques strictement fondamentales, ne répondent pas à nos objectifs de recherche.

Notre point de départ pour l'étude du rapport entre les humains et les milieux est l'approche de gestion rationnelle et intégrée des ressources naturelles. Apparue au début des années 80, cette approche a été pendant longtemps la stratégie majoritairement utilisée pour intégrer conservation de la biodiversité et développement. De nos jours, elle est largement remise en cause, car elle encourage une vision cartésienne de la réalité, nous le verrons au long de cette thèse. Complémentairement, la théorie de systèmes nous permettra de nous situer par rapport à la complexité des phénomènes et des relations humain-nature.

Ensuite, nous allons explorer deux des principales approches ethnographiques existantes : l'écologie culturelle et les ethnosciences. Historiquement, l'étude du SET est en grande

partie basée sur ces deux approches. Elles sont couramment utilisées pour l'étude des cultures et pour cerner l'influence du symbolique.

Finalement, nous allons aborder les principales approches qualitatives (phénoménologie, théorie ancrée), participatives (recherche-action, *action science*), ainsi que les études de cas (vues comme une approche générale très intéressante pour l'étude d'un contexte social spécifique).

Toutes ces approches ont contribué, en quelque sorte, à bâtir notre démarche de recherche. Cette contribution répond aux objectifs opératoires de la démarche, mais elle envisage aussi d'intégrer les aspects épistémologiques et éthiques de la recherche, toujours sous l'attitude transdisciplinaire d'un projet de connaissance.

5.2.1 Gestion rationnelle et intégrée, une remise en cause

Cette approche, très utilisée pendant les années 80 et 90, est axée sur l'idée de la nécessité de préservation des ressources naturelles face à leur utilisation illimitée et incontrôlée. Cette stratégie de gestion devient très populaire avec la médiatisation du « développement durable », à la fin des années 70, quand les débats scientifiques et politiques sur les limites matérielles et sociales de la « croissance », terme clairement associé au développement économique, sont mis sur la scène internationale. À l'époque, la nécessité d'une croissance qui veillait à la conservation des ressources naturelles justifiait pleinement cette stratégie de gestion (*Brundtland, 1987; Hughes and Flintan, 2001; Farnham, 2007*).

Bien que la gestion intégrée se situe à un niveau plutôt local et bien qu'elle soit centrée sur des actions concrètes, l'enjeu de la maîtrise des ressources et d'une gestion avec efficacité, durabilité et équité était vu comme étant planétaire, c'est-à-dire la responsabilité de tous les êtres humains (*UICN, PNUE et al., 1980; PNUE, 1994*).

Cette approche visait à mieux utiliser le potentiel disponible de l'ensemble de ressources d'un territoire. Le terme « rationnelle » répondait à une forme de rationalité instrumentale, où l'utilisation des ressources naturelles était reliée à des principes de conservation à long

terme. Cette rationalité gestionnaire était exclusivement bâtie sur une vision anthropogénique et conservationniste, née à la fin du XIX^{ème} siècle avec la création des premiers parcs nationaux nord-américains (*Farnham, 2007*). Le rapport être humain-nature est ici représenté par l'image d'une nature menacée par les activités prédatrices humaines. On excluait ainsi d'autres rationalités gestionnaires, dont les différentes pratiques et savoirs écologiques endogènes et tacites (*Brandon and Wells, 1992; Noss, 1997; Dietz and Adger, 2003*).

Dans ce même sens, cette « gestion rationnelle qui avait l'objectif d'intégrer les besoins locaux », prône la vision scientifique-politique de ces « besoins », c'est-à-dire qu'ils sont exprimés et attribués à la population locale sans être questionnés. Ainsi, la vision des communautés locales sur ces « besoins » n'est pas vraiment intégrée dans le processus décisionnel. Autrement dit, une approche basée sur la rationalité scientifique ne garantit pas répondre aux besoins des populations.

En égard aux objectifs poursuivis dans cette recherche, nous avons choisi de tenir compte de cette approche afin de montrer l'évolution des bases des stratégies intégrées de conservation et de développement. Cependant, pour mieux répondre aux besoins et aux intérêts des populations locales et mieux s'adapter à un contexte spécifique, tout en conservant la vision globale, nous appelons certaines théories générales (*Kasisi, 1989*). Nous développerons, dans le cadre de notre recherche, celles qui étudient les problèmes des rapports des êtres humains avec leur milieu dans toute leur complexité, dont la systémique.

5.2.2 Théorie de systèmes

La théorie des systèmes s'appuie sur une approche globale des problèmes ou des systèmes que l'on étudie et se concentre plus particulièrement sur le jeu des interactions entre leurs éléments. Elle permet de rassembler et d'organiser les connaissances en vue d'une plus grande efficacité de l'action (*Rosnay, 1975*).

L'idée essentielle de cette théorie est que l'identification et l'analyse des *éléments* ne suffit pas pour comprendre une totalité (comme un organisme ou une société); il faut aussi étudier leurs *relations*. L'objectif inhérent à cette théorie est la compréhension de la culture comme un système de valeurs dans lequel l'évolution humaine est enchâssée.

L'approche systémique ne résout pas à tous les problèmes. Elle permet néanmoins de rendre compte du fonctionnement des éléments de l'environnement. L'écologie comme pensée globale est une forme de la théorie des systèmes mais ouverte à la pluralité des mondes.

Cette approche s'appuie sur la reconnaissance de la complexité de la réalité. D'après Morin (1982), le complexe se reconnaît à plusieurs traits : la nécessité d'associer l'objet à son environnement; la nécessité de lier l'objet à son observateur; l'objet n'est plus principalement objet s'il est organisé et surtout s'il est organisant (il est un système).

Pour rendre plus faciles et plus compréhensives les interventions en matière de gestion de l'environnement, nous avons besoin d'une vision systémique des processus existants et de tous les éléments qui peuvent intervenir dans ces processus, qu'ils soient de nature sociale, politique, économique ou écologique.

Dans notre étude de cas, les interactions systémiques correspondent aux relations sociales formant les activités et les rapports entre ces activités. C'est ainsi que l'observation d'un groupe social peut faire état de l'articulation concrète de ces interactions systémiques à travers les relations sociales du groupe et de leur trajectoire spécifique. Toujours en lien direct avec les dynamiques naturelles complexes. Dans ce sens, explorer deux des principales approches ethnographiques existantes, l'écologie culturelle et les ethnosciences, est pour nous une étape à suivre dans le processus de construction de l'approche épistémologique et méthodologique de cette recherche.

5.2.3 Écologie culturelle

L'écologie culturelle considère que le pivot central de la société est le « cœur culturel », c'est-à-dire tout ce qui, au sein de la culture, est lié à la reproduction matérielle du groupe et donc à son adaptation à l'environnement dans lequel il vit (*Steward, 1963*).

Les rapports entre l'humain et l'environnement sont donc préférablement perçus en termes de mécanismes adaptatifs, d'ajustement mutuel, de processus stratégiques. Dans cette optique, les comportements des humains, comme le souligne Hunn (*1989*), sont à la fois affectés par les composantes environnementales et affectent à leur tour l'environnement complexe (constitué par le social et par l'écosystème dont l'humain fait partie).

Cependant, pour Godelier (*1984*), parler en termes d'adaptation est une tautologie. Il souligne que « *la démarche que propose l'écologie culturelle dans ce cas-ci, présente un caractère réducteur en ce qu'elle ne rend pas compte de la complexité des rapports sociaux et de la place des différentes structures au sein du système social* ». Nous avons déjà vu que cet auteur prend le rapport humain-nature comme un point d'ancrage pour caractériser l'organisation sociale d'une société. L'appropriation sociale de la nature constitue donc une définition sociologique d'une société en tant que forces productives et rapports sociaux de production.

Ce qui est important ici, est le fait que, historiquement, l'étude du SET est en grande partie basée sur cette approche, ainsi que sur l'ethnoécologie. Elles sont couramment utilisées pour l'étude des cultures et pour cerner l'influence du symbolique, une dimension que nous ne pouvons pas oublier dans l'étude des représentations sociales de la nature.

5.2.4 Ethnoécologie

L'ethnoécologie sert à analyser les significations culturelles des paysages telles qu'elles se manifestent dans les pratiques, dans les expériences vécues et dans les perceptions des individus et des groupes (*Posey, 1999*). L'identité culturelle locale, la cosmogonie, les

valeurs et les perceptions des usagers, la référence à des symboles, à des mythes et à la mémoire collective sont des aspects habituellement traités par cette théorie.

Comme la phénoménologie, l'ethnométhodologie rentre dans la famille des pratiques interprétatives des discours qualitatifs produits, lesquelles considèrent que l'objectivité du monde est localement gérée et mise en œuvre selon différentes structures interprétatives qui font référence aux différentes ressources organisationnelles, sociales ou culturelles (*Garfinkel, 1967*).

Sous cette approche, les personnes possèdent des pratiques linguistiques et des capacités d'interaction avec ce qui est observable. Nous étudions ici les procédures pratiques quotidiennes des membres d'une société utilisées pour créer, maintenir et gérer un sens objectif (pour eux) de la réalité (*Denzin and Lincoln, 2000*). En recherchant les règles sociales et en élaborant leur sens pour des cas spécifiques, les membres d'une société peuvent décrire ses activités comme étant rationnelles, cohérentes et ordonnées.

L'objectif n'est pas de donner des explications causales sur un comportement, mais plutôt de décrire comment les membres d'une société reconnaissent, décrivent, expliquent et justifient l'ordre quotidien de leurs comportements (*Zimmerman and Wieder, 1970*). Or, nous insistons, sous cette approche, sur la production pratique de sens, plutôt que sur les significations et sur les définitions des situations, un objectif qui se place plutôt du côté de la phénoménologie.

5.2.5 Phénoménologie

La phénoménologie, entendue comme approche méthodologique, se concentre sur l'étude de comment le monde vivant (c'est-à-dire le monde expérientiel que nous considérons comme acquis) est vécu par ses membres (*Schutz, 1970*).

Sous une optique épistémologique, la phénoménologie reconnaît la subjectivité du monde vécu; elle nous mène ainsi à examiner les connaissances du sens commun et le

raisonnement pratique que les membres d'une société utilisent afin « d'objectiviser » les formes sociales existantes.

Ces connaissances permettent donc d'interpréter l'expérience, comprendre les intentions et les motivations des autres, obtenir une compréhension intersubjective et, finalement, coordonner des actions. Or, la phénoménologie est une approche interprétative des discours existants qui présente des processus de production des connaissances dont l'intérêt est considérable pour les pratiques de planification³⁴. De façon précise, ces processus sont porteurs de nouveaux rapports entre le savoir et l'action.

L'objet central de cette démarche interprétative est la compréhension des phénomènes particuliers tels qu'ils se présentent, c'est-à-dire selon les termes et les contextes qui leurs sont propres (Merleau-Ponty, 1971; Fink, 1974; Merleau-Ponty, 1984; Heidegger, 1985). On insiste ici sur la signification et sur l'interprétation des phénomènes.

L'approche phénoménologique se caractérise par trois traits principaux : (1) elle est *herméneutique* (la relation objet-sujet n'est pas passive, il existe des *a priori*, dont celui de notre propre existence), (2) *intuitive* (on perçoit différemment les « phénomènes » du côté de la science classique et du côté de notre sens commun) et (3) *dialectique* (le changement méthodique de la perspective qui permet au chercheur de dépasser les perspectives unilatérales et les horizons limités) (Strasser, 1967).

Pour notre démarche méthodologique ce sont trois caractéristiques très importantes et nécessaires afin de confronter la subjectivité et l'interprétation de l'expérience et du vécu des gens.

34 Parmi les différentes approches et les différentes écoles phénoménologiques, pour les questions d'aménagement, nous sommes plus intéressés par la phénoménologie existentielle (Heidegger, Merleau-Ponty). Cette approche permet de mieux connaître le monde environnant et favorise surtout une meilleure compréhension de notre façon de l'habiter et d'utiliser les ressources.

5.2.6 Théorie ancrée

C'est une méthodologie générale pour développer une théorie fondée sur la collecte et l'analyse systématique de données (*Denzin and Lincoln, 2000*). Une des caractéristiques principales de cette approche analytique est qu'elle utilise une constante analyse comparative des données. De cette façon, la théorie peut être générée à partir des données, ainsi que modifiée au fur et à mesure que les données entrantes sont méticuleusement contrastées avec la théorie en développement.

Cette méthodologie essaie de rapprocher la recherche empirique et la théorie. Le fait de permettre de se pencher sur les données et de les conceptualiser en même temps peut faciliter l'étude de ces phénomènes. Elle constitue un bon complément pour d'autres méthodologies (phénoménologie, recherche-action). Elle est utilisée dans l'étude de processus variés.

Cette approche a des similitudes et des différences avec d'autres approches interprétatives de recherche qualitative, dont la phénoménologie. Parmi les principales différences nous signalons, d'un côté, le développement d'une théorie substantive. Et de l'autre, la vérification des hypothèses obtenues est faite à travers un projet de recherche (*Denzin and Lincoln, 2000*), ce qui serait la suite logique de cette thèse.

5.2.7 Recherche participative

Plusieurs approches placent la participation au cœur de la stratégie de recherche. Les plus connues sont peut-être la recherche-action (*Dolbec, 2004*) et l'*action science* développée par Schön (*1994*). Ces approches considèrent les comportements humains comme des co-créateurs de la réalité à travers la participation : leur expérience, leur imagination et leur intuition, leur pensée et leur action. Ces approches doivent être perçues comme des processus vivants pour atteindre le savoir, plutôt que comme des méthodes académiques formelles (*Denzin and Lincoln, 2000*).

Dans toutes ces méthodologies, les participants sont appelés à définir leur monde selon leurs intérêts, et à le changer en conséquence à travers différentes sortes d'action, dont le projet. C'est ce que Schön (1994) appelle la recherche « avec les personnes ». La co-construction de l'objet de recherche a besoin de tenir compte des principes de ces approches participatives.

5.2.8 Études de cas

Cette approche de recherche se caractérise par l'intérêt du cas individuel en lui-même, plutôt que par les méthodes de construction et d'analyse de données, lesquelles peuvent être quantitatives ou qualitatives selon l'orientation que le chercheur donne à l'étude. Cette approche représente donc le processus d'apprentissage sur le cas particulier, ici le Parc naturel Obô à Sao Tomé et Príncipe, ainsi que le résultat de cette connaissance.

Les études de cas peuvent être individuelles ou collectives (Denzin and Lincoln, 2000). Elles peuvent aussi être de nature exploratoire, descriptive ou explicative (Yin, 2003). Ces différences classificatoires observées parmi les différents auteurs mettent en évidence les diverses formes et les multiples possibilités de design qu'offre cette méthodologie. Elle peut donc s'adapter facilement à la problématique et aux objectifs de notre recherche.

Un des points positifs est que le travail peut être conduit sous d'autres approches méthodologiques (la phénoménologie, l'ethnographie...). Il peut aussi les combiner, multipliant ainsi les possibilités de design de l'étude de cas. Cette méthodologie est donc appropriée quand le chercheur veut : définir un objet de façon générale, comprendre les conditions contextuelles et non seulement le phénomène étudié, et compter sur différentes sources de données et non seulement sur des sources individuelles (Yin, 1993).

Cependant, choisir cette approche méthodologique implique de remettre en question les conceptions généralement établies de la notion classique d'objectivité en sciences, de la valeur de généralité de l'étude d'un ou plusieurs cas et de la conception de la

représentativité sociologique (*Sabourin, 2000*). Nous devons aborder ces questions afin de justifier notre choix méthodologique.

5.3 La nécessité de combinaison d'approches

Dans notre recherche, pour adapter les stratégies d'aménagement à la réalité sociale d'une population nous devons construire une connaissance spécifique élaborée à partir des diverses formes de connaissance existantes parmi cette population. La définition opératoire de la problématique de recherche devra donc s'adapter à ces réalités.

Notre recherche se présente en deux parties (*voir figure 7*): une première partie relative à la **description**, avec l'objectif de voir la diversité des représentations, les expliciter et les relever. Une deuxième partie d'**intervention**, où on propose et encourage une certaine représentation de la nature, avec un projet spécifique. À l'aide de cette deuxième partie la recherche théorique devient donc appliquée.

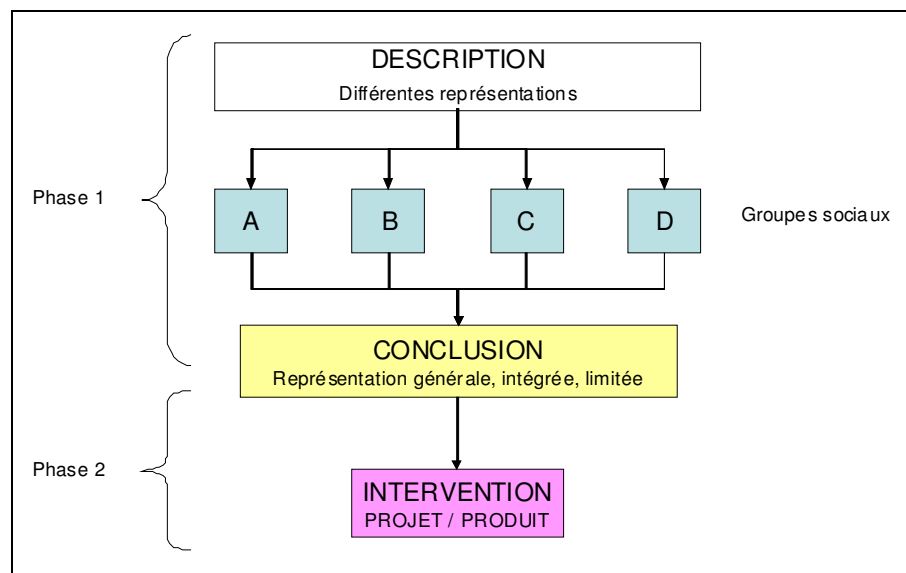


Figure 7 : Les deux phases de notre recherche

Afin de promouvoir une représentation adéquate, la solution semble être l'articulation des différentes représentations identifiées et explicitées pendant la phase de *description*. On propose ici un dialogue entre les différentes formes de connaissance. Voilà la virtualité de cette conception. On ne voit plus la nature comme une logique, mais plutôt comme une « socio-logique ». L'aménagement ne propose pas un sens, mais plutôt la *représentation de leurs sens* (en parlant des communautés locales), matérialisée dans une esthétique précise et un rapport à la nature.

Nous avons donc *des* rapports à la nature qui seront articulés dans une représentation localisée (celle de l'intervention). Cette représentation possède une valeur générale, en tant qu'intervention, fruit du dialogue entre les différents groupes et des interactions sociales existantes. Elle est aussi limitée (elle n'est pas absolue, sinon plutôt une nouvelle vision intégrative des autres existantes, préalablement identifiées).

L'étude des formes de connaissance endogènes de São Tomé et Príncipe (pratiques et représentations de la nature) correspond à la première phase de *description*. En effet, la vie sociale se donne à voir de façon « contextualisée ». Ce n'est que progressivement, en tenant compte du contexte, que peut être construit l'objet de recherche (*Yin, 2003*). Or, si la vie sociale est « contextualisée », la connaissance de cette vie sociale l'est autant (*Whyte, 1984*). L'approche méthodologique doit donc s'adapter à ce contexte social.

Elle doit aussi être en mesure de saisir la vision de la population locale, non seulement au niveau des pratiques mais aussi par rapport à la signification des données. Par conséquent, il est extrêmement important de procéder à partir de différentes sources d'informations que nous devons confronter les unes aux autres afin de saisir le sens et la pertinence sociologique.

Dans ce sens, l'approche des études de cas nous donne la souplesse nécessaire pour adapter notre démarche à notre terrain d'étude. Elle peut être conduite conjointement avec d'autres approches méthodologiques. Ces dernières, peuvent, d'un côté, faire le lien entre théorie et méthodologie et combler ainsi les aspects épistémologiques et éthiques de la recherche. De

L'autre côté, elles peuvent assurer une diversité des points de vue ainsi que des sources d'information pour la construction de données, permettant de ce fait l'objectivation des démarches.

Nous sommes donc d'accord avec *Robert E. Stake* quand il affirme:

*« Case study is not a methodological choice, but a choice of object to be studied. We choose to study the case. We could study it in many ways »
(Denzin and Lincoln, 2000:236).*

Nous avons choisi d'étudier le Parc naturel Obô à São Tomé et Príncipe. La complexité de l'objet d'étude, la nature des méthodes qualitatives et la nécessaire mise en contexte de l'étude de cas, exigent une démarche interactive entre les matériaux, les données, la description et l'analyse, du fait de la configuration spécifique de la vie sociale.

L'étude des représentations sociales de la nature est intrinsèquement complexe: du fait de la double nature de la représentation en tant que pensée constituante et pensée constituée, de la forme de connaissance qu'elle élabore et de son efficacité dans la construction de la réalité et de ses caractéristiques en tant que produit, historiquement, culturellement et socialement situé. Les questions théoriques ne sont donc qu'interdépendantes des questions méthodologiques (*Sabourin, 2000*).

Examiner le rôle régulateur des représentations sur les interactions sociales, où elles interviennent en milieu réel, nécessite une approche qui soit en mesure d'articuler les différents niveaux explicatifs. Ces niveaux font référence aux processus individuels, interindividuels, intergroupes, idéologiques et culturels qui concourent à l'élaboration de représentations, à leurs fonctions et à leur incidence au niveau de la communication et de la construction de la réalité sociale.

Étudier la connaissance que les individus possèdent au sujet d'un objet et la manière dont celle-ci est organisée et utilisée par les individus et les groupes, implique donc la perspective incontournable de la pluri-méthodologie (*Abric, 2003*). La mise en place d'un

dispositif pluri-méthodologique devrait donc être guidée par l'objet et le cadre théorique de l'étude.

Dans ce sens, la stratégie de la **triangulation** vise à conférer aux démarches qualitatives non seulement de la validité mais aussi, et surtout, de la rigueur, de l'ampleur et de la profondeur de recherche (*Denzin and Lincoln, 2000*). Cette stratégie a donné de la légitimité aux méthodes qualitatives, notamment permettant de s'attaquer aux principaux enjeux (sous et surinterprétation des données, rôle et place du chercheur, limites de chaque méthode, etc.).

Selon Abric (2003:15), cette triangulation peut être : *des données* (utiliser différentes sources dans une même étude), *du chercheur* (engager plusieurs chercheurs pour la construction et l'interprétation des données), *théorique* (utiliser différentes théories pour interpréter les données), *méthodologique* (utiliser différentes méthodes et techniques pour étudier le même phénomène particulier) ou *disciplinaire* (articulation des données à des connaissances issues de différents champs disciplinaires).

Dans notre recherche, la triangulation est présentée, tout d'abord, sous une base méthodologique, au niveau de l'approche (phénoménologie, systémique, étude de cas). Ensuite, nous réaliserons une triangulation au niveau des méthodes (observation participante, entrevues, revue littéraire), des techniques (entrevues ouvertes, récits de vie, notes personnelles...) et des données (sources différentes pour un même élément d'étude). Finalement, la triangulation que nous faisons est aussi au niveau des disciplines (sociologie, écologie, aménagement...), sous une optique transdisciplinaire. Ce chapitre est voué à l'explicitation de cette triangulation au niveau des approches et des disciplines. Dans les chapitres qui suivent nous présenterons la triangulation réalisée au niveau des techniques et des données³⁵.

³⁵ Le chapitre VI, la construction des matériaux, développe le processus suivi à ce niveau.

5.4 Perspective phénoménologique et systémique

L'étude de cas, bien que combiné avec d'autres approches méthodologiques (la phénoménologie principalement), est la base de la méthodologie adoptée pour la construction et l'analyse des données de notre projet de recherche. Notre approche par étude de cas tient compte du sens élaboré dans les activités sociales (à travers de la phénoménologie) et des relations sociales (à différentes échelles d'observation constituant les représentations sociales de la nature: l'individu, le groupe, le rapport entre groupes).

Nous tenons aussi compte d'autres approches méthodologiques, présentées auparavant, dont l'écologie culturelle ou les ethnosciences, car la compréhension du rapport à la nature de la population nécessite des approches adaptées à l'étude des systèmes de connaissances localisés socialement (dont le sens commun, la cosmogonie, les relations être humain-nature, etc.).

Nous avons choisi l'étude de cas comme méthodologie³⁶ (stratégie générale de recherche) car nous croyons qu'elle est la plus appropriée pour *étudier un phénomène* (la synergie entre le rapport à la nature, la conservation de la biodiversité et le développement socioéconomique) *dans un système limité* (les anciennes plantations coloniales de São Tomé et Príncipe près du Parc naturel Obô) afin de *proposer des axes de solutions à un problème* (les enjeux de l'élaboration et de la mise en œuvre de stratégies ou de projets intégrés de conservation et développement autour du parc). Ces solutions, correspondent à la phase d'intervention, dans laquelle cette recherche deviendra appliquée.

D'un côté, la perspective écosystémique nous permet d'adopter une approche de connaissance globale avant d'aller vers la spécificité du site. Nous considérons qu'il peut y avoir des synergies entre les différents éléments de notre objet d'étude à des échelles différentes; aussi pour les processus qui ont lieu dans cette situation sociale. Ces différentes échelles (ou perspectives) d'analyse peuvent s'influencer entre elles. Or, une vision globale aide à comprendre les situations spécifiques et, au contraire, les perspectives particulières aident à comprendre les dynamiques globales.

36 Nous utilisons ici le terme « méthodologie » pour parler de la stratégie générale de recherche.

Dans un autre ordre d'idées, bien qu'il soit difficile, de prime abord, de développer une méthode découlant de l'approche phénoménologique, l'élaboration d'un cadre conceptuel pour l'aménagement basé sur celle-ci permettra de développer de nouvelles pratiques plus adaptées à l'étude et à l'intervention dans des milieux spécifiques. Or, l'approche est aussi phénoménologique parce que nous étudierons des phénomènes liés à l'expérience des humains, au vécu, au regard individuel des habitants d'un territoire donné sur leur environnement quotidien et aux perceptions qu'ils ont de cet environnement, tout en allant jusqu'à la découverte de la base du système de connaissances et de représentations. Les analyses interprétatives du rapport à la nature et de leurs conséquences sur la biodiversité et sur le développement local, par exemple, constituent une partie importante de notre cadre opératoire de construction et d'analyse des données.

5.4.1 Avantages à différentes échelles

Les enjeux de la conservation de la biodiversité sont souvent situés à un niveau global, planétaire. Par contre, les besoins en développement se trouvent plutôt au niveau local, du site et de la population spécifique. Une vision globale, systémique de la réalité est nécessaire afin d'être en mesure de passer d'un niveau à l'autre et de, finalement, intégrer de façon durable la conservation et le développement dans un contexte déterminé (avec des stratégies et/ou des projets précis axés sur cette démarche théorique).

De plus, si nous voulons bien connaître les causes profondes de la perte de biodiversité ou de la situation de pauvreté dans un contexte déterminé, il faut mettre en évidence les synergies existantes entre les deux. Pour aussi sortir des analyses thématiques sectorielles et partielles, l'analyse écosystémique est dans ce cas inévitable.

Ce n'est qu'à partir d'une conception relationnelle de la connaissance que nous pouvons dépasser la dualité local-global. Le « local » et le « global » ne sont que des relations sociales concrètes entre les êtres humains qui forment des groupes sociaux et des rapports entre groupes qui forment des ensembles sociaux. Les représentations sociales sont constitutives des relations sociales et, par conséquent on peut les observer à des échelles

différentes, de l'individu jusqu'aux ensembles sociaux constitués par plusieurs groupes. Or, l'étude des représentations sociales nous facilite ce dépassement.

L'approche phénoménologique, avec des éléments issus de la pensée de l'écologie culturelle ou des ethnosciences comme complément, nous permet aussi de tenir compte des différents plans (social, économique, environnemental, culturel et spirituel) d'un contexte spécifique. Nous pourrions ainsi saisir la complexité de la réalité, de l'objet (ici la nature), mais aussi nous pourrions faire ressortir la complexité de la perception de cet objet; la nature étant perçue par l'individu, mais aussi par un ensemble d'individus (en tant que groupe social). Cette relation est inspirée de multiples facteurs, certains sont issus du sens commun; ils font partie des représentations sociales modelées au long de l'histoire par les croyances, les événements, les influences externes, les facteurs biophysiques, les avancements technologiques, les relations sociales et les traditions, entre autres.

La base de cette relation complexe être humain-nature se trouve dans les systèmes de valeurs, de représentations et de connaissances, spécifiques pour un groupe social déterminé. Comprendre ces systèmes, dans toutes leurs logiques, nous renvoie à l'étude interprétative de cette relation à l'objet au travers de la cosmogonie, des mythes, des contes et des fables sur lesquelles est inspirée la vie quotidienne. La connaissance de ces systèmes non seulement nous permet de comprendre la relation à l'objet, elle nous permet aussi de comprendre les actions entreprises par les humains sur cet objet, c'est-à-dire la médiation entre l'objet et l'utilisateur et les conséquences ou les effets que cette médiation peut avoir sur l'un et sur l'autre.

La combinaison d'une approche phénoménologique avec une vision écosystémique dans une étude de cas possède des bénéfices sur les différentes dimensions du contexte d'étude (socioculturelles, environnementales, économiques). Vue la synergie existante entre ces différentes dimensions, un changement positif sur une d'elles entraîne des conséquences sur les autres. La considération de tous les facteurs, les processus et les relations entre les différents éléments est un point primordial afin de trouver des formes d'aménagement qui ouvrent des possibilités d'existences viables pour les personnes habitant un territoire précis.

Tout d'abord, sur le plan environnemental, avec l'approche méthodologique ici proposée, les enjeux planétaires et les particularités de la problématique localisée seront tous considérés sous une perspective relationnelle. La connaissance de la perception locale de la nature, de la composition et de la structure particulière des écosystèmes des anciennes plantations sãotoméennes, la connaissance des méthodes traditionnelles de gestion des ressources naturelles et d'usage des espèces, permet l'adaptation des principes environnementaux globaux aux spécificités du contexte local. À l'inverse, les savoirs endogènes peuvent aussi contribuer à la définition de principes environnementaux globaux. Ces principes sont aussi des représentations sociales, des interprétations des contraintes biologiques de l'existence humaine.

De plus, le lien entre la conservation de la biodiversité et les particularités socioculturelles et spirituelles locales est aussi fait. Une relation de respect, de compréhension et de bénéfices mutuels peut donc s'établir. La reconnaissance de la relation existante entre diversité biologique et culturelle permet de mettre en valeur les pratiques de gestion locale, ainsi que de conserver les espèces à usage ethnobotanique ou agroalimentaire, souvent oubliées dans les stratégies de conservation classiques.

L'étude des rapports sociaux, historiques et contemporains, nous permet aussi de voir les différences, en relation à la gestion de l'environnement, au sein d'une communauté (genre, âge, etc.). Ces rapports nous montrent aussi la structure d'une communauté au regard de l'appropriation de la nature.

Cette adaptabilité au contexte local et à la connaissance des besoins en développement de la population permet aussi de faire le lien entre la conservation, les pratiques, les usages locaux et les bénéfices économiques. Connaître les éléments parmi les plus importants de la culture et de l'économie locale, en regard avec la gestion des ressources naturelles, devrait permettre de travailler pour les mettre en valeur et, par conséquent, attirer des bénéfices socioéconomiques directs pour la population par le moyen d'un projet intégré spécifique.

5.4.2 Triangulation à différents niveaux

Nous avons déjà parlé de notre intention de trianguler au niveau des méthodes, des techniques et des données³⁷. Cette multiplicité des sources d'information nous permet d'aborder un aspect précis sous des angles différents. Elle nous permet aussi d'intégrer les différentes dimensions d'étude et de saisir les synergies existantes entre elles.

Par rapport aux méthodes, par exemple, nous utilisons l'analyse du discours, l'observation participante et la revue littéraire. Ces méthodes seront utilisées pour l'étude de toutes les dimensions d'analyse présentées auparavant. Nous voulons avoir des données d'un maximum de sources différentes pour chaque dimension d'étude. Cette variabilité nous permettra, plus tard, d'objectiver les données et ainsi de tenir compte, sans trop les trahir, des représentations de la nature des personnes et des groupes sociaux.

Bien que ces méthodes puissent répondre à une logique chronologique de la démarche de recherche (revue littéraire, observation, identification des personnes interviewées et analyse du discours), elles seront aussi utilisées simultanément. Nous répondons ainsi aux principes des méthodologies interprétatives, à caractère interactif et itératif entre les matériaux, les données, la description et l'analyse.

Dans ce sens, nous concevons la démarche méthodologique comme un processus itératif et interactif à plusieurs niveaux (voir *figure 8*). Premièrement, au niveau des méthodes : lire nous permet d'observer, qui à son tour peut nous permettre d'identifier les personnes à interviewer; les entrevues nous permettront ensuite de déterminer l'objet à observer. Deuxièmement, au niveau des différents moments de la recherche³⁸: construction, description et analyse des données sont faites simultanément, dans un processus heuristique (au sens de découverte), avec l'objectif de se compléter entre elles, de bien saisir le rapport

37 Nous développons la construction des données dans le Chapitre VI : la construction des matériaux.

38 La construction consiste à constituer de l'information à propos de l'objet de recherche, avec des méthodes et des techniques variées. La base est la relation de communication chercheur-personnes/communauté. La description a l'objectif de sélectionner et de confronter l'information en regard de l'objet de recherche. L'analyse vise à retracer les régularités sociales dans les contenus d'expérience décrits. Dans (*Sabourin, 2000*).

à la nature et de pouvoir retourner en arrière si pendant l'analyse on s'aperçoit qu'il y a des informations manquantes.

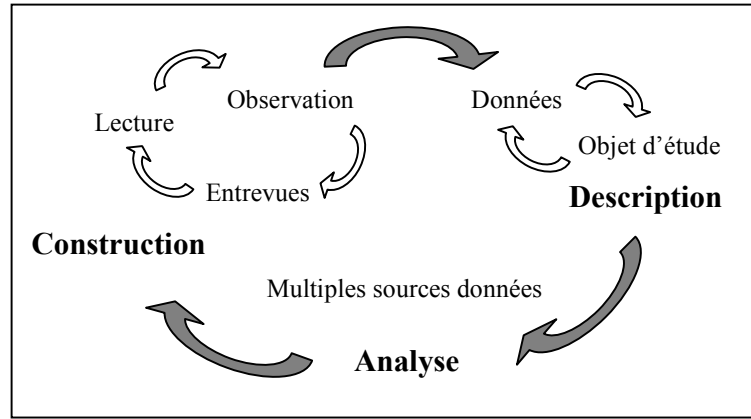


Figure 8 : La démarche de recherche itérative

Au niveau des techniques et des données, nous le verrons plus tard, la triangulation est aussi présente au niveau des sources d'information, de la façon de co-construire ces données, de les décrire et de les analyser par la suite, pour bâtir notre objet opératoire.

Chapitre VI

6 La construction des matériaux

Ce chapitre est concerné par la construction de données et son analyse ultérieure. Nous allons présenter ici les principaux enjeux d'objectivation et de traduction des données construites. Nous montrerons la démarche suivie en elle-même, avec les différents types d'entretiens réalisés sur le terrain, qui nous ont finalement permis de construire l'objet opératoire de recherche et de consolider le processus d'analyse du rapport à la nature.

Notre recherche s'inscrit dans le courant des sciences sociales de l'environnement, sous une perspective épistémologique et méthodologique principalement axée sur la phénoménologie et la systémique. De ce fait, elle fait appel à des méthodes de recherche qualitative pour mieux analyser les relations *humain - espace - ressources* sous le point de vue des perceptions, du savoir du sens commun et des représentations sociales de la nature. Le problème méthodologique que posent ces articulations est abordé à partir de la démarche méthodologique de l'étude de cas, une méthode qualitative qui vise la correspondance (triangulation) d'une hétérogénéité d'informations aux fins d'appréhender un objet empirique suivant plusieurs angles et en privilégiant l'étude des représentations et des pratiques sociales (*Whyte, 1984; Hamel, 1989; Sabourin, 1993; Sabourin, 2000*).

L'action dans le cadre de notre recherche sera de mieux comprendre les représentations sociales de la nature des populations habitant près du Parc naturel Obô de São Tomé et Príncipe afin de définir avec les acteurs, dans une deuxième phase d'*intervention*, une stratégie d'aménagement intégrée pour cette aire protégée.

Par rapport aux techniques utilisées, nous devons faire la différence entre celles de construction des données et celles d'analyse. Les premières dépendent de la méthode utilisée (observation ou analyse du discours) et de l'aspect précis que nous voulons étudier davantage (rapport à la nature, biodiversité, pratiques de gestion des ressources, etc.). Les deuxièmes s'élaborent sous une approche d'analyse interprétative des discours produits.

Les principaux outils ou techniques de construction des données sont : les entretiens individuels semi-structurés, les histoires de vie et les différents récits de pratiques, les entretiens de groupe (*groupes focus*), les questionnaires d'évocation de l'idée de nature, les dessins, la revue littéraire et les observations. Les entretiens (enregistrés et traduits) portent sur les pratiques relatives à la gestion de l'espace et des ressources naturelles. Il s'agira ici d'établir la recevabilité de ces matériaux en explicitant la pertinence des opérations de construction et les propriétés des contenus ainsi construits.

Nous allons explorer ici ces matériaux de façon empirique pour ensuite définir l'objet opératoire, soit les règles retenues pour la construction des données. Quant au côté théorique, nous l'avons déjà abordé dans le chapitre précédent.

Le passage entre les matériaux et les données implique une médiation importante, soit la traduction des entretiens, allant du portugais au français. Une opération effectuée par nous-mêmes. Cette traduction a des limites et des possibilités que nous devons expliciter.

Préalablement à la présentation de la démarche suivie pour l'étude des représentations sociales de la nature, nous devons expliciter aussi notre condition de chercheur, car la démarche interprétative dépend de notre positionnement épistémologique, ainsi que de notre bagage personnel. N'oublions pas non plus que la base de la construction des matériaux est ici la relation de communication *chercheur - personnes/communauté* et que les débats sur l'*altérité* et sur le statut à donner aux *autres* sont importants (Todorov, 1982; Houle, 1987; Ramognino, 1987; Sabourin, 1997). Dans cette recherche, ils constituent une clé méthodologique pour la construction des données.

Ensuite, rendre explicite la démarche, du point de vue du processus suivi, ainsi que des acteurs qui ont participé, est important pour bien comprendre le choix des outils de construction de données et pour bien consolider l'analyse des données obtenues dans cette étude de cas. Nous finirons par présenter les contraintes méthodologiques que nous avons identifiées au long du travail sur le terrain.

6.1 La condition du chercheur, l'altérité et le langage

Tout au long de la recherche, un des principaux soucis était les biais d'information qui pouvaient apparaître durant la démarche. Notre bagage culturel et notre origine ethnique pouvaient être des barrières majeures pendant la construction de données sur le terrain; notre objectif étant rendre compte, sans trop les trahir, les représentations de la nature des personnes et des groupes sociaux.

Bien que notre **formation** principale soit en sciences de l'environnement, nous avons fait appel aux sciences sociales afin de compléter cette recherche. Or, nous avons une vision élargie des facteurs ayant une influence sur l'aménagement du territoire et des ressources. Les techniques utilisées, étant majoritairement qualitatives, sont courantes dans les sciences sociales.

Dans ce sens, l'observation participante, par exemple, a été une bonne méthode pour « apprendre de l'expérience » (*Whyte, 1984*) et pour s'impliquer dans la vie de ces communautés. Ça a été un long processus qui a débuté avec nos travaux de maîtrise (*Boya, 2004*).

D'un côté, le travail au Ministère de l'Environnement de Sao Tomé, nous a permis d'apprendre le fonctionnement, les priorités et les relations qui s'établissent dans le réseau de l'administration publique d'un pays en développement, presque totalement dépendante du financement international. D'un autre côté, le travail dans une ONG locale, *Step Up*, nous a permis d'être en contact direct avec les zones les plus paupérisées du pays, là où cette ONG mettait en place des projets d'assainissement d'eaux et d'éducation environnementale, entre d'autres. Nous avons été touchés par la difficile réalité de ces gens et par les problèmes et les enjeux auxquels les projets de coopération se voient confrontés sur le terrain. Ces deux travaux ont été la porte d'entrée à des informations et des connaissances à propos de situations que nous aurions difficilement pu obtenir autrement.

Toutes ces **expériences** nous ont permis de plonger rapidement dans le fonctionnement de la société sãotoméenne. Mais, il y a surtout deux expériences qui nous ont aidé à réaliser avec succès cette recherche : d'un côté, le fait d'habiter dans un quartier populaire (*Praia*

Francesa), où le rencontre quotidienne des gens était toujours une source d'information; d'un autre côté, le temps passé avec les communautés habitant près du parc, où la participation dans des événements et des activités quotidiennes nous a permis de cerner les pratiques courantes par rapport à la nature. Notre quotidien à São Tomé, pendant les deux séjours de quatre mois que nous avons réalisé, nous a finalement permis de plonger et de comprendre la logique de la société sãotoméenne.

Les **questions de genre**, très importantes pour les relations interpersonnelles dans une société où encore aujourd'hui la condition des femmes n'a pas atteint l'égalité avec les hommes, étaient, *a priori*, un handicap pour certaines entrevues. Le rôle des informateurs clés, qui nous ont accompagné et mené avec nous les enquêtes, et l'empathie qu'ils avaient avec les interviewés, nous ont beaucoup aidé, nous allons le voir un peu plus tard dans le présent chapitre.

Du même, notre **origine ethnique** pouvait représenter une barrière au transfert d'information. Mais, les longs séjours, les informateurs clés et les entrevues successives avec les acteurs ont minimisé ce possible biais d'information.

Dans ce sens, il est important de réfléchir sur les rôles et statuts particuliers que prend le chercheur au fait d'un objet d'enquête dont il fait partie. Inscrit dans son objet empirique, co-participant pour ainsi dire des dynamiques qu'il repère, le chercheur est présent à des situations sociales qui le situent, du point de vue des acteurs, dans une position spécifique (*Shinz, 2002*). À ce titre, il faut voir que les contenus empiriques des matériaux ne sont pas seulement construits par le chercheur, mais *co-construits* du fait des relations liant le chercheur à d'autres personnes.

Nous sommes d'accord avec N. Ramognino (1992) quand il affirme que :

« [...] l'enregistrement des données transforme et déforme la « réalité » sans que l'observateur ne puisse contrôler et maîtriser, sinon dans un déplacement de ses propres questions. » (Ramognino, 1992: 60).

Le travail de construction des données n'est jamais neutre, mais est toujours objet de contraintes situationnelles qui orientent ce travail suivant des préoccupations et des possibilités de lecture qui habitent l'observateur ou qui font pression sur lui. Ces déformations du réel, comme le réel lui-même, ne sont que diverses expressions d'une réalité qui est toujours relationnelle, c'est-à-dire que d'un point de vue méthodologique, il n'y a pas de *vraie* réalité, sauf si nous retombons dans l'essentialisme (Ramognino, 1992).

Cependant, il y a des vraies **relations sociales**, soit des expériences sociales produisant du sens socialement localisé et localisable (Todorov, 1982). Dit autrement, les « vérités » sont toujours relationnelles, c'est-à-dire relatives à un cadre d'énonciation, ce qui nous amène à qualifier le *retour* sur les matériaux construits comme le moment clé dans la construction de l'objet opératoire (Turcotte, 2006).

Le chercheur doit prendre du recul, réfléchir sur les observations quotidiennes, afin de guider les prochains pas à suivre, entrevues, déplacements ou pour simplement faire le point sur les matériaux obtenus. Le chercheur veut être à l'intérieur et à l'extérieur des situations, une dualité qui permet de comprendre que les données ne peuvent jamais être collectées, mais bien qu'il s'agit de matériaux *co-construits*, qui seront convertis en données suivant un travail de déconstruction des matériaux (Houle, 1987).

Du point de vue de la théorie d'Halbwachs (1968), les entretiens réalisés sont à situer comme des moments d'exploration des mémoires individuelles et collectives telles qu'il est possible de les solliciter à travers des histoires de vie, des récits de pratiques ou des entretiens thématiques.

Le langage, principal médiateur de la connaissance, est porteur de l'expérience du vivre collectif. Connaissance et expérience sont liées à travers la mémoire individuelle et collective, et ce sont les configurations empiriques de ces relations sociales qui témoignent au mieux de l'organisation du sociosymbolique. Lier l'expérience au langage renvoie ainsi à une appréciation sociologique du savoir du sens commun, des modèles concrets de connaissance qui appartiennent au vécu (Houle, 1987: 17).

Nous pouvons ainsi faire l'hypothèse qu'à travers les récits se donne à voir la structuration du vécu individuel, en même temps que les limites morphologiques des expériences vécues: les espaces-temps sociaux, les difficultés relationnelles, les valeurs, les normes, les règles, etc. qui sont opératoires et qui régissent ces relations avec les autres.

Il ne faudrait pas oublier que le chercheur est étranger aux différents groupes qu'il étudie, mais par l'observation participante ou les entretiens, il peut cerner l'articulation des rapports du groupe avec l'extérieur; le chercheur peut ainsi faire ressortir les spécificités des hiérarchies existantes, dans lesquelles il s'inscrit avec ces entrevues et observations³⁹.

Dans notre terrain, par exemple, le passé colonial et les hiérarchisations sociales dérivées ou renforcées, les altérités économiques sous-tendues par les origines du chercheur, la présence de nombreuses ONG et la figure du coopérant étranger, les attitudes des touristes, entre d'autres figures, renvoient à des localisations produites par les personnes pour situer le chercheur. Il faut les comprendre comme des déterminants qui orientent les contenus mis de l'avant par les interviewés lors d'une rencontre, soit l'insistance sur les conditions de pauvreté ou les besoins d'aide, mais aussi d'autres marqueurs de spécificité, dont la qualification des différences entre le chercheur et les interviewés ou entre ces derniers et d'autres groupes sociaux. Tous ces éléments permettent au chercheur, d'une part, de situer la perception qu'on se fait de lui, et d'autre part, au travers de cette relation d'altérité, provoquent l'explicitation par les personnes de la hiérarchisation des rapports sociaux intergroupaux et intragroupaux.

Toutefois, retournant aux réflexions initiales sur la condition du chercheur, le problème de l'altérité dans la *co-construction* des matériaux, relative aux situations des rencontres et aux

³⁹ Nous avons plusieurs exemples tirés de nos entrevues : Lors des premiers entretiens dans des familles habitant près du parc, les questions posées aux femmes étaient répondues par les hommes. Lorsque j'ai demandé pourquoi, l'homme répondait que seule la parole de l'homme comptait (explicitation des rapports et des hiérarchies de genre). Lors des entrevues dans les communautés, les gens demandaient tout d'abord si on était des employés gouvernementaux, car ils avaient peur de trop parler et perdre la concession de terrains (explicitation des rapports à l'Administration). Lors des entretiens collectifs, les gens nous demandaient de dire au gouvernement qu'ils respectaient les lois de chasse et de coupe d'arbres (explicitation des rapports politiques et de notre localisation comme gens influents). Lors de certains entretiens, les gens ne manquaient pas de souligner comment d'autres étrangers blancs étaient venus auparavant poser aussi des questions, mais comment ils avaient par la suite offert des vêtements, de l'argent ou des boissons (explicitation des rapports économiques et d'échange avec les étrangers)...

localisations des intervenants, est indépassable. L'un des dangers principaux est qu'en fonction de la position sociale qu'il s'est vu attribuer, on ne présente au chercheur que les aspects du réel qui sont signifiants du point de vue de cette position. Cependant, cette attribution sociale reçue par le chercheur peut devenir une clé méthodologique du point de vue des rapports sociaux à étudier (*Bazin, 2005: 165-83*). Le positionnement attribué n'est rien d'autre qu'une distance à franchir pour savoir comment appréhender l'objet empirique de la recherche⁴⁰. Dans ce sens, nous le verrons plus tard, les différents rôles que nous avons adoptés dans nos discours, nos démarches et nos interventions sur le terrain (coopérant d'une ONG, employée du Ministère, étudiant ou simplement ami curieux) nous ont amené à des situations particulières et à des relations sociales spécifiques avec les différents acteurs.

Il ne s'agit pas ici de valoriser les jeux de rôles comme stratégie dans les rencontres, mais plutôt d'en souligner une leçon de méthode (*Houle, 1989*). Dans ce sens, la reconstruction explicite de ce qu'était le rapport à l'autre sur le terrain, ne semble possible que dans une étape ultérieure à la construction des données elles-mêmes⁴¹. De même, le choix et le rôle assumés par les informateurs clé avec lesquels nous avons travaillé, forme part de cette méthode suivie sur le terrain. Il est aussi important d'en expliciter les règles.

6.2 Acteurs et informateurs clés

La recherche, l'identification et le choix des acteurs et des informateurs clés a été un des premiers pas du processus de construction de données. Tout d'abord, nous avons dû identifier les acteurs qui avaient un mot à dire sur l'aménagement du Parc naturel Obô (voir *figure 9*).

⁴⁰ L. Bazin (*Bazin, 2005*):165 développe cette idée en disant que les modalités relatives à l'inscription du chercheur dans des rapports sociaux qu'il étudie peuvent être le « révélateur qui permet de les appréhender et de les comprendre ».

⁴¹ En ce sens, F. Weber (*Weber, 1991*) souligne l'importance de la prise de notes et du journal de terrain, qui est une première construction et réduction de la réalité à partir de laquelle pourront être élaborées des données de recherche, en même temps que le journal permet de conserver les traces temporelles et cognitives de la démarche de compréhension du chercheur, tout en les situant dans les interactions avec le milieu.

Ensuite, nous avons fait un survol sociographique de la population sãotoméenne pour nous assurer de ne pas oublier des témoins importants dans les différents groupes sociaux qu'on peut y trouver. C'est cette démarche, suite à notre premier séjour sur le terrain, qui nous a permis d'identifier les *acteurs clé*, individuels et collectifs.

Il y a deux grands groupes différenciés d'**acteurs** autour l'aménagement du Parc : d'un côté, les décideurs, techniciens et planificateurs locaux (représentants des Ministères concernés et/ou élus locaux) et les représentants des ONG et de la coopération internationale. D'un autre côté, la population locale, habitant près du parc ou profitant de ressources offertes dans cet espace, incluant ici les opérateurs touristiques.

Les discours produits et la stratégie d'entrevue de ces deux grands groupes n'ont pas été les mêmes. Par exemple, pour certaines interviewés, dont les guérisseurs traditionnels, nous avons eu besoin d'un informateur clé-guide qui nous présentait, fait qui aidait à développer une empathie de l'interviewé envers nous.

Nous avons réalisé plusieurs entrevues avec les acteurs choisis, démarche spécialement importante avec les décideurs et planificateurs afin de les faire sortir du discours politique et de les amener vers un discours plus axé sur leur expérience personnelle; toujours avec l'objectif de mieux comprendre la représentation sociale de la nature qu'ils avaient.



Figure 9 : Acteurs, gestion et utilisation des ressources et de l'espace du Parc National Obô

Après le premier survol des groupes sociaux présents, nous avons identifié des informateurs clés, qui pourraient nous aider davantage dans la construction de données. Nous les avons interviewés plus profondément lors de notre deuxième séjour sur le terrain.

Un **informateur clé** est quelqu'un qui peut nous apporter des informations intéressantes parce qu'il a vécu dans des contextes différents et, par conséquent, il peut les comparer (différentes époques, lieux, professions, etc.). Il est aussi quelqu'un qui a une position, un rôle ou qui développe une activité sociale importante dans une communauté ou dans un des groupes sociaux de cette communauté.

Nous avons avec nous deux informateurs-guide clés. Le premier, Monsieur G., travaille pour le Ministère de l'Environnement; il fait partie du groupe d'ex-travailleurs du programme ECOFAC. Il a une petite plantation de cacao et il est aussi commerçant en ville, où il amène les produits de la plantation pour les vendre dans le marché central de São Tomé. Il appartient au groupe social des *forros* ou *filis de la terre*⁴². Il habite dans une plantation éloignée, mais il sous-loue une chambre en ville quelques jours par semaine. Il est un personnage haut en couleur et il méritait une thèse à lui seul.

Monsieur G. nous a introduits dans les valeurs, les pratiques, les normes et les coutumes des *forros*. Il est un grand connaisseur des pratiques traditionnelles de gestion des ressources, ainsi que des croyances reliées à la forêt et aux esprits. Son travail en tant que chauffeur du Ministère lui faisait rencontrer et connaître beaucoup des gens. Il était au courant de tout ce qui se passait. Il savait où trouver n'importe qui.

Mon deuxième informateur-guide, Monsieur A., habite en ville, dans le quartier populaire de Boa Morte. Il est artisan, président d'une association et commerçant, pour citer seulement quelques uns des nombreux travaux quotidiens que l'occupent. Il a une grande connaissance des enjeux, des problèmes et des événements politico-économiques et sociaux de la ville. Il est plus jeune que Monsieur G., mais il n'est pas moins connu par la population locale.

⁴² Nom habituel pour désigner aux *forros*. Le chapitre IX présente avec un peu plus de détail les différents groupes sociaux rencontrés à São Tomé.

Tous les deux nous ont accompagnés et aidés dans des moments différents de la recherche. Ils nous ont conseillés, donnés des informations et introduit à d'autres acteurs que nous avons interviewés.

6.3 La démarche de recherche

Notre démarche de recherche est structurée en huit étapes (voir *figure 10*): (1) la définition et la mise en contexte de la problématique de recherche, (2) la recherche documentaire et l'état des lieux, (3) la définition du cadre théorique de la recherche, (4) le choix de la zone d'étude, (5) la définition des méthodes et des outils de construction des données sur le terrain, (6) la construction des données, (7) la synthèse, le traitement et l'analyse des données et (8) la production des résultats.

Ces étapes ne sont pas forcément chronologiques. Au contraire, elles s'imbriquent les unes aux autres au fur et à mesure que nous progressons dans la recherche. Le déroulement de la recherche a demandé un va-et-vient constant entre les étapes.

Les chapitres précédents ont montré les premières étapes de cette recherche. Plus tard dans le présent travail nous allons développer la description du choix de la zone d'étude, ainsi que les principales caractéristiques qui la définissent. Notre objectif ici est seulement de rendre explicites les méthodes et les outils de construction et d'analyse des données que nous avons utilisés, et de partager les enjeux de la traduction des données construites.

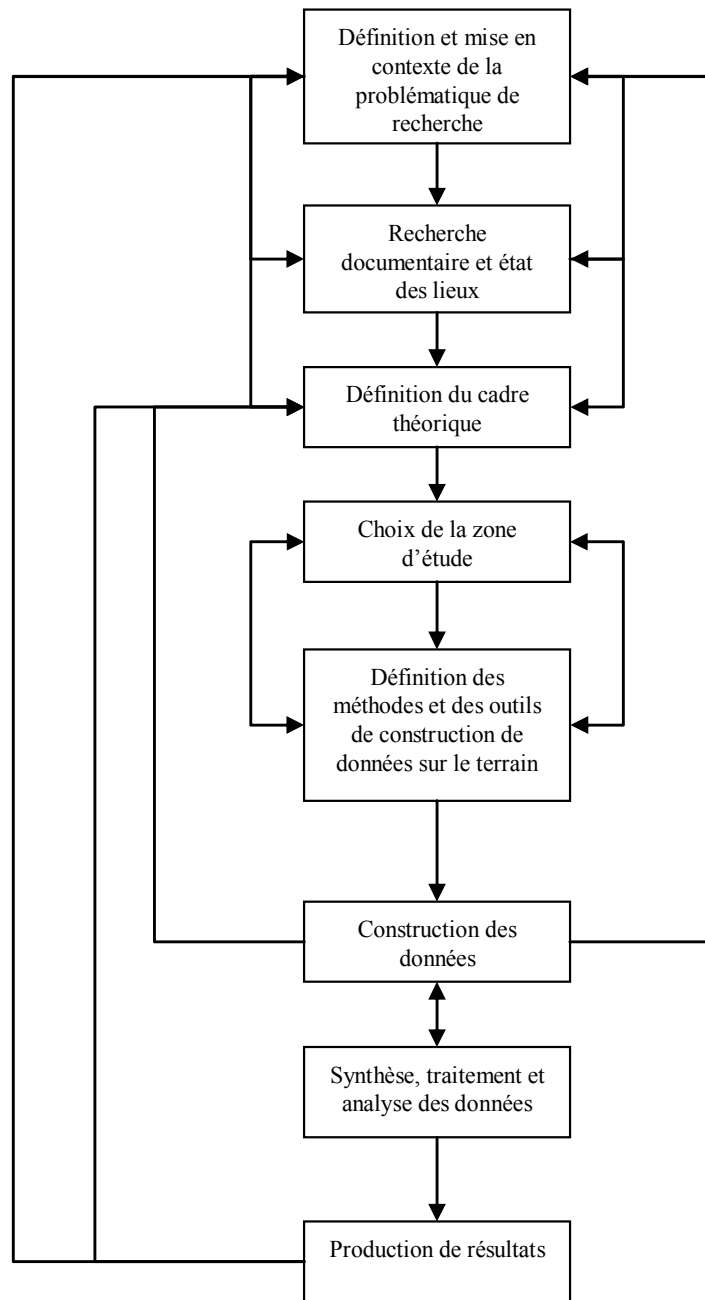


Figure 10 : Étapes de la recherche

6.4 Outils pour la construction des données

Pour saisir la pluralité des situations sociales du terrain et avoir une vision sociographique élargie du contexte de la recherche, tout d'abord nous avons adopté une stratégie de déplacement dans une pluralité de lieux d'observations et d'entretiens. Nous visons ici les divers espaces de pratiques (bureaux administratifs, marché, plantations, etc.), mais aussi les diverses expériences vécues par une même personne, ceci étant légitimé par la théorie de la mémoire sociale (*Halbwachs, 1968*).

Cette compilation de matériaux provenant de plusieurs localités sociales nous permettra, au moment de la description, de croiser différentes versions du *réel*. Nous pourrons ainsi identifier les lignes fortes ou les répétitions et ouvrir la recherche à la représentativité sociographique.

Le principal enjeu était justement de réussir à se donner accès à cette pluralité de perspectives et de lieux sociaux du terrain, pour après trianguler les contenus. Le chercheur est ici dans une constante relation d'altérité, qui n'est pas toujours la même, fait qui lui permet d'élargir sa confiance en la valeur des opérations de construction des données due à cette pluralité de situations communicationnelles auxquelles il a participé.

Les principaux outils pour la construction de données sont la revue littéraire, les différents types d'entretiens, les questionnaires d'évocation de l'idée de nature, les dessins des enfants sur l'idée de nature et les observations, directes et indirectes.

6.4.1 Revue littéraire

Il s'agit d'une première mise en contexte pour notre étude de cas général. Celle-ci est basée sur la réalisation d'une revue de presse, de documents officiels et non-officiels et de littérature existante sur les différents aspects qui ont une influence sur le rapport à la nature des Sãotoméens. Ainsi, par exemple, le fablier saotoméen (*Massa, 1984*) est une source de données directe pour connaître les représentations sociales de la nature; de son côté, la Stratégie nationale de conservation de la biodiversité (*Ministère de l'Environnement*

RDSTP., 2002) et d'autres documents officiels en relation avec la gestion des ressources naturelles (*Direção de Pecuaria, 2003*), peuvent nous donner des informations sur la philosophie, l'état de conservation et les priorités d'action du gouvernement sur l'environnement.

Cette revue littéraire a été aussi un recueil d'informations générales qui a porté sur les événements antérieurs et majeurs, significatifs pour la compréhension des relations entre les communautés proches au Parc, leur espace et leurs ressources (*Eyzaguirre, 1986; Hodges and Newitt, 1988; Eyzaguirre, 1989; Sequeira, 1994; Frynas, 2003; Rocha Brito, 2004*).

Nous avons fait aussi un suivi des informations et des débats autour de l'environnement et de l'actualité sociale, politique et économique du pays, produits dans le cadre du principal groupe de discussion de São Tomé sur Internet⁴³.

6.4.2 Entretiens

Les entrevues sont une des nos principales sources de données. Les entretiens avec les acteurs clés, préalablement identifiés, étaient semi-ouverts ou semi-structurés (sur un thème particulier ou général, plus connu comme récit de pratiques sociales) et sous forme de récits de vie. L'objectif était ici de mieux comprendre les logiques d'action quotidiennes ainsi que leur rapport à la nature, du point de vue des représentations aussi bien que des pratiques d'aménagement des espaces et des ressources.

Dans ce sens, l'analyse des **histoires de vie** (aussi appelé *récit de vie* ou *autobiographie*) et des pratiques sociales, est un outil de connaissance. Son intérêt essentiel tient au fait que l'histoire d'une vie, est à la fois celle d'un individu aussi bien que celle de la société à travers le point de vue de cet individu. La qualité méthodologique tient au fait qu'elle peut nous être livrée dans des conditions de relative simplicité, telle qu'il soit plus facile de saisir notre objet (*Houle, 1979*), c'est-à-dire de saisir les fondements sociologiques d'une telle histoire susceptibles de l'expliquer de ce point de vue.

⁴³ <http://uk.groups.yahoo.com/group/saotome/>

Ici, l'informateur est le principe actif du processus de communication. Il aborde les sujets dans l'ordre qui lui convient, pour des durées variables, avec comme thème son expérience de vie. Il faut considérer que, dans ce genre d'entrevues, le point de vue de la personne interviewée demeure le plus important, déterminant pour l'objet d'étude, représentatif sociologiquement. Il permet de définir « *le rapport au monde établi dans cette société, et d'identifier la nature du contrôle exercé par l'homme sur cet univers, au fondement de la connaissance dans cette société et des rapports sociaux qui en sont constitutifs* » (Houle, 1979: 131). Le principal enjeu sera donc de ne pas trahir ce point de vue.

Les récits de vie enregistrés sont des entrevues individuelles sur la vie quotidienne de différentes personnes vivant dans la communauté objet d'étude. L'objectif est de connaître le rapport à la nature des différents interviewés à travers du récit de leurs activités. La forme « récit de vie » nous permettra de mieux cerner les aspects spatio-temporels et sociologiques de la vie dans la communauté, ainsi que les facteurs ou les événements qui ont eu ou qui peuvent avoir une influence sur les pratiques d'aménagement existantes. Pour cela, nous avons essayé de faire ressortir au long des entrevues les dimensions suivantes :

- La vie dans les plantations avant l'indépendance.
- La reconversion des plantations.
- La vie dans les plantations aujourd'hui.
- La nature du travail.
- Les principales pratiques d'aménagement.
- Les relations sociales de production.
- La problématique, les contraintes et les menaces perçues.

Les personnes interviewées étaient des travailleurs d'une plantation, des chasseurs, des guides touristiques du parc, des guérisseurs traditionnels, des petits agriculteurs ou des

vendeurs dans le marché, femmes et hommes indistinctement. Nous avons cerné les informateurs qui pouvaient nous apporter un regard temporel (ils ont vécu dans la communauté avant et après l'indépendance et la reconversion) ou spatial (ils ont vécu dans la communauté et ailleurs, en ville ou dans une autre plantation), de ce quotidien des plantations.

Ce type d'entrevue permet de bien observer l'articulation des composantes de la vie sociale et de sa représentation. Nous obtiendrons des informations sur la mémoire individuelle. Le principal inconvénient est que le traitement sociologique des informations a été beaucoup plus long à faire.

Le deuxième type d'**entrevues** est celle **à structure ouverte sur un thème particulier**, aussi appelée entrevue semi-directive ou structurée. L'entretien est orienté par le chercheur afin, à la fois, de couvrir les différents aspects du schéma d'entrevue et de conserver la linéarité du discours du locuteur. La forme des interventions est très variée (des interventions visant la remémoration de la personne et, quelquefois, des questions plus précises). La procédure est similaire au dialogue dans la vie quotidienne, avec une liste de contrôle des thèmes abordés. Les informations que nous avons collectées sont du type factuel et perceptif.

Ces entretiens étaient destinés à mettre en lumière les conditions de vie des populations, leurs perceptions individuelles et leurs opinions quant aux problèmes posés. Les entretiens ont été réalisés suivant une série de thèmes recoupant nos objectifs de recherche. Les entretiens semi-structurés nous permettent d'aller plus en profondeur dans l'analyse du problème.

Les entrevues réalisées du côté des groupes d'acteurs institutionnels (voir *figure 11*), étaient des entrevues individuelles sur la problématique environnementale du pays et sur les défis de la gestion et de l'aménagement du Parc naturel Obô. Nous avons voulu connaître ici les intérêts et les priorités des différentes institutions et organisations directement impliquées dans l'aménagement de l'aire protégée.

Outre leur adaptation aux processus et aux représentations que nous cherchons à cerner, le choix des entretiens individuels comme outil de recherche est légitimé par leur capacité à permettre une appréhension en profondeur et une compréhension des conduites sociales selon la perspective des acteurs sociaux (Poupart, 1998).

- État (représentants techniques et/ou politiques) :
 - Secrétariat pour l’environnement
 - Direction des forêts
 - Direction d’agriculture et développement rural
 - Direction de l’élevage des bestiaux
 - Direction de tourisme
 - Garde côtière

- Internationales :
 - Nations Unies (PNUE/PNUD)
 - Organisation de coopération pour l’environnement et le développement rural
 - Step Up (Sao Tomé e Príncipe Union for Promotion)
 - MARAPA (Mar Ambiente e Pesca Artesanal)
 - ECO

- Locales :
 - Élus locaux
 - Directeurs des plantations/entreprises agricoles
 - Associations : Monte Pico, petits agriculteurs, guides du parc, chasseurs, artistes

- Autres :
 - Opérateurs touristiques : Navetur-Equateur et Mistral Voyages
 - FENAPA/STP (Fédération Nationale de Petits Agriculteurs de STP).

Figure 11 : Groupes d’acteurs institutionnels interviewés

Troisièmement, nous avons effectué des entrevues libres sur un thème en général, aussi appelées **récits de pratiques sociales**. Ici, l'informateur est le principe actif du processus de communication. Il aborde les sujets dans l'ordre qui lui convient, pour des durées variables, dans le cadre d'un thème. Les interventions seront sous forme de remémoration et de synthèse. Les types d'information obtenus seront des événements et des représentations sociales d'une activité. Ce type d'entrevue a l'avantage d'être exploratoire.

Ce sont donc des entrevues individuelles sur différents aspects des pratiques d'aménagement existantes dans les écosystèmes des plantations. Il s'agit de connaître, à travers l'expérience personnelle des interviewés, le rapport à la nature qu'une personne développe selon leur profession. Nous avons interviewé à plusieurs reprises des personnes travaillant dans une plantation, des chasseurs, des guides touristiques du parc, des guérisseurs traditionnels, des petits agriculteurs ou des travailleurs d'une organisation de coopération.

Les principaux aspects que nous avons fait ressortir au long de l'entrevue sont les suivants :

- Les **forces productives**, comprenant les différents moyens de gestion, de production et/ou d'utilisation des ressources naturelles. Il s'agit de voir : les outils, les techniques et les pratiques d'aménagement des différents écosystèmes; les principales espèces utilisées; les principales habilités et connaissances nécessaires à la gestion, la production et/ou l'utilisation des ressources naturelles.
- Les **rapports de production**, visant l'étude des relations sociales dans la gestion, la production et/ou l'utilisation des ressources naturelles. Nous avons regardé : les relations entre les différents acteurs; les relations entre les différents acteurs et les ressources naturelles; les rapports de genre, de parenté et d'âge dans les pratiques de gestion.
- La **problématique reliée aux pratiques existantes**, visant à cerner d'un côté, les principales menaces (intrinsèques et extrinsèques à la population locale) pour les différents écosystèmes et, d'un autre côté, les possibilités d'amélioration de la

situation actuelle (individuelle et communautaire), au niveau social, écologique, économique et spirituel-culturel.

Ces trois différents types d'entretiens individuels ont été réalisés suivant une série de thèmes recoupant nos objectifs de recherche. Lors de ces entretiens, il y a un dialogue direct entre la personne interviewée et nous. Cependant, pour certains interviewés il y avait une troisième personne, un informateur clé qui nous aidait à accéder à ces personnes. C'est le cas des entrevues réalisées à quelques guérisseurs traditionnels.

Finalement, les **entretiens de groupe**, ou *groupe focus*, en tant que techniques de construction de données qualitatives, se révèlent d'une grande fécondité pour l'étude des représentations sociales de la nature, ainsi que des opinions et des perceptions à propos d'un phénomène sociogéographique déterminé (*Morgan, 1988; Morgan and Krueger, 1997*). Ils présentent également des atouts pour l'exploration des normes et la saisie des motivations d'un groupe, et en conséquence, pour comprendre le pourquoi des actions et des choix effectués (*Deslauriers, 1987; Mucchielli, 1991*).

Ressemblant aux débats typiques dans le quotidien des sociétés africaines qui visent l'émergence de toutes les opinions, les entretiens de groupe ont constitué à ce titre une authentique technique de recherche permettant le recueil des perceptions, des besoins, des intérêts, des avis et des choix des acteurs rencontrés, ainsi que leurs attitudes par rapport à la nature et à la gestion des ressources et du territoire autour du Parc naturel Obô.

Ces réunions collectives sur le terrain nous ont permis d'aborder la problématique autour de la gestion du parc; nous avons parlé aussi des besoins des communautés. Dans ce type d'entretiens, la capacité collective de réflexion est exercée; elle permet de confronter les différentes opinions des participants. Ces entretiens nous ont permis, à partir des opinions qui se dégagent à l'issue des débats, d'apprécier les connaissances, les réactions, les choix, les actions et les besoins des acteurs, d'identifier et de décrire les principales formes de représentation sociale de la nature ainsi que les pratiques d'aménagement existantes. Nous avons vu dans quelle mesure est possible d'impliquer la population dans la mise en œuvre des stratégies de gestion du parc.

Avec ce type d'entretiens collectifs, nous avons pu faire le retour sur les données construites, vérifier nos conclusions sur les représentations avec la population locale et clore ainsi le processus de *co-construction* de données.

6.4.3 Questionnaire d'évocation de l'idée de nature

Ce questionnaire a l'objectif de cerner les éléments centraux (noyau) de l'idée de nature, selon les principes de la théorie des représentations sociales (*Flament, 1989; Jodelet, 1989; Abric, 2003*). Il s'agit de demander aux gens d'évoquer l'idée qu'ils ont de la nature avec trois simples mots ou expressions afin de voir quels sont les éléments qui se répètent et qui constituent une partie principale dans cette représentation.

La formule est très simple :

« Dites-moi trois mots ou expressions que le mot « nature » vous inspire ».

Nous avons effectué un test préalable aux enquêtes de terrain afin de voir les potentialités de cette méthode pour donner réponse à nos objectifs de recherche. Ces premiers résultats nous ont permis de bien cerner l'énoncé de départ afin d'évoquer cette idée de nature.

Dans ce même sens, parallèlement à l'évocation de l'idée de nature, nous avons demandé aux interviewés de répéter le même test avec les mots « forêt » et « plantation », afin de trouver des différences entre ces trois représentations. La caractérisation des répondants selon le genre, l'âge, l'origine ethnique et le métier nous a permis de comprendre les différences existantes entre différents groupes sociaux, ainsi qu'au sein d'un même groupe.

Nous avons réalisé cet exercice avec les membres de l'association locale d'artistes et artisans *Picapão*, ainsi qu'avec les étudiants du dernier cours de l'école primaire de la communauté de Monte Café. Pour ces deux groupes, la question d'évocation a été complétée avec d'autres exercices afin de mieux cerner leur perception de la nature. Du côté des artistes et des artisans, nous avons demandé aussi de nous montrer leur œuvre

préférée (faite par eux-mêmes) et de justifier la réponse. Cela nous a permis de voir quelle est la thématique préférée dans ces représentations artistiques. Du côté des étudiants, nous avons demandé de compléter l'exercice avec le dessin de la nature et avec les réponses à un petit questionnaire.

6.4.4 Questionnaires et dessins des enfants

Les enfants des communautés proches au parc ont été identifiés comme un groupe social différencié. Le contact et la représentation qu'ils ont de la nature (espace et ressources) méritaient d'être étudiés davantage.

La production d'un guide environnemental sur la conservation de la forêt tropicale, en forme de livre de jeux pour enfants, était un des projets de l'ONG locale StepUp où nous avons collaboré très activement⁴⁴. Le test de ce guide nous a permis la découverte de la représentation de la nature, avec le dessin, des enfants de l'école primaire de Monte Café. Cette école aberge des enfants entre 6 et 13 ans qui habitent dans les communautés les plus proches au Parc naturel Obô.

Ces dessins de « la nature » ont été complétés avec un questionnaire d'attitude envers le travail dans la communauté et les perspectives de futur de ces enfants (voir *figure 12*). Ce questionnaire a été préalablement testé dans un groupe réduit d'enfants habitant en ville, dans notre même quartier, *Praia Francesa*.

⁴⁴ <http://www.stepup.st/>

Nom :	_____			
Âge :	_____			
Résidence :	_____			
Profession du père :	_____			
Profession de la mère :	_____			
1. Écris 3 mots en relation au mot NATURE				
-	_____			
-	_____			
-	_____			
2. Écris 3 mots en relation au mot FORET				
-	_____			
-	_____			
-	_____			
3. Es-tu d'accord avec cette phrase? DANS LE FUTUR JE TRAVAILLERAI DANS MA COMMUNAUTÉ				
Très d'accord	Un peu d'accord	D'accord	Peu d'accord	En désaccord
Pour quoi? _____				

En quoi t'aimerais travailler? _____				

Figure 12 : Questionnaire aux enfants de l'école de Monte Café.

6.4.5 Observations

Du côté des techniques de construction de données, le potentiel de l'observation participante, une méthode caractéristique des études ethnographiques, se trouve dans la capacité de nous permettre de placer les individus dans un contexte de groupe et d'avoir ainsi une image plus réaliste des dynamiques des individus et des comportements collectifs (Whyte, 1984:26).

Dans l'**observation participante**, les données renvoient à l'implication du chercheur lui-même. En effet, notre terrain d'étude a fait l'objet d'une mémoire de maîtrise et d'un stage professionnel, du côté académique, et d'un bénévolat dans une ONG du côté social. Ce sont des occasions de collecter l'information où nous-mêmes, en tant que chercheur, sommes devenus un acteur de plus. La résidence dans un quartier populaire et le temps passé dans les communautés proches au Parc, nous ont permis d'observer et de partager le quotidien avec les Sãotoméens.

D'un autre côté, les données issues de la technique d'**observation directe** ont été collectées sur le terrain, avec des notes personnelles, des photographies et/ou des vidéos. L'objectif était de voir les principaux « acteurs » en action, dans des situations précises. Cette technique est un complément aux entrevues sous forme de récits de pratiques.

Finalement, nous devons parler aussi d'observation d'**objets physiques**. Ce dernier type d'information est aussi lié aux observations sur le terrain. Cependant, et à différence de l'observation directe, plus que les « acteurs », nous cherchons des objets, des interventions, des aménagements spécifiques que matérialisent les logiques représentatives des acteurs. L'analyse de cartes ou les inventaires d'espèces appartiennent à ce type de données.

6.5 La recherche de terrain

Notre recherche sur le terrain a duré presque neuf mois. Le premier séjour était de mai 2003 à octobre 2003. Pendant cette période, nous avons réalisé la construction de données afin de rédiger notre mémoire de maîtrise (*Boya, 2004*). C'était aussi notre premier contact avec le pays.

Le deuxième séjour, pendant lequel nous avons réalisé le travail de terrain pour la présente recherche, s'est déroulé de septembre 2006 jusqu'à janvier 2007. Il faut dire que la problématique de recherche de ce deuxième séjour était inspirée et développée à partir des résultats de la première recherche sur le terrain.

Entre les deux séjours, il y a eu une période de construction de la problématique et de discussions avec nos directeurs de thèse pour discuter de l'avancement du projet et bien justifier nos options de recherche.

6.5.1 Premier séjour : stage et mémoire de maîtrise

Le projet de cette thèse a pour origine une expérience de quatre mois à São Tomé et Príncipe, dans le cadre d'une recherche-action financé par l'AUF. Cette recherche, sous forme de stage de formation pratique, visait à établir les bases pour la future application de la Loi sur la Chasse du pays (Boya, 2004). Pour cela, le projet de recherche était conçu de manière participative, on travaillait en collaboration avec les étudiants de dernière année de l'Institut Supérieur Polytechnique (ISP) de São Tomé et en partenariat direct avec les chasseurs du pays et leurs familles.

Le stage de formation pratique au sein du Ministère de l'Environnement, Aménagement du territoire et Conservation de la nature de São Tomé et Príncipe qui donnait sens au mémoire, était complété avec le travail volontaire dans une ONG socio-environnementale locale, Step Up.

Toutes ces expériences nous ont permis de plonger rapidement dans le fonctionnement de la société sãotoméenne. Comme la plupart des pays africains, São Tomé et Príncipe a eu un long période de domination coloniale, après l'expansion européenne vers l'Atlantique. Cet archipel a eu un rôle très important dans l'histoire du sucre, du cacao et du café, avec des périodes de prospérité et de déclin. Ces cultures marquent l'histoire, la culture et la physionomie actuelle du pays. Le système de plantations et l'esclavage sont à la base de la création d'une société multiethnique de nature créole qui présente différentes formes d'interaction avec la nature (les plantations, les petits jardins familiaux, la chasse, la pêche et la cueillette, les forêts et les sites sacrés, etc.).

Les relations de genre et d'âge qui étaient préétablies, les traditions, les croyances et les histoires de vie des gens avec qui nous partageons notre quotidien ainsi que nos recherches sur la chasse, les difficultés quotidiennes et les relations de solidarité et de fraternité que les

Sãotoméens avaient, nous ont surpris jusqu'au point de nous interroger sur le rapport qu'ils avaient entre eux et avec la nature. C'était l'origine de cette thèse.

Avec le mémoire de maîtrise, nous avons pu conclure que les ressources naturelles de la faune sauvage jouent un rôle important dans l'économie, la qualité de vie et le système de croyances des populations locales de São Tomé. Ces ressources contribuent aussi à la sécurité alimentaire du pays (Boya, 2004).

6.5.2 Démarrage de la deuxième recherche de terrain

Notre arrivée pour le premier séjour à São Tomé coïncidait avec la fin de la troisième phase du programme ECOFAC (*Conservation des Écosystèmes Forestiers en Afrique Centrale*) de l'Union Européenne. Le financement allait s'arrêter et le Parc Naturel Obô, récemment créée, devait se gérer localement, sans l'aide européenne.

De plus, l'imminent début d'exploitation des ressources pétrolières découvertes pourrait être un facteur de changement social, économique et écologique important. De retour à Montréal, il nous semblait très intéressant de suivre comment le pays allait mettre en place des stratégies de développement (lutte contre la pauvreté, éducation et santé) avec les revenus provenant de l'exploitation pétrolière, tout en conservant leur richesse paysagère, biologique et culturelle.

Après avoir fini le mémoire, nous avons compris que les stratégies de conservation qu'il fallait appliquer par volonté politique ne respectaient pas les besoins, les croyances et les traditions locales, peut-être parce que nous ne les connaissions pas assez, peut-être parce que les composantes biologiques de la conservation et la démarche technoscientifique étaient beaucoup plus importantes et présentes que les composantes plutôt culturelles ou sociales.

Avant d'aller une deuxième fois sur le terrain, nous avons eu des rencontres régulières avec nos directeurs de thèse pour discuter de l'avancement du projet et justifier nos orientations de recherche. Une fois sur le terrain, nous avons rétabli les contacts avec nos proches

collaborateurs, les experts dans le domaine pour recueillir leurs avis, échanger avec eux et confronter nos positions.

Ce deuxième séjour, s'est déroulé de septembre 2006 à janvier 2007. Bien que nous ayons utilisé une grande partie des données construites pendant le premier séjour, la plupart des opérations de *co-construction* des données se sont développées dans cette période.

Cette deuxième phase a eu quatre étapes.

1. Prise de contact et réunions avec nos correspondants et personnes-ressource dans les ministères, notamment celui de l'Environnement, les Directions Générales des forêts, de l'agriculture et la pêche, du tourisme, des collectivités locales, dans les organisations internationales, telles les UN ou le FFEM, les ONG socio-environnementales, les centres de statistique et de recherche, la bibliothèque nationale, etc.
2. Premier séjour, de nature exploratoire, dans le Parc naturel Obô. Nous avons validé la problématique de recherche, définit la zone d'étude et les villages (plantations et dépendances) à visiter, rencontré des gens, identifié des acteurs clés à interviewer et planifié le deuxième séjour avec les méthodes de construction de données choisies. Pendant cette étape nous avons démarré un projet d'éducation environnementale avec l'ONG Step Up, à l'école primaire de Monte Café.
3. Deuxième séjour dans le Parc naturel Obô pour la co-construction de données, au travers d'entretiens individuels et collectifs, d'observation participante, d'évocations de l'idée de nature et les dessins d'enfants.
4. Troisième séjour dans le Parc naturel Obô pour la restitution et la validation des données recueillies lors des séjours précédents. Nous avons organisé des *focus group* pour la validation des données par les acteurs.

Les premières discussions que nous avons eues avec nos correspondants et personnes-ressource nous ont confortés dans l'idée que la gestion des ressources naturelles dans le Parc naturel Obô pose problème. La présence de nombreux acteurs, administration forestière, administration agricole, élus locaux, projets, ONG, populations locales,

exploitants privés, suppose l'existence d'une pluralité d'intérêts différents et divergents. L'avis des acteurs oscille dès lors entre la nécessité de la conservation des ressources et leur utilisation par les populations pour assurer leur survie et leur stabilité alimentaire. Les ressources naturelles constituent les bases de l'économie locale, mais aussi jouent un rôle important dans le bien-être spirituel et dans l'identification culturelle des populations. La principale difficulté des populations habitant près du parc concerne les contraintes liées à l'utilisation des ressources naturelles, l'appropriation des espaces et la pratique de certaines activités, a priori interdites dans la législation environnementale mais courantes pour la population locale (chasse, collecte, pratiques religieuses en forêt, etc.).

Après ces premières entrevues en ville, nous avons tiré comme conclusion qu'il était nécessaire de revoir les stratégies de conservation de la biodiversité dans le parc, car elles n'avaient pas intégré les intérêts et les besoins des riverains. Les représentations sociales locales de la nature n'étaient pas parfaitement en correspondance avec les discours officiels de conservation de la biodiversité.

Il fallait donc privilégier d'un côté, une gestion adaptative au contexte et participative dans cet espace et, d'un autre côté, de concilier le souci de protection des autorités locales avec celui d'une utilisation judicieuse des ressources naturelles qui ne coupe pas les pratiques socioculturelles locales existantes.

Au sortir de nos premières séances de discussion avec nos collaborateurs nous avons planifié les grandes étapes du travail sur le terrain, les rencontres de d'autres acteurs clé et les séjours dans le parc.

Dans les institutions gouvernementales, nous avons eu des réunions de travail avec les autorités responsables des dossiers relatifs à la gestion des ressources et la gouvernance territoriale de la zone du parc. Au total, nous avons tenu une quinzaine de réunions d'une durée variable, d'une moyenne de 1h chacune pour faire le tour de la question et pour élucider la représentation sociale de la nature des dirigeants politiques et des techniciens de l'administration publique. Nous avons ainsi rencontré, un minimum de deux fois chacun, le Directeur général des forêts et deux techniciens du département, le Secrétaire général pour l'environnement et six des techniciens travaillant dans son cabinet, le responsable national

du programme ECOFAC, le Directeur général d'agriculture, le Directeur général de tourisme, le Directeur général d'élevage, et le Ministre d'agriculture, élevage et pêche. Nous avons aussi rencontré le Directeur général de la garde côtière et le responsable du programme environnement de la délégation du PNUD à São Tomé.

Le fait de planifier plusieurs entrevues avec chacun des interviewés cités avait l'objectif de passer d'un discours officiel sur la conservation de la biodiversité et sur les besoins du pays, exposé lors des premiers rencontres, au récit de pratiques, d'expériences personnelles et de représentations liées à la nature, à la forêt et aux plantations. Avec la récurrence et l'empathie nous avons pu dépasser les discours politico-administratifs officiels.

Toujours en ville, nous avons rencontré aussi des entrepreneurs touristiques privés, le Président de la Fédération Nationale de Petits Agriculteurs (FENAPA) et plusieurs membres de cette fédération, les Directeurs de plusieurs ONG socio-environnementales, techniciens et responsables de la coopération internationale du Portugal, de l'Espagne, de la France et du China-Taiwan.

Parallèlement, nous avons consulté les textes relatifs à l'environnement qui étaient disponibles sur place. Vu le temps et les moyens limités dont nous disposions, nous avons privilégié les textes relatifs à l'environnement dans sa globalité, à la gestion forestière et foncière et aux pratiques et représentations de la relation entre les habitants de São Tomé et la nature. Nous avons consulté les références juridiques nationales, lois et décrets administratifs, relatives à l'environnement et à la gestion du parc que sont, entre autres, la Stratégie Nationale pour la Conservation de la Diversité Biologique, la Loi de Bases de l'Environnement, la Loi de Conservation de la Faune, la Flore et des Aires Protégées, la Loi des Forêts, le Règlement sur la chasse et les Décrets de création des parcs naturels Ôbo à São Tomé et à Príncipe (voir *Annexes*).

Finalement, nous avons eu accès aux instruments nationaux de planification stratégique dans le domaine de l'environnement et des ressources naturelles. Il s'agit du Plan national d'action pour l'environnement, du Plan d'action forestier, du Plan de développement des communautés rurales et du Programme d'action sur la diversité biologique (*Ministère de l'Environnement RDSTP., 2002*).

À côté de ce travail, les promenades et les rencontres fortuites en ville ont été aussi source d'information. La dynamique du marché centrale de São Tomé, avec les produits provenant de l'intérieur du pays, les rôles et les droits des vendeurs et des acheteurs, la vie, les rumeurs et les histoires quotidiennes, nous ont amené au rencontre de plusieurs de nos futurs interviewés. Notre déplacement quotidien dans le marché avait l'objectif de comprendre la logique de fonctionnement, ainsi que l'origine des produits qu'on pouvait y trouver et des vendeurs et vendeuses qui les offraient sur place. Le bois, le charbon végétal, la viande de chasse, les plantes et les écorces avec propriétés thérapeutiques et médicinales, et les fruits provenant de l'haute forêt étaient nos priorités.

Dans le marché, nous avons fréquenté le petit restaurant de Madame T., capverdienne d'origine. Il est un lieu de rencontre où toutes les nouvelles sociales de la ville pouvaient s'apprendre et se commenter. C'est assez rare de rencontrer « des blancs » qui vont déjeuner là. Au début les clients étaient surpris par notre présence, mais, après des longues conversations avec Madame T. les gens se sont habitués. La principale contrainte pour pouvoir participer dans les conversations était la langue. Nous ne comprenions pas le *forro*⁴⁵, utilisé habituellement pour les échanges quotidiens dans des situations peu formelles.

Nous avons continué à visiter le marché et à échanger avec les gens jusqu'à la fin de notre séjour sur l'île. C'est ainsi que nous avons pu apprendre le fonctionnement des échanges dans ce pôle de rencontre socioéconomique.

6.5.3 Première visite exploratoire dans le Parc

La courte distance entre le parc et la ville, la disponibilité d'un véhicule et les difficiles conditions de survie en forêt nous ont fait opter pour le déplacement quotidien dans la zone de Monte Café. Nous y allions 4 jours par semaine, avec le transport des travailleurs du

⁴⁵ *Forro* est le nom qui désigne le dialecte créole parlé à Sao Tomé. Il n'y a d'autres, dont la langue *ngola* ou le *moncó* de Principe.

Jardin botanique de *Bom Sucesso*, porte d'entrée du parc Obô, pour rester là toute la journée, du lever au coucher du soleil.

La première visite dans la zone d'étude a eu pour objet les prises de contacts avec les principaux acteurs et groupes d'acteurs sociaux afin de valider la problématique de recherche.

Nous avons passé du temps avec les travailleurs du jardin botanique, les guides touristiques et les agriculteurs de la zone. C'étaient des rencontres informelles, des connaissances parfois fortuites des gens qui fréquentaient la zone du parc. Cela nous a permis d'un côté, d'identifier les usagers de cet espace et, d'un autre côté, voir les logiques de gestion et d'utilisation existantes, sous les différents points de vue des gens rencontrés.

La grande dispersion de la population du district sur le territoire (il y a près d'une vingtaine de dépendances seulement à la zone de *Monte Café*) posait, *a priori*, des problèmes méthodologiques et de temps, à cause des déplacements à des endroits difficiles d'accès. Ce n'est qu'après quelques jours que nous avons remarqué que les mouvements de personnes et de ressources allaient des dépendances vers un centre, le village de *Monte Café*. Les réunions communautaires, les activités ou les fêtes locales avaient toutes souvent cet endroit comme lieu de célébration.

Du même, la porte d'entrée du parc naturel Obô était à *Bom Sucesso*. Les agriculteurs (il y a une haute concentration dans cette zone), chasseurs, médecins traditionnels, les touristes et d'autres usagers de la forêt passaient et s'arrêtaient souvent là avant de visiter *Lagõa Amelia* ou de commencer la difficile ascension au *Pico de São Tomé*.

Nous avons visité d'autres plantations, notamment *Bombaim*, à l'est de l'île, *Porto Alegre*, au sud, ou *Santa Caterina*, à l'ouest. Le rencontre des riverains et quelques entrevues informelles, nous a amené à choisir la zone de *Monte Café - Bom Sucesso* comme étude de cas spécifique. Après quelques entretiens nous avons compris que les pratiques traditionnelles de rapport à la nature étaient similaires. C'était méthodologiquement plus simple et plus effectif de nous concentrer sur une communauté, et l'étudier en profondeur, que pérégriner dans des nombreuses plantations.

Nous avons identifié des gens à interviewer parmi les riverains et les habitués de la zone. L'objectif était ici de survoler les différents groupes sociaux et, à l'intérieur de ces groupes, cerner les possibles spécificités qui pouvaient avoir une influence sur les représentations de la nature, dont le genre ou l'âge.

Parallèlement aux premières rencontres avec les élus locaux, les responsables des plantations, les travailleurs du jardin botanique ou les guides touristiques du parc, nous avons démarré, avec l'ONG Step Up, un projet d'éducation environnementale dans l'école primaire de Monte Café. Les premières rencontres avec le directeur de l'école, les professeurs, les parents des élèves et ces derniers eux-mêmes, nous ont ouvert la porte d'entrée aux familles habitant dans notre zone d'étude.

Quelques entrevues non formelles avec les gens rencontrés lors de ce premier séjour, ont permis de valider la problématique de recherche. Les opinions et les perceptions autour de la gestion du parc des habitants des communautés et celles des décideurs, rencontrés auparavant, étaient *a priori* opposées. La gestion contraignante de l'espace en tant que parc naturel trouvait l'opposition des riverains, qui voyaient limitées leurs nombreuses activités quotidiennes dans l'espace.

6.5.4 Co-construction de données

Le choix de la zone de *Monte Café - Bom Sucesso*, le projet d'éducation environnementale avec l'ONG Step Up, les premières rencontres avec la population locale et le contact quotidien avec les travailleurs du jardin botanique, ont structuré la démarche de *co-construction* de données. Les entretiens individuels et collectifs, l'observation participante, l'évocation de l'idée de nature, les dessins des enfants et les parcours en forêt, ont été les principales méthodes.

Nous avons pris contact avec les membres de l'association locale Monte Pico et avec leurs familles. Cette organisation, qui n'était pas officiellement reconnue encore, regroupait la plupart d'anciens travailleurs du programme ECOFAC. Aujourd'hui, les membres de

Monte Pico gagnent leurs vies avec la chasse, la coupe forestière, le tourisme ou, simplement, ils ont abandonné leurs villages pour aller travailler en ville. Les employés du jardin botanique en faisaient partie aussi. Nombreux complémentent leur métier avec le travail dans une plantation, un terrain agricole ou la vente de produits de la forêt dans le marché centrale de São Tomé quelques fois par semaine. Ils attendent le déploiement de la quatrième phase du programme ECOFAC⁴⁶.

Nous avons passé du temps aussi avec les membres de l'association de petits agriculteurs sãotoméens qui habitaient près du Parc. Ils nous ont expliqué les mécanismes de propriété de la terre, ainsi que les principales espèces cultivées et les techniques employées. Parmi les agriculteurs interviewés, il y avait certains qui n'appartenaient pas à l'association, trop politisée, subjective et contraignante pour leurs intérêts.

Parallèlement, dans les villages de *Monte Café*, *l'Aldea*, *Roça Nova* et *Trindade* (un peu plus éloigné du parc) nous avons interviewé avec un peu plus de profondeur six familles avec des profils sociographiques différents. Nous avons partagé avec eux des moments de travail, à la maison et au jardin aussi bien que dans les plantations, de promenade en forêt, de vente, d'achat et d'échange de produits et de services. Le résultat sont les notes personnelles, les images et les différentes entrevues (récit de vie, entrevue semi-ouverte, récits de pratiques, etc.). Il y a un total de 42h de cassettes enregistrées, traduites et transcrites au français, 4 vidéos de festivités locales et de pratiques de gestion des ressources, et plus de 500 photographies, qui complémentent aux observations personnelles fixées sur deux carnets de voyage.

Pour cette seconde période de recherche de terrain, nous avons recruté des guides-informateurs clé. Ils nous ont assistés dans les rencontres et dans la traduction de certaines parties des entretiens, car souvent il y avait des expressions en langue *forro*, que nous ne maîtrisions pas.

⁴⁶ Le projet ECOFAC IV a finalement démarré au début de 2008.

6.5.5 Synthèse et validation des données

À la fin de notre terrain, pendant la dernière semaine sur l'île, nous avons organisé deux ateliers, sous forme de *focus group*, qui avaient l'objectif de synthétiser et de valider, avec les principaux acteurs, les données *co-construites* au moyen des entrevues, des vidéos et des observations réalisées pendant ces 4 mois sur l'île.

Le premier *focus group* réunit des professeurs de l'école primaire de Monte Café, les élèves, quelques parents, les membres de l'ONG Step Up, la représentante d'UNICEF à São Tomé, des techniciens du Ministère de l'Environnement et des travailleurs du jardin Botanique de *Bom Sucesso*.

Tout d'abord, il y a eu une remise de prix aux enfants qui avaient dessiné « la nature ». Ensuite, il y avait des jeux sur « l'importance de la forêt équatoriale », conçus dans le cadre du projet d'éducation environnementale de l'ONG Step Up que nous avons développé. Finalement, une réunion informelle avec les assistants adultes nous a permis d'expliquer le travail réalisé avec les enfants et d'échanger avec eux les premières conclusions de la recherche. Ils nous ont posé des questions, donné leur avis sur certains aspects et échangé des opinions entre eux-mêmes, les uns avec les autres. L'objectif était ici de voir quelle était l'importance de la nature et comment chacun en avait besoin dans son quotidien. Pour finir, il y avait un déjeuner, organisé collectivement.

Avec cet atelier de synthèse nous avons voulu confronter la perception des enfants avec celle des adultes, soient-ils des acteurs institutionnels ou habitants de la zone. Le débat qui s'est produit a montré les pour et contre de la création d'une figure de protection de la biodiversité (le Parc naturel Obô) ainsi que les enjeux de la gestion de cette aire protégée. Ce qui a été affirmé ici a été confronté aux réponses données dans les entrevues réalisées pendant les derniers mois, ce qui nous a permis de les valider.

Le deuxième *focus group* a eu lieu dans le Jardin Botanique de *Bom Sucesso*. Les travailleurs, les membres de l'association Monte Pico, le responsable national du programme ECOFAC, le Secrétaire Général pour l'Environnement, des chasseurs, des agriculteurs, des vendeuses, des membres d'ONG et la responsable du Programme

environnement du PNUD, ont participé à cette rencontre. Nous avons discuté autour de la gestion du parc, des installations du jardin, des activités permises et interdites, mais surtout des besoins et des problèmes perçus par les différents acteurs. Il y a eu des moments où la discussion était intense, mais l'organisation d'un repas communautaire, où tout le monde amenait quelque chose à partager, ainsi qu'une visite guidée des alentours du parc Obô et du Jardin botanique de Bom Succeso, ont aidé à créer une atmosphère détendue et agréable.

Notre rôle était de présenter les résultats et modérer les discussions, afin de valider les données *co-construites* avec les différents acteurs et pouvoir passer à son analyse. Pour cela, nous avons préparé une liste avec les principaux points ressortis pendant les entrevues réalisées ces derniers mois. Avec la gestion du Parc comme point central du débat, nous avons présenté les priorités et les actions prévues du côté du gouvernement aussi bien que du côté des travailleurs, des agriculteurs et des usagers de cette aire protégée (avec la collaboration des membres de l'association Monte Pico).

L'énoncé des activités qui avaient un lien direct ou indirect avec le Parc, d'après les entrevues réalisées, nous a permis de contraster la vision gouvernementale et technique avec les besoins quotidiens réels interpellés par les usagers. Cette restitution de l'information obtenue auparavant nous a permis d'organiser, d'apporter une lecture critique sur les informations à retenir, celles qui doivent faire l'objet d'une analyse plus approfondie, celles qui doivent être élaguées ou minimisées et celles qui doivent être mises en relief. Ces ateliers de synthèse étaient aussi le lieu de pratiquer la négociation entre acteurs afin de voir s'ils arrivent à une entente par rapport à la résolution de quelques cas de conflits.

Après la validation des informations au moyen de ces ateliers de synthèse, nous avons procédé à la production de résultats, c'est-à-dire la construction de l'objet opératoire et l'analyse du rapport à la nature.

La fin du terrain aurait pu être indéfiniment remise aux calendes, tant des aspects n'ont pas été abordés ou qui auraient pu être approfondis, tant les approches auraient pu être retravaillées aussi.

6.6 L'objet opératoire et l'analyse du rapport à la nature

La production de résultats est basée sur la construction de l'objet opératoire afin d'être en mesure d'analyser le rapport à la nature. Pour cela, nous avons suivi trois procédures différentes, selon le type de matériaux que nous avons. Ainsi, nous avons des *verbatim* pour les différents types d'entrevues effectuées, des schémas du noyau de la représentation pour la question d'évocation de l'idée de nature, et des catégories conceptuelles dans les dessins d'enfants.

Autant que la *co-construction* des données, la définition de l'objet opératoire et l'analyse ultérieure du rapport à la nature ont été faites sur une base entièrement qualitative.

6.6.1 La forme *verbatim*

L'ensemble des entretiens réalisés a été enregistré (à exception des rencontres informelles). Il est important d'énoncer que les rencontres ont eu lieu sur les lieux de pratique des gens et sans préparation de leur part (sauf quelques exceptions où des rendez-vous étaient pris). Ces entretiens mettent en scène un nombre impressionnant de personnes, dans l'alternance de parole qui rendent difficile la mesure du nombre exact de participants. La durée des entretiens fluctuant entre 40 et 60 minutes, totalisant une cinquantaine d'heures d'enregistrements. Ces entretiens ont été digitalisés en format MP3, intégralement traduits en français sous forme de *verbatim* et saisis à l'ordinateur afin d'être manipulées ultérieurement⁴⁷.

⁴⁷ Nous avons utilisé AtlasTi, un logiciel de manipulation de données qualitatives. Il permet la compilation en une même librairie et la segmentation d'une diversité de type de matériaux (documents écrits, bandes audio, images ou séquences vidéo). Il permet aussi de mettre ces différents matériaux ou segments de matériaux en correspondance, par la construction de lien d'implication et la possibilité de classifier dans plusieurs catégories une même occurrence. Ce logiciel permet aussi de conserver les traces du raisonnement de la classification (intégration de mémo), ce qui facilite le travail de comparaison et de retour sur la démarche.

Bien qu'orientés par l'exploration des conduites témoignant de l'usage de l'espace et des ressources naturelles, les entretiens sont porteurs de plusieurs types de contenus : pratiques de travail diverses, mais aussi une vastitude de sujets allant de la critique politique à des discussions sur les pratiques rituelles et les croyances, aux souvenirs d'enfance et aux anecdotes les plus diverses, à des descriptions de procédures d'héritages ou de préparation de plats typiques, des thèmes plus personnels dont les difficultés conjugales, des descriptions de modes de vie, des énoncés d'opinion sur les pratiques agricoles, des ragots sur les voisins, etc. Il est important ici de mentionner que ces contenus sont relatifs à des descriptions faites par les personnes interviewées dont la perspective générale était de nous rendre intelligible leur vécu ainsi que leur environnement de vie, tout en répondant à des questions ou des commentaires formulés par l'interviewer.

Par rapport à l'analyse interprétative de ces discours, nous nous situons dans une **analyse du discours de type sémantique**. La connaissance a le statut de simple contenu dans l'analyse thématique tandis que dans l'analyse sémantique on conçoit que la connaissance est une organisation sociocognitive des contenus (une mémoire sociale construite par des raisonnements sociaux qui lient et reproduisent les contenus de l'expérience) (Houle, 1987). Dans l'analyse sémantique, nous passons de la description de l'analyse thématique à l'interprétation et l'explication d'une forme de connaissance.

La réalité sociale est construite par et dans le langage. Nous devons donc tenir compte des caractéristiques linguistiques, du sens élaboré et de l'usage social de la langue. Si nous considérons les récits de pratiques sociales ou les histoires de vie comme une structuration linguistique du rapport à une expérience, nous pouvons conclure qu'en explicitant le sens et la structure des discours, nous atteindrons cette forme de connaissance sociale qui est le sens commun.

Cependant, tel que souligné par M. Halbwachs (Sabourin, 1997), le sens dépend non seulement de la personne interviewée mais aussi du chercheur qui *co-construit* les données avec lui. En effet, le chercheur est aussi localisé socialement. Or, pour décrire un mode de connaissance il faut tenir compte de notre propre modèle de connaissance. Le rapport à l'autre est un processus cognitif (Todorov, 1991) au moyen duquel nous devons objectiver

les catégories de connaissance, et leurs transformations qui peuvent apparaître dans le travail de description.

Afin de laisser de côté les idées préconçues, les stéréotypes, les catégories interprétatives trop précises et potentiellement aveuglantes et les conclusions rapides, il faut considérer l'importance de la perspective d'examen phénoménologique des données empiriques. Les principes de cette perspective, qui est une attitude dans la recherche, sont, tout d'abord, *l'écoute du monde*, c'est-à-dire du sujet et de son intention de communication. Et ensuite, *l'empathie*, qui indique la capacité de s'immerger dans le monde subjectif d'autrui, de participer à son expérience dans toute la mesure où les communications verbale et non verbale le permettent, de capter la signification personnelle des paroles de l'autre bien plus que de répondre à leur contenu intellectuel (*Paillé and Mucchielli, 2003*).

Dans ce sens, les notes personnelles prises au long des entretiens nous ont aidé à cerner le sens des paroles employées par les interviewés. Des descriptions de situation (place occupé par les participants et par nous-mêmes, caractéristiques du lieu de l'entrevue, etc.), ont été des informations privilégiées et très utiles dans la période de traduction des entretiens.

La forme *verbatim* produite vise une saisie la plus intégrale possible des discussions enregistrées, incluant donc les interruptions des dialogues, les hésitations, les redondances ou les interventions extérieures à l'entretien. Les niveaux de langage traduits dans les matériaux sont ceux de la communication ordinaire, du langage courant tel qu'il s'exerce dans les milieux étudiés.

Essentiellement centrés sur l'explicitation des expériences de vie, les entretiens peuvent être définis comme des *descriptions* et des *explicitations* des différents vécus. Les pratiques par rapport à la nature n'y sont pas présentées d'abord dans une logique réflexive, mais soit à travers des événements, soit à travers de l'explicitation des composantes situationnelles. Les contenus d'entretiens sont porteurs des traces de la dynamique des expériences vécues et de la composition des différentes situations et relations sociales.

À ce titre, et pour introduire aux usages qui seront faits des traductions produites, l'objet opératoire doit être présenté formellement afin de montrer son fonctionnement. Cet objet

opérateur doit être ici au service d'un repérage des différents clivages et configurations sociales de façon à savoir reconstruire les cadres sociaux du rapport à la nature des Sãotoméens à travers la segmentation et l'analyse des matériaux. Il permettra de construire les données de la recherche aux fins de l'analyse par un repérage dans les entretiens :

- Des différentes **activités** en relation avec l'espace et/ou l'utilisation de ressources naturelles (exemple : agriculture, chasse, vente dans le marché, artisanat, etc.);
- Des **relations sociales** effectives dans ces activités ou pratiques, ainsi que des groupes sociaux qui participent dans ces relations (la famille, les amis, les voisins, un patron, un ancêtre, etc.);
- Des **finalités** et **localisations** sociales des activités et pratiques (exemple : trouver à manger, participer aux obligations familiales, etc.);
- Des différentes **oppositions** et **continuités** signifiées dans les points précédents, permettant de repérer les limites des différents groupes sociaux et les hiérarchisations de l'organisation sociale, ainsi que les transformations dans cette organisation (par exemple : opposition des pratiques en termes d'avant et de maintenant, opposition en termes de ville et des plantations...).

La mise à jour de ces propriétés sociales telles qu'enracinées dans les pratiques et relations concrètes nous permettra par la suite d'opérer par recoupement et de repérer les principales régularités du rapport à la nature (structuration de la représentation), de qualifier les espaces relationnels et relatifs aux différentes pratiques et les clivages qu'ils sous-tendent, et plus globalement, d'identifier les systèmes d'intelligibilité qui soutiennent et sont reproduits dans ces configurations sociales.

L'extrait suivant permettra d'illustrer les opérations d'une façon empirique. Il s'agit d'un extrait d'entretien fait auprès d'une femme, agricultrice dans la zone de *Bom Succeso*

suyant un récit de vie et de pratiques (« M » désigne l'interviewer, nous-mêmes, et « A » la femme interviewée, qui travaillait son champ pendant l'entrevue) :

[...]

M : *où est que vous habitez ?*

A : J'habite à l'Aldea de Monte Café. Je viens ici tous les jours, depuis 9 ans [pause] Avant j'habitais à Monte Café, dans l'entreprise. J'ai changé à cause de mon mari [pause]. Je suis née ici, en forêt, à *Terra Batata*. Mon père habitait ici, je suis née à la maison.

M : *et avant de venir travailler ici, qu'est que vous faisiez ?*

A : Cueillir cacao, café, nettoyer les champs [pause] Maintenant tout a changé. L'entreprise est fermée [pause]. Moi je n'y travaille plus. Les gens qui sont encore là n'ont pas un salaire, ça fait 6 mois que ne l'ont pas reçu.

M : *comment c'était le travail avant ?*

A : On travaillait beaucoup [pause] Pour moi c'est mieux de travailler mon champ qu'à l'entreprise. Peu ou beaucoup j'ai quelque chose, je peux manger. Quand on est pauvre il n'y a pas de la nourriture [pause]

M : *ici on travaille moins ?*

A : Non [exclamation] Mais tu ne peux pas arrêter non plus. Mais à l'entreprise non plus. Là le salaire était moindre. Le champ est mieux, je travaille pour gagner 150000 dobras⁴⁸ par mois [pause] une mère de famille, 150 par mois n'est rien [exclamation]

M : *comment vous avez commencé à travailler ici ?*

⁴⁸ La dobra est la monnaie officielle de São Tomé et Príncipe.

A : Moi j'aime travailler ici. Je voyais mon père, depuis toute petite j'ai commencé à travailler. Si je ne travaille pas qu'est que je fais ? C'est mieux le champ que rester à la maison [*rires*].

M : *est que je peux vous demander pourquoi ?*

A : C'est trop cher, avec des enfants ce n'est pas possible. On mange ce que le champ et la forêt nous donnent [*pause*] Beaucoup de bananes [*rires*] [*pause*] ici c'est tranquille [*pause*] ici je suis plus tranquille [*pause*] Là à la maison il y a trop de bruit, les enfants. Ici je suis toute seule, je travaille [*pause*] C'est cet endroit, ici je suis heureuse, je n'ai pas des préoccupations, je travaille tranquille [*pause*] Moins de gens [*pause*] avec les oiseaux c'est bon [*pause*] Je suis ici dès 8h jusqu'à 15h. C'est mieux ici, les enfants sont trop à la maison. Si j'avais un lit ici je resterais ici [*rires*]

M : *c'est plus tranquille en forêt qu'à la maison ?*

A : Moi je n'y vais pas en forêt. Je n'aime pas [*pause*] Si on y va Lagoas⁴⁹ est fâché après. Là il faut entrer avec un ordre [*pause*] Là il a une responsabilité [*pause*] J'ai plus peur de Lagoas que d'aller en forêt [*rires*]

M : *et vos voisins, vont-ils en forêt ?*

A : Les gens ne vont pas à y aller [*pause*] Parfois on va là pour se cacher de la pluie, pour ne pas nous mouiller quand il pleut avec force. Là il y a moins de pluie [*pause*] Je ne suis jamais allée à Lagoa Amelia, même si c'est tout près [*exclamation*] faut faire attention.

M : *c'est dangereux ?*

A : Ce n'est pas de la paresse [*pause*] les gens ont peur des serpents, il n'y a beaucoup [*exclamation*] Dans le champ ne viennent pas. Là en haut seulement. Si tu ne les embêtes elles n'attaquent pas, seulement si [*le serpent*] est en train

⁴⁹ Garde du parc à Bom Succeso.

de pondre des œufs [*pause*] il y a des gens qui jouent avec les serpents, des sorciers, ils les utilisent pour tuer les gens.

M : *comment ils arrivent à faire ça ?*

A : Ils les envoient. Moi je n'y crois pas, je crois seulement en Dieu. Il [*le sorcier*] allume des bougies, sur la route, près de la maison. Je déjà vu ça. J'ai beaucoup de peur, je ne sais pas qu'est qu'il y a là.

M : *Vous avez peur?*

A : Oui [*pause*] Il y a des gens qui croient que le serpent noir est le démon. Si vous l'embêtez il ira chez vous pour vous trouver, jusqu'à vous tuer [*pause*] C'est une histoire. [*pause*] Les serpents vont en ville aussi [*exclamation*] Elles vont te chercher. Ne faut pas jouer avec ça [...]

Si on reprend les éléments de notre objet opératoire, nous pouvons voir qu'au niveau des différentes activités en relation à l'espace et/ou l'utilisation des ressources naturelles, sont ici nommées :

- le travail dans une entreprise agricole;
- l'agriculture, sous l'angle de la nécessité de nourriture;
- la surveillance du parc et l'interdiction d'y rentrer;
- les activités sorcières, sous l'angle de l'utilisation des animaux.

Dans ces activités il y a aussi implicites des relations sociales, telle que :

- le rapport homme–femme, qui montre une hiérarchisation et une distribution des rôles et des tâches;

- les relations de parenté ou familiales, ici entre le père et la fille et entre la mère et les enfants;
- les rapports d'autorité, ici entre un garde du parc (de prénom *Lagoas*) et l'interviewée ou entre l'interviewé et les sorciers, desquels elle a peur.
- les relations de voisinage.

Ces relations et activités ont pour finalité :

- de trouver de la nourriture pour les enfants, soit avec le travail du champ soit avec la cueillette en forêt;
- de se protéger des animaux et des sorciers, la croyance en Dieu et le fait de ne pas rentrer en forêt montrent cette finalité.

Il y a des oppositions explicites dans cet extrait : l'interviewée compare la situation actuelle avec le travail antérieur dans une entreprise agricole. Ces allers-retours dans le temps nous donnent une vision élargie des rapports de travail et des relations sociales dérivées de ces rapports.

Ce simple extrait montre aussi comment les activités et les relations se situent dans différents espaces sociaux, dont la maison, le champ, la forêt, le marché et le quartier. Les descriptions thématiques de cet objet opératoire nous permettent débiter la construction des cadres sociaux du rapport à la nature. Les espaces, temps et connaissances de référence sont ici ceux de l'activité agricole (dans la plantation, et maintenant dans le champ), ceux de la maison (où la famille et leur survie alimentaire sont un élément de référence important), ceux des croyances (religieuses, soient-elles chrétiennes ou animistes).

Ces informations ne doivent pas être prises pour des certitudes absolues, mais seront mises en correspondance avec l'ensemble des contenus des entretiens. C'est à ce stade que l'outil de la triangulation a été décisif. Les recoupements permettront une reconstruction de l'objet empirique à travers des descriptions thématiques soutenues par cet objet opératoire et la mise au jour des catégories fondamentales qui génèrent ces distinctions qui fondent le

rapport à la nature. Ensuite, les recoupements avec d'autres sources d'information, dont la littérature ou les observations, complètent ce processus de reconstruction de l'objet empirique, le rapport à la nature.

Cependant, il ne s'agira pas ici de reprendre ou rendre compte de l'ensemble de ces opérations de classification et sur l'ensemble des extraits. La démarche de reconstruction sociographique qui suit visera plutôt à explorer les différentes propriétés de la vie quotidienne en relation à l'usage et à la gestion de l'espace et des ressources naturelles, par une mise à jour des logiques et configurations sociales que la manipulation de cet objet opératoire aura permis d'identifier.

6.6.2 L'analyse de la question d'évocation de l'idée de nature

Le noyau figuratif est le fondement de l'organisation de la représentation; il fournit un cadre d'interprétation et de catégorisation des nouvelles informations et va servir à l'ancrage de cette représentation (*Abric, 1994*). Les éléments centraux organisent et donnent sa signification à la représentation. Ce questionnaire d'évocation a donc l'objectif de cerner les éléments centraux (noyau) de l'idée de nature, selon les principes de la théorie des représentations sociales (*Flament, 1989; Jodelet, 1989; Abric, 2003*).

Le traitement statistique des réponses nous a permis l'élaboration de diagrammes représentationnels des éléments constituant ce que les sãotoméens entendent par « nature ». Le chapitre XI, est entièrement concerné par ces aspects. La classification des réponses selon le genre, l'âge ou l'origine ethnique et géographique des interviewés nous a permis aussi d'élucider des différences notables entre les différents groupes sociaux.

Cet exercice nous a permis d'identifier ce noyau central de la représentation de la nature, ce qui nous a donné des pistes sur les éléments et les pratiques de gestion de l'espace et des ressources qui peuvent avoir un rôle important dans le rapport quotidien à la nature des Sãotoméens.

6.6.3 L'analyse des dessins d'enfants

Pour approfondir les interactions existant entre l'espace psychique, l'espace physique et l'espace de vie dans le village des enfants de l'école primaire de Monte Café, il est important de replacer la signification trouvée dans le contexte (âge, famille, quartier, etc.) et de toujours tenir compte de l'ensemble de la personnalité.

Les dessins complètent le questionnaire (voir *figure 12*) sur l'idée de nature et sur le futur dans la communauté, car ils permettent de contextualiser les réponses selon les caractéristiques familiales et l'origine géographique de chaque enfant. Cette analyse démontre que le contenu des dessins des enfants peut offrir un aperçu de leurs aspirations, de leur débrouillardise et des circonstances de leur vie.

6.7 Les contraintes de la recherche

Pendant notre séjour sur le terrain nous avons été confrontés à plusieurs contraintes. Certaines vont du côté des sources d'information et de la disponibilité de littérature; d'autres sont reliées aux problèmes rencontrés pendant la réalisation des entrevues à la population locale.

La bibliothèque nationale et les centres documentaires du gouvernement de São Tomé étaient difficiles à fréquenter aisément. Il y avait des problèmes liés à la disponibilité des documents sur place et des difficultés pour les emprunter. Une grande partie de littérature existante sur le pays n'a pu être trouvée sur place, nombreux documents et manuscrits se trouvent dans des archives du Portugal. Le système de repérage et d'emprunt des documents nous a aussi retardés notablement.

De retour à Montréal, la distance avec la zone d'étude, le contact avec les personnes ressources sur le terrain et l'acquisition de l'information après notre séjour ont été des contraintes majeures. Les personnes ressources ont été difficilement joignables, même avec Internet et les nouvelles technologies.

Les caractéristiques culturelles de la société sãotoméenne nous ont obligés à créer une stratégie spécifique d'entretien selon la personne interviewée. Nous avons pris conscience de cette nécessité après notre premier séjour sur le terrain. Notre condition féminine et notre origine géographique sous-tendaient de nombreux rapports sociaux. Ainsi, pendant les entrevues dans les quartiers défavorisés les gens demandaient de l'argent, ou ils ne donnaient pas toutes les informations sur un sujet parce que nous étions « de peau blanche ». L'aide des informateurs clés, qui faisaient d'interlocuteurs et d'interviewers a été énormément important.

Dans ce même sens, pendant les entrevues avec les politiciens il fallait adopter un autre rôle, celui de l'expert étranger qui travaille sur le pays. Rarement, ils voulaient avoir un contact avec la population locale et, par conséquent, les informateurs clé ne pouvaient pas assister à ces entrevues.

La vie dans l'île a demandé beaucoup d'adaptation de notre part. Il fallait toujours respecter le rythme des villageois (connu comme *lêve-lêve*, lentement), les suivre dans leur quotidien quitte à souvent improviser. Nous avons partagé des activités avec eux pendant les entrevues. Ce rapprochement demandait aussi la réussite d'un détachement par rapport aux populations; ne pas se laisser envahir par la pitié, la compassion, le militantisme ou la prise de position en faveur des populations. Aussi, ne pas les pousser à se rebeller contre les autorités en donnant notre avis sur les problèmes auxquels elles sont confrontées.

Finalement, il faut parler du climat tropical de l'archipel. La chaleur, l'humidité, les fortes tempêtes soudaines et leurs conséquences sur les routes (inondations) demandaient une adaptation aux phénomènes météorologiques; la planification de notre travail n'étant pas complètement indépendante de ces contraintes.

Partie II Le rapport à la nature chez les Sãotoméens

Quem mostra' bo ess caminho longe?

Quem mostra' bo ess caminho longe?

Ess caminho pa São Tomé

Sodade, sodade, sodade

Dess nha terra São Nicolau

Cesaria Evora – Sodade (1994)

Chapitre VII

7 Introduction au pays

La République Démocratique de São Tomé et Príncipe est un petit archipel d'Afrique centrale, situé dans le golfe de Guinée, à 220 Km de la côte nord-ouest du Gabon (voir *figure 13*). Il est formé par deux îles principales, São Tomé et Príncipe, et une dizaine de petits îlots, la plupart inhabités (*Rolas, Sete Pedras, Cabras, Bom Bom, Bone de Joquei, etc.*).

Les pays limitrophes sont le Nigeria au nord, le Cameroun et la Guinée Équatoriale au nord-est et le Gabon à l'est. Le pays possède une superficie de 1001 Km². L'île de São Tomé occupe 854 Km² (47 Km de long sur 24 Km de large) et l'île de Príncipe n'occupe 136 Km² (19 sur 15 Km).

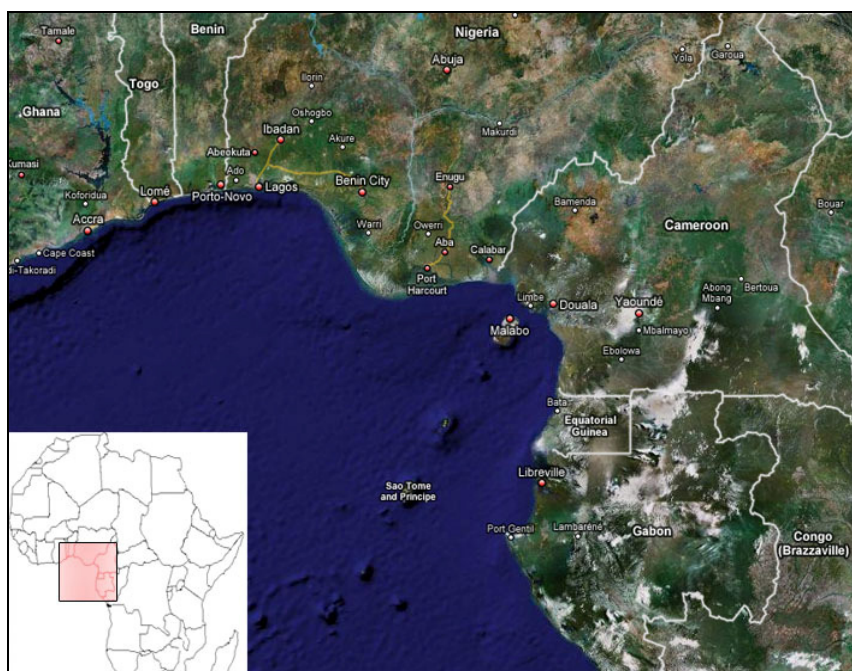


Figure 13 : Localisation géographique du pays

(Source : élaboration personnelle à partir de *Google Earth*)

La population actuelle est évaluée à environ 155.000 habitants⁵⁰, dont 7.000 sur l'île de Príncipe, avec des variations de densité très fortes entre les *distritos* (préfectures). La population urbaine représente 45 % du nombre total d'habitants. La croissance démographique est de 1.8 %. La densité moyenne est de 161 hab. / Km², avec une espérance de vie à la naissance de 57 ans pour les hommes et de 60 ans pour les femmes, un taux d'alphabétisation de 75% et un taux de chômage de 30%. Concernant la religion, la population est à 80% catholique (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*).

La structure administrative du pays (voir *figure 14*) constitue encore aujourd'hui le reflet de l'ancienne organisation agricole de l'époque coloniale portugaise. Elle comprend sept *distritos* (ou préfectures). Chaque préfecture a un fonctionnaire suprême responsable du territoire. Il est le Président de la *Câmara Distrital*. Le *distrito* de *Pagué* regroupe l'ensemble de l'île de Príncipe qui, par ailleurs, détient une certaine autonomie de gestion (cette île a le statut de Région Autonome de Príncipe).

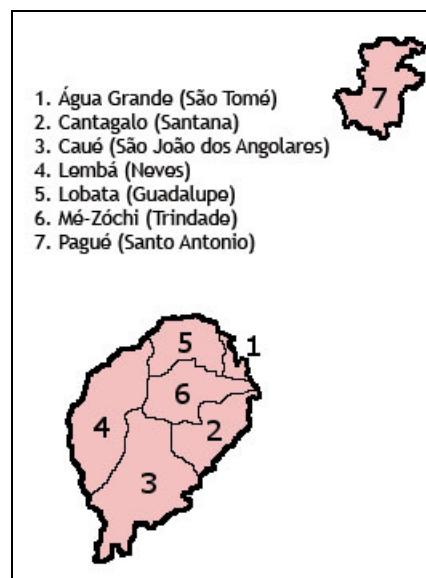


Figure 14 : Division administrative, *distritos*

⁵⁰ Les projections de l'OMS et des Nations Unies nous donnent le chiffre de 155.000 habitants. Cependant, le dernier cens effectué (1999) nous donne le chiffre de 144.000 habitants censés.

Source, Nations Unies :

http://unstats.un.org/unsd/cdb/cdb_years_on_top.asp?strSearch=&srID=14910&crID=678&yrID=2000%2C1999%2C1998%2C1997%2C1996&continue=View+Selected+Data+%28HTML%29&from=simple

Les *distritos* sont constitués de plusieurs entités informelles, sans représentation traditionnelle ou administrative reconnue. Il s'agit des *ciudades* (villes), *vilas* (petites villes), *aldeias* (villages), *roças* (sièges des entreprises agricoles) et *dependencias* (habitations et entrepôts décentralisés des entreprises agricoles).

La capitale est São Tomé (50.000 habitants). Il y a cependant d'autres villes importantes: *Trinidad*, *Guadalupe*, *Neves*, *Santana*, *Santo Amaro*, *Sao João dos Angolares*, *Porto Alegre* et *Santo Antonio* (à Príncipe). La langue officielle est le portugais. Sont également pratiqués le *forro* (à São Tomé), le *moncó* (à Príncipe) et le *ngola* (parlé par les *Angolares*, aux alentours de la ville de *Sao João*). Le français et l'anglais sont plus ou moins compris et parlés. Il ne faut pas oublier que Sao Tomé forme part de la Francophonie, en plus du PALOP (Pays africains de Langue Officielle Portugaise).

Devenu indépendant du Portugal en 1975, le pays est actuellement géré par un régime présidentiel, avec une Assemblée Nationale formée de 55 députés. La première république, ayant adopté un régime économique et politique inspiré de l'Union Soviétique, de Cuba et de la Chine Populaire, a pris fin en 1992. Depuis la fin de la guerre froide, le pays suit un cours plutôt « occidental », appuyé par l'ancien pouvoir colonial (le Portugal), mais aussi par l'Union Européenne et la Chine - Taiwan. Il y a actuellement un gouvernement d'unité nationale. Le Président du pays est Fradique de Menezes (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*).

La monnaie est la *dobra* (1 EUR = 23.000 STD, en août 2008). Le PIB est de 122.6 millions US\$⁵¹. La dette extérieure de 326.7 millions USD a été rééchelonnée en 2008. Le taux d'inflation était de 20 % en 2007. Depuis l'époque coloniale, l'économie nationale est orientée vers les cultures d'exportation, les plantations de cacao, café, cocotiers et palmiers à l'huile occupant plus de 80% de la surface agricole. Cet héritage colonial est en constante dégradation depuis l'indépendance et la chute des cours mondiaux du café et du cacao. Depuis 1992, une réforme agraire visant la privatisation des entreprises agricoles (les

Source, OMS : http://www.afro.who.int/home/countries/fact_sheets/saotomeprincipe.pdf

⁵¹ Source, World Bank, 2006 :

<http://devdata.worldbank.org/external/CPProfile.asp?PTYPE=CP&CCODE=STP>

anciennes *roças* de l'époque coloniale), a abouti à une fragmentation des terres agricoles et une orientation vers la multiculture, les petites exploitations agricoles et une importance croissante des cultures vivrières au détriment des cultures de rente.

Actuellement, le pays a des relations commerciales régionales avec le Togo, le Bénin, le Nigeria, le Gabon, la Guinée Équatoriale et l'Angola. Les principales ressources qui font marcher la fragile économie de São Tomé sont le cacao, le coprah, la pêche, l'huile de palme, le café, le poivre, la banane et le tourisme (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*).

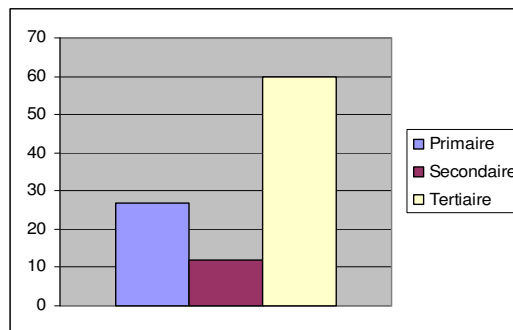


Figure 15 : Distribution du PIB par secteurs

(Élaboration propre à partir des données de l'Institut National de Statistique de Sao Tomé, www.ine.st)

Le secteur primaire (agricole, y compris la pêche) représente 17 % du PIB (1998). Le secteur secondaire (transformation et énergie, construction) représente 20 %. Le secteur tertiaire (services et commerce) représente 62 %, essentiellement attribuable à une fonction publique héritée de l'époque cubaine - soviétique (voir *figure 15*). Ce haut pourcentage montre le poids de l'administration publique et la dépendance du pays à l'aide internationale.

7.1 Une richesse naturelle au milieu du monde

Concernant le milieu naturel, les îles se caractérisent par des formes de paysage induites par l'origine volcanique et un climat tropical, humide et équatorial. La pluviosité moyenne annuelle est de 1.076 mm. Ces deux éléments lui donnent un relief accidenté et une végétation exubérante. Le relief et l'orientation expliquent la présence de nombreux microclimats.

Cette situation est spécialement particulière sur l'île de São Tomé, où il existe un fort gradient pluviométrique (voir *figure 17*). Le nord se rattache plutôt au climat tropical sec ou « semi-aride » (moins de 1.000 mm/an), la partie sud est très humide (les précipitations dépassent 6.000 mm/an). A Príncipe, les précipitations annuelles varient de 2.000 mm au nord à 4.000 mm au sud (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*).

Le relief incliné accentue l'existence de zones inaccessibles, permettant la conservation de la biodiversité, essentiellement vers la zone du Pico de São Tomé (2.024 mètres), le point le plus élevé des îles (voir *figure 16*).

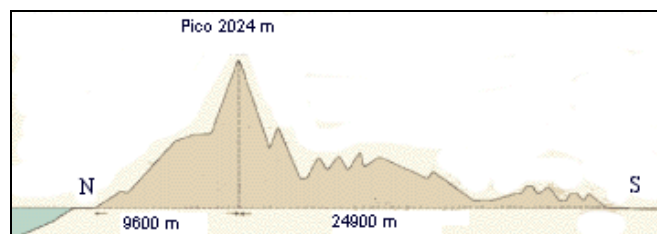


Figure 16 : Profil topographique, île de Sao Tomé

Les côtes présentent des falaises, avec des sédiments côtiers hétérogènes qui donnent des plages de sable blanc et noir. Elles sont d'origine silicique ou basaltique. En général, les plages ont une petite extension. La zone économique exclusive, c'est-à-dire l'extension maritime des limites du pays, est de 160.000 Km² et le fond marin est rocheux.

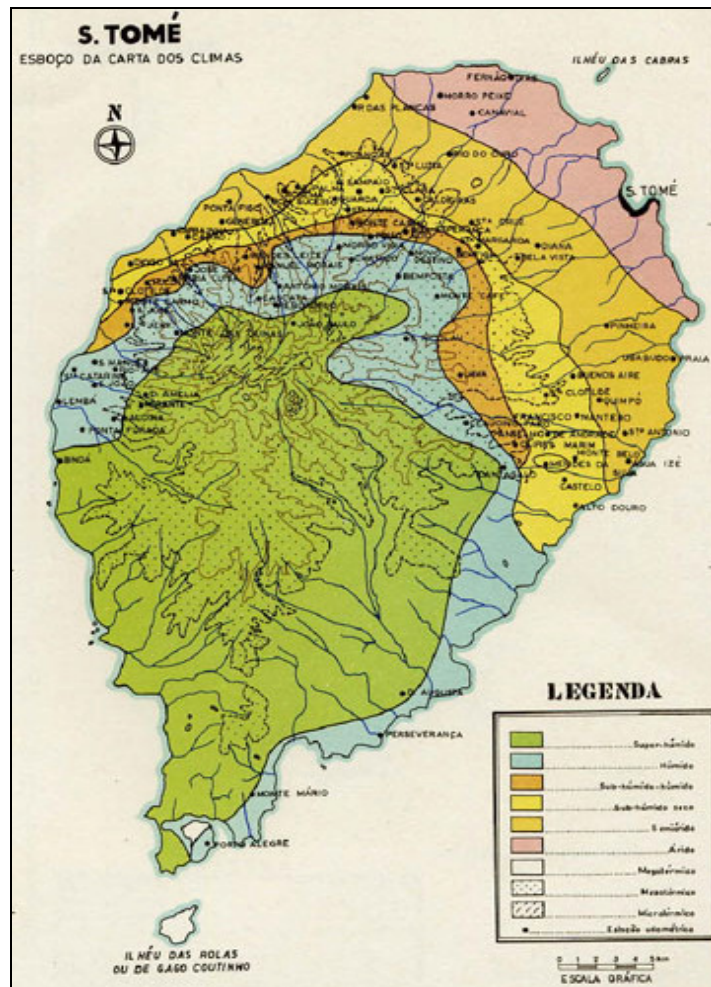


Figure 17 : Carte du climat, île de Sao Tomé

(Source : Tenreiro, 1961)

Les habitats naturels et les paysages que nous pouvons y trouver sont exceptionnels, voir uniques. Ils sont aussi représentatifs de la plupart des écosystèmes de l’Afrique Centrale. Le mode de vie de la population, l’architecture typique des anciennes colonies portugaises ainsi que les caractéristiques insulaires, confèrent à l’archipel une note hautement singulière et un charme indéniable.

7.1.1 Les différents écosystèmes

La richesse et la diversité d'espèces de São Tomé et Príncipe est caractérisée par : le caractère insulaire du pays, la récente présence humaine sur les îles⁵², la petite extension qu'elles possèdent et la grande distance avec le continent (*Jones 1991; Christy 1998; Fishpool and Evans 2001; Stevart 2001; Ministère de l'Environnement RDSTP 2002*).

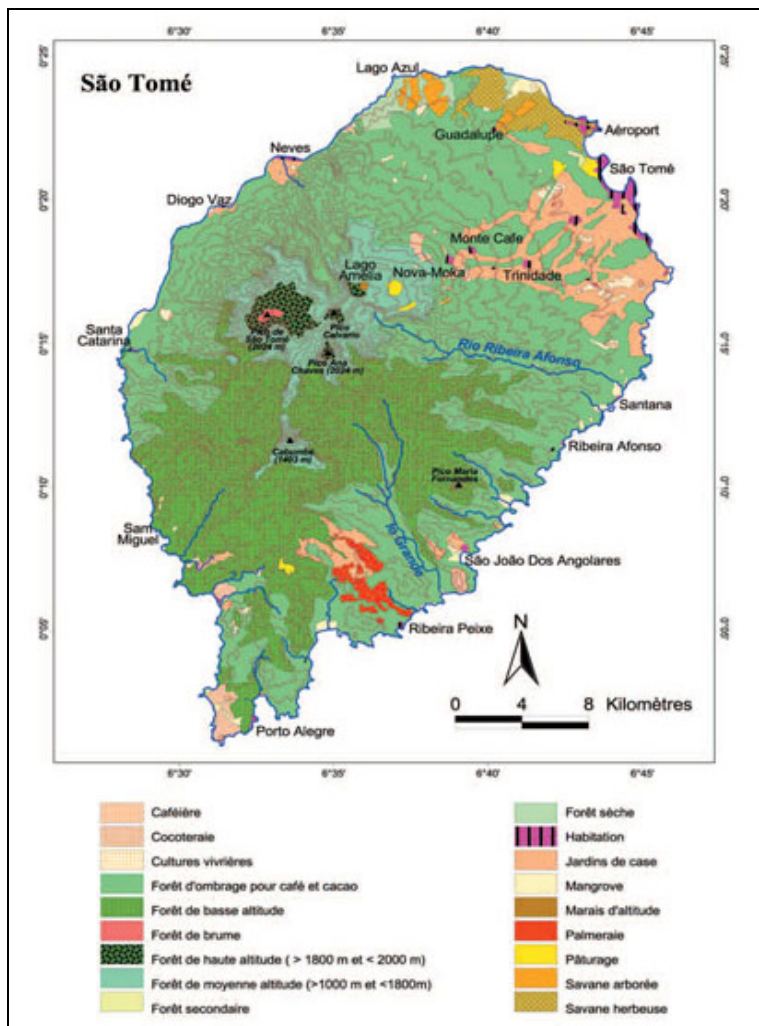


Figure 18 : Carte d'occupation du sol, île de São Tomé
 (Source : Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002)

⁵² Avant la colonisation portugaise du XVI^{ème} siècle il n'y avait pas présence humaine sur les îles.

Le processus de surgescence de nouvelles espèces (la spéciation) est assez important. Le nombre d'endémismes locaux et régionaux est considérable, surtout concernant les oiseaux et les plantes. Cependant, cet enrichissement a été principalement réalisé sur le long terme et non comme conséquence de l'introduction d'espèces, ce dernier facteur étant beaucoup moins important (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*).

Nous pouvons classer les principaux écosystèmes du pays selon les différentes caractéristiques et leur localisation (voir *figure 18*):

Écosystèmes marins et côtiers : La mer représente une importante source d'aliment, de travail, d'énergie et de devises, procédant principalement de la vente de poissons et de la future exploitation des ressources pétrolières, par exemple, pour la population locale. Le fait d'être un état insulaire donne aux océans une importance fondamentale pour les Sãotoméens. La plupart des ressources marines, qui sont par ailleurs d'une grande diversité, sont encore méconnues et peuvent représenter de futures réserves économiques importantes. Stratégiquement, la mer est une option de développement socio-économique pour le pays, pas seulement en référence aux ressources de pêche, mais aussi pour l'extraction des réserves de pétrole (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*).

La plateforme continentale, d'inclination variable, arrive jusqu'à 130-150 mètres de la côte. Elle est riche en espèces herbivores et carnivores que bougent jusqu'à 100 ou 120 mètres de profondeur.

À remarquer aussi les barrières corallines qui, par endroits, entourent les îles (*Morro Peixe, Praia 15, Praia das Conchas et Lagoa Azul*) et les différentes espèces d'algues (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*). Les populations de corail sont considérées comme menacées car elles sont parmi les seules populations corallines du golfe de Guinée. Les espèces endémiques suivantes sont spécialement importantes : *Siderastrea siderea* et *Montastrea cavernosa*. Cependant, il n'y a pas eu d'études approfondies sur ces écosystèmes.



Photo 1 : Praia Banana (Príncipe)



Photo 2: Lagoã Azul (São Tomé)

(Source : M. Boya, 2003)

Parmi les mollusques, il y a trois espèces possédant une valeur alimentaire spéciale : *Octopus sp.* (Poulpe ou pieuvre), *sepia sp.* (Seiche) et *Ommastrephes sp.* (Calamar).

À remarquer également le péril d'extinction des tortues marines⁵³. Elles sont appréciées comme aliment par la population locale, mais elles sont aussi recherchées commercialement (bijouterie, artisanat et exportation). Bien que la ratification de la

⁵³ Consulter la page web avec la version 2007 de la liste rouge de l'UICN :
http://cms.iucn.org/about/work/programmes/species/red_list/index.cfm

convention CITES a créé le cadre légal pour la protection de cette espèce, le problème persiste encore aujourd'hui.

Les oiseaux marins, quant à eux, peuplent la plupart des îlots inhabités (principalement *Sete Pedras* et les îles *Tinhosas*). Plusieurs d'entre eux sont des espèces migratrices protégées⁵⁴. Le principal danger est la recollection des œufs et des poussins par les pêcheurs de la zone, qui veulent compléter et diversifier leur alimentation. Les espèces les plus communes sont : *Phaeton lepturus*, *Sula leucogaster*, *Sula dactylatra*, *Anous stolidus*, *Anous minutus*, *Sterna fuscata*, *Sterna anaethetus* et *Oceanodroma castro*. Il faut noter également la présence saisonnière de cétacés d'intérêt commercial appartenant aux groupes de la famille des Mysticètes et des Odontocètes.

Le domaine côtier est caractérisé par les plages de sable calcaireux et basaltique, sur lesquelles prédomine une végétation côtière de plantes supérieures appartenant aux familles *Palmaceae* (*Cocos nucifera*) et *Combretaceae* (*Terminalia catappa*).

Les eaux intérieures : Il y a deux types d'écosystèmes, les lotiques (eaux courantes, fleuves) et les lentiques (eaux étanchées, lacs et marais). L'extension et la profondeur de ces derniers à São Tomé nous incitent à parler de lacunes, et pas de lacs. La principale menace pour ces écosystèmes est la pollution, d'origine agricole (fertilisants) et domestique (eaux grises et brunes).

La distribution géographique des fleuves a une typologie radiale à partir du centre de l'île, où nous trouvons les hautes montagnes rocheuses (voir *figure 19*). Son extension n'arrive qu'à 30 Km. Le dénivelé est cependant important, car la plupart ont la source entre 600 et 1880 mètres. Le réseau fluvial du pays est constitué de plus de 50 fleuves et rivières, avec une distribution irrégulière. La plupart sont au sud des deux îles principales, car ce sont les zones avec une pluviométrie majeure. Nonobstant, leur débit est irrégulier⁵⁵. La distribution géographique a aussi des impacts au niveau économique et de la distribution de la

⁵⁴ Consulter les sites de CITES : www.cites.org et de CMS : <http://www.unep-wcmc.org/cms/>

⁵⁵ Pendant la *gravana* (saison sèche), le débit diminue de 3 à 4 fois en sous la moyenne.

biodiversité. La plupart des ressources hydriques sont sur la partie sud qui est la moins peuplée (20% de la population).



Figure 19 : Réseau hydrographique, île de Sao Tomé

(Source : Tenreiro, 1961)

Les principaux fleuves sont *Ió Grande*, le plus long du pays, *Rio do Ouro*, celui qui approvisionne la plupart des villes, Manuel Jorge, Abade, Quija et Xufe-Xufe.



Photo 3 : Chutes de Sao Nicolão, au fleuve Manuel Jorge

(Source : M. Boya, 2003)

Parmi les écosystèmes forestiers, la **forêt primaire** d'altitude (1.400 à 2.024 mètres) a une superficie totale estimée à 28.418 ha (Jones, 1991), dont 24.418 ha sont à São Tomé et 4.000 ha à Príncipe. Cet écosystème couvre 29% du territoire. Il est entièrement protégé par le Parc naturel Obô. La coupe forestière et l'avancement de l'agriculture dans les limites du Parc sont les principales menaces (Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002).

Dans cette formation prédominent les basaltes sur un terrain montagneux (pendant supérieures au 25% par endroits). Les précipitations sont très abondantes. La luminosité est réduite, à cause de la nébulosité constante. La température est relativement basse.

Les îles de São Tomé et Príncipe occupent une place importante mondialement concernant la biodiversité des oiseaux. Il existe sur ces îles 16 espèces endémiques, dont 4 seulement ont été observées dans la forêt primaire. Ces espèces sont les suivantes : *Lanius newtoni*, *Bostrychia bocagei*, *Amaurocichla bocagii* et *Neospiza concolor*. La diversité faunique est constituée de 10 espèces de petits mammifères, 140 espèces d'oiseaux et 5 espèces de batraciens. Il n'y a pas encore d'études approfondies sur leur localisation et leur nombre, ainsi que sur d'autres groupes comme les insectes.



Photo 4 : Pico da São Tomé (Source : M. Boya, 2003)

Ce type d'écosystème forestier se caractérise également par le nombre élevé d'espèces présentes sur une petite superficie et par la présence de nombreuses épiphytes (en particulier les orchidées) et des lianes. Les familles de *Rubiaceae* et d'*Euphorbiaceae* sont très abondantes. Les espèces endémiques caractéristiques de cette formation sont les suivantes : *Trichilia grandifolia*, *Pauridiantha insularis*, *Pavetta monticola*, *Craterispermum montanum*, *Thecacoris manniana*, *Thecacoris stenopetala*, *Erythrococca molleri*, *Discoclaoxylon occidentale*, *Tabernaemontana stenosphon*, *Podocarpus mannii*, *Balthasaria mannii*, *Psychotria guerkeana* et *Psychotria nubicola*. À la cime du pic prédominent les Schefferes.

L'origine des **forêts secondaires** on le trouve à la fin du XIX^{ème} siècle, quand toute la forêt équatoriale de plaine et de terrains hauts (0-800 mètres d'altitude) fût coupée et transformée en plantations de cacao représentant environ 50.000 ha. La moitié de ces plantations étaient faites sur des terrains inadaptés et étaient laissées à l'abandon. Environ 30.000 ha d'anciens cacaoyers constituent aujourd'hui la forêt secondaire située entre 600 et 900 mètres, sur des terrains avec dénivelés de 20%, des vallées profondes et étroites et sur des élévations moyennes.

Dans cette formation il existe beaucoup d'espèces ayant une valeur commerciale, utilisées dans la construction et comme bois de chauffage, dont: *Melicia excelsa*, *Scytopetalum kamerunianum*, *Cleistanthus ibericus*, *Pycnanthus angolensis*, *Pentaclethra macrophylla*, *Albizzia molucana*, *Fagara macrophylla*, *Mammea africana*. Les arbres *Artoacarpus communis* (le fruit pain) et *Artoacarpus heterophyllus* (jaque) et des échantillons des cultures abandonnées de *Theobroma cacao* L., *Coffea arábica*, *Coffea libéria* ou *Hevea brasiliensis*.



Photo 5 : Forêt secondaire, zone de Porto Alegre.

(Source : M. Boya, 2003)

La strate arbore des anciens coquetiers et palmiers est dominée par les espèces *Elaeis guineensis* (palmier) et *Cocos nucifera* (cocotier). Il est à noter également qu'elle est le lieu de récolte de « *banana prata* » (*Musa paradisiaca* v. *sapientum*), « *matabala* » (tubercule de *Xanthosoma sagittifolium*) et « *fruta pão* » (fruit du *Artocarpus communis*), base alimentaire traditionnelle des saotoméens. L'« *izaquente* » (fruit de *Treculia africana*) et d'autres fruits comme jaque, cajamangue, mangue, *safu*, etc. sont aussi très consommés par la population locale.

Concernant la faune, le climat, moins humide que dans la forêt primaire, est propice à la diversification des espèces. Il faut remarquer la présence dans cette formation de 14 espèces

de reptiles et de 131 parmi les 140 espèces d'oiseaux présentes sur l'archipel. On peut, entre d'autres, citer : *Columba malberii*, *Columba thomensis*, *Treron australis virescens*, *streptopelia senegalensis*, *Aplopelia larvata simplex* ou *principalis*. Ces espèces sont très chassées et consommées, elles sont considérées des délices (Boya, 2004).

Les mammifères présents sont : *Cercopithecus mona* (singe), *Sus domesticus* (cochon sauvage), quatre espèces de chauve-souris (*Myonycteris brachycephala*, *Hippodsiderus commersoni*, *Miniopterus minor* et *Rousettus aegyptiacus*), deux espèces de musaraignes (*Crocidura thomensis* et *Crocidura poensis*) et les rats (*Rattus rattus*, *Rattus norvegicus*). Il y a aussi le « guembu » (*Myonycteris brachycephala*), un mammifère qui vole et qui est très chassé. Cependant, il est difficile de parler spécifiquement de la faune de cette formation car il n'existe pas un inventaire définitif.

La **forêt d'ombre** est un système agroforestier conçu pour donner de l'ombre aux plantations de cacao et de café. L'inclinaison du terrain est ici plus douce (<10%). Aujourd'hui, les arbres de cette formation sont le principal pôle d'extraction du bois de chauffe et de construction; avec l'apparition de nouvelles petites exploitations agricoles, sont les principales menaces de cette formation forestière. La superficie est de 32.289 ha, soit 32,4% du pays. Nous y trouvons les sols les plus fertiles du pays.

Ce système se compose de différentes espèces introduites, tels que : *Milicia excelsa*, *Cedrela odorata*, *Fagara marophylla*, *Carapa procera*, *Albizia molucana*, *Scypetalum kamerunianum*, *Cleistanthus ibericus*, *Ficus sedifolia*, *Erytrina velutina*, *Erytrina umbrosa*, *Artocarpus communis*, *Artocarpus heterophyllus*. La végétation de sous-bois est composée par : *Theobroma cacao L.* et *Coffea sp.*

Vis-à-vis de la faune, il faut remarquer la présence d'animaux domestiques, tels que les poules, les cochons, les chèvres, les moutons, les chiens, etc. Plusieurs espèces d'oiseaux vont s'alimenter dans les arbres d'ombre ainsi que dans les arbres fruitiers.



Photo 6 : Système d'arbres d'ombre, plantation de café. Nova Moca

(Source : M. Boya, 2006)

La **savane** longe la côte nord de l'île de São Tomé, de l'aéroport jusqu'à la ville de *Neves*. Elle possède une largeur d'environ 5 Km. Elle n'existe pas sur l'île de Príncipe. C'est une zone de climat aride ou semi-aride. Une petite superficie de cette formation forme part du Parc naturel Obô (la zone de *praia das Conchas*, au nord de l'île de São Tomé). L'extraction de sables des plages et les futurs projets de développement urbanistique de la zone sont les principales menaces de cette formation.

Les espèces caractéristiques sont : *Adansonia digitata*, *Tamarindus indica*, *Borassus aetiopium*, *Ximenia americana*, *Pidium guajava*, *Vernonia mygdalina*, *erythroxyllum emarginatum*, *Ziziphus abissinica*. Cette formation est pauvre en mammifères typiques des savanes africaines, mais y sont présents des groupes d'oiseaux caractéristiques, tels que la caille.



Photo 7 : végétation de savane, près de *Praia das Conchas*

(Source : M. Boya, 2006)

Le **Mangrove** est caractérisée par le mélange des eaux douce et salée. Ce mélange lui donne une végétation et une faune particulière. Cette formation est présente sur l'île de São Tomé à l'embouchure de quelques cours d'eau (*Praia das Conchas*, *Praia dos Tamarindos*, *Pantufo*, *Agua Izé*, *Porto Alegre* et *Lagoa Malanza*, le plus grand de tous).

La végétation est dominée par deux espèces : *Rhizophora mangle* (de la famille des *Rhizophoraceae*) et *Avicennia germinans* (de la famille des *Avicenniaceae*). Elle a une fonction importante pour la protection des poissons dans les premières phases de leur développement.

Il faut dire que ce milieu est particulièrement sensible, car lorsqu'une forêt de mangrove est dévastée sa récupération est presque impossible. En effet, des modifications substantielles de la strate arbustive peuvent occasionner des changements de la structure de base de l'écosystème. Dans le cas de São Tomé, les menaces directes sur cet écosystème extrêmement fragile est la coupe forestière (*Jones, 1991*). Les scientifiques s'inquiètent également des conséquences du dérèglement climatique sur ces écosystèmes menacés de disparition par l'élévation du niveau de la mer.



Photo 8: Mangrove, Lago Malanza, Porto Alegre

(Source: M. Boya, 2003)

Les **écosystèmes agricoles, sylvoles et les plantations** présentent une combinaison caractéristique de plantes et d'animaux. Leur préservation dépend de l'intervention humaine. Nous pouvons y observer la plupart des espèces identifiées comme cynégétiques.

Les plantations de cacao (*voir photo 10*) occupent la moitié de la superficie cultivée du pays. Café, bananiers et cocotiers ont été des cultures historiquement très importantes et le sont encore aujourd'hui à un niveau national. Ces plantations se caractérisent par la présence d'arbres d'ombre, nécessaires pour assurer une bonne productivité des cultures (*voir photo 9*).

C'est dans ces écosystèmes où la nature et l'histoire ont un lien plus étroit. C'est ici où on perçoit clairement la contribution de chacune dans la physionomie du paysage. Cette formation prédomine autour de notre aire d'étude (Monte Café – Bom Sucesso). Ce sont des écosystèmes avec une importance spéciale au niveau écologique (nombreuses espèces

endémiques d'oiseaux se trouvent ici) aussi bien qu'économique (exploitation des plantations et exportation de cacao et de café, cultures vivrières, etc.).



Photo 9 : Plantation de café



Photo 10 : cacaoyer

(Source: M. Boya, 2006)

7.2 Une histoire déterminante

Le processus suivi par cette société tout au long de l'histoire a eu un impact majeur sur l'état actuel de ces écosystèmes. Par exemple, pour les plantations (forêt d'ombre) nous pouvons affirmer que ce sont les portugais et leur modèle colonial qui les ont créées (*Tenreiro, 1961; Eyzaguirre, 1986; Eyzaguirre, 1989*). Nous ne pouvons comprendre la physionomie actuelle du territoire sans tenir compte des principales étapes de son évolution socioéconomique qui ont marqué le développement du pays à travers l'histoire.

7.2.1 La période coloniale

Aucun autre pays n'a été colonisé si longtemps, ni sous l'économie capitaliste des plantations comme São Tomé et Príncipe. Les portugais, arrivés à la fin du XV^e siècle (le 21 décembre 1470), y sont restés plus de 500 ans.

Depuis la colonisation, au XVI^e siècle, São Tomé et Príncipe devient rapidement le principal producteur mondial de sucre, avec l'aide des esclaves provenant du continent africain. Cependant, au XVII^e siècle, importante pluviosité des îles et la monopolisation du marché par les pays producteurs des Caraïbes et d'Amérique du Sud, entre autres contraintes, provoquent l'abandon progressif des plantations de sucre. Le pays devient alors un point intermédiaire du commerce d'esclaves, un arrêt pour l'approvisionnement des bateaux entre l'Afrique et l'Amérique. De là jusqu'à la recolonisation portugaise du XIX^e siècle, la société créole a un contrôle virtuel sur les gouvernants portugais (*Seibert, 1999*).

Le système de plantations récupère son rôle principal (et les portugais le pouvoir réel) avec l'introduction de la culture du cacao et du café au début du XIX^e siècle. Les portugais créent l'actuel système de *roças*, où la production était hautement dépendante des esclaves qui arrivaient de l'Afrique tropicale (*Curtin, 1990*). Quand le Portugal abolit l'esclavage en 1858, ce seront des immigrants d'Angola, de Mozambique et des îles du Cap Vert qui viendront travailler dans les plantations.

Le pays fut divisé en plusieurs grandes plantations. Ces dernières comptent avec un siège principal, normalement une ville ou un village qui possède une sortie vers la mer où les bateaux venaient charger le cacao et le café, et plusieurs villages annexés appelés *dependencias*, éparpillés sur le territoire. L'introduction des cultures et de la structure de ce système de plantations a façonné le territoire de Sao Tomé et, encore aujourd'hui, l'héritage de l'époque coloniale est observable sur le terrain, dans la succession d'écosystèmes sur l'île (voir *figure 20*).

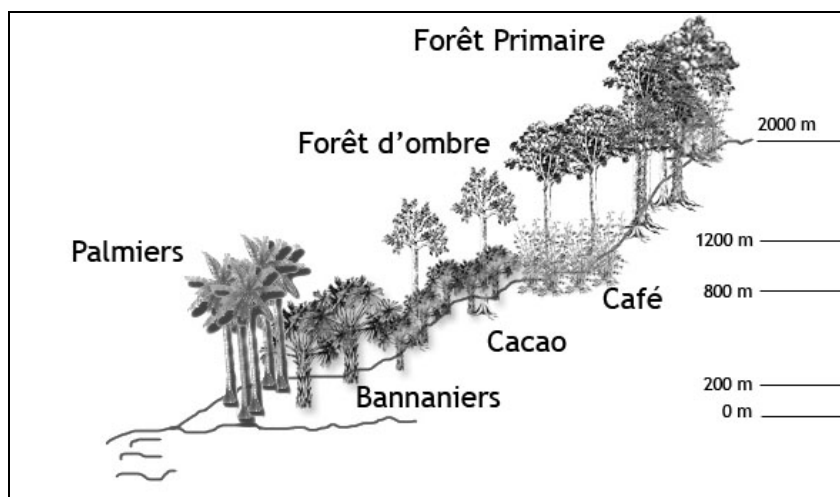


Figure 20 : Profil d'usages du sol en hauteur

São Tomé était le plus important producteur mondial de cacao au début du XX^{ème} siècle, mais la mise à jour de pratiques de travail forcé rémunéré et les hauts coûts de production du cacao, ont provoqué la chute libre du marché de cacao depuis les années 1920. La situation s'est aggravée avec quelques révoltes locales (dont la plus connue *révolte de Batepá*, en 1953). Avec les changements politiques au Portugal, la chute du régime politique de Salazar en 1974, on assiste à l'avènement de l'indépendance des colonies africaines. Celle de São Tomé e Príncipe a lieu en 1975 (*Seibert, 1999*).

7.2.2 De l'indépendance à nos jours

Frynas (2003) attribue le déclin suivi par l'économie sãotoméenne à la nature du système d'exploitation des plantations, tout d'abord dépendant de l'esclavage et ensuite des travailleurs immigrants. Le déclin s'accélère avec l'indépendance du Portugal. Les patrons blancs partent et l'État se voit obligé à nationaliser la production et à imposer une réforme agraire (Eyzaguirre, 1986; Eyzaguirre, 1989). Les *roças* sont ainsi regroupées en 15 entreprises agricoles. De plus, la chute du prix mondial du cacao en 1979 aggrave la situation de STP, qui n'est plus capable de payer les produits et équipements de base pour l'industrie (fertilisants, fongicides, insecticides et machinerie).

Dans les années 1980, la Banque Mondiale essaye de revitaliser les exportations de cacao avec des inversions de 40 millions de dollars US, sous forme de prêts. Malgré ces investissements, dans les plantations nationalisées, en 1996, seulement une avait des rendements positifs (Seibert, 1999).

Les quinze ans de socialisme qui ont suivi l'indépendance du pays ont été marqués par un régime autocratique et corrompue, la violation des droits humains, un déclin économique rapide et le détournement de fonds publics. Le pays est devenu un des États les plus pauvres du monde par sa dette extérieure⁵⁶, et depuis lors complètement dépendant des aides et des subventions d'autres pays (en 2002, principalement du Portugal et de Taiwan) et d'organismes internationaux comme les Nations Unies ou la Banque Mondiale (qui a récemment effacé la dette externe du pays (Hodges and Newitt, 1988).

Après 1990, il y a eu un changement notable. Plusieurs élections démocratiques ont eu lieu (les premières en 1991) et les droits humains sont respectés. Des tentatives de coup d'état (le dernier en 2003), la situation de pauvreté et de dépendance à l'aide internationale aggravent la conjoncture socio-économique actuelle d'un pays qui attend l'entrée des premiers revenus du pétrole.

⁵⁶ www.countrywatch.com, octobre 2003.

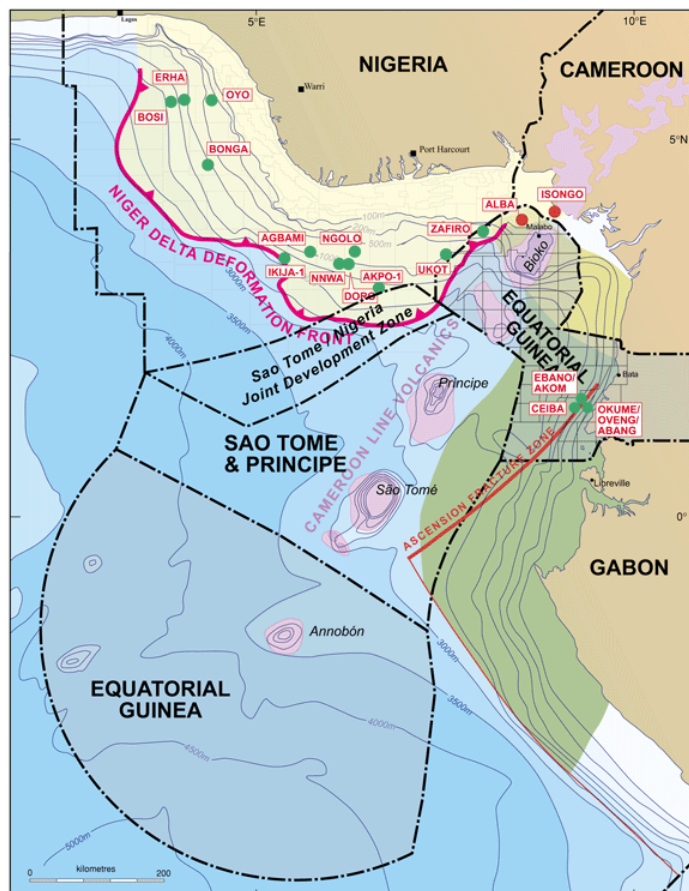


Figure 21 : Zone d'exploitation pétrolière du golfe de Guinée⁵⁷

Aujourd'hui, les perspectives de développement socio-économique sont entièrement basées sur la future exploitation des ressources pétrolifères prospectées et découvertes dans les eaux de STP dans les années 1980 (voir *figure 21*). Les intérêts des principales compagnies pétrolières (surtout nord-américaines) sont une réalité. Le Nigeria, pays avec qui São Tomé partage les réserves pétrolières découvertes, exerce une certaine influence dans la vie politico-économique. La conversion du pays d'un État basé sur l'exploitation des plantations à un petro-état, peut être signe d'un imminent changement économique, mais aussi social, en tant que possible modification des rapports de production (*Frynas, 2003*).

⁵⁷ <http://www.equatorialoil.com/pages/TechReview.html>

7.3 Cadre institutionnel et juridique de conservation de la nature

La gestion des ressources naturelles est une responsabilité partagée par différents Ministères et autres institutions. La plupart d'entre eux ont des législations sectorielles approuvées. De plus, le pays a déjà ratifié les conventions internationales en matière de gestion durable des ressources naturelles. La Stratégie nationale de conservation de la diversité biologique (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*) vient d'être élaborée et les différents Ministères sont en train d'approuver la législation sectorielle relative à cette stratégie. Le gouvernement de São Tomé et Príncipe a ratifié aussi les objectifs du millénaire des Nations Unies, où les enjeux de la pauvreté, de l'environnement et de l'éducation sont étroitement reliés.

7.3.1 Structure institutionnelle

Les organes institutionnels ayant des responsabilités directes sur l'environnement, la conservation de la biodiversité, l'utilisation durable des ressources naturelles et l'aménagement du territoire sont :

- Le *Ministère des Travaux Publics, des Infrastructures, des Ressources Naturelles et de l'Environnement* : en charge des questions relatives au pétrole. Ce dernier a été récemment découvert dans les eaux de la zone économique partagée avec le Nigeria.
- Le *Secrétariat d'État pour l'Environnement, l'Aménagement du Territoire et la Conservation de la Nature* : organisme responsable de la gestion des ressources naturelles, à l'exception du pétrole. Les principales actions du Secrétariat ont pour but l'approbation de la législation concernant la protection de l'environnement (impact environnemental, chasse, eaux usées, etc.). Elles s'inscrivent dans une optique de développement durable du pays. Le peu d'études réalisées par le gouvernement

concernant l'environnement sont faites par les services techniques de cette institution. Ils ont pour rôle de coordonner les projets avec les autres Ministères et Directions gouvernementales. Le Secrétariat est aussi un organe consultatif de l'État.

- Le *Ministère de l'Agriculture, du Développement Rural et de la Pêche* : Il est divisé en différentes directions s'occupant d'aspects concrets de la conservation de la biodiversité. Ce sont :
 - *Direction des Forêts* : chargée de la gestion et de la protection des écosystèmes forestiers du pays. La priorité actuelle de la Direction est la sensibilisation de la population contre la coupe incontrôlée d'arbres. En effet, ces dernières années il y a eu une augmentation substantielle des arbres coupés. Ceci engendre des problèmes de déforestation, d'érosion et de modification des écosystèmes. Les gardes forestiers de la Direction des Forêts ont pour mission de surveiller l'abattage d'arbres. Le budget modeste de la Direction ne permet pas la réalisation d'autres tâches, tels que le contrôle de la chasse.
 - *Direction de l'Agriculture* : chargée de tout ce qui fait référence à l'élevage, aux animaux domestiques et aux exploitations agricoles.
 - *Direction du Tourisme* : Pour l'instant, l'activité touristique est très limitée, quoiqu'il y ait quelques projets de développement de grands réseaux touristiques. Le discours officiel est orienté vers le développement de l'écotourisme, qui par ailleurs est encore embryonnaire.
- Le *Ministère de la Planification et des Finances* : a élaboré la Stratégie Nationale de Réduction de la Pauvreté (*Ministry of Planning and Finance, 2002*) et il est le responsable de son application.

La *Direction de Travaux Publics et de l'Urbanisme* fait partie de ce ministère. Elle est chargée de la planification des services et des infrastructures en milieu urbain.

- *ECOFAC* : Organisme responsable pour l'étude et la gestion des écosystèmes forestiers de l'Afrique centrale. C'est une institution subventionnée par l'Union Européenne. Les scientifiques de cette organisation ont réalisé de nombreuses études scientifiques dans tous les domaines écologiques.

ECOFAC a aussi le mandat de développer le plan d'aménagement et de gestion du Parc naturel Ôbô, ainsi que la réalisation de stratégies et de programmes de sensibilisation et d'éducation environnementale. La publication des guides des oiseaux (*Christy, 1998*) et des orchidées (*Stevart, 2001*) de São Tomé et Príncipe en sont des exemples.

ECOFAC encourage le développement de l'écotourisme relié à la découverte des formations végétales et des animaux des îles (en particulier les oiseaux). Il est l'initiateur du centre d'accueil du Parc national Obô et du corps d'écogardes qui surveille les activités réalisées dans le Parc. De plus, les gardes travaillent aussi comme guides touristiques. ECOFAC est aussi le responsable de la mise en place du réseau de sentiers aménagés pour la découverte du Parc national.

Avec le renouvellement des subventions économiques de l'UE, le programme ECOFAC se trouve maintenant dans la phase IV depuis début 2008. Actuellement, ECOFAC est l'organisme de référence en matière de recherche, d'aménagement et de gestion durable des écosystèmes de São Tomé et Príncipe.

Concernant l'exécution de leurs attributions et de leurs mandats, ces institutions doivent se confronter avec (*Boya, 2004*):

- un manque de sources d'information,
- un manque de coordination et de communication entre les différentes institutions,
- l'exécution désordonnée de programmes et d'actions,
- la pauvre capacité technique opérationnelle pour la gestion des ressources de la diversité biologique,

- l'inexistence de nombreuses stratégies et plans d'action pour le développement sectoriel,
- le manque de motivation des cadres techniques,
- la non valorisation et l'encadrement inadéquat des cadres techniques, et
- l'insuffisance d'équipement et de moyens financiers.

D'autres institutions et universités étrangères mènent actuellement des recherches sur différents aspects de la biodiversité sãotoméenne. La *California Academy of Science* (Uyeda, Drewes et al., 2007) ou l'Université d'Aveiro, au Portugal, sont deux exemples que montrent l'intérêt des chercheurs étrangers par la diversité biologique des îles de São Tomé et Príncipe.

7.3.2 Cadre légal

L'essentiel de la législation relative à la conservation des ressources naturelles a été élaboré au cours de ces cinq dernières années. Cependant, les lois et les règlements en vigueur n'ont pas été appliqués dû au fait que les institutions responsables de leur exécution n'ont pas été créées.

La Constitution en vigueur à São Tomé et Príncipe stipule, selon l'article 10, comme un des objectifs primordiaux de l'État « *préserver l'équilibre harmonieux de la nature et de l'environnement* ». L'article 48 mentionne que « *tout le monde a le droit d'habiter et défendre l'environnement* ». Malgré cette reconnaissance constitutionnelle, la réalité est assez éloignée de l'application d'une bonne stratégie de conservation des ressources naturelles et de protection de l'environnement.

Concernant la conservation de la biodiversité, la législation déjà approuvée est la suivante :

- Stratégie Nationale pour la Conservation de la Diversité Biologique (dans le *Plan National de l'Environnement pour le Développement Durable du Ministère de*

l'environnement, 2002) : C'est le document de base en matière de gestion environnementale et de protection et conservation de la biodiversité. Elle identifie les principales problématiques, ainsi que les enjeux en matière d'environnement. Elle dresse également le bilan de la situation actuelle et une proposition de stratégie, matérialisée par un plan d'action, avec des objectifs à atteindre, à court et à long terme. Ces objectifs sont divisés par programmes (biodiversité, ressources renouvelables et résidus toxiques, eaux et assainissement, soutien et promotion de la femme, etc.).

- Loi de base de l'Environnement (Loi n°10/99) Pub. D.R n°15 de 31/12/99 : C'est la base sur laquelle s'est développée l'autre législation. C'est une loi avec des principes généraux, qui marquent les grandes lignes à suivre en matière d'environnement.
- Loi de Conservation de la Faune, la Flore et des Aires Protégées (Loi n°11/99) Pub. D.R n°15 de 31/12/99 : L'aspect le plus remarquable est le mandat de création du CONFAP (Conseil de Conservation de la Faune, Flore et des Aires Protégées), un organisme qui doit définir la réglementation se référant aux aires protégées et aux activités permises dans ces espaces. Dans son Annexe I, cette loi dresse la liste des espèces interdites à la chasse. Son Annexe II dresse la liste des espèces protégées, pour lesquelles une stratégie d'exploitation durable doit être établie. Elles sont sous une réglementation restrictive en vue de rendre compatible leur extraction avec les niveaux de reproduction et de survivance (Art.9).
- Loi des Forêts : Elle est approuvée mais non publiée. Elle établit les différentes catégories de protection de la biodiversité et déclare spécialement interdite la chasse, la pêche ou la capture d'espèces sylvestres dans les limites du parc national et des réserves naturelles (Art. 5). Finalement, la fiscalisation de la chasse et de la pêche aquatique, ainsi que la commercialisation des animaux sauvages sont de compétence des gardes forestiers engagés par la Direction des Forêts (Art. 43). Ce corps de gardes doit aussi veiller à l'intégrité des formations forestières, en luttant contre l'abattage incontrôlé d'arbres.
- Règlement sur la chasse : Il est approuvé mais non publié. C'est un instrument légal de cadre général. Il établit les principes de base pour la régulation de l'activité cynégétique

mais il ne les développe pas : licences, réserves de protection cynégétique et leur régime de fonctionnement, régimes de chasse en fonction des spécificités de chaque espèce, contrôle des densités des animaux qui causent préjudices, périodes et quotas de chasse pour chaque espèce, etc. C'est l'outil de base pour envisager la résolution de la problématique reliée à la chasse.

- Décrets de création des parcs naturels Obô à São Tomé et à Príncipe (2006): Ils délimitent l'extension des parcs et établissent les bases pour leur aménagement et leur gestion. Toutes les activités qui peuvent modifier ou mettre en danger les écosystèmes présents dans les limites du parc, notamment la chasse ou l'agriculture, sont spécifiquement interdites. L'activité cynégétique et les petites exploitations agricoles sont permises dans la zone tampon qui entoure le parc, mais elles doivent être régulées et contrôlées.
- CITES (Convention on International Trade in Endangered Species of Wild Fauna and Flora) : c'est la convention qui engage le pays à réglementer et à contrôler le commerce illégal d'espèces exotiques, notamment des oiseaux endémiques (perroquet, perruche, etc.), des quelonis (tortues) et des singes (*Cercopithecus mona*).
- CMS (Convention on Migratory Species) : C'est la convention qui engage le pays à protéger les espèces migratrices, dont la plupart sont des oiseaux marins qui visitent les îles et les grands mammifères (baleines).

Il y a aussi la Convention sur les Changements Climatiques et la Convention sur la Biodiversité, aussi ratifiés pour l'Assemblée Nationale. Cette dernière est le texte international qu'a un rapport plus direct avec notre sujet de recherche. La Stratégie nationale de conservation de la biodiversité (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*) est développée selon les trois objectifs qui montrent la philosophie de la CDB et de la notion de conservation : (1) la conservation de la diversité biologique, (2) l'utilisation durable de ses éléments et (3) le partage juste et équitable des avantages découlant de l'exploitation de ressources génétiques (*PNUE, 1994*).

Bien qu'il y a de nombreux textes légaux appuyant la conservation des ressources naturelles, le jour à jour nous montre que la réalité est autre : les ressources naturelles sont de plus en plus modifiées par l'action de l'homme. Il y a des espèces en danger d'extinction, menacées directement par l'activité cynégétique ou la coupe forestière, mais aussi indirectement par d'autres pratiques, telles que la l'abandon de pratiques agricoles, l'urbanisation incontrôlée, l'extraction de sable des plages, le développement du tourisme et le commerce illégal d'espèces ou le développement de secteurs et d'infrastructures liées à l'avènement du pétrole.

Le territoire insulaire réduit de São Tomé et Príncipe doit faire face à des pressions environnementales, sociales et économiques qui peuvent modifier, peut-être irréversiblement, le paysage et la richesse de l'île. Dans le chapitre suivant, nous allons voir, avec un peu plus de détail, les caractéristiques physiques et sociales et l'évolution de la zone de Monte Café – Bom Sucesso, les communautés établies près des limites du Parc objet de notre étude.

Chapitre VIII

8 La communauté de Monte Café et le Parc Naturel Obô

Ce chapitre a pour objectif de présenter l'étude de cas spécifique à la thèse. Il s'agit de la communauté de l'ancienne plantation de Monte Café et sa relation au Parc naturel Obô. Ce chapitre met en exergue des données importantes sur la population habitant cette plantation (dans laquelle nous avons effectué la plupart des entrevues, car elle est la plus proche du parc naturel), sur leur mode de vie, sur les activités et le régime de propriété de la terre de l'hinterland du Parc. Nous allons expliquer la structure et les caractéristiques de ces anciennes entreprises agricoles et, finalement, expliciter le processus de création de l'aire protégée, objet de cette étude.

8.1 La propriété de la terre : le système de plantations et la réforme foncière

A Sao Tomé, les propriétés, noyaux de la vie agraire de l'île, sont connues sous le nom de *roça*. C'est l'exploitation agro-industrielle du cacao qui, pour l'essentiel, a donné à l'île de São Tomé son paysage actuel, tant au niveau naturel qu'humain. A partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle toute l'île, qui n'avait connu jusque là qu'une timide économie de canne-à-sucre, sera aménagée pour devenir au tournant du siècle passé, le premier producteur mondial de cacao (*Tenreiro, 1961*). Paradoxalement, cette révolution industrielle semble être aujourd'hui la source de tous les malheurs actuels du pays.

Tenreiro (*1961*) divise les plantations en différents types, se basant sur la localisation, l'extension territoriale, le nombre de travailleurs, les principaux produits cultivés et le rendement général. Sur l'île de Sao Tomé, la distribution des plantations dépend du relief, du climat et des sols. Ces facteurs font apparaître une concentration majeure au nord de l'île (moins montagneux, plus accessible, avec une quantité moindre de précipitations et avec

des sols plus profonds). Nous trouvons ainsi les plus anciennes plantations dans cette partie de l'île : *Rio do Ouro*, *Boa Entrada*, *Agua Izé*, etc. Ce n'est que jusqu'au dernier tiers du siècle XIX que la forêt du sud et celle de l'ouest sont coupées et mises en culture (voir *figure 22*).

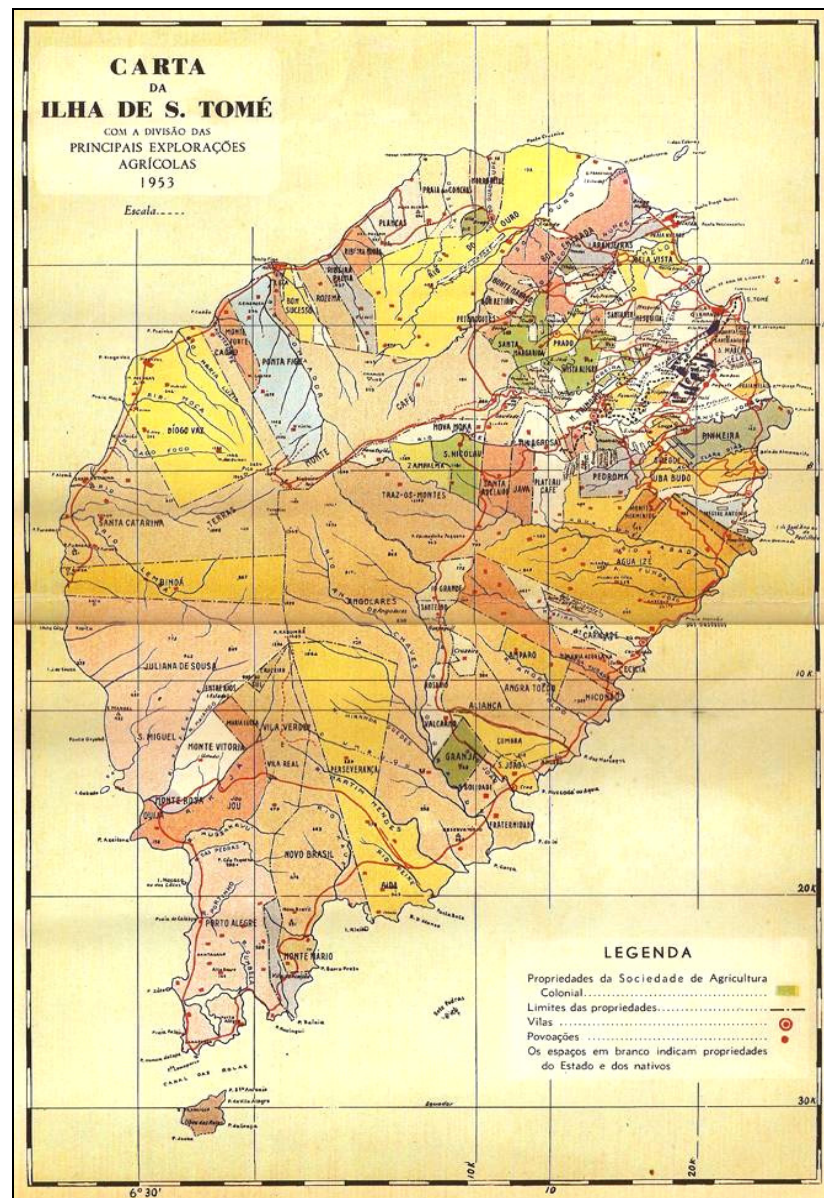


Figure 22 : Principales exploitations agricoles, 1953

(Source : *Mantero, 1954*)

Les *roças* seront la structure territoriale, administrative et économique du territoire sãotoméen. Du temps de la colonisation portugaise, vingt-six entreprises agro-industrielles se partageaient le territoire sãotoméen, découpé en quartiers qui partaient généralement de la côte pour s'étendre vers le centre montagneux de l'île. Chaque entreprise ou *roça* était parfaitement autonome, ces entreprises employaient plusieurs milliers de travailleurs, étrangers pour la plupart (capverdiens, angolais et mozambicains). Elles avaient chacune leur propre infrastructure portuaire, leur centrale hydroélectrique, leur administration, leur hôpital et quelquefois même leur propre monnaie (*Tenreiro, 1961; Eyzaguirre, 1986*).

Ces exploitations avaient généralement leur siège (*sede*) près de la côte et étaient subdivisées en diverses dépendances agricoles (les *dependências*) comportant chacune son contingent de travailleurs, ses chefs d'équipes (*capatazes*) et un administrateur local (*feitor*). Toutes les cacaoyères étaient reliées à leur *dependência* et celles-ci au siège, par un impressionnant réseau ferroviaire qui grimpait dans la montagne pour apporter vivres et matériels (tout venait du Portugal) et redescendait avec le cacao séché sur place pour l'embarquer directement sur les navires de l'entreprise. Aujourd'hui, on ne trouve plus que des traces de cette infrastructure ferroviaire.

São Tomé a effectivement été façonné par ces entreprises puisque, au moment du boom de cacao (1910), celles-ci exploitaient près de 90% de la surface utile de l'île. Ces *roças* ont donc non seulement forgé le paysage (agroforesterie) mais ont également imposé un certain modèle de société (rapport patron-ouvrier, forte spécialisation des tâches, centralisation des prises de décision, etc.). Le passage de la Colonie portugaise à l'indépendance, la création de l'État sãotoméen et la nationalisation des grandes entreprises privées, ne semble pas modifier fondamentalement cette structure : le patron est simplement remplacé par l'administrateur public (*Seibert, 1999*).

Le déclin de l'économie du cacao, entamé avant l'indépendance en 1975, conduira à disloquer progressivement la machine agro-industrielle sãotoméenne. Beaucoup de cacaoyères seront abandonnées, les systèmes d'irrigation peu ou plus entretenus, les réseaux ferroviaires démantelés. La baisse de rentabilité et, consécutivement, des salaires,

contraindront les travailleurs à devoir produire leur propre subsistance alimentaire en partageant leur temps travail entre les cacaoyères de l'entreprise (le matin) et la culture de bananes et de tarots pour remplir leur assiette (l'après-midi).



Photo 11: *Senzala* ou maisons des travailleurs de la roça Sundy, Príncipe

(Source: M. Boya, 2003)

Ces « champs pour le ventre » (*campos de barriga*), existent toujours dans les moyennes entreprises actuelles et dépassent rarement 1/2 hectare. En outre, ce déclin de l'exploitation cacaoyère incite quelques agriculteurs indépendants à squatter des terres abandonnées par les grandes entreprises, afin d'y cultiver des produits maraîchers, tant dans un but commercial que de subsistance (*Eyzaguirre, 1986*).

Du côté des processus de redistribution des terres, il convient tout d'abord de préciser que dès le milieu des années 1980, l'État sãotoméen, qui avait nationalisé les grandes entreprises agricoles portugaises au lendemain de son indépendance, commencera à concéder des terres à des particuliers « sans qu'aucun dispositif légal n'ait été mis en place » (*Eyzaguirre, 1989*). Ces terres concernent vraisemblablement une partie de zones maraîchères d'altitude, situées sur d'anciennes friches d'entreprises d'État et squattées par des particuliers (notamment dans la zone de *Bom Sucesso*, notre étude de cas).

A partir de 1991, suite à de lourdes difficultés économiques, aux pressions de la Banque Mondiale et à son appui financier, l'État sãotoméen débutera un programme complexe de réforme foncière. Les entreprises agricoles, gérées par l'État, sont concédées à des privés sous forme de grandes, moyennes et petites exploitations agricoles.

La procédure légale d'application de la Réforme Foncière se veut rigoureuse. Les *roças* converties en grandes exploitations agricoles (*grande empresa*) sont confiées à des concessionnaires privés par contrat de fermage. Les autres *roças* sont démembrées et converties en moyennes et petites exploitations agricoles.

Quand une *roça* est choisie par le Ministère de l'Agriculture et du Développement Rural pour être lotie en petites exploitations, un relevé précis du terrain est établi. Ce relevé, mène à une répartition des terres en quatre classes, de qualités différentes, classifiées en fonction des cultures existantes, du sol, du relief, de la disponibilité en eau et de la distance au siège de l'entreprise et à la capitale. A partir de cette typologie des terres, des lots de 1ha (meilleure qualité) à 3 ha (moins bonne qualité) sont délimités.



Photo 12 : Roça de Porto Alegre

(Source : M.Boya, 2003)

Les moyennes exploitations, sont démarquées dans les zones disponibles des *roças* en processus de distribution. Ces exploitations sont soumises à un concours public d'attribution, à l'issue duquel le bénéficiaire signe un contrat de concession renouvelable de 20 ans.

8.2 Quelques données et aspects importants de la communauté de Monte Café

Monte Café est située à l'intérieur du pays, dans une zone montagneuse où se trouvent les points les plus hauts de l'île, dont le *Pico de Sao Tomé*, de 2.024 m. Ce sont des terrains où la forêt primaire est prédominante, les précipitations sont abondantes et la température basse. Nous trouvons ici la plupart d'espèces endémiques, cataloguées et protégées (Jones, 1991; Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002).

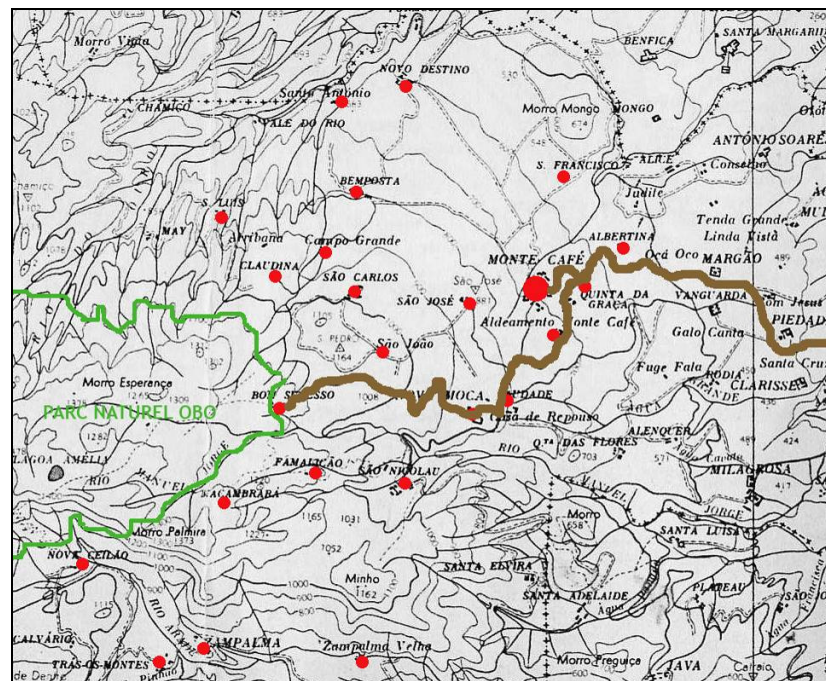


Figure 23 : Limites du Parc, route d'accès par la zone de Monte Café et *dependencias* dans la zone d'influence.

En termes de superficie, Monte Café est une des plus grandes plantations (voir figure 22). Le siège principal date de 1895, quand la *Sociedade de Terras de Monte Café* introduit le café et le cacao dans une des parties les plus éloignées et inaccessibles du pays. La dissémination de la culture sur un territoire difficilement accessible justifie la présence de nombreuses *dependencias* ou villages annexes (voir figure 23), dont Chamiço, Bemposta, Claudina, Novo Destino, Aldeamento, São Carlos, São José ou Campo Grande, pour en nommer seulement quelques uns (Tenreiro, 1961; Shaw, 1994; Gallet, 2001).

Au début du siècle XX, Monte café était la troisième plantation en nombre de travailleurs (995), après d'*Agua-Izé* (1534) et *Rio do Ouro* (1703). Mais aujourd'hui l'abandon des cultures et l'exode rural, vers la ville de Sao Tomé, font que ce nombre se réduit énormément, jusqu'à la presque fermeture de l'entreprise agricole il y a quelques années.



Photo 13 : village de Monte Café

(source : *Lains, 1958*)

Le village de Monte Café a près de 500 habitants, la plupart des émigrés d'origine angolaise, mozambicaine ou capverdienne. Ils sont arrivés à la fin du XIX^{ème} siècle, avec le boom du cacao et du café, et ils ne sont jamais retournés à leur pays d'origine.

L'école primaire est fréquentée par 300 enfants de toutes les *dependencias* de la zone âgés de cinq à douze ans. Les séances de cours ont lieu pour certains le matin et pour les autres l'après-midi.

Par rapport aux écosystèmes, cette zone se caractérise par la forêt d'ombre des cultures de cacao et de café. La première culmine jusqu'aux 800 mètres, où elle rentre en compétition avec le café. Ce dernier s'étend jusqu'à 1200 mètres. L'abandon progressif de ces cultures et la coupe forestière met sérieusement en danger les forêts aux alentours du village et des *dependencias* de Monte Café.



Photo 14 : Vue aérienne de la zone de Monte Café, avec des zones de forêt et des zones agricoles ouvertes (source : Google Earth).

Avec la réforme agraire des années 90 et la nationalisation des terres postindépendance, des nombreuses parties de la zone ont été mises en culture. Les conditions climatologiques humides et fraîches et la composition des sols (majoritairement argileux), très productifs et aptes pour l'agriculture, on fait prospérer les exploitations agricoles jusqu'au point de faire connaître cette zone comme « *le potager de l'île* ». Les habitants de la zone de Bom

Sucesso surnomment cette dernière « *terra batata* » (la terre des patates), ceci faisant une claire référence à la culture prédominante.

La *photo 14* est une vue aérienne du village de Monte café et des *dependencias* les plus proches. Nous pouvons observer les parties où la forêt a été éclaircie et où se trouvent maintenant les petites exploitations agricoles, qui ont pris la place de la forêt d'ombre du cacao et du café.

8.2.1 Bom Sucesso, la porte d'entrée du Parc

Bom Sucesso, localité où nous avons effectué nombreuses entrevues, se situe en bordure du Parc Naturel Obô. C'est une zone incluse dans les exploitations caféières de Monte Café et de Nova Moka. Il s'agit d'une ancienne zone de colonisation spontanée sur des terres abandonnées (squattes), où les petites exploitations agricoles occupent actuellement une superficie importante.

Les terres de Bom Sucesso auraient été distribuées entre la fin des années 80 et le début des années 90, peu avant le processus de réforme foncière commandité par la Banque Mondiale. Il semblerait qu'à cette époque un certain nombre de petits agriculteurs auraient reçu des titres communautaires pour une durée de vingt ans (*Eyzaguirre, 1986; Eyzaguirre, 1989*).

Cependant, ces titres ne sont enregistrés dans aucun cadastre officiel. A Bom Sucesso la situation reste très confuse à ce sujet. Si d'un côté on m'a confirmé qu'il y aurait eu une distribution collective, d'autres mentionnent une délimitation individuelle de leur lot (on m'a parlé d'un plan général que je n'ai pas réussi à localiser). En outre, certaines personnes affirment s'être installées dans la zone il y a seulement quelques années, sans aucun accompagnement légal (l'espace était libre).

Il est également important de souligner que cette région était « envahie » ou squattée spontanément avant cette distribution collective. Or, seulement une partie de ces terres abandonnées et squattées ont effectivement été distribuées en lots de taille familiale. La

zone de Cachambrara par exemple, adjacente à Bom Sucesso, n'a pas été distribuée aux petits agriculteurs indépendants qui l'occupaient effectivement, mais a été cédée à un propriétaire unique qui, d'après un de ses employés, n'aurait aucune idée du nombre de personnes vivant de sa terre.

Bom Sucesso est aujourd'hui entièrement voué à l'agriculture maraîchère (choux, carottes, pomme-de-terre et haricots) quelque peu particulière en raison de ses caractéristiques agro-climatiques (basse température). Il semble que depuis la distribution collective des terres, l'agriculture y soit devenue beaucoup plus intensive (Eyzaguirre notait dans les années 80 une itinérance sur petits champs épars), en raison du fait que le nombre d'exploitants a sensiblement augmenté et la production est davantage circonscrite aux lots reçus. Le projet de développement agricole Mesquita, conduit par le PNAPAF, a introduit l'usage d'engrais et de pesticides, qui aujourd'hui sont devenus largement utilisés.

En outre, certaines personnes se sont enrichies en rachetant des lots à d'autres et en employant une main-d'œuvre salariée. A ce titre, Bom Sucesso et ses environs relèvent d'une situation exemplaire à São Tomé qui, depuis la Réforme Foncière et la presque généralisation d'une agriculture indépendante, pourrait devenir sinon un modèle du moins un lieu de convoitise. Ceci explique aussi la raison pour laquelle on y a déjà constaté une intensification du défrichement en bordure du parc (c'est-à-dire dans les zones les plus reculées). On y trouve des parcelles sur forte déclivité qui sont mises en culture.

8.3 La création du Parc Naturel Obô

Les îles du golfe de Guinée abritent une flore et une faune endémiques, d'un grand intérêt scientifique. Vingt-cinq espèces d'oiseaux, soit 30% des espèces résidentes (dont 5 genres), sont endémiques aux îles de São Tomé et Príncipe. Quant aux plantes, São Tomé en abrite plus de 800 espèces, dont environ 120 sont endémiques (*Jones, 1991; Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*).

Reconnaissant l'importance des écosystèmes forestiers tropicaux, tout comme le rôle des aires protégées pour la conservation de cet héritage naturel, la Commission Européenne a initié, en 1992, un important programme régional de conservation des forêts tropicales, s'appuyant principalement sur l'aménagement des aires protégées.

Le programme ECOFAC (Conservation et Utilisation rationnelle des écosystèmes Forestiers en Afrique Centrale)⁵⁸ couvre six pays (Congo - Brazzaville, Gabon, Cameroun, Guinée-équatoriale, République Centrafricaine, São Tomé e Príncipe). Une septième composante, la République démocratique du Congo, un pays qui possède plus 60% de la forêt dense d'Afrique centrale, n'a jamais vu ses activités démarrer du fait de l'instabilité politique qui caractérise le pays depuis 1990.

Au niveau national, ce programme est né avec l'objectif de créer des aires protégées qui assureront la protection de tous les biotopes présents sur l'archipel sãotoméen, notamment les forêts, mais aussi les mangroves et l'unique savane au nord de São Tomé. De nombreuses plages, lieux importants pour plusieurs espèces de tortues de mer, font désormais l'objet d'une protection (voir *figure 24*).

La première priorité de la composante nationale a été d'identifier, puis de délimiter des zones importantes à protéger. Depuis 1993, le gouvernement sãotoméen a accepté l'idée de la création de deux zones de conservation de la biodiversité, afin de protéger les écosystèmes montagneux et de basse altitude qui caractérisent l'archipel.

Un projet de décret-loi identifiant ces deux sites, le parc naturel Obô de São Tomé et le parc naturel Obô de Príncipe, a été finalement approuvé en 2003 et ratifiée par l'Assemblée Nationale en 2006. Au total, près de 300 km² sont voués à la protection d'échantillons des biotopes importants de l'archipel.

Globalement, la création du Parc Naturel ne semble pas avoir posé problème dans la mesure où les terres concernées étaient soit impropres à l'agriculture, soit abandonnées depuis plusieurs décennies et difficiles d'accès. Cependant, la récente politique de réforme

⁵⁸ Pour plus d'information voir www.ecofac.org

En 2008, la quatrième phase du programme ECOFAC a débuté avec comme objectif l'élaboration d'un plan d'aménagement du parc, pour une mise en valeur de la forêt à travers l'écotourisme. Pendant les phases précédentes, ce programme avait entamé un important travail d'appui institutionnel. Il faut souligner, la création et la formation d'un corps de gardes forestiers constituant les éléments de base du nouveau service national chargé de la gestion des ressources forestières.

Un effort important a été fourni pour des actions de reboisement avec la mise en place de pépinières, la plantation et la distribution de plants auprès des petits agriculteurs. Face à une augmentation importante des surfaces de cultures maraîchères utilisant des techniques préjudiciables à la stabilité des sols, la composante a initié plusieurs actions d'appui au développement agricole afin de conserver la structure et la productivité des sols (*Union Européenne, 2005*).

La création de l'aire protégée suit certainement les directives conversationnistes les plus contraignantes. L'accès y est interdit, les activités développées dans le parc, ainsi que dans la zone tampon prévue, sont aussi très restrictives. Des activités traditionnelles dont la chasse, la cueillette ou l'agriculture sont interdites, ce qui entraîne des conflits d'usage avec la population locale (qui ne respecte pas les directives initialement établies). La conciliation avec le développement local constitue sans nul doute le principal défi de la phase actuelle du programme.

Chapitre IX

9 Groupes et rapports sociaux

Suite à la l'introduction de l'étude de cas choisi, ce chapitre traite des aspects sociographiques des communautés étudiées. Tout d'abord, nous présentons ici les acteurs sociaux, politiques et économiques qui interviennent, directe ou indirectement, dans l'aménagement et la gestion du territoire et des ressources du Parc naturel Obô. Ces différents groupes sociaux, avec des caractéristiques spécifiques, n'ont pas la même perception ni de la nature ni de la problématique associée à la gestion du parc et du développement des communautés voisines. Le point de départ est l'exposé de la vie sociale des groupes sociaux traditionnels (*Lains Silva, 1958; Tenreiro, 1961; Shaw, 1994; Seibert, 1999; Gallet, 2001*), qui nous permettra de mettre en relief les transformations sociales qui se sont succédées jusqu'à la configuration actuelle des différents acteurs sociaux autour de l'aménagement du Parc. L'identification et la caractérisation des différents acteurs intervenant dans la gestion de l'espace et des ressources de la zone du parc Obô, ainsi que la description générale des rapports existants entre ces différents groupes d'acteurs, avec des oppositions et des continuités entre ces rapports, sont aussi l'objet de ce chapitre.

Dans un deuxième temps, nous présentons les rapports ayant un rôle déterminant dans l'organisation sociale des communautés, jusqu'au point de structurer les rapports de production (*Godelier, 1984*). Nous avons montré, dans la première partie de cette recherche, comment les représentations sociales de la nature sont basées sur les rapports sociaux que les êtres humains ont entre eux et avec le territoire et les ressources. Dans ce sens, les relations de parenté, d'âge et de genre et issues des activités religieuses ont sans doute eu une influence importante sur les représentations sociales de la nature des Sãotoméens. Elles ont structuré, et structurent encore, le rapport quotidien à autrui et au monde.

9.1 Acteurs sociaux

Comme la plupart de pays africains, São Tomé et Príncipe a eu une longue période de domination coloniale, après l'expansion européenne vers l'Atlantique (*Tenreiro, 1961*). Cet archipel a eu un rôle très important dans l'histoire économique du sucre et du cacao. L'introduction de ces deux cultures par les portugais a donné aux îles deux courts périodes de prospérité (XVI^e et fin du XIX^e), suivis des correspondants longs périodes de déclin (*Tenreiro, 1961*). São Tomé a été pendant longtemps un pont entre le continent africain et l'Amérique, où on amenait des esclaves.

Gerhard Seibert (1999) affirme que ce petit pays est un intéressant mélange entre les sociétés africaines et celles des Caraïbes en plusieurs aspects. Le système de plantations et le commerce d'esclaves associé, ainsi que le processus de formation de la société créole, par exemple, ressemblent à ce qu'on trouvait dans les Caraïbes; mais le régime démocratique établi à São Tomé après l'indépendance était plutôt similaire à celui d'autres états africains, caractérisés par l'instabilité, le nombre élevé de partis politiques et la généralisation de la corruption dans la fonction publique.

Cependant, dans cette société de nature créole, l'appartenance géographique et politique au continent africain, l'insularité et l'histoire ont produit plusieurs caractéristiques qui différencient le pays du continent. Apparemment, São Tomé était inhabité avant l'arrivée des portugais et, par conséquent, l'état colonial n'a pas été imposé sur une société autochtone existante. C'est le processus de colonisation en lui-même qui a formé la société (*Seibert, 1999*). Les esclaves qui arrivaient au pays étaient coupés et isolés de leurs sociétés et amenés aux plantations, où ils devaient s'adapter à un nouvel environnement naturel et humain (*Curtin, 1990*).

Par la même raison, les systèmes de pouvoir politique des sociétés africaines (au style de « chef traditionnel » ou du « roi ») n'ont jamais été institutionnalisés. São Tomé n'a pas des conflits ethniques, religieux ou linguistiques d'une importance remarquable. Du même, et à la différence de la plupart des pays africains, il y a une seule société, avec la même langue et culture, dans les frontières naturelles du pays. De plus, la dominance de l'économie par

le système de plantations n'a pas ouvert la possibilité de développement d'autres formes de propriété de la terre, présentes dans la ruralité du continent africain (*Karsenty, 1996*). Cependant, il y a aussi des différences importantes entre São Tomé et les Caraïbes : le pays a été colonisé avant, il est géographiquement plus isolé, l'abolition de l'esclavage s'est produite plus tard et il y a eu une arrivée de travailleurs africains pour les plantations jusqu'à l'indépendance du pays, en 1975.

Il paraît évident que les particularités socioculturelles des groupes sociaux présents à São Tomé ne peuvent qu'être comprises qu'à travers de l'histoire qui a modelé cette société. Les différents groupes sociaux identifiés historiquement (colons, *forros*, *angolares* et travailleurs des plantations) sont directement reliés au processus de colonisation portugaise et au système économique imposé (*Hodges and Newitt, 1988; Eyzaguirre, 1989*). Curtin (*1990*) appelle ce genre de sociétés « *the plantation complex* ». Selon cet auteur, il y a six caractéristiques qui distinguent les sociétés des plantations tropicales de l'Atlantique d'autres sociétés nées pendant cette même période :

- La plupart des forces productives étaient des esclaves, de majorité africaine.
- Seulement la population *blanche* était capable de se reproduire elle-même, la population *noire* avait besoin d'immigrations constantes.
- L'entreprise agricole capitaliste qu'était la plantation avait entre 50 et quelques centaines de travailleurs au service du patron, européen.
- Malgré les caractéristiques capitalistes des plantations il y avait encore quelques caractéristiques féodales : le patron contrôlait le travail et avait aussi le pouvoir légal et juridique sur les travailleurs.
- L'économie était orientée vers l'exportation au marché européen.
- Le système de plantation était contrôlé à distance, par une ville européenne, où il y avait un autre contexte social et culturel.

Les esclaves provenaient du Bénin, du Gabon et des royaumes du Congo et de l'Angola. Les unions entre esclaves étaient encouragées pour maintenir la main d'œuvre (*Gallet,*

2001). C'est ainsi que les influences négro-africaines dans la culture sãotoméenne sont apparues.

Le XVI^e siècle est marqué par le début des missions catholiques. Elles ont implanté des écoles, des églises et des hôpitaux dans la plupart des plantations (*roças*). Seibert (1999) place le début de la vraie créolisation de la société sãotoméenne dans cette époque. Le mélange entre les colons, la culture africaine et le catholicisme crée une société avec une culture et une langue propre (le *forro*). La matrice et les structures de la société sãotoméenne étaient européennes, mais les africains ont fortement influencé les contenus. Le savoir-faire, les croyances et les traditions provenant du continent sont encore aujourd'hui conservés, surtout dans la vie privée et domestique des habitants. De plus, des éléments spécifiques de l'environnement des îles sont incorporés à cette société créole naissante.

9.1.1 Groupes ethniques traditionnels à São Tomé

Au long de l'histoire, et étroitement associées aux événements historiques qui ont marqué le pays, ont été identifiés 4 groupes sociaux bien différenciés: les colons, les *forros*, les *angolares* et les travailleurs des plantations (au début des esclaves, après des immigrants africains). Il y a aussi des sous-groupes, formés selon l'origine géographique et les rapports de parenté.

Le premier sous-groupe comprend les travailleurs des plantations : angolais, mozambicains ou capverdiens, ces derniers étant les plus nombreux. Ils sont appelés *serviçais* (travailleurs sous contrat). Dans le deuxième sous-groupe, on reconnaît aux *mulatos* ou *mestiços* (père blanc et mère native) et aux *tongas* (fils des travailleurs des plantations) (Tenreiro, 1961; Hodges and Newitt, 1988; Eyzaguirre, 1989; Curtin, 1990; Shaw, 1994; Gallet, 2001; Frynas, 2003). Ce sont les groupes traditionnellement identifiés sur lesquels nous allons porter notre regard initial.

Hodges et Newitt (1988) affirment que le pays a toujours eu deux économies et deux structures sociales : d'un côté, les plantations, qui produisent pour un marché international et sont opérées par une main d'œuvre étrangère (esclaves et immigrants africains); d'un autre, tout un ensemble de petits agriculteurs et éleveurs, artisans, pêcheurs et travailleurs temporaires, situés hors les plantations dominantes. Ces deux secteurs sociaux n'ont été jamais complètement séparés. Dans la ville, par exemple, ils interagissaient dans l'administration ou dans l'église.

Les **colons** étaient des *blancs* d'origine portugaise. Les mariages avec des femmes locales ont donné les *mestiços* ou *mulatos*, des fils qui recevaient une éducation (souvent au Portugal) et avaient les mêmes pouvoirs que leurs pères. Ils deviendront la classe politique éduquée. On voit encore aujourd'hui comment seulement quelques familles ont accès au pouvoir politico-économique (Seibert, 1999). Ce groupe social, avec le temps et les mélanges avec d'autres groupes, s'assimile à celui de *filhos da terra*.

Le mélange entre les esclaves qui ont récupéré la liberté après la crise de l'industrie du sucre formera un nouveau groupe social, les **forros** ou *filhos da terra*⁵⁹, caractérisé par l'absence d'éducation, le refus du travail dans les plantations⁶⁰ et la possession de terrains propres, cultivés pour l'autoconsommation (les nommées *glebas*). Ces terrains étaient autour des grandes villes, à une journée de marche les plus lointains. Les natifs de l'île de Príncipe, appelés *moncô*, sont aussi considérés *filhos da terra*. Ils parlent le *lung'ie*.

Les *forros* sont un groupe social historiquement vu comme des paresseux, libertins, conflictuels et des gents qui aiment la bonne vie et vont avec plusieurs femmes (Hodges and Newitt, 1988); des stéréotypes qu'on trouve encore aujourd'hui quand on demande aux gens d'autres groupes de décrire ce groupe social. Nous avons ici un extrait d'une entrevue à un travailleur d'origine angolais de la plantation de Monte Café :

⁵⁹ Expression en langue *forro*, ce sont les « fils de la terre ».

⁶⁰ Après le Décret de libération des esclaves nés à Sao Tomé, pour les forros, le fait de ne pas travailler dans les plantations devient un principe existentiel. Ils veulent abandonner les espaces d'esclavage. Avec le refus de travailler pour les colons blancs ils provoquent la première crise de main d'œuvre dans les plantations (et, par conséquent, l'arrivée de nombreux travailleurs capverdiens). Ils formeront des quartiers autour de la ville de São Tomé, ce sont les appelés *glebas* (Budo-Budo, Riboque, Madreus, Boa Morte, Almas, Agua Porca, etc.), des quartiers où les maisons en bois sur pilotis se superposent sur des petites extensions de terrain.

[...]

F : Les travailleurs ici sont capverdiens ou d'Angola. Il n'y a pas beaucoup de *forros*. Ils n'aimaient pas travailler. Ils pensaient que le travail dans les entreprises c'était trop dur, pour les émigrants, pour les esclaves, je ne sais pas. Mais après l'indépendance ils sont retournés dans les entreprises en groupe, parce qu'ils pouvaient être les propriétaires [...]

[Travailleur angolais, plantation de Monte Café, 2006-09-25]

L'extrait suivant montre les difficiles relations intergroupales existantes, entre les travailleurs d'origine capverdienne ou angolaise et les *forros*. Les intégrants des différents groupes sociaux partagent l'espace, les ressources, la vie sociale, le travail, mais ils gardent une certaine distance dans les rapports personnels, c'est-à-dire dans la vie privée :

[...]

A : Mes amis sont des angolais. Ici il n'y a quelques uns, des amis de travail. Les capverdiens sont meilleurs que les *forros*, ils ont un comportement différent. Les *forros* sont bizarres, ignorants. Ils aiment beaucoup parler sans vraiment connaître la réponse.

[Agricultrice, capverdienne, Bom Sucesso: 2006-10-14]

L'agriculture de subsistance n'était pas la seule occupation des *forros*, certains d'entre eux réalisaient aussi d'autres travaux (par exemple, la chasse) et des échanges (vente de produits de la forêt dans les marchés locaux), ceux-ci souvent avec la ville la plus proche. Ce groupe social était organisé en petites unités familiales. L'utilisation de la médecine traditionnelle et les croyances et les pratiques animistes sont aussi courantes dans ce groupe (Gonçalves, 1973; Valverde, 2000; Salvaterra, 2001). Un peu plus loin dans le présent chapitre nous analyserons le rôle de la religion et des croyances dans les rapports sociaux.

Un troisième groupe social historiquement identifié est celui des *angolares*. Ils sont aussi considérés *filhos da terra*. Une légende traditionnelle nous en raconte l'origine : un bateau transportant des esclaves provenant d'Angola coule, au XVI^e siècle, face la côte sud de l'île de São Tomé. Quelques uns des esclaves sont arrivés sur la côte en nageant. Ils se sont cachés dans les montagnes, où ils ont construit des villages. D'autres esclaves, échappés des plantations, ont rejoint ces communautés. Ils subsistaient de la chasse, la récolte de fruits sauvages, ainsi que de pillages dans les plantations. Ils ont eu un roi, Amador, proclamé lui-même, qui a attaqué la ville de São Tomé en 1595 (Gallet, 2001). Ce personnage, peut-être fictif, est resté dans l'imaginaire collectif de ce groupe social comme un héros.

Les *angolares* sont aussi connus par le travail dans la forêt (du bois pour fabriquer des bateaux) et pour avoir des cultures traditionnelles (cochons, bananes). Avec l'implantation du café, ils ont été poussés jusqu'à l'actuel village de *São Joao dos Angolares* (qu'a pris le nom de cette communauté). Là-bas, loin des terres hautes, deviennent des pêcheurs. Tenreiro (1961) remarque que le style de vie de ce groupe suit une transformation radicale.

Les *angolares* ne possédaient pas des terres en propriété. Comme les *forros*, ils refusaient aussi de travailler dans les plantations à cause des conditions d'esclavage de l'époque, mais ils faisaient le travail d'éclaircir la forêt. Au XVIII^e, ils étaient un groupe complètement différencié, avec une langue propre, le *ngola*, et organisé en communautés de pêcheurs. Dans chacune d'elles, il y avait un *chefe da praia* (le chef de la plage) qui organisait et supervisait le travail des pêcheurs et les relations commerciales avec les plantations, ainsi qu'avec le marché en ville (Hodges and Newitt, 1988). A remarquer la division sexuelle du travail existante : la pêche était un travail exclusif des hommes, les femmes n'avaient qu'à sécher les poisons et les amener au marché (Prats, 1996).

Notre zone d'étude est éloignée des communautés où il y a une présence significative d'*angolares*. Nous ne n'avons pas rencontrés à Monte Café. Or, ils n'apparaîtront pas dans l'analyse des acteurs qui interviennent directement dans la gestion de l'espace et des ressources du parc Obô.

Un quatrième groupe social historiquement identifié est celui des **travailleurs des plantations**. En 1975, la moitié des Sãotoméens travaillaient dans les entreprises agricoles; aujourd'hui on compte seulement un tiers de la population (*Hodges and Newitt, 1988*). Au début, à l'époque de la canne de sucre, ces travailleurs étaient des esclaves provenant du continent africain; après l'abolition de l'esclavage, ce sont des immigrants d'autres colonies portugaises, dont Mozambique ou le Cap Vert.

Avant 1910, il n'y avait eu aucun travailleur rapatrié; les conditions étaient très dures et la mortalité très haute. Pendant cette période, hommes et femmes n'étaient pas à nombre égal. L'histoire de l'établissement de la population sur l'île de São Tomé, bâtie entre l'esclavage et la production agricole, a eu une grande incidence sur l'évolution de la proportion entre sexes. Au contraire des populations stables, où les effectifs tendent à être en proportion, São Tomé a eu des périodes de forts déséquilibres, avec un maximum de population masculine au début du siècle XX. Les nécessités de main d'œuvre agricole, au début des esclaves et après des contractés, ont généré une importation massive de travailleurs masculins. Cela nous montre une division sexuelle du travail agricole (*Prats, 1996*).

Les descendants des travailleurs, nés à São Tomé, ont été appelés **tongas**. Certains restent dans la plantation pour y travailler, d'autres partent vers les villes et s'adhèrent aux *forros*. On peut apprécier une tendance à l'homogénéisation et au métissage entre groupes sociaux, où les attitudes et les coutumes des *forros* deviennent dominantes. Quelques caractéristiques de ce groupe social, dont le modèle de famille instable et les habituelles unions de fait, sont aussi courantes dans d'autres aires géographiques, dont les Caraïbes, avec qui São Tomé partage un passé caractérisé par un modèle colonial de plantations axé sur l'esclavage (*Massiah, 1983; Powell, 1986*).

Dans le groupe social des travailleurs des plantations, il faut différencier un sous-groupe, les **capverdiens**. Ils arrivent à São Tomé avec des contrats de courte durée et une éducation supérieure à celle des *forros*. Tout souvent, ils arrivaient avec toute la famille, fait qui les différencie des autres travailleurs des plantations. Dans ce groupe social, les problèmes d'alcoolisme, d'abus sexuels, de violence et d'assassinats deviennent habituels (souvent à

cause d'une femme). Plusieurs d'entre eux meurent de maladie ou de dépression (*Tenreiro, 1961*).

Après l'indépendance, en 1975, les patrons *blancs* quittent le pays, mais les travailleurs restent et prennent le contrôle des plantations. Cependant, la productivité est en chute, en partie parce que le travail dans les *roças* est encore relié au modèle esclavagiste (*Eyzaguirre, 1986; Eyzaguirre, 1989; Curtin, 1990*). Les travailleurs des plantations sont considérés, à l'époque, des citoyens de deuxième rang.

L'apparition du tourisme, la mondialisation de l'économie et l'occidentalisation des modes de production (plus automatisés), entre d'autres, rendent difficile de parler de groupes sociaux exclusivement traditionnels, tels que connus et caractérisés dans les ouvrages anthropologiques ou ethnologiques existants. La société sãotoméenne a évolué, à travers un processus d'acculturation, jusqu'à la situation actuelle.

La réorganisation des groupes sociaux, tels que décrits et différenciés historiquement, commence en 1961, quand la législation coloniale portugaise donne le statut de *citoyens* aux intégrants de la population *noire* locale : les *forros*, les *angolares* et les capverdiens. Depuis ce moment ils atteignent le même statut que les portugais. Les autres africains habitant sur l'île sont classés comme étant des *indigènes* et considérés des citoyens de deuxième classe (la plupart sont des travailleurs des plantations).

Depuis l'indépendance du pays en 1975, les *tongas* se fusionnent avec la communauté *forro*. Les migrations, l'acculturation et les unions entre membres des différentes communautés éliminent presque complètement les différences historiques existantes. Or, actuellement les groupes sociaux ne sont plus si purs et si différenciés que ceux du début des années 1900. Cependant, certains des rapports intergroupaux sont encore les mêmes; cet extrait d'entrevue nous montre, encore une fois, les difficiles relations, encore existantes, entre les *forros* et les autres groupes, avec lesquels le mélange est occasionnel.

[...]

M : quand vous étiez jeune vous avez travaillé dans une plantation ?

G : Non, j'accompagnais à mon père. Il était Sãotoméen, *forro*. Il plantait du manioc [pause] il n'a jamais travaillé dans une entreprise. Jamais du cacao, du café, de l'agriculture, toujours la construction.

M : comment est la relation entre communautés différentes ?

G : On n'est pas ensemble. Ceux qui habitent dans les entreprises [*agricoles*] sont des étrangers. Les *forro* sont toujours près de la mer. Les capverdiens quand ils sont arrivés ont fait des *sanzala*⁶¹, maisons des travailleurs. Maintenant tu ne peux pas aller dans une de ces communautés et prononcer le mot « *sanzala* ». Ils n'aiment pas. Maintenant on les appelle « maison du travailleur ». *Sanzala* est un mélange de *forro*, capverdien, *tonga* [pause] *Forro* n'a jamais aimé habiter là parce que c'est une maison de mélange. Même si un *forro* travaille dans une entreprise, au tombé du jour il part vers sa maison, que lui même a construit. Ils [*les forros*] n'aimaient pas se mélanger parce qu'il y a des choses qui ne conjuguent pas avec d'autres. Un enfant peut frapper à un capverdien, le *forro* n'aime pas. Cette race est spéciale, n'a jamais conjugué jusqu'au présent [pause]

Du même, *forro* avec cette race de Monte Café, les angolais, n'assimilent pas. Même ce petit groupe qu'on va dans la voiture, avec les membres de l'association, il n'y a pas beaucoup qu'on a une bonne relation. Moi, A., E.⁶² qui est aussi capverdien [pause] il [référence à E.] a une autre particularité et il habite avec nous très bien [pause] les autres sont angolais et nous avons toujours des problèmes parce qu'on parle une chose et ils ne comprennent pas, ou ils comprennent différemment à cause d'une autre politique [*façon de voir les choses*]. C'est à cause de ça que nous trois on a une bonne relation, comme une famille directe. Avec les autres c'est seulement au travail, il n'y a pas une amitié. Parce qu'ils sont d'une autre race [*très emphatisé*], une autre nationalité et les gens disent une chose et ils comprennent une autre et alors il y a des problèmes [pause] La différence est la forme de penser. Notre tête est plus froide et la sienne plus chaude [...]

[Chauffeur et agriculteur, chemin à Bom Sucesso : 2006-11-05]

⁶¹ Les *sanzala* sont les maisons des travailleurs des plantations.

⁶² J'utilise des initiales pour garder l'anonymat des personnes nommées dans cet extrait d'entrevue.

Cet extrait montre clairement les oppositions existantes entre groupes sociaux, ainsi que les limites de ces relations. Ici, par exemple, l'interviewé parle de « famille » quand il se réfère aux *forros* et « d'une autre race » quand il parle d'autres individus d'origine différent. Le « chaud » et le « froid » sont des adjectifs souvent utilisés par les *forros* pour décrire des choses, des personnes, des caractères ou des propriétés de plantes et animaux opposées ou qui ont des effets contraires, nous le verrons plus tard⁶³.

Ces groupes sociaux, historiquement reconnus, nous décrivent la société traditionnelle sãotoméenne. Cependant, il y a d'autres éléments à tenir en compte, car ils influencent énormément les sociétés négro-africaines et ont un rôle déterminant à l'heure de caractériser le rapport à la nature de ces sociétés. Le plan religieux, les relations de parenté, les alliances ou les rapports politico-économiques, peuvent aussi déterminer le rapport de production dominant dans cette société. Tout d'abord, nous présenterons les groupes d'acteurs intervenant, directement ou indirectement, dans la gestion de l'espace et des ressources du Parc Obô. Ensuite, les perceptions de l'espace, des ressources et les rapports intergroupaux montreront les difficiles intérêts différenciés et les conflits existants entre les nombreux acteurs autour la gestion du parc.

9.1.2 La population locale près du Parc naturel Obô

Monte Café et les *dependencias* proches au parc Obô ont une population angolaise, mozambicaine et capverdienne importante, majoritaire par rapport aux *forros*⁶⁴. Cela n'est pas étonnant car cette zone était une des plus grandes plantations du pays, en extension et en nombre de travailleurs (*Tenreiro, 1961*). À remarquer aussi le nombre plus élevé d'angolais et de mozambicains qui habitent dans la zone de Monte Café, en comparaison à d'autres plantations du pays.

⁶³ Le chapitre X, *Accès et gestion des ressources et du territoire*, aborde plus largement ce sujet.

⁶⁴ Nous ne pouvons pas donner des données exactes fiables car les recensements officiels considèrent toute le district de Mé-Zochi, il n'y a pas de données disponibles pour les petites *dependencias*, seulement des estimations statistiques (*Instituto Nacional de Estatística, 2008*).

Il y a eu une première vague d'immigration angolaise et mozambicaine à la fin du XIX^{ème} (*Tenreiro, 1961*). Ce sont des esclaves qui ne sont jamais rentrés dans son pays d'origine après l'abolition de l'esclavage. Aujourd'hui, nous trouvons la quatrième génération de descendants de ces premiers immigrants provenant du continent africain. La plupart sont restés à São Tomé. Ils se considèrent et se décrivent comme des « angolais » ou des « capverdiens », même si leurs parents sont déjà nés sur l'île.

[...]

M : ça fait longtemps que vous êtes ici ?

A : Non, je suis originaire d'Angola. Je suis *Doambo, angolano*. Il y a 14 ans que je suis commence à travailler avec ECOFAC. Avant j'habitais à Monte Café, je travaillais dans l'entreprise. Après j'ai eu mon champ. J'aime travailler ici, mais je garde mon champ, ça aide un peu à survivre. Là-bas j'ai des légumes. Je les envois pour vendre dans le marché, pour après acheter d'autres choses à manger. Ma femme va les vendre [*pause*] Ce n'est pas bon de manger toujours des bananes ! [*Rires*].

M : vous êtes né ici ?

A : Mon père travaillait dans l'entreprise de Monte Café, je suis né là. Après l'indépendance il y a eu une réforme et mon père a eu un terrain, après il est décédé et j'ai eu le terrain. C'était mon grand-père qui est émigré à São Tomé. Il était sous contrat dans le temps des portugais. Ils cherchaient *mozambicanos, angolares, caboverdianos* pour venir travailler pour eux ici. Il n'est jamais retourné. C'est mieux ici. J'ai une tante qui est retournée au Angola et après six mois elle est revenue, à cause des guerres. Ici c'est très tranquille.

[Garde du parc et agriculteur, Bom Sucesso : 2006-10-23]

Un peu plus tard, au début du XX^{ème} siècle, avec l'expansion des plantations et la prospérité des exportations sãotoméennes dans le marché international de cacao et de café, il y eu une

nécessité de recruter une main d'œuvre qualifiée. Cette fois-ci sont majoritairement arrivées des familles de capverdiens (*Tenreiro, 1961*).

La plupart combinent le travail dans les plantations, surtout celles de café, avec les petites exploitations familiales dans la cour de la maison et les champs situés aux alentours des villages. La chasse et la récolte en forêt (entre d'autres, pour trouver aussi de la nourriture pour les animaux domestiques) sont des activités courantes parmi les locaux. Avec la mise en place du programme ECOFAC et la création du Parc Obô, nombreux hommes⁶⁵ ont trouvé un travail de guide touristique ou d'écogarde⁶⁶. Une quarantaine de familles vivaient directement ou indirectement des revenus provenant des activités et des initiatives de ce programme européen (*Union Européenne, 2005*). Encore aujourd'hui, le tourisme est perçu comme étant la grande opportunité de développement de cette zone. L'apparition du « touriste » a changé les rapports des communautés locales avec la forêt. Avec les visiteurs, des nouveaux rapports intergroupaux apparaissent :

[...]

M : vous allez souvent en forêt ?

L : Oui, j'aime beaucoup amener des touristes, la chasse aussi. C'est bon pour la santé. Marcher. Montrer les plantes que je connais [pause] c'est très bon. Je me sens bien quand je suis là. Je suis content. J'aime beaucoup. Moi tout seul, je n'ai pas l'intérêt d'y aller [pause] Seulement quand le touriste apparaît [...]

[Garde du parc et agriculteur, Bom Sucesso : 2006-10-23]

Après 2004, avec l'arrêt d'ECOFAC, la chute des prix du café et du cacao et l'hausse des prix des combustibles et des produits chimiques nécessaires pour l'agriculture, la situation socio-économique des communautés habitant la zone de Monte Café s'est dégradé progressivement. L'entraide devient un des principaux rapports intergroupaux :

⁶⁵ Les contractés ont été des travailleurs du sexe masculin.

[...]

E : Depuis 2004, quand le projet a été arrêté, je fais des manutentions, j'aide à des amis dans leurs champs, je prends des choses d'ici en haut pour le vendre à Trindade [pause] j'invente pour survivre, n'importe quoi. J'ai aussi un champ. Ça ne donne pas pour vivre. On n'a pas de salaire, on fonctionne avec des primes [...]

[Garde et membre de l'association locale Monte Pico, Bom Sucesso. 2006-10-23]

Actuellement, les propriétaires de petits lots dans les plantations les reconvertissent en champs agricoles, car les légumes permettent de s'auto-approvisionner et de gagner un peu d'argent avec la vente dans le marché local, ce qui est d'ailleurs un travail féminin. L'image d'un passé, pas trop lointain, où il y avait moins de difficultés, apparaît souvent dans les discours des gens; les oppositions dans les discours entre l'avant et l'après ECOFAC, montrent l'importance locale de ce projet. Les comparatives entre l'époque coloniale et la postindépendance, font évidentes les transformations des pratiques agricoles, ainsi que sociales, montrant les difficultés actuelles de la population locale.

[...]

M : *comment marche maintenant l'entreprise de Monte Café ?*

A : Plus ou moins. Le propriétaire a des problèmes avec les salaires des employés. Il vend le café de bonne qualité, mais pas beaucoup de quantité. Alors ce n'est pas rentable. Le café a perdu beaucoup. C'était une grande entreprise qui produisait 20 ou 30 tonnes par année. Après [l'indépendance] elle est en chute. Tout était abandonné jusqu'à l'année dernière [2005]. Maintenant c'est un italien qui l'a acheté. Il y a encore une partie du gouvernement, abandonnée comme le reste [pause] moitié privé moitié publique. La distribution en petits lots qu'ils [le gouvernement, avec la réforme agraire] ont fait c'était une bonne chose, au début. Mais ils auraient dû aider aux gens pour arriver à un objectif [de production] et ils ne

⁶⁶ Les « écocardes » ont été formés dans le cadre du programme ECOFAC, ils font le travail de guide touristique, de garde forestier et d'éducateurs environnementaux.

l'ont pas fait. Alors l'entretien, les techniques... [Pause] ça ne marche pas [Pause] les agriculteurs abandonnent le café et le cacao pour des potagers, comme ça ils peuvent manger et presque toutes les semaines ont quelque chose à vendre. Le café et le cacao c'est chaque six mois la récolte. Beaucoup de travail pour trier, laver, sécher, enlever la première peau, trier, enlever la deuxième... il y a beaucoup de femmes qui travaillent dans ce processus [Pause] Tout le monde travaillait dans les plantations ici. Maintenant on a des champs, on coupe du bois [pause] pour survivre [exclamation].

M : alors, avant c'était mieux ?

A : Le travail était plus dur mais il était organisé, avec des responsabilités pour chacun, avec un salaire tous les mois, bas, mais il y avait d'autres conditions [pause] les travailleurs avaient bouffe communautaire, récompense pour le bon travail effectué [...]

[Agriculteur, Aldea de Monte Café : 2006-10-17]

Même pour les gens que maintenant habitent en ville, les souvenirs d'un passé de richesses fruit du travail, en opposition à la survie quotidienne, est encore très présent dans les discours. L'extrait suivant nous parle de l'époque coloniale comme étant « le temps du blanc », élucidant les rapports hiérarchisés entre les groupes sociaux d'origine africaine et ceux d'origine européenne. Les relations entre patron et travailleurs étaient simples : travail et récompense, paresse et châtime. Le travail était dur, mais les gens pouvaient vivre avec une certaine qualité de vie dans le complexe de la plantation, où il y avait la plupart des services communautaires (église, hôpital, cantine...), aujourd'hui disparus.

[...]

Madame J. : São Tomé maintenant ne donne rien, *lêve-lêve*⁶⁷. Avant c'était mieux. Les gens avaient un travail. Le patron châtiait mais rien ne manquait, il donnait des coups quand je suis arrivé ici. Mais seulement aux paresseux. Si tu étais bon travailleur le blanc t'aimait beaucoup. Mais depuis que le blanc est parti des *roça* [pause], rien. Les gens sont mal

[*pause*] dans le temps du blanc tu avais tout, et pas cher. Il y avait des magasins, des cantines dans les *roça*. Maintenant tout est fini.

M : quelle est la raison selon vous ?

Madame J. : Le noir donne des ordres seulement [*rire*], il dit ça, il achète une maison, mais il ne fait rien, il ne produit rien [*pause*] Ici, il y a beaucoup de capverdiens, mais ils ne sont pas les patrons des entreprises, ils peuvent, mais ils ne le sont pas. La plupart [*de capverdiens*] travaillent encore dans la *roça*. Ils vont chercher sont pain. Mais ça ne donne pour rien, pas pour une bonne vie [...]

[Retraitée, Praia Francesa : 2006-12-08]

L'oubli systématique de cette zone rurale par le gouvernement a contribué énormément à créer un sentiment généralisé d'abandon. Les habitants de Monte Café tentent de rendre responsables les politiciens de la difficile situation actuelle (cette zone rurale a le produit intérieur brut plus bas de tous les villages du pays (*Instituto Nacional de Estatística, 2008*)). Ils demandent de l'aide, du financement, des projets qui doivent arriver de l'extérieur, perpétuant encore les relations hiérarchisées de l'époque coloniale, cette fois-ci entre la population locale, l'État et la coopération internationale. Nous identifions clairement une relation hiérarchisée entre la population locale et les acteurs gouvernementaux et les coopérants. La demande d'aide, de protection, est une constante dans les discours qui montre cette relation demandeur – receveur. L'entraide, de la famille et des amis, est la base des relations familiales et de voisinage :

[...]

J : J'ai un champ aussi mais tout petit, un potager, pour ne pas être arrêté, sans rien faire.

M : c'est le gouvernement qui vous l'a donné ?

⁶⁷ Expression locale, très utilisée : tout se passe lentement.

J : Ce n'est pas du gouvernement, non. Ils [*les terrains*] étaient abandonnés, de la brousse. J'en ai aussi un autre à Bom Sucesso et un autre plus bas [*pause*] Pour dire la vérité, ici à São Tomé, ils n'aident pas aux gens. À São Tomé, celui qui est dans la mer et sait comment nager est celui qui échappe.

M : très individualiste ?

J : C'est ça. S'il y aurait des gens pour donner un coup de main, pour aider, les gens pourraient être beaucoup mieux, il n'y a pas d'aide [*pause*] tu as seulement tes mains et ta famille [...]

[Artiste, Aldea de Monte Café : 2006-11-28]

En attendant l'aide au développement, la combinaison de plusieurs travaux est une pratique de survie habituelle parmi les habitants de la zone. L'agriculture se combine avec la récolte de produits en forêt ou avec le travail éventuel en tant que guide touristique. Cette combinaison de travaux permet la survie des gens ruraux, avec l'aide des amis et de la famille. La ville est l'endroit où aller vendre les produits du champ ou de la forêt. Sans travail, la vie est difficile car on ne compte pas avec les produits agricoles et forestiers.

[...]

A : il faut travailler pour enlever les herbes.

M : vous avez de l'aide ? Des travailleurs ?

A : J'ai l'aide d'un ou deux amis. Pendant la cueillette on organise un peu de bouffe, après le travail, avec un peu de vin de palme, des bananes, du fruit du pain... parce qu'on a beaucoup travaillé [*exclamation, rires*].

M : vous habitez dans la plantation ?

A : Je suis là tous les jours [*pause*] de fois je reste en ville, à Riboque [*quartier de la ville de São Tomé*], j'ai une chambre louée.

M : alors, vous aimez plus la vie en ville ou dans la roça ?

A : Plus dans la *roça*. Là j'ai du travail, en ville je suis arrêté, j'attends [*pause*] il n'y a pas de travail maintenant, avant c'était différent.

M : Avant ? À l'époque coloniale des portugais ?

A : Avant avec ECOFAC [*exclamation*] Il y avait toujours quelque chose à faire en ville [*pause*] Avant je travaillais du lundi au vendredi. Maintenant je travaille seulement 3 jours, un jour oui l'autre non [*Pause*] je profite alors pour rester chez moi, à la *roça*, et travailler là [*pause*] pas de choix [...]

[Chauffeur et agriculteur, chemin à Bom Sucesso : 2006-11-05]

Un deuxième exemple, qui montre la généralisation du sentiment d'abandon du gouvernement, nous pouvons le trouver dans cet extrait d'entrevue à un travailleur d'une plantation près de Batepá. Une fois encore, la combinaison de travaux et l'utilisation des ressources de la forêt permettent de se débrouiller quotidiennement :

[...]

M : en quoi vous travaillez à Batepá ?

A : J'ai une *roça*. Je suis un petit agriculteur.

M : Qu'est que vous cultivez ?

A : J'ai un lot avec *matabala*, banane, manioc... [*pause*] j'amène tout en ville pour vendre [*pause*] Maintenant les petits agriculteurs ont des difficultés.

M : quelles difficultés ?

A : Il n'y a pas de soutien du gouvernement. Ils ont distribué les terres mais c'est tout, après il n'y a pas eu ni soutien ni conseils. On doit investir pour acheter des matériaux, des semences [*pause*] et on n'a pas d'argent [*pause*] Il n'y a pas de travail maintenant. Je suis

un peu ici [*terrains du jardin botanique de Bom Sucesso*] et après je parts chez moi pour continuer sur mon terrain [*pause*] Mais peut-être demain je n'aurais rien à faire...

M : Avant c'était différent ?

A : oui, pendant le temps d'ECOFAC j'avais un travail [*pause*] Maintenant il faut avoir l'inventive pour survivre [*rires*] couper un peu de banane ici, un sac de *matabala* par là et aller le vendre [*pause*] ce qu'on fait ici et ce qu'on arrange ici nous aide à survivre, c'est un support [*exclamation*]

M : alors, ce que vous prenez ici en forêt est un complément à ce que vous cultivez ?

A : oui, oui, sinon on aurait faim [...]

[Agriculteur, Bom Sucesso : 2006-11-08]

Ce n'est pas seulement la population locale qui rend responsables les politiciens de la difficile situation qu'ils vivent, c'est un sentiment mutuel et généralisé, un signe de l'éloignement existant entre ces deux groupes d'acteurs sociaux. Le point suivant vise à décrire les acteurs gouvernementaux, ainsi que les représentations qu'ils ont de l'espace Obô et des relations intergroupales, surtout celles entre l'État et les techniciens et la population locale.

9.1.3 L'État et les techniciens

Les unions institutionnalisées entre des émigrants occidentaux et des femmes africaines sont à l'origine d'un groupe populationnel appelé « *mulatos* ». Ces mélanges éventuels intergroupaux et les différentes périodes d'arrivée d'émigrants sur l'île sont la base de la structure sociale actuelle (*Eyzaguirre, 1989*). Certains ont arrivé à être propriétaires et à avoir des esclaves. Cependant, ils avaient aussi des valeurs de la société d'origine africaine de laquelle provenait la mère.

Avec le déclin des exportations de sucre et le départ postindépendance des propriétaires blancs des plantations, ce groupe social, les *mulatos*, a pris le contrôle politique réel du pays (Seibert, 1999). Ils deviendront la classe politique éduquée, où le pouvoir est concentré. Encore aujourd'hui, seulement quelques familles ont accès au pouvoir politico-économique (Seibert, 1999).

La hiérarchie politique était (et est encore) étroitement liée à la structure des classes. Du même, l'emploi (hors le secteur informel) est, pour la plupart des cas, dépendant des contacts avec les politiques. Cette élite politique, d'origine nationaliste *forro*, est aussi une élite économique.

[...]

A : Quand j'étais avec mes parents, mon père disait « A., fais tel chose » si je ne faisais pas il fallait courir vite ! [rires] Maintenant ils [les jeunes] ne t'écoutent même pas. Avant c'était mieux. Maintenant si tu n'as pas de l'argent, tu n'as rien. Si tu ne travailles pour avoir l'argent [pause] maintenant les gens qui ont l'argent ont tout, ils sont heureux.

M : vous êtes heureuse ?

A : J'en suis [exclamation] Si tu es triste tu deviens maigre, malade. Il faut toujours être allègre. Si aujourd'hui tu n'as pas de l'argent, attends demain.

M : alors, vous croyez au destin, à la bonne chance ?

A : Oui, j'y crois. Je suis née pour travailler le champ. Mon père était pauvre. Ma mère était pauvre. Toute la race des gens ici est pauvre. Quand tu as cette pauvreté tu continues ici [...]

[Agricultrice, Bom Sucesso: 2006-10-14]

Cet extrait nous montre la réalité de nombreuses familles habitant le milieu rural, où le changement de niveau économique et social est difficile. Les rapports de classe et de

pouvoir sont déterminés par l'origine sociale, ethnique et géographique, des individus. Ces rapports sont reliés au « destin » des personnes, on ne peut pas décider notre destin, c'est le destin qui décide notre statut social.

Actuellement, l'économie est un facteur de stratification important. La richesse est concentrée sur un petit secteur de la population : l'élite politico-économique (*Seibert, 1999*). La découverte de réserves de pétrole, partagées avec le Nigeria, et l'entrée des premiers revenus provenant de la vente des blocs explorés, est en train de changer les rapports et les pratiques politico-économiques. Le Ministère des ressources naturelles, par exemple, est pratiquement centré sur l'exploitation de cette ressource, laissant la gestion du territoire, des aires protégées ou des impacts environnementaux des activités, en deuxième lieu (*Boya, 2004*).

Cette exploitation pétrolière porte implicite le danger de rendre plus riches encore ces élites politico-économiques. Nombreux sont les exemples de pays d'Afrique de l'Ouest où l'exploitation des ressources naturelles a donné des bénéfices à seulement une petite partie de la population. À São Tomé aussi, l'ombre de la corruption menace le processus d'entrée dans le groupe de pays producteurs de pétrole :

[...]

Madame E : tout le monde se connaît ici, c'est très petit. On n'est pas beaucoup. Tu sais qui fait quoi toujours. C'est difficile de se cacher. On sait ce qu'ils font [*les politiciens*], mais qu'est que tu veux qu'on fasse? On laisse faire parce qu'on peut rien faire [...]

[Vendeuse du marché central, São Tomé : 2006-10-26]

Cet extrait d'une entrevue avec Madame E., une vendeuse du marché central de São Tomé avec laquelle nous avons largement conversé pendant les quatre mois du deuxième séjour sur l'île, montre clairement les rapports de pouvoir entre les élites politico-économiques et la population. Il y a un certain sentiment d'impotence pour changer le cours des événements à cause de l'immunité, réelle ou pas, des politiciens.

Dans un autre ordre de choses, les politiciens et les techniciens de l'État ne considèrent pas (encore, on devrait dire) l'environnement comme étant une priorité pour le développement du pays. Le Parc Obô est perçu comme étant positif pour le tourisme et pour la conservation des ressources, mais en danger à cause de la pratique généralisée de certaines activités, dont l'abattage d'arbres ou l'agriculture. Nous allons voir comment les discours des gestionnaires rendent responsable la population locale de la mauvaise gestion des ressources et du territoire. L'absence d'éducation, le manque de sensibilisation envers l'environnement et les pratiques destructives et extractives intenses des communautés locales, sont la principale cause de la difficile situation actuelle. Avec d'autres mots, la population locale doit apprendre l'importance de la conservation et l'État, avec l'aide des experts internationaux, montrera comment il faudrait le faire :

[...]

A : Le principal problème est la sensibilisation. La population bien que le gouvernement doive changer leur façon de penser si nous voulons conserver les écosystèmes forestiers. Le manque d'éducation ne nous permet pas assurer la conservation [...]

[...]

A : Le cacao est une culture saisonnière. Certains mois de l'année il y a une haute production mais les agriculteurs n'épargnent pas l'argent qu'ils accumulent pendant un mois. Ils ne savent pas comment faire et après, pour les autres mois ils n'ont pas d'argent épargné. Les petits agriculteurs ne sont pas préparés pour la gestion, ils n'ont pas une vision de futur, à long terme. C'est à cause de ça qu'ils abattent les arbres.

[Direction générale de l'agriculture, São Tomé : 2006-11-20]

La culpabilisation d'autrui et la non reconnaissance des propres défauts et erreurs sont une constante dans les discours des politiciens et des techniciens de l'État. Les pratiques peu durables des communautés locales et le manque de ressources (économiques, techniques) des différents départements justifient le fait de faire très peu pour changer la situation.

Le discours environnementaliste est dominant parmi les politiciens. Ce n'est qu'après quelques entrevues qu'on peut apercevoir l'importance de la nature par rapport au développement : Ce sont les intérêts économiques, du gouvernement et des opérateurs touristiques ceux qui axent le développement futur de cette zone rurale.

[...]

M : qu'est que vous pensez de l'environnement?

P : Environnement? [pause] A cause de la culture locale il n'y a pas un respect de l'environnement, il n'existent pas les précautions nécessaires pour la conservation ou la protection. Mais la situation est réversible s'il y a une sensibilisation, avec la radio, la TV... sinon les conséquences futures pourraient être négatives pour tous.

Il y a des secteurs avec un rôle principal dans le domaine de l'environnement : l'agriculture, la pêche, le tourisme, la défense, l'éducation avec le programme de protection des tortues... Les militaires par exemple utilisent des grenades pour tuer des poissons. Ce sont des pratiques qui ne devraient pas continuer.

M : Quels sont les problèmes les plus urgents à traiter?

P : L'abattage incontrôlé d'arbres. Ce n'est pas seulement une nuisance, une perte économique, il y a aussi un effet sur les espèces endémiques dans certains endroits depuis longtemps. Sans compter avec l'impacte économique. La zone tampon du parc est menacée à cause de ces pratiques [...]

[Ministère de l'agriculture et pêche, São Tomé : 2006-11-20]

Bien que la conservation soit présente dans les discours, il n'y a pas une vision intégrée de la problématique et/ou des possibles stratégies, politiques, programmes ou projets parmi les différents acteurs. La problématique environnementale est transversale à tous les secteurs, mais le regard des acteurs gouvernementaux est clairement sectoriel. Le poids de certains domaines, dont l'agriculture ou l'économie, est une preuve de l'importance secondaire de

l'environnement dans les politiques publiques menées par l'État sãotoméen. Cet extrait nous a montré aussi les rapports de pouvoir existants entre les politiciens et la population. Le développement du pays paraît plus axé sur le développement économique et sur la renaissance de l'agriculture d'exportation, avec des évocations d'un passé colonial où ce secteur était hégémonique, que sur la conservation des ressources naturelles.

15.3 Programa de Investimento Público, 2001-2006 Programme d'investissement public, 2001-2006						
Designação Designation	10 ⁹ US\$					
	2001	2002	2003	2004	2005	2006
Despesa por Sector / Depense par secteur						
Total	20,42	18,41	26,86	27,95	18,73	24,90
Administração Pública / Administration publique	2,94	3,57	6,62	11,00	5,97	4,48
Agricultura e Pecuária / Agriculture et élevage	2,33	3,82	1,84	0,91	1,35	1,18
Água e Saneamento / L'eau et assainissement	1,72	1,92	3,69	1,86	0,90	0,90
Educação, Cultura e Desporto / Éducation, culture et sport	4,03	1,46	3,80	1,82	0,91	4,83
Energia / Energie	1,57	0,65	0,80	0,21	0,00	0,00
Habitação / Habitation	0,27	0,04	1,21	0,40	0,26	0,25
Pesca / Pêche	0,61	0,32	0,38	0,12	0,00	0,42
Saúde / Santé	1,73	2,22	4,01	3,87	3,22	5,20
Transportes e Comunicações / Transports et communications	4,69	4,09	3,93	3,40	3,80	2,78
Outros / Autres	0,53	0,32	0,58	4,36	2,32	4,86
Financiamento / Financement	20,42	18,46	26,84	27,94	18,73	24,91
Externo / Exterieur						
Externo / Exterieur	17,00	14,55	17,01	18,86	14,63	20,52
Crédito / Crédit	1,76	2,26	1,85	3,92	1,29	4,89
Donativo / Don	15,24	12,29	15,17	14,93	13,34	15,62
Interno / Interieur						
Interno / Interieur	3,42	3,91	9,83	9,08	4,10	4,39
Tesouro Público / Trésor publique	0,99	1,35	6,86	4,94	1,80	1,34
Fundo HIPIC / Fond HIPIC	2,21	2,45	2,97	4,2	2,30	3,05
Fundos de Contrapartida / Fonds de Contrepartie	0,22	0,11	0,00	0,00	0,00	0,00

Fonte: Direcção de Planificação Económica / Source: Direction de la planification économique

Figure 25 : Programme d'investissement public 2001-2006

(Source: www.ine.st)

Dans le programme d'investissement public 2001-2006 du gouvernement sãotoméen l'environnement n'apparaît pas (voir figure 25). Les dépenses par secteur, par ordre d'importance, sont : l'éducation, les transports et les communications, l'appareil administratif et l'agriculture et l'élevage. Il faut aussi remarquer la provenance du financement : le 83% est externe (dons et crédits) et seulement le 17% provient du pays.

L'État sãotoméen est clairement dépendant de l'aide internationale. Nous allons explorer un peu plus loin dans le texte l'influence de cette dépendance sur les rapports entre le gouvernement et la population locale et avec coopérants.

Dans un autre ordre de choses, nous observons que l'écotourisme apparaît dans plusieurs discours politiques. Ce type de tourisme est perçu comme étant la stratégie à adopter dans ce secteur pour le développer. Il y a des projets en cours qui montrent cette volonté; ce sont des projets menées et financés par les acteurs de la coopération internationale. Le gouvernement ne s'oppose pas, mais les interventions sont minimales et la prise d'initiatives propres inexistante. Encore une fois, le discours du développement économique, l'appui aux grands projets de développement et une certaine liberté de mouvements pour les opérateurs touristiques caractérisent la politique gouvernementale actuelle.

Dans l'extrême opposé, la population locale, qui vit et utilise quotidiennement l'espace et les ressources du parc Obô, ne perçoit pas des menaces à court terme pour l'intégrité de cette aire protégée. Les extraits suivants montrent les rapports et les perceptions des communautés locales. Ces perceptions sont complètement opposées à celles de l'État. Les accusations pour l'état de la situation et des problèmes environnementaux perçus sont mutuelles :

[...]

T : Nous connaissons les risques de l'abattage d'arbres. Les agriculteurs abattent les arbres pour se sauver, dû à la pauvreté. Maintenant ce n'est pas seulement la forêt d'ombre mais aussi les arbres à fruits. La relation entre les agriculteurs et les opérateurs des scies à chaîne est difficile, ils payent pour l'abattage et les agriculteurs n'ont besoin.

La nature n'a pas été distribuée de cette façon, il faut penser une autre forme de survie. Les agriculteurs abattent quelques arbres, ce n'est pas une pratique indiscriminée. Ça contribue à créer une mauvaise image des agriculteurs. Nous vivons de la nature, le futur doit être pensé pour réduire ces problèmes. La faute est principalement des dirigeants, ils ne donnent pas le suivi que l'agriculture a besoin [...]

[Agriculteur, Aldea de Monte Cafê, 2006-10-15]

Le rôle de la population locale dans les stratégies et les politiques gouvernementales mises en place ou programmées est passif, c'est-à-dire qu'ils reçoivent formation, éducation, sensibilisation mais ne sont pas considérés comme étant assez capacités pour rentrer dans les organes de décision du parc Obô. Nonobstant, ils sont les principaux usagers du territoire et des ressources, ils en dépendent pour survivre :

[...]

M : et les gens habitant près du parc participent à la prise de décision?

A : Le Ministère n'impose rien, nous conversons avec les gens, les petits agriculteurs et les autres départements pour montrer ce qui est bon [...]

[Ministère de l'agriculture et pêche, São Tomé : 2006-11-20]

Les rapports de pouvoir et la hiérarchie existante entre les politiciens et la population caractérisent les politiques publiques et les programmes de développement dans la zone rurale objet de notre étude. L'affirmation « *montrer ce qui est bon* », présente dans l'extrait précédant, relève la perception et les attentes de la population locale au deuxième rang, excluant aux communautés locales de la prise de décision directe et consensuelle. L'extrait suivant, de la même entrevue avec le Ministre de l'Agriculture, élucide les rapports de pouvoir et la méfiance existante envers les étrangers, ce qui nous montre les limites sociales des prises de décision autour de la gestion du parc :

[...]

A : Mais le parc national est un domaine du Secrétariat pour l'environnement. Ils doivent créer un comité de gestion du Parc et dans ce comité il doit y avoir quelqu'un du Ministère de l'agriculture.

M : et un représentant des petits agriculteurs?

A : Je ne sais pas. Dans cette phase, je ne sais pas... le niveau culturel d'eux doit être...

[Il se lève, nerveux, incommodé, et il va vers l'ordinateur pour chercher un document. Il me donne une copie de la Stratégie nationale agricole et du Plan d'action qui la développe]

A : Si vous voulez lire le document, après on peut continuer à parler. Vous saurez quelles sont les bonnes questions à poser [...]

[Ministère de l'agriculture et pêche, São Tomé : 2006-11-20]

Nous pouvons conclure que, sous l'optique gouvernementale, il y a deux facteurs caractérisant la gestion du parc Obô : l'insuffisance de ressources techniques et économiques de l'État et la non sensibilisation des communautés locales, de laquelle nous avons largement fait référence dans des extraits antérieurs. L'extrait d'entrevue suivant réaffirme ces observations :

[...]

S : Le corps de gardes forestiers n'a pas un bon fonctionnement. Ils laissent agir aux abatteurs librement. Plusieurs [*gardes*] même sont impliqués dans des activités illégales. Je ne veux pas utiliser le mot corruption mais ils s'entendent avec les propres abatteurs.

M : et le Département ne fait rien ?

S : Il y a un manque de moyens, d'équipements, de financement. Le département de forêts est une institution avec une autorité faible. Nous contrôlons le 35% des abattages, le reste est informel. Ce sont seulement les grandes entreprises qui sollicitent des autorisations et pas pour la totalité du volume de bois commercialisé [...]

[Technicien du département des forêts, São Tomé : 2006-11-01]

L'État Sãotoméen est très dépendant encore de l'aide internationale et des organisations de coopération locales. On perçoit des réminiscences de l'ancien rapport entre colonisateurs et colonisés, sans vouloir le définir, sous une perspective anthropologique, comme une sorte de néocolonialisme (*Mamdani, 1996; Cooper, 2008*).

ECOFAC a eu un rôle principal dans le processus de création du Parc naturel Obô. Pendant les premières phases, la formation et la capacitation des locaux ont été une des priorités de cet important programme européen de conservation des écosystèmes forestiers en Afrique Centrale, arrivant à employer une quarantaine de personnes. Avec la IV^{ème} phase du programme, débutée en 2008, il déterminera le futur plan d'aménagement du parc.

Dans l'imaginaire collectif des habitants de Monte Café et alentours, ECOFAC a été et est encore aujourd'hui une source de travail et de développement, un acteur principal dans la gestion du parc Obô.

9.1.4 Acteurs internationaux et coopération locale

Depuis l'arrivée des portugais, en 1570, São Tomé et Príncipe a été un pays où les acteurs internationaux ont eu un rôle principal dans l'économie, qui a eu des effets marqués sur le modelage de la physionomie du pays. Au début, l'introduction des cultures d'exportation de canne de sucre, de cacao et de café a modifié substantiellement le territoire sãotoméen. Cette introduction a contribué à la création de nouveaux écosystèmes (la forêt d'ombrage, par exemple), ainsi que de paysages aujourd'hui caractéristiques des îles (les plantations). Ce sont des endroits avec une forte connotation culturelle et identitaire (*Shaw, 1994; Gallet, 2001*).

Avec l'indépendance, en 1975, les portugais ont quitté le pays. Ça a été le tour des grandes organisations d'aide au développement, dont les Nations Unies ou la Banque Mondiale. Cette dernière a impulsé une réforme agraire qui a modifié non seulement le système de propriété de la terre, mais aussi les rapports sociaux existants parmi les Sãotoméens

(Eyzaguirre, 1986; Eyzaguirre, 1989; Seibert, 1999). Nombreux locaux sont passés de travailleurs au service d'un patron portugais à être propriétaires d'un terrain.

Mais le pays n'a pas réussi à sortir de la situation de pauvreté généralisée (*Ministry of Planning and Finance, 2002*). Les crédits demandés au Fond Monétaire International et à la Banque Mondiale ont créé une dette externe élevée. Cette dette a été remise en 2008. Toutefois, la situation n'a pas trop changé, 83% du financement de l'État est d'origine externe (*Instituto Nacional de Estatística, 2008*), principalement des dons et des crédits. São Tomé est encore loin d'être un État autosuffisant.

Typologie des projets :			
Typologie	Numéro d'institutions	Numéro d'individus rémunérés	Numéro de bénévoles
Total	266	643	4 128
Agriculture	2	61	10
Industries de transformation	1	0	0
Commerce	4	4	119
Education	20	128	127
Santé et action sociale	37	133	574
Autres activités	202	317	3 298
Région (distrito) :			
Région (distrito)	Numéro d'institutions	Numéro d'individus rémunérés	Numéro de bénévoles
Total	266	643	4128
Agua Grande	198	480	3340
Mé-Zochi	25	21	252
Cantagalo	15	27	137
Caué	6	63	25
Lembá	4	0	0
Lobata	9	49	8
Région Autonome de Príncipe	9	3	336

Figure 26 : Organisation privées sans fins lucratives, année 2006

(Source : www.ine.st)

Il y a 266 institutions non lucratives censées en 2006 (*Instituto Nacional de Estatística, 2008*). La plupart sont des petites organisations locales, des coopératives, mais on trouve aussi des ONG provenant du Portugal, la France, l'Italie ou les États-Unis, ainsi que des organisations internationales dont le PNUD ou la Banque Africaine de Développement. La *figure 26* nous montre la distribution de ces organisations selon leur typologie, c'est-à-dire le type de projets qu'elles disent développer, et selon leur zone géographique d'actuation. À remarquer le 75% des organisations travaillant dans la région d'Água Grande, elles sont donc basées à São Tomé, la capitale du pays.

La zone qui est l'objet de notre étude, appartenant à la région de Mé-Zochi, compte sur un nombre restreint d'organisations ; la plupart travaillent sur le développement rural, l'agriculture, la santé et l'éducation (voir *figure 26*). Dans le domaine de l'environnement, ECOFAC est une des plus importantes, tant en nombre d'employés comme de ressources économiques et techniques disponibles (*Union Européenne, 2005*). Ce programme européen a été un important facteur de changement économique et social pour la zone rurale de Monte Café, car il donnait des revenus directs et indirects à une quarantaine de familles habitant près du parc Obô.

La durée du programme ECOFAC, en fonctionnement depuis 1992, et l'infrastructure déployée pour la mise en œuvre des actions, des formations et des activités, a changé le rapport des communautés locales avec les coopérants internationaux. Ce n'était plus l'aide volontaire et désintéressée des organisations de coopération, ECOFAC a bâti un réseau d'emplois directs et de revenus indirects pour la population de la zone proche à Obô. Les gens ont appris à planter des arbres là où la forêt était coupée, à accueillir aux touristes et les montrer les beautés du paysage de la zone, à travailler comme guides, à avoir un contact avec les touristes étrangers qui visitaient le parc naturel et leur expliquer les usages et les propriétés des espèces.

L'impact positif du programme a été aussi fort que l'impact négatif sur la population quand il a été arrêté en 2004 à cause du manque de financement. Jusqu'à la reprise en 2008, la population a attendu, avec un mélange de déception et d'espoir, la IV phase d'ECOFAC. Les constantes allusions à un passé proche, « *le temps d'ECOFAC* », quand on parle avec

les communautés locales sur la gestion du parc national, nous indiquent l'importance que ce programme eue pour ces communautés.

Entre 2004 et 2008, période sans le soutien d'ECOFAC, les gens avaient une perception de baisse de moyens et de capacités pour sortir de la pauvreté; jusqu'au présent, ils vivent dans une constante attente d'aide, de conseils gratuits et désintéressés; ils ont l'espoir de voir des nouveaux projets pour la zone. Nombreuses ont été les visites que nous avons fait aux villages proches au parc naturel où nous avons eu des demandes d'aide pour réparer telle ou telle chose, des suggestions de possibles projets de coopération ou des simples insinuations de dons à la communauté. Les coopérants fournissent, les habitants reçoivent. La première visite à l'école de Monte Café, par exemple, est devenue une pluie de choses à réparer, des activités où investir; les gens nous parlaient des moindres moyens avec lesquels ils comptaient. Les occidentaux sont perçus comme des gens avec l'argent, capables d'aider avec des bons projets. Les habitants des communautés essaient de les convaincre pour qu'ils investissent dans la région.

Ces demandes continuelles de financement, de projets et de moyens, humains, techniques et économiques, sont objet des commentaires des employés et des bénévoles de nombreuses ONG, locales et internationales que nous avons interviewé. Les rapports hiérarchisés sont encore présents. C'est le « *qu'est que vous avez besoin ? On va vous aider* », ou tout simplement « *ils ont besoin ça pour sortir de la pauvreté* ». Les deux côtés de la monnaie, population et coopérants jouent ce rapport de donneur – receveur.

Très peu nombreux sont les programmes et/ou projets où les nécessités sont définies en partenariat direct avec la population locale. Du côté des coopérants, cela est justifié par la culture locale et par l'héritage de l'époque coloniale :

[...]

B : Il n'y a pas une culture de travail ici [à São Tomé]. Ce n'est pas une critique, c'est la vérité, c'est le système. Un grand problème pour le développement du pays. On ne fait que demander et demander [pause] Nous avons ici tous les problèmes : d'isolement, de santé, de pauvreté des gens [pause] la insensibilité des classes politiques et le problème que les

gens sont très individualistes [*pause, emphase*] moi, moi, moi [*exclamation*] ça c'est notre société. Dans un pays très riche. Dieu nous a tout donné. Poisson, fruits, cultures... mais seulement on utilise la terre pour le cacao. Pour l'extérieur, pour peu de gens. Si on pensait à couper les cacaoyers qui ne servent à rien et planter d'autres choses, faire des cultures vivrières, pour le pays, nous aurions le problème de la famine résolu [...]

[*Directeur d'ONG locale, São Tomé, 2006-09-12*]

Ces perceptions négatives de nombreux coopérants sur les politiques de l'État et sur les politiciens ont apparemment une origine culturelle : le point de vue local sur les priorités du pays et sur la façon de gérer les ressources et le point de vue des nouveaux arrivés sur ce même sujet. Le différent rapport au monde et les principes éthiques qui déterminent le rapport à la nature sont à la base de ces perceptions différenciées.

[...]

B : Un des principaux problèmes est le manque de conscience des gardes, des guides et de la société sãotoméenne en général. Il n'y a pas une intériorisation des règles éthiques basiques. C'est pour ça que la forêt se détruit [*pause*] et les plages aussi. Le respect à la nature n'est pas inné. Il y a un énorme travail de sensibilisation à faire. Dès les enfants, dans les écoles, il faut créer des citoyens. Former aux professeurs tout d'abord, car si les enfants voient jeter une bouteille par la fenêtre à son professeur... il ne sert à rien le discours que ce dernier donne après.

M : on voit que pour vous le respect de la nature est un acquis...

B : C'est un environnement incroyable ici, pur, exubérant, on est conscient seulement si on a appris à valoriser l'importance de ne pas gaspiller de l'eau [...]

[*Coopérant d'une organisation internationale, São Tomé, 2006-09-30*]

Le besoin perçu d'une éducation des gens, « pour créer des citoyens » selon cet extrait d'une entrevue au directeur d'une organisation de coopération internationale, nous permet d'observer le rapport différencié (on pourrait dire aussi « hiérarchisé ») existant entre les techniciens étrangers, bien formés, et la population locale. L'objectif de sortir de la pauvreté passe par l'éducation, la sensibilisation et la conservation des ressources naturelles. Nous pouvons déduire des discours des coopérants la perception d'une formation insuffisante, une éducation peu sensible avec les valeurs et avec l'importance de conserver la biodiversité du pays, ce qui est primordial pour le développement d'un tourisme qui respecte l'environnement.

Les rapports entre les coopérants et la population ont encore aujourd'hui des similitudes avec les anciens rapports de l'époque coloniale entre les Portugais et les Sãotoméens. Il s'agit de les aider et de leur montrer comment faire pour sortir de la pauvreté sans détruire l'environnement.

Dans ce même sens, les rapports existants avec le gouvernement (les politiciens) répondent à la même logique : après une critique de la gestion et des procédures (douteuses faudrait dire) de prise de décision, il y a une proposition de changement de modèle. Cet extrait d'entrevue avec le directeur local d'une organisation de coopération internationale nous montre tous ces rapports :

[...]

MJ: Pour nous c'est important parce qu'on est dans un pays qui aimerait développer le tourisme, comme alternative à l'économie du pays. Alors il faut protéger les ressources qui vont attirer les touristes. C'est logique.

On détruit les plages, la forêt, les animaux, les oiseaux marins, les espèces endémiques... je ne sais pas quel type de tourisme on va développer si le gouvernement ne prohibe pas aux gens de détruire, de tuer les tortues, les animaux endémiques. Il faut les protéger parce que avec ces animaux on va gagner après beaucoup plus.

M : les lois existent...

MJ : Mais ne sont pas appliquées. Il n'y a pas de continuité dans le gouvernement. C'est un problème de stabilité politique. Si les organes de l'État ne sont pas sensibles à l'environnement [*pause*] ce qui arrive, je pense, l'analyse que je fais, les lois ne s'appliquent parce que la population est pauvre. 60% [*des habitants*] vivent dans la pauvreté. S'ils ne mangent pas de la viande de tortue ils vont passer faim, alors...

M : c'est la même chose avec la Loi sur la chasse...

MJ : Comme ils savent que les gens ont des problèmes [*pause*] rien n'avance, il n'y a pas de solution pour les gens [*pause*] alors [*pause*] il faut chercher des solutions pour les gens. C'est pour ça que nous travaillons pour reconvertir aux gens qui travaillaient avec les tortues. Artisanat ou autres, on cherche alternatives pour les reconvertir [...]

[Directeur local d'ONG internationale, São Tomé, 2006-09-27]

Le système politique sãotoméen est très influencé par des groupes de pression (lobbys). Il se caractérise par l'instabilité, les constants changements de gouvernement et les successifs coups d'État (le dernier en juillet 2003, pendant notre première visite sur le terrain). Les programmes et les stratégies des différents ministères changent avec ces successions politiques, ce qui rend lent et difficile le travail et les échanges entre les coopérants et l'État.

[...]

P : Le gouvernement travaille sous pression des groupes. Ils ne peuvent pas travailler comme ça. Il y a des lois à respecter et point final [*exclamation*]. C'est un pays où les gouvernements se succèdent et c'est une autre philosophie de travail, il n'y a pas de continuité sur les choses [...]

[Directeur d'ONG locale, São Tomé, 2006-11-03]

Ce n'est pas seulement une perception des étrangers travaillant à São Tomé, les Sãotoméens aussi rendent responsable de la situation la mauvaise gestion des politiciens et l'instabilité des gouvernements.

[...]

N : Il y a beaucoup de volonté, mais le problème est du côté des politiciens. Nous sommes un pays dépendant de la coopération internationale, c'est très important. Nous ne sommes pas autosuffisants dans ce sens comme d'autres pays peuvent l'être. Les fonctionnaires ne sont pas bien formés et après les choses vont très lentement [*pause*] un jour l'électricité s'arrête et personne travaille [*rires*] il n'y a pas des conditions [...]

[Travailleur sãotoméen d'une ONG internationale, São Tomé, 2006-12-14]

Les conversations dans la rue, les ragots dans le marché ou les discussions entre les membres d'une même famille dans la maison, tout le monde s'entend pour critiquer les politiques menées à São Tomé. Tous insinuent l'enrichissement de quelques politiciens et entrepreneurs. La mise en rapport avec la pauvreté, les difficultés et les besoins de la population est alors immédiate. Pétrole, agriculture et tourisme sont les enjeux et, au même temps, les attentes pour développer le pays.

L'abandon de la gestion centralisée et des prises de décision politiques, sans la participation d'autres acteurs ou groupes sociaux impliqués, est loin d'être envisageable présentement. Cependant, deux projets d'organisations locales essayent de sensibiliser les communautés locales, les impliquer dans la gestion des aires protégées et partager avec eux les bénéfices d'un modèle écotouristique.

D'un côté, nous avons l'organisation MARAPA qui, avec l'appui du Fond Français pour l'Environnement Mondial (FFEM), a mis en place un projet écotouristique, de logement et de d'observation des tortues, dans la communauté de *Porto Alegre - Praia Jalé*, au sud de l'île de São Tomé. D'un autre côté, l'Association Monte Pico, créée par des anciens travailleurs et collaborateurs du programme ECOFAC, essaye de prendre en charge la

gestion du parc Obô dans la zone de *Monte Café – Bom Sucesso*. Cette organisation est devenue un des acteurs principaux de l'aménagement du parc.

9.1.5 L'Association Monte Pico

Cette organisation, avec le nom de la montagne plus élevée du pays, est formée par des anciens travailleurs d'ECOFAC. Après l'arrêt du programme européen en 2004, ils ont continué l'entretien des sentiers du Parc et des installations du jardin botanique de Bom Sucesso et ils ont travaillé comme guides pour les touristes.

Pour les membres de Monte Pico, la conservation de la nature et le développement d'un tourisme respectueux avec l'aire protégée sont une priorité. Le contact avec les visiteurs et les bénéfices du travail de guide touristique dans le Parc, ont sûrement contribué au fait de percevoir les impacts positifs de ce type de tourisme :

[...]

M : La communauté doit savoir que dans cette forêt vont passer des touristes et qu'ils vont laisser quelque chose [*argent*]. Beaucoup de gens peuvent vivre de cette forêt [*pause*]. Il faut un projet pilote pour commencer à impliquer les communautés dans cette zone [...]

[Membre de l'Association locale Monte Pico, Monte Café, 2006-09-10]

Les demandes d'implication du gouvernement et des organisations de coopération montrent les rapports de dépendance entre l'association locale et les bailleurs de fonds et les gestionnaires gouvernementaux.

En attendant le design du plan d'aménagement du parc Obô, nombreux membres de l'association collaborent directement avec les opérateurs touristiques et amènent dans le Parc des groupes de visiteurs étrangers. Le contact avec les touristes a créé des nouveaux rapports entre ces derniers et les communautés locales.

9.1.6 Les visiteurs du Parc et les opérateurs touristiques

Le nombre de visiteurs étrangers à São Tomé a augmenté progressivement depuis 2001, avec une légère diminution (du 18%) en 2006 (*Instituto Nacional de Estatística, 2008*). En 2005, par exemple, les chiffres sont de 10.516 touristes, près du 65% des entrées d'étrangers aux frontières. Parmi ces visiteurs, plus du 50% sont d'origine portugaise (voir *figure 27*).

Entrada de Estrangeiros nas Fronteiras, Segundo o País de Nacionalidade, 2001-2006 Entrées d'étrangers aux frontières, d'après le pays de nationalité, 2001-2006						
Pais de Nacionalidade / Pays de nationalité	2001	2002	2003	2004	2005	2006
Total	7460	9189	10039	10576	15746	12266
África de Sul / Afrique de sud	-	-	120	104	182	192
Alemanha / Allemagne	146	1003	189	119	433	467
Angola / Angola	667	651	938	683	873	999
Bélgica / Belgique	-	121	102	116	190	114
Brasil / Brésil	-	-	269	298	155	248
Cabo-Verde / Cap Vert	224	189	233	242	442	432
Camarões / Cameroun	-	150	136	145	845	220
Espanha / Espagne	153	297	367	386	510	395
E.U.A / États-Unis de l'Amérique	1239	251	369	412	327	277
França / France	1106	1066	1058	1132	1578	1186
Gabão / Gabon	223	396	300	315	495	351
Guiné Equatorial / Guiné Équatorial	146	140	143	126	106	89
Itália / Italie	-	142	117	105	112	99
Inglaterra / Angleterre	160	170	235	104	180	169
Nigéria / Nigéria	270	412	680	461	787	468
Portugal / Portugal	2673	2630	4674	4841	7028	5138
Outros / Autres	453	1571	109	987	1503	1422

Fonte: Serviço de Migração e fronteiras/Source: Direction du tourisme et hôtellerie

Figure 27 : Entrées d'étrangers aux frontières, d'après le pays d'origine, 2001-2006

(*Instituto Nacional de Estatística, 2008*)

Les services et les négoce sont, après le tourisme et les vacances, les principales raisons pour visiter São Tomé. Un voyage réalisé principalement par voie aérienne (voir *figure 28*).

.RAISON DU VOYAGE	ANNÉE		
	2005	2006	
		Voie aérienne	Voie maritime
Services	4081	2875	116
Vacances	3761	3347	8
Tourisme	5548	3053	267
Visites	713	908	3
Négoce	1115	589	19
Autres	558	1164	25
Total	15.752	11.936	438

Figure 28 : Entrées d'étrangers, 2005-2006

(Source : Serviços de Migração e Fronteira (*Instituto Nacional de Estatística, 2008*))

Le Groupe Pestana est actuellement l'opérateur touristique plus important au Portugal. Il compte avec 2 hôtels à São Tomé et Príncipe. Mistral Voyages et Navetur – Équateur, sont les agences de voyage opérant dans le pays. Ces entreprises offrent différentes activités dans le Parc naturel Obô. Ces deux agences ont un contact direct avec la population locale : les guides et les gîtes offertes dans les plantations sont gérés par des Sãotoméens.

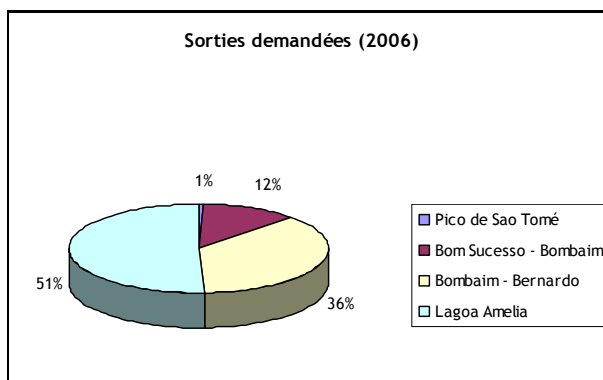


Figure 29 : Sorties touristiques demandées aux opérateurs touristiques locaux, zone du Parc Obô, 2006.

(Élaboration à partir des données des opérateurs touristiques locaux)

Les problèmes perçus, bien du côté de la Direction Générale du Tourisme comme des principaux opérateurs, sont les mêmes : le manque d'investissement du gouvernement dans ce secteur et les besoins en éducation et en sensibilisation environnementale de la population locale :

[...]

H : Nous pouvons aborder le sujet à des niveaux différents, mais le pays n'a pas défini clairement les priorités. L'État doit assumer la mise en valeur de la richesse générale du pays. Les budgets de l'État sont inexistantes pour ces secteurs. La plupart vont vers la santé et l'éducation, où la situation ne s'améliore pas non plus. Alors il faut voir où est que cet argent va.

La situation est difficile. Il y a une volonté de promouvoir le tourisme mais les touristes se sentent déçus. Quand ils arrivent à l'aéroport l'organisation est nulle, les routes ont des trous. Tous ces éléments conditionnent le développement du tourisme [...]

[Direction Générale de Tourisme, São Tomé. 2006-10-27]

Les rapports entre les opérateurs et la population locale ressemblent à ceux que nous avons vus auparavant entre les coopérants et les Sãotoméens. Ici aussi, les différences éthiques et les discours environnementalistes déterminent le rapport à la nature des uns et des autres.

Les rapports État – opérateurs sont aussi similaires à ceux existants entre l'État et les coopérants. Ils se caractérisent par la culpabilisation du gouvernement pour sa mauvaise gestion et par un manque d'investissement dans des secteurs et des infrastructures critiques.

[...]

*M : pour revenir au Parc, comment vous voyez la gestion et le rôle de chacun là dedans ?
Quels sont vos intérêts prioritaires ?*

B : L'entretien des sentiers, pour nous, est l'action prioritaire. C'est aussi la plus chère et celle qui peut impliquer directement à la population locale. Nous avons tenté avec l'association de guides, mais finalement les travaux n'ont pas débuté parce qu'il faut beaucoup d'accords, d'autorisations... et c'est urgent pour nous. Nous sommes prêts à l'assumer mais il faut que le gouvernement et les associations locales nous laissent.

La structure administrative est trop lourde, il faudrait qu'elle soit moins lourde, plus dynamique. Je crois que la gestion devrait être locale, donner la gestion aux guides et à leurs associations locales, quoique s'ils monopolisent le service de guides le prix pourrait augmenter.

Il faut une personne bien formée pour faire le pont entre les différents acteurs. Les Ministères ne connaissent pas le Parc, ils voient la forêt avec peur, l'endroit où il y a des serpents. Les techniciens changent, les choses s'arrêtent et il faut recommencer toujours de zéro. C'est pour ça que la gestion locale aiderait plus, elle serait plus dynamique et effective. Le changement doit se faire en respectant l'unité de l'État mais avec une sensibilisation de tout le monde.

[Opérateur touristique, São Tomé, 2006-11-30]

Nombreux sont les acteurs intervenant directement sur la gestion de l'espace et des ressources du parc Obô. Certains ont des perceptions opposées de la situation existante, d'autres essaient de défendre seulement leurs propres intérêts. Les conflits intergroupaux et les conséquences de ces conflits sur la gestion du parc sont un enjeu majeur à l'heure de définir le plan d'aménagement de cette aire protégée.

Cependant, les relations économiques et les hiérarchisations politisées du pouvoir ne sont pas les seuls rapports caractérisant la société sãotoméenne: la famille et les relations de parenté et la religion, sont des éléments à considérer à l'heure de décrire les représentations sociales de la nature. Les paragraphes suivants du présent chapitre essaieront de montrer jusqu'à quel point ces deux éléments, religion et parenté, influencent la vision du monde, le

savoir endogène, l'utilisation des ressources et, en définitive, les représentations sociales de la nature des Sãotoméens.

9.2 Les relations chez les Sãotoméens

Les hiérarchies d'âge, la division sexuelle du travail et des tâches de la maison, les relations d'entraide entre amis et voisins, ainsi qu'une certaine vision des rapports existants avec les ancêtres, sont aussi présents dans la société sãotoméenne. Ils déterminent certainement une partie importante des représentations sociales de la nature. L'objectif n'est pas ici d'être exhaustif avec l'inventaire détaillé de ces relations. Nous voulons seulement les survoler pour identifier les éléments qui peuvent avoir une forte influence sur les représentations sociales de la nature.

Tout d'abord, nous essayerons de synthétiser les rapports de respect entre cadets et aînés, les mécanismes intergénérationnels de transmission de connaissances et les modalités d'héritage que nous trouvons à São Tomé.

Ensuite, nous amènerons notre regard vers les rapports de genre, vus au sein de la famille, du mariage, du ménage, dans la division sexuelle du travail ou dans les habituelles pratiques polygames. Ces rapports montreront l'importance du rôle des femmes dans la gestion des ressources naturelles, dans la transmission de connaissances et dans l'approvisionnement de la maison.

Par rapport aux relations de fratrie et de voisinage, l'entraide au sein de la communauté et l'associationnisme de certains secteurs de la population, dont les agriculteurs ou les vendeuses du marché central, constituent des pratiques habituelles parmi les Sãotoméens. Elles sont aussi un élément important des rapports ayant une influence sur les représentations sociales de la nature.

Finalement, dans des nombreuses entrevues réalisées, nous avons trouvé des références directes à des croyances et à des pratiques courantes portant sur les ancêtres, les esprits et

les relations entre les morts et les vivants. Ce sont un élément important, déterminant dans la vision du monde des Sãotoméens.

9.2.1 Entre cadets et aînés : respect et politesse

Plusieurs extraits permettent de mettre en évidence comment les catégories relatives à l'âge interviennent également dans l'organisation du travail et des pratiques en relation aux ressources naturelles.

Outre la question fondamentale des groupes sociaux, l'étude des règles de politesse et des déférences au fait des critères d'âges permet de bien prendre la mesure de l'importance en cette société du respect de la forme et des règles de « l'être-en-société ». Ceci nous fait également prendre conscience de l'enlacement des différents codes de hiérarchie et d'une hiérarchie de ces codes au fait de la spécificité des situations.

Par exemple, le respect des aînés est déterminant. L'âge appelle ici à un respect majeur et, suivant ce critère, pourra permettre de transcender les frontières des groupes sociaux ou d'appartenances ethniques. Ainsi, quelqu'un peut consulter sans honte un « quelconque sujet » lorsque ce dernier est plus âgé que lui, s'obligeant en ces cas à se conformer aux conseils de l'aîné au risque de se mettre à dos l'entourage.

Cette soumission aux aînés fait l'objet de véritables lexiques de la politesse qui témoignent de l'importance et de la nécessité d'obéissance aux injonctions comportementales. Quelques règles dans l'ordre de la famille, sorties des entrevues réalisées, peuvent se résumer de la façon suivante:

- Les cadets de la famille ne doivent tutoyer leurs aînés ou leurs parents;
- Les enfants ne peuvent pas s'asseoir, boire ou manger si leur père ne l'a pas fait avant;
- Injurier son père est un crime que Dieu et les ancêtres châtient par la mort du fils impie et de tous les siens;

- Un jeune faisant route avec des parents ou des aînés doit s’offrir à porter les paquets dont ils peuvent être chargés.

Nous le voyons, il y a ici un code qui s’articule à une hiérarchie familiale et d’aînesse, et qui transcende des distinctions de groupes sociaux. Ces règles renvoient aux relations de parenté et d’alliance qui généralement sont partie prenante de la production et de la circulation sociale. Cependant, les personnes aînées que nous avons eu l’occasion d’interviewer croient que ces normes de politesse « non-écrites » sont en train de changer, de se perdre. Cet extrait est un exemple :

[...]

P : Avant c’était mieux que maintenant. Les gens étaient plus contents. Il y avait un respect, maintenant personne n’a pas du respect. Les gens disent des mots laids tout le temps, les enfants aussi. Il n’y a pas du respect, ni pour les personnes plus âgées [*exclamation*] Maintenant les enfants... ha ! [...]

[Travailleur de plantation retraité, Aldea de Monte Café, 2006-11-04]

Ces relations respectueuses, implicitement établies entre les jeunes et les personnes âgées, sont à la base des mécanismes de transmission de connaissances. Les pratiques et le savoir traditionnel autour, par exemple, des propriétés des plantes sont partie intégrante de cet ensemble de connaissances transmises génération après génération.

Un des médecins traditionnels interviewés pendant le deuxième séjour à São Tomé, racontait, dans l’extrait suivant, comment son « maître » l’avait choisi pour lui transmettre son savoir, au long d’un processus d’apprentissage:

[...]

E : Mon Maître, celui qui m’a montré comment faire des massages, était un masseur et chirurgien, à Santo Amaro, où je suis né. Après j’ai habité pendant longtemps à Ribera Peixe [*pause*] *Mé Shión* [*le « maître »*] il habitait avec une cousine à moi [*pause*] *Mé Shión*,

Maître, en langue d'ici. J'étais jeune encore. Après tout ma vie d'enfant j'ai habité avec lui. Il m'aimait beaucoup. C'est là où j'ai appris tout. Je l'accompagnais voir des gens qui l'appelaient et je donnais des massages avec lui. On était 3 ou 4 jeunes avec lui [*pause*]. Mes parents sont décédés avant, c'est à cause de ça [*pause*] Maintenant les gens ne veulent pas apprendre, ils veulent seulement voler. Ils veulent de l'argent. Moi j'ai appris sans argent. Mes parents seulement donnaient quelque chose à manger, à boire. Le respect au Maître qui montrait comment faire, je l'accompagnais et après j'ai travaillé à l'hôpital [...]

[Médecin traditionnel, Riboque, 2006-11-23]

Ces différentes cultures symbolisent de différentes façons des notions abstraites telles que le pouvoir, la solidarité de groupe, l'autorité familiale ou politique (*Izard and Smith, 1979*). Les symboles sont le moyen de représentation des idées. Les rapports entre cadets et aînés utilisent beaucoup de ces symboles pour la transmission de connaissances au moyen de la littérature gnomique ou de l'initiation. Cette dernière est aussi une voie de connaissance. Les rites, les cérémonies et les pratiques symboliques conditionnent le comportement des membres du groupe et fixent les normes d'éthique de la société (*Kasisi, 1989*).

De son côté, la littérature gnomique comprend les mythes, les légendes, les contes, les proverbes et les dictons. Ce sont des écrits et des récits qui veulent transmettre un message sous forme de maxime, de précepte, de conseil pratique ou de sentence. Les mythes, par exemple, justifient tout ce qui existe ou est pensé, conditionnant ainsi les attitudes postérieures des membres du groupe. Les légendes, les contes, les proverbes et les dictons sont des voies de transmission intergénérationnelles, faciles à retenir, de l'histoire de la communauté, de la cosmogonie, des lois sociales, des croyances religieuses, des relations avec d'autres groupes, etc. Ils abordent tous les thèmes sous forme de faits de la vie quotidienne du groupe (*Posey, 1999; Maffi, 2001*).

Ainsi, à São Tomé, le métier de médecin traditionnel suit un processus d'initiation, axé sur la transmission de connaissances pratiques et éthiques entre le maître et les élèves, tel que montré à l'extrait d'entrevue précédant. Ces derniers ont été choisis spécifiquement par le

maître. Aujourd'hui, nombreux médecins soulèvent le désintérêt des jeunes par les pratiques traditionnelles.

Les Sãotoméens ont une riche littérature gnomique, transmise par les aînés aux enfants (*Massa, 1984*), souvent en faisant référence à la nature. Le fablier sãotoméen, par exemple, utilise différentes espèces animales avec des caractéristiques, des comportements et des rôles sociaux attribuables aux humains, pour transmettre des normes et des règles éthiques et de politesse.

D'un autre, les personnes âgées, bien que traitées avec respect et politesse, courent le risque d'être accusées de sorcellerie, surtout quand elles habitent toutes seules. Dans un pays où l'espérance de vie n'est pas trop élevée, la méfiance vers les personnes âgées en bonne santé provoque un refus généralisé, trop souvent matérialisé avec violence:

[...]

E : Après cet hôpital a été fermé et je suis venu [*du village rural vers la ville*], avec mon fils. Il m'a amené parce qu'il disait que j'étais vieux, seul, là c'est trop loin, peut m'arriver quelque chose. Il y a des gens qui pensent que je suis un sorcier. Mais non, les sorciers ne travaillent pas avec des plantes. Guérisseurs et sorciers travaillent avec le démon, avec l'esprit de quelqu'un [*pause*]. Le seul secret pour vivre beaucoup d'années est les femmes [*rires*] [...]

[Médecin traditionnel, Riboque, 2006-11-23]

Les rapports entre cadets et aînés sont présents aussi dans les modalités d'héritage et dans les titres de propriété de la terre. Nous trouvons un exemple d'hierarchisation très clair chez les *forros* à l'heure de partager la propriété des terres parmi les descendants directes : le fils aîné recevait la maison principale, les autres, des petites parties de terrain autant plus éloignées de la route principale que jeunes étaient les fils (*Seibert, 1999*). Ces rapports sont encore plus accentués quand on essaye de différencier entre sexes.

Plusieurs extraits d'entrevues permettent de mettre en évidence comment les catégories relatives à l'âge interviennent également dans l'organisation du ménage. Ce sont essentiellement les aînés ceux qui doivent seconder les parents dans les charges parentales, ou de prendre leur relève en cas de décès. Ces responsabilités sont parmi les raisons les plus souvent énoncées pour expliquer des retraits scolaires (interruption des études) et des entrées sur le marché du travail, surtout des jeunes filles :

[...]

M : Combien vous êtes à la maison ?

J : Maintenant à la maison, j'habite avec trois enfants. Une des filles est déjà mariée, mais maintenant elle est « froide » [*la relation ne fonctionne pas trop bien*] avec son mari. C'est pour ça qu'elle est retournée à la maison. Les filles retournent à la maison des parents quand les choses sont froides avec le mari. Même si elle est la plus aînée [*pause*] Les fils peuvent toujours venir à la maison [*pause*] C'est le fils qui décide quand est qu'il est prêt à partir de la maison, mais il peut toujours retourner si quelque chose lui arrive.

M : Qui prend en charge le soin des fils ?

J : La mère élève l'enfant, mais les frères et les sœurs l'appuient aussi. Les fils restent toujours avec la mère, c'est un travail de femme.

M : Alors S., aidez-vous à votre mère ?

S : Je fais le même travail que ma mère, acheter ici et vendre là en bas [*en ville*]. Au début c'était seulement de l'aide pour elle, pour gagner plus d'argent et pouvoir acheter des choses, des vêtements. Mais après quand j'ai grandi moi aussi je gagne ma vie avec ça.

M : À quel âge avez-vous commencé à travailler ?

S : Quatorze ans, quand j'ai arrêté l'école.

M : Pour quoi avez-vous arrêté ?

S : On ne peut pas prendre soin des enfants et travailler [*pause*]. Mes frères et sœurs cadets étudiaient encore, alors qu'ils devaient payer des choses. Et c'est là que j'ai commencé à travailler alors [...]

[Mère et fille, vendeuses, Batepá, 2006-10-23]

À la campagne, les descendants habiteront idéalement dans l'entourage immédiat de la maison parentale. Mais, en ville, si cette alternative demeure privilégiée, les contraintes d'espace et de travail obligent souvent aux fils à chercher demeure dans d'autres quartiers. L'important ici est comprendre que le groupe conjugal est un horizon de référence à la fois dans la définition des espaces d'habitations et à la fois dans l'organisation du travail, du budget et des actions de redistribution des ressources.

Les rapports de genre structurent non seulement l'espace domestique, privé, mais aussi un des espaces les plus importants des pratiques de gestion des ressources naturelles : le travail dans les plantations, dans les champs agricoles et dans la forêt.

9.2.2 Des rapports de genre : polygamie et division du travail

Dans la société sãotoméenne il y a encore aujourd'hui une claire et évidente division sexuelle du travail, soit-il rémunéré ou domestique. Hommes et femmes ont des charges et des tâches différentes, ce qui les donne des connaissances sur les ressources naturelles aussi différenciées et genre spécifiques.

Le caractère créole des Sãotoméens est caractérisé par un mélange entre les traditions et les pratiques chrétiennes introduites à l'époque coloniale et les croyances provenant du continent africain. La plupart des sacrements de l'Église, par exemple, sont directement reliés à la structure de la famille. Le baptême et les enterrements sont communs, mais le mariage est un rite beaucoup moins répandu. Par contre, sont assez évidentes les nombreuses relations, fait qui nous suggère que les traditions africaines sont beaucoup plus

puissantes que les leçons du catholicisme. Cet extrait est un bon exemple de l'existence de ces pratiques polygames :

[...]

M : parlez-moi de votre famille

F : J'ai eu deux femmes, quatre fils avec chacune. Elles étaient au courant. Une c'était la principale, mais l'autre aussi [*pause*] Marié une fois seulement [*rires*] Après j'ai arrêté une parce que ce n'était pas bon. Deux femmes au même temps et dans la même communauté [*pause*] mais je n'ai eu jamais des problèmes, heureusement [...]

[Agriculteur, Monte café, 2006-09-22]

Antonio de Castro Moraes, qui publiait un livre sur les traditions de São Tomé en 1901, déclare qu'un homme qui veut être considéré comme important est toujours polygame, même s'il envisage le mariage catholique. De son côté, les femmes sont importantes si elles ont quatre ou cinq enfants de différents hommes⁶⁸. En conséquence, du même que dans d'autres sociétés quasi-polygames, le poids économique est supporté par les mères, et les familles sans un père sont, en effet, assez habituelles (*Hodges and Newitt, 1988*). Cependant, les caractéristiques matriarcales des familles sãotoméennes n'empêchent pas l'existence d'une claire stratification entre hommes et femmes, comme dans la plupart de sociétés africaines (*Prats, 1996*).

A l'époque coloniale, en général les groupes étaient endogames, toutefois pour les hommes *forro* était normal s'accoupler avec des femmes *angolares* ou des plantations. Ce fait, additionnait plus d'éléments au parcours créole des familles. L'élite *forro* pratiquait l'endogamie pour le mariage principal, mais pas pour d'autres relations (*Gonçalves, 1973*). On trouve assez souvent des familles avec des enfants de pères différents, des frères et des sœurs avec seulement un des deux parents en commun.

⁶⁸ A.M. de Jesús Castro e Moraes. 1901. *Um breve esboço dos costumes de S.Thome e Príncipe*. Lisboa, pp. 8-10.

Cette « polygamie non-reconnue officiellement » a des conséquences sur la distribution des travaux domestiques, ainsi que sur le budget du ménage. Dans une entrevue à une agricultrice de l'Aldea de Monte Café, accompagnée d'une vendeuse intermédiaire du marché central de São Tomé, nous avons parlé sur la distribution monétaire du budget du ménage :

[...]

M : Qu'est que les femmes font ici ?

A : Les femmes nettoient, sèment [*pause*] les travaux moins lourds. Mais ne peuvent pas creuser, par exemple. Elles ont moins force.

M : et à la maison ?

J : À la maison presque tout est la femme qui le fait.

A : tout.

M : toujours ?

J : Parfois il y a un homme qui peut aider s'il y a beaucoup de travail ou si la femme est en retard, mais pas tous [les hommes] vont le faire. Normalement l'homme arrive et il doit être tout prêt. Il y a des choses que l'homme n'arrive pas à faire, balayer, laver [*pause*] l'homme amène l'argent à la maison.

M : oui...

J : Ce qu'il gagne est divisé en trois parts : une part c'est pour la maison. Un autre c'est pour la vie au-dehors [*pause*] pour les autres femmes. Et l'autre c'est pour se divertir avec les amis, boire du vin. C'est pour ça que les femmes sont obligées à travailler, parce qu'on n'a pas assez [*d'argent*] pour nos enfants. Ce n'est pas juste.

M : pas du tout...

J : Mais si tu parles trop, après il te frappe. Il ne veut rien raconter. Il te frappe. C'est difficile. La femme a le travail de la maison et elle doit en chercher un autre dehors [*pause*] Tu ne peux pas travailler tous les jours. Moi je dois laisser un jour libre pour aller laver dans le fleuve.

M : l'argent que vous gagnez, qui est qui l'administre? Qui achète des choses?

A : Moi-même j'achète des choses pour la maison. L'argent de mon mari ne me le donne pas.

[...]

M : et en ville, qu'est qu'ils font les hommes et les femmes ?

J : Après en ville, les femmes sont dans le marché et les hommes à l'extérieur. Il y a aussi une division. Il y a une division dedans [*le marché*] aussi. Ils vendent de la viande. Le poisson frais c'est plutôt les femmes, les *palayé*. Les hommes c'est celui fumé [...]

[A. agricultrice, J. vendeuse, Bom Sucesso, 2006-12-14]

Il y a une évidente division sexuelle du travail à la maison, dans les champs cultivés et même dans les activités qu'amènent aux habitants des communautés rurales en ville, notamment les échanges dans le marché central. Par rapport à l'approvisionnement du ménage, les femmes prennent en charge les achats dans le marché; par contre, les hommes, vont dans la forêt et cultivent les champs :

[...]

M : comment est une journée dans votre vie ? Le quotidien.

P : Ça dépend du jour [*pause*] je me lève encore de nuit. Je vais au marché en ville, avec ma femme. Elle reste là à vendre. Après je reviens. Je vais au champ et je travaille. Mon fils m'aide.

M : toujours pareil ?

P : En *gravana*⁶⁹ c'est différent parce qu'il n'y a pas d'eau. Le matin c'est un champ, je rentre à la maison pour manger et après c'est l'autre champ. Comme ça tous les jours, jusqu'au soir, vers 17-18h.

M : et en ville, vous y allez souvent ?

P : En ville j'y vais deux jours semaine très tôt, encore de nuit, lundi et vendredi. Si j'ai beaucoup de choses au champ j'y vais trois jours. On est plusieurs agriculteurs, quatre ou cinq, on descend tous ensemble et les femmes restent là pour vendre. Nous c'est le travail dans les champs, la chasse en forêt [...]

[Chasseur - agriculteur, Nova Moca, 2006-12-13]

Ces activités genre spécifiques configurent un réseau de relations sociales, établit autour de l'espace où ces activités se développent. Le marché, les champs agricoles, la maison ou la forêt sont espaces sociaux avec des caractéristiques différenciées, où le genre, l'âge, la parenté ou l'origine géographique des individus, participant dans des activités dans ces espaces, déterminent les relations sociales qui peuvent s'établir.

Dans un autre ordre de choses, les maisons traditionnelles sãotoméennes, en bois et construites sur pilotis, ont un petit jardin familiale autour du bâtiment. Dans cet espace il y a des espèces à usage alimentaire, médicinal et ornemental. Nous avons demandé à cinq chefs de famille et à leur femme, du quartier de Praia Francesa, à São Tomé, de nous faire une visite descriptive de son jardin, d'identifier les différentes espèces qu'on pouvait y trouver et de nous parler de son usage. Le résultat de ce test n'a pas été étonnant pour nous : les femmes ont une connaissance beaucoup plus approfondie des usages des espèces. Le chef de famille, peut les reconnaître, savoir à quoi une plante sert, mais il n'a pas la connaissance pratique de l'utilisation et de la préparation. Dans ces petits jardins il y a une moyenne de 28 espèces à usage alimentaire ou médicinale.

Dans le jardin on trouve beaucoup d'espèces habituellement utilisées pour la cuisine et pour le soin des maladies les plus courantes. Du côté culinaire, les ingrédients viennent soit du marché (la femme et les filles prennent en charge la tâche de faire des courses), soit du champ (habituellement c'est l'homme qui cultive la terre, aidé par les enfants), ou soit de la forêt (l'homme, encore une fois, rentre dans la forêt pour chasser).

Les activités de la plupart de femmes sont structurées entre la maison, le marché (si elles habitent près de la ville ou peuvent y aller) et le champ, où elles vont chercher des produits qui complètent les repas, dont les bananes, base alimentaire des Sãotoméens. Madame N., d'origine *tonga*, résume son quotidien, un récit coïncidant avec des nombreuses autres entrevues auprès des femmes:

[...]

M : comment est une journée normale pour vous?

Madame N : Je me lève vers cinq heures. Je suis ici, avec les choses de la maison : ranger, nettoyer, balayer. Tout ça. Après je m'en vais, j'ai un champ. Je vais chercher un peu de banane. Je reviens, je fais quelque chose ici [*à la maison*]. Je prépare à manger. On discute un peu quand mon mari revient et après on s'en va au lit [*pause*] Parler, manger, travailler. C'est ça la maison! [...]

[Madame N., Nova Roça, 2006-12-12]

La plupart d'activités domestiques ne se réalisent pas individuellement; laver le linge dans un fleuve ou acheter dans le marché sont aussi des moments de sociabilité, de convivialité, de contact et de partage de conversations, d'anecdotes ou simplement de passer du temps, avec d'autres individus. Ce sont aussi des moments de confidentialité entre sexes; la chasse pour les hommes ou le lavage dans un fleuve pour les femmes, par exemple, sont des activités impliquant une utilisation de l'espace et des ressources que va au-delà du simple

⁶⁹ La *gravana* est la saison sèche, avec peu de pluies, de juillet à septembre.

usage. Il y a des relations sociales effectives dans ces activités, clairement genre spécifiques, avec une finalité conviviale, de partage. Ce sont des pratiques socialement localisées.

L'aide et le partage sont deux valeurs très importantes pour les Sãotoméens. Dans une société où les ressources sont maigres et les niveaux de pauvreté atteignent des niveaux considérables, l'entraide est un des rapports structurants des relations sociales de parenté et d'alliances. Paradoxalement, les Sãotoméens ont été historiquement qualifiés d'individualistes.

9.2.3 Amis et voisins : l'entraide

Dans la première partie du présent chapitre nous avons déjà fait référence aux difficiles relations intergroupales existantes entre les travailleurs d'origine capverdienne ou angolaise et les *forros*. Les intégrants des différents groupes sociaux partagent l'espace, les ressources, la vie sociale ou le travail, mais ils gardent une certaine distance dans les rapports hors travail, c'est-à-dire dans la vie domestique

Il y a eu (et il y a encore quoique beaucoup moins évidents que pendant l'époque coloniale) quelques tabous raciales. Par exemple, une femme descendante des travailleurs (une *tonga*) ne peut pas se marier avec un étranger (excepte si elle est capverdienne). Du même, ce n'est pas trop habituel pour quelqu'un au-dehors de la communauté de pêcheurs de se marier avec une femme *angolar* (Hodges and Newitt, 1988).

Cependant, nombreuses sont les activités collectives où l'aide des amis et des voisins devient indispensable. Le travail dans les plantations, par exemple, ne peut pas être fait par un seul individu, surtout en époque de récolte. Le travail volontaire et l'organisation d'un repas collectif après la journée de travail, caractérisent cette pratique sociale. C'est « aider aujourd'hui parce que demain on peut avoir besoin de l'aide nous-mêmes », cela est la maxime qui régit le travail dans les actuelles plantations, après la réforme agraire et la privatisation des exploitations. Il s'agit d'une forme de réciprocité sociale, donner et recevoir, chacun à son tour.

Dans ce même sens, les festivités les plus remarquables de l'année (Noël, la fête de l'Indépendance du 12 juillet, le jour du patron du village, etc.), sont des périodes de fraternité, de partage et de commémoration, où la famille s'élargit et les amis et les voisins se réunissent dans une même maison :

[...]

M : qu'est que vous faites à Noël ?

*A : La famille passe la festivité ensemble. Je prépare un gâteau, le *calulu*⁷⁰, un peu de viande, avec banane pain. C'est la famille, les voisins, les amis. Dix, quinze personnes. Tout le monde donne un peu, quelque chose. Ici tu as toujours un plat pour manger, même si tu es pauvre tu manges [...]*

[Agricultrice, Monte Café, 2006-12-20]

Ces relations localisées socialement dans les familles élargies (au-delà du couple principal et des enfants directs) vont donc s'élaborer et soutenir des rapports de réciprocité et de solidarité, telles que les expressions déjà rencontrées de « partager ensemble le malheur comme le bonheur », ou « avoir mangé ensemble le cru et le cuit » en sont des références. Ici, la réciprocité et l'entraide passent par une logique de mise en commun des ressources selon les règles régissant les rapports de parenté et d'alliances.

Revenant à l'exemple de la communauté de Monte Café, s'il y a peu d'échange de biens, l'entraide prend plutôt la forme d'échange d'opinions, de conseils, de partage d'opportunités et de services. De services, en ce sens que l'on pourra solliciter de l'aide pour des travaux de petite ou grande importance : « pour récolter le cacao on trouve toujours quelqu'un » nous dit un agriculteur de la communauté, référant à la récolte, mais aussi plus globalement à des travaux manuels tels que construire une maison, aménager le terrain, etc. De partage d'opportunité, en ce sens qu'obtenant un contrat de travail qu'on ne

⁷⁰ Plat typique sãotoméen.

peut faire seul, on cherchera auprès de la famille et des membres de la communauté en priorité les aides nécessaires à sa réalisation.

Dans ce même sens, il y a des pratiques éminemment collectives, surtout en forêt, où il y a des dangers : des animaux venimeux, des falaises, où on peut se perdre et où on peut nous arriver quelque chose si on y va tous seuls. La chasse est une de ces pratiques :

[...]

M : allez-vous souvent en forêt?

L : Moi tout seul, maintenant je n'ai pas l'intérêt d'y aller. Quand j'étais jeune j'y allais avec des amis. J'étais chasseur, j'ai beaucoup marché là pour rechercher des porcs sauvages. Ils doivent se chasser avec des chiens, c'est eux qui les cherchent et nous on les attrape. On ne peut pas aller seuls en forêt, peut nous arriver quelque chose, et alors ? C'est dangereux.

M : dangereux ?

L : faut connaître les chemins, s'orienter. Le serpent noir aussi habite là. Il y a aussi des histoires de tombes. Les gens n'aiment pas [...]

[Chasseur et agriculteur retraité, Bom Sucesso, 2006-10-23]

Les pratiques collectives en forêt ont une forte connotation superstitieuse. Les croyances sur les dangers que la forêt enferme forment part de l'imaginaire collectif sur cet espace. Nous verrons plus tard que les mauvais esprits ont un lien, à travers la réincarnation, avec certaines espèces animales qu'on trouve dans la forêt primaire du parc naturel Obô. Cela justifie la peur et la anecdotique présence des Sãotoméens, surtout des *forros*, dans l'aire protégée. L'extrait suivant, d'une entrevue à un commerçant d'origine forro, montre toutes ces peurs :

[...]

G : Je n'aimais pas aller en forêt. Je ne savais pas ce que c'était. On avait peur. Pour nous c'était le « *mato* », la « *floresta* »⁷¹ n'existait pas. Si c'était un terrain familier j'y allais chercher jaques, *zafú*, mangues. Mais rien d'autre.

M : *pour quoi aviez-vous peur ?*

G : Bon, normalement celui qui est né en forêt n'a pas peur. Celui qui ne connaît pas il a peur. On ne connaît pas l'état, ici on a peur, ici il y a des serpents, alors on ne marche pas dedans [*pause*] Les serpents oui [*pause*] Maintenant je n'ai plus peur, mais quand j'étais un enfant je n'allais jamais en forêt [*exclamation*]

Il y a des gens là en bas [*en ville*] qui ont encore peur. Parler de la forêt, est synonyme de parler des serpents. Il y a aussi les histoires de tombes. Dans les *roça* tu ne peux pas marcher n'importe où et n'importe comment. Antiquement il y avait aussi les *fugidos* [*enfuis*], quand le pays était sous l'esclavage encore, les zones [*forestières*] étaient très fermées, ils se cachaient en forêt. C'était partout, même dans la zone du bas [*près de la ville*]. Maintenant ce sont les serpents, aussi les chemins, tu ne peux pas marcher si tu ne connais pas le chemin. Quelqu'un doit te montrer.

Les gens ne vont pas se promener en forêt, ils ont besoin une raison pour y aller. Les gens sont aussi paresseux pour marcher. Ici il y a beaucoup de montés, des trous, comme celui de Bombaim, *boca dorna* s'appelle. Les gens ont peur à cause de ces deux ou trois choses : serpents, falaises, montagnes trop hautes et tombes [...]

[Commerçant, São Tomé, 2006-09-22]

Revenant aux relations solidaires au sein des communautés, il semble que c'est autour des enfants que les circulations d'entraide sont les plus présentes dans les quartiers, ceci essentiellement par le gardiennage et le partage des repas avec les enfants d'autres

⁷¹ Les saotoméens font une distinction entre *mato* et *floresta*, même si ils servent à décrire le même écosystème. Le premier a une connotation péjorative, de danger, de mystérieux; La *floresta* comprend les

ménages, lorsque ceux-ci se trouvent à jouer avec ses propres enfants. Ceci semble particulièrement vrai au moment des goûters du midi. Sans pouvoir prétendre qu'il y a ici un principe d'éducation partagée, l'ambiance est effectivement celle d'une surveillance collective des enfants de la communauté suivant les personnes qui sont dans la cour aux différents temps de la journée et suivant les disponibilités des différents parents. Quand les parents travaillent, les personnes âgées prennent en charge la responsabilité de surveiller les enfants, racontent des histoires, des contes; Il y a aussi un partage de connaissances intergénérationnel.

Les enfants sont très importants dans l'univers sãotoméen. La fertilité est une fierté, jusqu'au point de trouver étonnant le nombre réduit de fils des occidentaux, ce qui soulève chez les Sãotoméens un questionnement sur leur virilité et leur fertilité. La surveillance des enfants, l'obtention d'argent et d'aliments, est donc une priorité pour les familles (élargies).

L'entraide se donne aussi sous forme de prêts, d'argent, d'aliments ou d'objets (par exemple, des outils pour travailler le champ). Ces prêts doivent se rendre le plus tôt possible, afin d'éviter une déstructuration des relations d'amitié lorsque des prêts sont non rendus. On retrouve aussi encore une fois l'opposition entre la ville et la campagne; cette dernière située comme un lieu de conservation des rapports antérieurs de solidarité. La ville située comme un espace social où les influences externes modifient les anciens principes de solidarité et d'entraide, un lieu où les gens tournent leurs actions vers l'individualité. Nombreuses sont les entrevues où les références à ces changements, au manque de solidarité et à l'individualisme sont présentes. Il paraît donc que certaines pratiques de gestion des ressources naturelles, dont la chasse ou l'agriculture, ont une composante collective d'entraide.

Les spécificités de l'organisation sociale des communautés, le sens de l'hospitalité et de l'entraide, les hiérarchies d'ânesses ou les croyances partagées du culte des ancêtres (que nous allons voir ensuite), font partie de l'identité collective des Sãotoméens.

écosystèmes forestiers et les plantations, c'est-à-dire la partie cultivé des anciennes entreprises agricoles. Nous verrons plus tard que cette distinction est beaucoup plus utilisée par les gens habitant en ville.

Mais il faut bien voir que si bien le terme est englobant et les rapports de parenté et d'alliances sont effectivement structurants de plusieurs aspects du social, ils ne sont pas exclusifs d'un seul groupe social ou une seule famille, mais précisément que ces rapports de parenté, d'amitié ou de voisinage, marquent des frontières. Ils sont exclusifs du point de vue de ceux qui n'en font pas partie. Ces rapports élaborent des frontières entre les membres et les non membres des différents groupes familiaux, entre les natifs et les locataires, entre l'initié et l'étranger.

Comprendre ces rapports est un atout pour bien analyser les relations entre les différents acteurs qui contribuent à la gestion de l'espace et des ressources du Parc naturel Obô. Les différences dans les représentations et les conflits peuvent se créer seulement à cause du fait d'être considérés des étrangers, nous l'avons vu dans la première partie du présent chapitre.

À côté des relations interpersonnelles, les liens, les pratiques, les croyances et les rapports existants avec les ancêtres, les morts et les esprits sont aussi primordiaux pour comprendre le rapport à la nature des communautés habitant autour du parc Obô.

9.2.4 Avec les ancêtres : esprits et vision du monde

Les allusions aux ancêtres, aux morts et aux esprits sont constantes dans les discours des Sãotoméens, ainsi qu'en Afrique en général. La mort est un événement extrêmement intégré dans l'ensemble de la culture quotidienne sãotoméenne. L'étude des systèmes religieux ancestraux fait ressortir qu'une grande partie des règles et de la morale y prend source, par l'intermédiaire du culte des ancêtres, des prescriptions et des forces cosmogoniques qui s'y arriment, notamment au sein des Sãotoméens d'origine *forro*.

Ces pratiques ont implicite une réflexion sur le monde vivant. Elles ont la finalité d'essayer d'atteindre une vie meilleure, au sens large, c'est-à-dire bien sur terre qu'après la mort de l'individu. Dans la réalité africaine, la mort fait partie de la vie (*Föllmi, 2005*).

Mais au-delà de la dimension religieuse, il y a une dimension socioculturelle très forte, matérialisé explicitement sous forme de récits ou de représentations théâtrales, dont le

Tchiloli. Cette représentation théâtrale dansée et représentée, par des hommes uniquement, depuis le XVI^e siècle, conte une intrigue de l'époque de Charlemagne. Elle a été décrite, entre autres, par Françoise Gründ (2006):

« Les acteurs, tous des hommes, parcourent, en tous sens, l'aire de jeu taillée dans une clairière de forêt, dansent les pavares, les quadrilles et les menuets des anciennes cours européennes au son d'instruments de musique africains, après avoir déambulé du village jusqu'au cimetière, pour arroser de vin de palme les tombes des ancêtres ».



Photo 15 : Tchiloli
(Source: M. Boya, 2006)

Le *Tchiloli* ne comporte qu'une seule pièce à son répertoire : La tragédie du marquis de Mantoue et de l'Empereur Charlemagne. Il s'agit d'une histoire de sang et de justice. Les esclaves de l'époque coloniale vont s'approprier l'œuvre et la transformer pour en faire un objet de revendication contre l'oppression colonisatrice mais aussi pour se réapproprier les liens avec les ancêtres africains désormais interdits. Sous cette dramaturgie déroutante émerge un territoire identitaire que les premiers acteurs s'approprient pour exister (*Gründ, 2006*). Les acteurs du *Tchiloli* continuent à être porteurs de messages extrêmement importants qui vont plus loin qu'un message théâtral, artistique ou culturel. C'est un message en même temps politique et humain. Un message sur la signification de la vie.

À côté de manifestations culturelles théâtrales ou musicales, nombreux sont les extraits d'entrevue répertoriés référant aux ancêtres. Certains expliquent la structure du monde, d'autres narrent des pratiques traditionnelles, mais tous ont une composante clairement religieuse. L'extrait suivant nous décrit la structure du monde du point de vue des *forros* saotoméens. Entre le monde des vivants et des morts il y a le monde des esprits, des enchantés. Ils rentrent en contact avec les vivants, souvent avec des enfants. Ces esprits sont en rapport direct avec la forêt (*santo de terra*) et avec l'eau (*santo de agua*). Ils peuvent te protéger si tu payes une pénitence, sinon ils peuvent occasionner la mort :

[...]

M : Parlez-moi du paga-devé [payer-devoir].

G : De fois les gens naissent avec un esprit enchanté, il s'appelle « santo ». Il est en collaboration avec quelqu'un, avec un esprit qui habite dans l'eau. Santo, il habite dans l'eau, ou dans la terre aussi, mais pour le voir il faut aller toujours près d'un fleuve ou aussi sur une croix de chemins en forêt.

M : Quel est l'origine de cet esprit?

G : C'est une personne décédée qui n'est pas tranquille, elle reste sur terre, dans le monde des péchés. Il y a deux ou trois types de santo : santo d'eau, il est facile de reconnaître parce que normalement c'est les enfants qui l'ont, quand ils vont près d'un fleuve, ils ont

peur, ils ont les yeux vitreux, les lèvres bizarres. Alors il faut qu'ils payent dans l'eau, si c'est un *santo de terre* il faut payer sur la terre.

M : quelle est la différence?

G : Chacun a son objectif. Celui de l'eau ne permet pas de nous approximer aux fleuves profonds, sinon le *santo* te prend, il t'amène avec lui dans l'eau [pause] C'est l'histoire de la fille de Bombaim. Le *santo* l'a pris dans la cascade parce qu'elle n'avait pas fait le *paga-devé*. Il peut prendre un ami aussi, et le faire disparaître deux ou trois jours. Ce *santo* est un diable, il peut te prendre. Il te laisse quand les gens font une pénitence.

M : comment les gens savent que un enfant a ce santo?

G : Depuis tout petit, il faut observer le comportement de l'enfant. Il peut parler en rêves et la famille entendre, parler tout seul, faire des trucs bizarres...

M : alors, si on trouve un enfant comme ça, qu'est qu'il faut faire?

G : Un traitement, immédiatement, sinon ça augmente et augmente. Qui a ça, avec sa famille, il faut chercher un prêtre ou un guérisseur, pour payer cette pénitence. Ils exigent le traitement, c'est-à-dire les choses avec lesquelles on doit traiter ça : nourriture, vaisselle, un mariage [pause] à manger [pause] il faut le faire pour aller payer après avec tout ce qu'il demande.

M : alors il faut payer la pénitence à l'esprit avec la nourriture?

G : oui, oui. Il faut l'amener pendant la nuit au point que le maître guérisseur nous indique.

M : comment est qu'un enchanté apparaît?

G : Depuis bébé. Dépend d'où est que la mère va laver, chercher de l'eau [pause] où est qu'elle va. L'enchanté peut rentrer dans elle et atteindre au bébé. Ça peut être aussi quelqu'un qui aime le bébé des qu'il est dans le ventre. Tu ne peux pas savoir mais il y a quelqu'un qui aime ton bébé. Il y a des gens qui disent : quand ce bébé naîtra je serais son parrain ou sa marraine, avant la naissance même, parce qu'il a aimé [pause]

Le *santo* ne peut pas parler, il n'a pas de bouche, c'est pour ça qu'il utilise à l'enfant. S'il aime depuis le ventre, après les parents doivent lui payer quelque chose. S'ils ne veulent pas payer, alors il commence à embêter à l'enfant. Alors, tu es obligé de faire quelque chose. Tu paies une seule fois pour protéger l'enfant [...]

[Entrepreneur *forro*, São Tomé, 2006-10-10]



Photo 16 : paga-dêve
(Source : X. Muñoz, 2008)

L'eau et la terre sont des éléments importants dans la cosmogonie sãotoméenne. Ce sont des portes d'entrée, de communication, entre le monde des vivants et celui des esprits. Les pénitences sont des cérémonies, dirigées par un guérisseur traditionnel, ou par un sorcier, se déroulant près des chutes d'eau ou des croix de chemins, deux éléments naturels avec une forte connotation spirituelle pour les Sãotoméens.

Cependant, les croyances et les pratiques actuelles se situent entre le catholicisme, les influences des religions animistes africaines et les nouvelles pratiques religieuses, dont l'évangélique, qui sont en train de trouver une place importante sur les îles. Parler de l'origine du monde, des choses, de la création avec les Sãotoméens, nous montre les

rappports avec les ancêtres, des rappports qui mélangent des éléments de nombreuses pratiques et croyances religieuses, un syncrétisme mis en évidence sur une pluralité de manifestations faisant partie du quotidien des Sãotoméens. Cet extrait montre la quotidienneté de quelques-unes de ces pratiques :

[...]

M : vous jetez le vin par terre ?

Pr : Moi, avant de boire un verre de vin de palme ou de bière je dois en jeter un peu par terre. C'est une tradition de famille [*pause*] On fait toujours ça, si je ne le fais pas le boisson tombera après [*pause*] C'est une habitude, pour donner à la terre, de la même façon que la terre nous donne à nous [*pause*] Aussi, quand il arrive le décès de quelqu'un de la famille, ou d'un ami proche, si on est en train de boire on jette un peu par terre pour lui, avant de boire. Parce qu'il buvait avec nous [*pause*] Beaucoup de gens font ça toujours.

M : ça veut dire que l'esprit de la personne décédée reste sur terre ?

Pr : L'esprit est ici, sur terre [*pause*] il marche, mais nous on ne le voit pas. Ma mère, et d'autres personnes plus vieilles, quand elles font à manger, gardent la première assiette pour les amis défunts. On fait ça pendant quelques jours, pendant le deuil. Avant de manger une bouché on doit donner un peu pour eux. Pour nous souvenir d'eux, pour qu'ils nous aident [*pause*] Je dois toujours faire ça, sinon le verre tombe.

M : les amis et la famille vous protègent après la mort ?

Pr : Oui, oui. Quand quelqu'un décède, un ami, il reste avec nous, derrière nous, il nous surveille, il nous protège. Les amis, les parents, reviennent toujours sur terre, en forme d'un animal ou d'un autre enfant. Ici ce sont des enfants. La personne renaît [...]

[Propriétaire d'une plantation, *forro*, Monte Café, 2006-11-03]

Le culte aux ancêtres, aux racines, aux origines et aux défunts détient un double objectif ; d'un côté, rendre reconnaissance et respect, d'un autre côté, demander protection et bonne chance. Il faut souligner l'importance de la terre et le lien entre le sol et les esprits des défunts : « donner à la terre, de la même façon que la terre nous donne ». Ce qui nous indique le lien existant entre la nature physique (le sol), les croyances et la vision du monde, c'est-à-dire que la nature possède un rôle important dans la cosmogonie sãotoméenne, elle structure le rapport avec les esprits, les ancêtres et les défunts. La terre et l'eau sont aussi les éléments de contact entre ces derniers et les vivants.

[...]

Ag : Avoir un défunt est une protection. Il est un garde. Il t'aide. Tu peux lui demander à son âme : Aide-moi à passer ces difficultés. Il t'aide. Les parents ne veulent jamais voir le fils mal. C'est pour ça qu'ils aident à celui qui les appelle [*pause*]. Moi alors je dois offrir de la nourriture au défunt. Si tu promets une chose, mais après tu ne suis pas ta promesse, cette âme te fera attraper une maladie, tu auras des cauchemars où il apparaîtra [*pause*] quand tu promets une chose tu dois la faire, sinon tu auras des problèmes. Le défunt se fâche et il amène des conséquences [...]

[Agriculteur *forro*, Monte Café, 2006-11-05]

Ce lien avec le monde des défunts est aussi un contrat, donner, recevoir et rendre (*Mauss, 2007*). « Une promesse faut la respecter », c'est une règle qui axe le rapport entre Sãotoméens et entre ces derniers et leurs défunts. Le non compliment de ces promesses aura certainement des conséquences négatives pour le transgresseur, soit sous forme de maladie ou de défuntions, soit sous forme d'endettement et de difficultés économiques.

Nous verrons, un peu plus loin dans ce chapitre, que les contrats, les ententes et les engagements sont très habituels dans les rapports entre les individus et les esprits des croyances animistes. La non complétude de ces contrats est la conséquence de la mauvaise chance. Du même, les contrats volontaires avec les mauvais esprits ou avec le diable, sont source de pouvoirs, d'argent et de succès.

En effet, les événements de mortalité et de maladie sont des moments centraux des solidarités familiales. La famille se réunit et garde le deuil, avec des activités conjointes qui peuvent durer une semaine. Remémorer aux défunts en famille est une pratique habituelle, avec des activités et des repas où tout le monde participe et amène des choses à partager. La durée du deuil est variable, tel qu'expliqué dans l'extrait suivant :

[...]

Mn : Le deuil dépend de la personne. Si c'est le père c'est neuf mois. La mère c'est une année et demie. La mère c'est plus parce que c'est elle qui a nourrit au bébé [*pause*] Plus pour elle que pour le père, elle est plus importante : elle t'amène, elle te donne l'aliment [*lait maternelle*]. Le fils est en deuil un temps égal au période d'allaitement quand il était bébé. Parfois c'est jusqu'à 2 ans [...]

[Menuisier, Monte Café, 2006-11-05]

Cette durée différenciée montre l'importance de la mère, et en général de la femme, dans la culture sãotoméenne, nous n'avons déjà parlé auparavant. À côté de la reconnaissance du travail des parents, la mort, perçue comme étant une étape de la vie, implique un contact constant avec les morts; le jour des défunts, le 2 novembre, ce contact est partagé par tous les proches de la personne décédée; les pratiques de contact et de remémoration se généralisent partout dans le pays. Ce conducteur de taxi nous explique quelques-unes des pratiques que nous pouvons observer dans les cimetières ce jour :

[...]

Tx : Le jour des défunts [*le 2 novembre*] toute la famille va là [*au cimetière*]. Ils font une fête, ils amènent du vin, de la nourriture, tout près de la tombe. Ils jouent à la *visca* [*jeu de cartes*], ils boivent, ils mangent du *calulú*, de l'*izaquente* [*mets typiques*] Si une personne aime quelque chose en vie, aime la même chose une fois morte. Par exemple, si on aime danser, on amène une radio [*pause*]. Tout dépend de la personne. Si on aime boire, j'amène l'alcool. Si on aime fumer on amène des cigarettes. En vie vous dites « ma famille

doit m'enterrer de telle façon ». Vos fils doivent respecter cette volonté. Ils vont veiller pour que le souhait soit réalisé. Si j'aime jouer au fut, les amis et la famille vont jouer au fut sur la tombe. Ils font tout pour l'esprit du décédé [...]

[Conducteur de taxi, *forro*, São Tomé, 2006-10-13]

Retournant au discours sur le rapport aux ancêtres, dans l'espace familial, un aspect des plus importants relatif à ces derniers concerne cette appartenance au sol. La question des origines d'une personne est importante pour les gens de nos entretiens et est pratiquement toujours située en référence à la terre des ancêtres. Ainsi, la quatrième génération de capverdiens d'origine, nées à São Tomé, s'identifie encore avec le Cap Vert et reconnaît ce pays comme étant celui d'origine, là où leur source, leurs racines se trouvent :

[...]

M : d'où est que vous êtes?

D : Capverdien. Née à São Tomé.

M : vos parents sont des émigrés?

D : Non, ils sont nés à São Tomé aussi. Mon arrière grands-parents est venu du Cap-Vert.

M : vous êtes la quatrième génération alors.

D : Quatre générations de capverdiens. Mon origine est là. Je suis Sãotoméen, mais Capverdien d'origine. Un jour je veux voyager là, pour marcher sur ma terre. Pour nous c'est important d'y aller, connaître tes sources [...]

[Jardinier, Praia Francesa, 2006-09-06]

Toutes ces pratiques montrent l'importance de la « terre », des « racines », ainsi que le rôle des ancêtres et des esprits dans le rapport à la nature des Sãotoméens. La composante

spirituelle des représentations sociales de la nature est mise à l'avant dans ces pratiques et dans ces rituels de remémoration et de respect aux défunts.

La cosmogonie doit être absolument prise en compte dans l'étude du rapport à la nature d'une population, car elle constitue un élément déterminant de la représentation sociale de la nature et elle influence les pratiques de gestion et/ou d'exploitation des ressources naturelles et d'occupation des espaces. Dans ce sens, la composante religieuse des pratiques est aussi importante afin de comprendre les logiques de gestion et d'occupation de certains espaces, la forêt étant particulièrement exemplaire dans cette recherche.

9.3 La religion chez les Sãotoméens

São Tomé a eu une longue et originale tradition chrétienne. Longue, parce que les missions y sont présentes depuis le XVI^e siècle. Originale parce que les influences africaines y sont aussi présentes et, parfois, se mélangent avec les rites catholiques. À différence des colons Portugais et des Sãotoméens, les travailleurs des plantations provenant du continent africain, n'étaient pas chrétiens. L'église n'a pas trop essayé de les évangéliser non plus, les pratiques religieuses dans les plantations étaient sous la supervision du patron (mais peu d'entre eux avaient des intérêts marqués pour convertir aux travailleurs au catholicisme). Des prêtres résidant en ville étaient appelés pour quelques baptêmes et mariages, mais ce n'était pas la pratique habituelle. Plus tard, avec la République, les questions religieuses n'étaient pas importantes et aucun effort n'est fait en ce sens. La plupart des travailleurs sont classés comme non-chrétiens.

La pratique religieuse des travailleurs, ainsi que des *forros*, était loin des activités sacerdotales normales. D'après une visite des îles de John Harris en 1914, nous avons le constat de la présence de différentes formes de syncrétisme entre le catholicisme et les religions traditionnelles africaines :

« *along the roadsides, in secluded corners of out of the way roças, nestling in plantain groves, the traveller may see miniature chapels constructed from rustic forest tree branches, very similar to the fetish houses of mainland Africa. In most of these, one only sees little prayer-stools, and in all of them, a rude cross roughly cut out with the native axe and the cross pieces bound together with forest vines. Most of these crosses are surrounded by native pagan charms* »⁷².

Les accusations de rites païens étaient destinées principalement au groupe des *forros*. En fait, ils ne sont pas païens mais leur « religion » chrétienne n'exclut pas des pratiques païennes (Hodges and Newitt, 1988), notamment animistes d'influence africaine. En 1985 un évêché est implanté à nouveau sur les îles. Hors ces pratiques païennes, 90% de la population est chrétienne et, les dimanches, les Sãotoméens vont massivement à la messe (Instituto Nacional de Estatística, 2008).

Quelques éléments et personnages représentatifs de ces traditions païennes sont encore aujourd'hui présents parmi la société Sãotoméenne : d'un côté, les sorciers pratiquants d'une médecine traditionnelle (*curandeiros*) sont la source médicale la plus utilisée parmi la population. D'un autre côté, il y a les pratiques festives (le *jour des morts*), les cérémonies de culte aux esprits (le *Djambi* ou le *paga-devé*) et les représentations théâtrales (dont le *Tchiloli*). Finalement, il y a aussi des endroits à forte connotation religieuse : des roches de mauvaise chance, des chutes d'eau qui communiquent le monde des vivants avec celui des esprits, ou des forêts enchantées. La relation directe entre certains animaux (le serpent noir, par exemple) et les mauvais esprits ou le démon est aussi habituelle parmi tous les groupes sociaux. Nous allons les explorer brièvement un peu plus tard dans le présent chapitre.

Parallèlement au moment du décès, la naissance est aussi un événement très important dans une famille. Le double parrainage, les uns économiques et les autres qui assistent à la mère pendant l'accouchement (et sortent le placenta), existent encore, certainement pour mieux

⁷² John H. Harris. 1914. *Dawn in darknest Africa*. London: Smith and Elder, pp. 270-271.

protéger au nouveau-né. Il ne faut pas oublier que la plupart des sacrements de l'Église sont directement reliés à la structure de la famille. À São Tomé, le baptême et les enterrements sont communs, mais le mariage est un rite beaucoup moins répandu, à cause du caractère polygame des Sãotoméens.

9.3.1 Un syncrétisme religieux

Les croyances religieuses des Sãotoméens mélangent des éléments de l'Église catholique avec des rites et des traditions d'origine africaine. Actuellement, l'apparition de nouveaux cultes religieux, dont l'évangélique, sont en train de diversifier encore plus les pratiques spirituelles.

Nous apercevons tout de suite les syncrétismes existants quand on parle de l'origine du monde, ou de la vie après la mort. Ces influences sont extrêmement importantes pour la découverte du rapport à la nature. L'extrait suivant, d'une entrevue avec un conducteur de taxi *forro* de la zone de Monte Café, montre un discours qui change dès la dualité Dieu - Démon caractéristique du catholicisme, jusqu'aux croyances sur la richesse et les pouvoirs occultes des esprits qui restent sur terre :

[...]

M : Pourriez-vous m'expliquer quel est le lien entre toutes les choses ? Comment ça marche ?

T : Dieu est le créateur de toutes les choses. Ici et là. Il y a aussi les esprits, si sont bons ils restent avec Dieu sinon avec le démon. [Pause] Parce que tout ce qui est du démon est beaucoup plus rapide. Dieu est plus lent. Si je veux être riche, ça marche plus rapidement avec le démon. Si les gens ne peuvent pas attendre tout ce que Dieu donnera alors ils peuvent tout perdre. Dieu ne veut pas donner des choses rapidement. Le démon oui.

M : quand une personne décède, son esprit...

T : Son âme ? Si elle est du démon elle part avec le démon, à l'enfer, est du feu, est chaude. Si elle est de Dieu, elle part à la gloire, un lieu de paix, tranquillité, tout es merveilleux. Ce n'est pas ici en terre. Quand quelqu'un décède à travers du esprit du démon c'est parce qu'il n'a pas eu le temps de mourir. L'âme de cette personne essaye toujours de rester près d'un bois, ou derrière d'une porte, sous la maison, n'importe où. Parfois ce mauvais esprit, quand je passe près de lui, il va me faire mal, fermer la porte, tirer un fruit de la jacquaire, casser un bras, une jambe ou même me tuer. Si l'esprit n'a pas un lieu où aller, le démon refuse et Dieu aussi, alors il reste ici sur terre.

M : *et les animaux ont une âme ?*

T : Animaux, oiseaux, non. Son esprit dépend de ce que le démon veut. Dieu a créé les animaux, les oiseaux, mais il n'a pas donné un mauvais esprit, c'est le démon qui le prend pour son bénéfice, pour faire du mal [...]

[Conducteur de taxi, *forro*, Monte Café, 2006-10-13]

Le ciel et l'enfer catholiques ont ici une troisième dimension, celle des esprits qui restent sur terre. Les êtres humains peuvent avoir un contact avec ces esprits au travers différentes pratiques et cérémonies, ou directement avec l'intervention d'un sorcier. Ce dernier, pour atteindre son pouvoir, a eu contact direct avec ces esprits; il a un contrat avec eux, après le dépassement d'une épreuve, à caractère surnaturel. L'extrait suivant nous montre les processus à suivre :

[...]

M : *comment vous recevez le pouvoir ?*

Cm : C'est moi qui cherche le diable [*pause*] Ce pouvoir on le cherche, jusqu'à que le pouvoir vient te chercher [*pause*] Là, à Changra, le village où je suis né, je connaissais un garçon, très gentil. Il voulait apprendre pour être guérisseur. Là ils avaient un cours, pour pratiquer. C'est le diable qui vient te donner le cours. Le cours est dans la forêt, à une heure

tardive, minuit, 23h. Il [*le diable*] va t'inviter et te dire : nous on va là, à Lagoa Amelia, c'est là qu'on fera le cours. Alors toi tu vas là à l'heure signalée. Le garçon est allé. Le dernier jour, pour gagner le diplôme il faut passer une épreuve. Tu sais ce que le démon a fait ? Il a amené une machine de forge, celles pour faire du feu pour les métaux. Avec la machine pour que le feu devienne très intense. Il met un fer dans le feu. Le fer est devenu très chaud. Rouge. Le démon baisse les pantalons et demande d'introduire le fer dans l'anus. Le garçon fait ça et on sentait l'odeur de la viande brûlée. C'était une brûlure très grande. Quand il l'a retiré il y avait des morceaux de chair. Le démon dit : bon, maintenant c'est mon tour. Le garçon est devenu fou [*exclamation*] Il n'a pas tenu. Si il aurait été courageux il aurait pu avoir le pouvoir. Le démon lui aurait donné. Mais il avait l'esprit faible encore. Un ami à lui a réussi, avec une autre épreuve. Aujourd'hui il est dans la rue, il fait des trucs de fou. Si tu fais le test et tu ne peux pas le passer tu deviens fou [...]

[Commerçant, São Tomé, 2006-11-22]

Les histoires extraordinaires sur l'obtention de pouvoirs surnaturels sont courantes dans les conversations autour des sorciers. Ces derniers atteignent ainsi une position de pouvoir, de respect et de peur parmi la population locale. Ce sont des personnages avec un statut social important dans la communauté. Cependant, cette position doit être conservée. L'organisation de *djambi*, des cérémonies de culte aux esprits, est une façon de rester en première ligne. Quand un sorcier perd « son pouvoir », il perd non seulement les clients qui viennent lui demander des conseils ou de l'aide, il perd aussi sa position sociale dans la communauté (Valverde, 2000; Salvaterra, 2001). L'extrait suivant nous parle de la cérémonie du *djambi* :

[...]

M : c'est un rituel ce qu'il [*le guérisseur traditionnel*] fait ?

T : Oui, oui. Parce que toujours ils [*les esprits*] ont besoin quelque chose en échange. Donner et retourner. C'est le *djambi*. Le maître du *djambi*, pour gagner le pouvoir de le faire il doit faire un échange. Même pendant la cérémonie ils sont en train de donner de la

nourriture à son démon, pour qu'il les aide pendant l'année. Banane, fruit à pain, huile de palme, un peu d'haricots...n'importe quoi. Il s'agit d'une table, une nourriture que la personne est en train d'offrir à la personne qui l'aide pendant son temps de vie. Un guérisseur à toujours quelqu'un, une force qui est toujours avec lui. Avec cette force fait des choses extraordinaires, il peut monter sur un arbre avec le dos, il est chaud, il prend un sac de riz avec les dents et peut le lever.

M : Comment il peut réussir à faire ça ?

*T : C'est la force du diable. Il peut faire tout ça, mais il y aura un jour où il devra donner au diable sa partie. Son repas, son souper, une chose ou une autre. C'est pour cette raison le *djambi**

[Menuisier, Monte Café, 2006-12-09]

Nous avons eu la chance d'assister à un de ces *djambi* avec un des guérisseurs traditionnels que nous avons interviewé pendant notre deuxième séjour sur l'île. L'organisateur (normalement le sorcier, quoique il peut être payé par un particulier qui veut rendre culte aux esprits et ainsi obtenir quelque chose), donne rendez-vous dans une maison. Des bougies, du feu, de la musique de percussion jouée rapide et violemment, de la nourriture et de l'alcool, apportés par les gens participant dans la cérémonie, et une prédisposition à rentrer en transe, à être possédés par les esprits, sont les ingrédients qu'on y trouve. Le culte aux esprits, le respect aux morts et l'évocation des forces surnaturelles afin de demander bonne chance, argent ou simplement pour éloigner la malchance, sont les raisons évoquées pendant la célébration de ces cérémonies.

Ce qui est étonnant est que tous les groupes sociaux reconnaissent ces pratiques, les respectent et accèdent de leur authenticité. Cependant, ce sont majoritairement les *forros* ceux qui les pratiquent habituellement. Cet extrait d'entrevue avec une agricultrice d'origine capverdienne, près de Monte Café, nous montre cette paradoxe :

[...]

Agr. : Là près de *Sao Nicolau* [une chute] il y a un endroit d'esprits. Il y a une grande cascade, avec un fleuve. Les gens enlèvent la robe et rentrent dans l'eau. Je ne sais pas pour faire quoi. Je ne sais pas si c'est pour s'excuser de quelque chose [...] Là c'est pour faire des choses mauvaises, là habite le démon, Dieu est à l'église [exclamation] Ils vont là pour demander le mal pour les autres. Tu as les mains et Dieu t'aide. Il faut travailler, pas seulement demander.

[Agricultrice capverdienne, Monte Café, 2006-10-02]

Nombreux sont les endroits identifiés comme étant « lieux d'esprits ». Les chutes d'eau, dont celles de *Bombaim* ou de *São Nicolau*, et les roches, dont celle appelée *Budo Bachana*, sont les plus connues parmi la population locale :

[...]

M : Vous habitez à *Ribera Afonso*? Près du *Budo Bachana de Malanza*?

E : Vous connaissez ça? [Rire]

M : Oui, les gens en parlent. Qu'est qu'il y a là?

E : Là ils ont quelque chose, dans cette roche. Personne ne peut pas y aller. Il y a beaucoup de serpents qui vont te piquer.

M : vous y êtes allé?

E : Une fois à *Porto Alegre*, je me suis battu avec un homme, un sorcier de là-bas. Tout le monde me disait que j'allais mourir [pause] Il s'appelait *Ioió*. Je ne meurs pas, non, je disais. S'il vient me chercher je lui battrais encore plus. Je lui ai dit : si tu viens, j'irais appeler au diable de *Budo Bachana*. Il a commencé à pleurer et à demander de la pitié.

M : vous l'avez appelé?

E : Non [exclamation] Ce n'était pas vrai, mais tout le monde à cru et j'ai découvert à un imposteur. Après ça tout le monde croyait que j'étais un sorcier.

[Médecin traditionnel, Riboque, 2006-12-12]

Il faut dire que notre ami médecin traditionnel de Riboque a su comment combiner les années de formation et d'apprentissage à côté d'un autre médecin traditionnel, avec l'événement du *Budo Bachana* pour se créer, autour de lui, un sentiment de respect parmi la population locale. Cet endroit est un lieu où les démons habitent et où les sorciers font des sortilèges pour tuer leurs ennemis.

La peur à la malchance est l'arme la plus dangereuse avec laquelle les gens jouent. Le « mao olhar » ou *mal d'oeil* est une des raisons les plus habituelles de visite aux sorciers (Valverde, 2000). Cette malchance peut être provoquée par des voisins, des gens envieux, des ennemis professionnels ou des rivaux à cause d'une personne aimée. Les enfants semblent être les plus vulnérables aux possessions. Depuis la naissance, ils peuvent avoir été choisis par des âmes qui sont restées sur terre, c'est alors le moment de pratiquer des cérémonies pour que ces esprits abandonnent le corps de l'enfant. Une des plus courantes est celle du *paga-deve* (payer et devoir) (Salvaterra, 2001). Cette pratique a un lien direct avec notre sujet d'étude, le rapport à la nature, car les lieux où ces cérémonies se donnent sont des endroits naturels sacrés, soient-ils des chutes d'eau ou des croix de chemins au milieu de la forêt.

Plusieurs des guérisseurs traditionnels que nous avons interviewé ont vécu eux-mêmes un *paga-deve*. Cet extrait d'entrevue d'un guérisseur de Riboque, visité en compagnie d'un de nos informateurs clés, appelé A. pour conserver l'anonymat, nous raconte ce qui peut se passer après la mort et comment il a vécu l'expérience du *paga-deve*. Nous pouvons reconnaître des éléments de la mythologie classique, dont celui du canotier qu'amène l'âme des personnes décédées dès le monde des vivants jusqu'au monde des morts :

[...]

M : Les gens ont peur de mourir?

Gu : La mort est une chose de laquelle on connaît la nature. On peut la voir, à la main, sur le visage. Quand les gens meurent c'est un soulagement. L'esprit disparaît, s'il va au ciel où à un autre endroit [pause]. Je ne sais pas. Il peut rentrer dans une autre personne [pause] pas dans un arbre [pause] Regarde, il y a des enfants, quand ils naissent ils ont déjà une mauvaise nature, un mauvais esprit. Après l'enfant doit cohabiter avec ce mauvais esprit.

M : d'où est qu'il sort cet esprit?

Gu : Il doit une chose dans une autre vie [pause] là je dois accrédi-ter parce que moi-même je dois [só debido]. Je suis marié avec une femme de peau blanche. Nous avons près de trente fils. Après il y a un canot qui vient, à *praia das conchas* [plage des coquillages, au nord de São Tomé] il y a beaucoup de gens, près de trois cents personnes. Tout le monde descend. Sur une plage où il n'y a personne, c'est là où les gens descendent. Là ils choisissent un endroit où aller, Trindade, Santo Amaro... et ils naissent à nouveau dans le ventre de n'importe quelle personne.

M : l'esprit rentre dans le ventre, c'est ça ce que vous est arrivé?

Gu : Pour quoi je raconte ça? Ma femme a eu quatre fois des jumeaux, après le deuxième couple j'ai eu un rêve. J'ai compris que je devais quelque chose à ma femme de l'autre vie, c'est pour ça qu'elle m'envoyait des enfants, pour m'en occuper dans cette vie. Je l'avais abandonnée, c'est pour ça qu'elle m'envoyait des fils. Elle voulait de l'aide pour s'occuper des enfants. Elle avait besoin la nourriture pour les enfants, des bombons.

A : Dans un *paga-devé*, l'esprit rentre dans le sorcier et il [le sorcier] dit qu'est que cet esprit veut, qu'est qu'il faut lui donner. Là il faut payer. Il faut amener dans un endroit précis, une croix de chemins en forêt. Tu laisses tout sur terre [pause] D'autres disent qu'il faut amener à une cascade, comme celle de Bombaim et jeter là. C'est le *blublú*.

M : le *blublú*?

A : oui, on appelle *blublú* au moment quand le sorcier appelle à l'esprit.

Gu : C'est ça qui m'est arrivé [exclamation] J'avais un ami sorcier qui m'a dit d'aller payer ça, quelqu'un l'avait contacté. Toute la famille est allée avec des boissons, de la

nourriture...c'était ici dans le *Blublú*. On a laissé tout au bord et d'un coup les eaux ont tout pris. L'esprit a reçu. [...]

[Médecin traditionnel, Riboque, 2006-11-28]

Les récits extraordinaires et les légendes associées à certains endroits physiques, où sont arrivés des événements tragiques (un enfant noyé dans un lac, un autre désorienté, perdu et trouvé mort en forêt, etc.) contribuent à l'enracinement de ces croyances et de ces représentations parmi la population locale (*Salvaterra, 2001*). Encore une fois, les enfants sont le secteur de la population le plus vulnérable face aux esprits. L'extrait suivant nous en parle :

[...]

G : Il y a de fois que les gens naissent avec un esprit enchanté, il s'appelle « *santo* ». Il est en collaboration avec quelqu'un, avec un esprit qui habite dans l'eau. *Santo*, il habite dans l'eau, ou dans la terre aussi, mais pour le voir il faut aller toujours près d'un fleuve ou aussi sur une route de croix en forêt.

M : mais, quel est l'origine de cet esprit?

G : C'est une personne décédée qui n'est pas tranquille. Elle reste sur terre, dans le monde des péchés. Il y a 2 ou 3 types de *santo* : *santo d'eau*, il est facile de reconnaître parce que normalement c'est les enfants qui l'ont, quand ils vont près d'un fleuve, ils ont peur, ils ont les yeux et les lèvres bizarres. Alors il faut qu'ils payent dans l'eau, si c'est un *santo de terre* il faut payer en forêt.

M : quelle est la différence?

G : Chacun a son objectif. Celui de l'eau ne permet pas de nous approximer aux fleuves profonds, sinon le *santo* te prend. C'est l'histoire de la fille de Bombaim. Le *santo* l'a pris dans la cascade parce qu'elle n'avait pas fait le *paga-devé*. Il peut prendre un ami aussi, et

le faire disparaître 2-3 jours. Ce *santo* est un diable, il peut te prendre. Il te laisse quand les gens font une pénitence.

M : comment les gens savent qu'un enfant a ce santo?

G : Depuis tout petits, il faut observer le comportement de l'enfant. Il peut parler en rêves, parler toute seul, faire des trucs bizarres...

M : alors, si on trouve un enfant comme ça, qu'est qu'il faut faire?

G : Un traitement, immédiatement, sinon ça augmente et augmente plus encore. Qui a ça, avec sa famille, il faut chercher un prêtre ou un guérisseur, pour payer cette pénitence. Ils exigent le traitement, c'est-à-dire les choses avec lesquelles on doit traiter ça : plats, mariées, à manger, il faut le faire pour aller payer après avec tout ce que lui exige.

M : ça c'est les mariages entre enfants?

G : C'est la même chose. C'est parce que le *santo* ou l'esprit est le mari ou la femme. Normalement c'est entre homme et femme, ils cherchent l'un ou l'autre sur terre.

M : comment est qu'un enchanté apparaît?

G : Depuis bébé. Dépend d'où est que la mère va laver, chercher de l'eau, où est qu'elle passe son temps, où est qu'elle va [pause] Ça peut rentrer dans elle et atteindre au bébé. Peut être aussi quelqu'un qui aime le bébé des qu'il est dans le ventre de la mère. Tu ne peux pas savoir mais il y a quelqu'un qui aime ton bébé. Il y a des gens qui disent : quand ce bébé naîtra je serais son parrain ou sa marraine, avant la naissance même, parce qu'il a aimé.

Le *santo* ne peut pas parler, il n'a pas de bouche, c'est pour ça qu'il utilise l'enfant. S'il aime depuis le ventre, après les parents doivent lui payer quelque chose. S'ils ne veulent pas payer, alors il commence à embêter l'enfant. Alors, tu es obligé à faire quelque chose [pause] Tu paies une seule fois [...]

[Informateur clé, taximan, São Tomé, 2006-10-12]

La tridimensionnalité de la vision du monde des Sãotoméens ou, si on le veut, les trois mondes formant part de l'imaginaire local, ne sont pas complètement séparées. Les esprits rentrent en contact avec les humains, le diable aussi peut avoir une interaction, il peut même devenir un être physique et rentrer en contact direct avec les individus. Nous avons demandé de caractériser ce personnage, il peut devenir plusieurs choses, dès une personne ou un animal, jusqu'à rester sous forme d'esprit. Une femme travaillant à la maison, dans un des villages annexes de Monte Café, nous fait une description :

[...]

M : le démon, est comment physiquement ?

Fm : Il est une personne normale. Il parle, converse, il demande ce que tu veux, ce qu'on fera. Le démon peut se transformer en tout. Il peut se transformer en moi-même. On est ici et il est là. Il va chercher tout.

M : et les animaux ? Il y a des bons et des mauvais ?

Fm : Histoires de tortues, très intelligentes, elles trompent toujours les gens. Un démon, par exemple, peut se transformer en serpent noir, en chat, en hibou [*pause*] Tous sont des animaux de nuit. Avec les hiboux par exemple, s'il n'y a un qui passe volant face toi, les gens ont peur, parce que ce n'est pas normal. C'est une bête que quand elle est quète la tête tourne. Le serpent, la chèvre [*pause*] Une fois un sorcier a fait appel à des chèvres pour tuer quelqu'un. Elles passaient et passaient et elles ont réussi à frapper cette personne et la tuer.

M : il y a des animaux de bonne chance ?

Fm : Le pigeon [*pombo*], mais il a un problème, il donne la bonne chance mais quand cette bonne chance finit, le oiseau aussi disparaît. Normalement, tout ce qui donne bonne chance si ce sont des animaux sont des esprits diaboliques [...]

[Femme à la maison, Nova Moka, 2006-11-03]

Le fablier de São Tomé (*Massa, 1984*), ainsi que les nombreux contes populaires parlent toujours des mêmes animaux bons et mauvais. La tortue est sans doute un exemple d'intelligence. Serpents, chats, hiboux et chèvres sont une caractérisation du mal. Parmi les oiseaux, certaines espèces endémiques, dont le pigeon de São Tomé (*Columba thomensis*), sont cultivées en captivité dans les maisons. Ce sont des sources de nourriture et des puits de bonne chance. Le chapitre suivant abordera ces questions avec un peu plus de détail.

Dans un autre ordre de choses, les manifestations théâtrales et musicales traditionnelles ont aussi une composante religieuse importante. Nous avons déjà parlé du *Tchiloli*, une représentation dansée qui va au-delà de l'histoire racontée et que nous parle sur la signification de la vie et sur le lien avec les ancêtres (*Gründ, 2006*).

Les fêtes populaires sont preuve aussi du syncrétisme religieux. À côté du jour des morts, duquel nous avons déjà parlé, nombreuses sont les fêtes locales en honneur du patron du village. Ici, nous pouvons voir comment la traditionnelle messe catholique, précédée d'une procession, du Saint en question, autour du village, se mélange avec des offrandes de nourriture, d'argent ou de boissons près des fleuves ou en forêt. Des décorations de couleurs, des motifs païens dans les rues et des chants d'origine africaine complètent les syncrétismes dans ces festivités d'origine chrétienne.

Les influences africaines dans ces festivités sont largement étudiées (*Tenreiro, 1961; Gonçalves, 1973; Valverde, 2000; Gründ, 2006*). Il y a aussi des influences bantoues, tardives selon le linguiste Tjerk Hagemeijer (2007), sur des termes liés à la faune et à la flore. C'est ainsi que, par exemple, *bungá* désigne l'arbre *Sterculina* sp, *cundú muala vé*, la plante *Argemone mexicana*, *cangá*, le poisson *Pontinus accraesis* et *enjolo*, l'oiseau *Neospiza concolor*. Quoique en ethnobotanique les expressions linguistiques et l'origine des mots soient importantes à l'heure d'étudier les usages traditionnels des plantes, notre objectif ici n'est pas celui d'étudier l'étymologie de toutes les espèces traditionnellement utilisées à São Tomé. Ce serait l'objet d'une autre recherche. Nous reconnaissons nonobstant les influences bantoues.

Nous ne pouvons pas aborder la dimension religieuse de la nature sans parler de la médecine traditionnelle. Nombreuses sont les pratiques ici présentées et les croyances racontées auparavant avec un objectif clairement palliatif et/ou curatif. Nous aborderons les espèces utilisées dans le prochain chapitre. Les lignes suivantes parleront de ce lien entre les croyances (religieuses, spirituelles, ésotériques), et la médecine traditionnelle.

9.3.2 Croyances et médecine

L'utilisation de plantes avec des propriétés thérapeutiques est très habituelle dans les foyers sãotoméennes. Les petits jardins familiaux, face la maison principale, ont un nombre important d'espèces à usage médicinale ou culinaire. L'usage et les propriétés de ces espèces sont appris très tôt par les jeunes du pays, ce sont des connaissances généralisées parmi la population locale.

Un des exercices que nous avons réalisé dans quelques-unes des maisons visitées, était de nous faire montrer le jardin et nous faire raconter l'utilisation des espèces qu'on y trouvait. Entre 25 et 40 espèces étaient utilisées couramment par l'unité familiale, certaines avaient un usage alimentaire ou médicinale exclusif, d'autres pouvaient être utilisées avec plusieurs objectifs, selon la partie de la plante qu'on prenait.

Cependant, ces connaissances botaniques acquièrent un caractère notamment religieux, spirituel, sous l'usage par des sorciers, des guérisseurs ou de médecins traditionnels. Il faut bien faire la différence entre ces trois catégories, car pour un Sãotoméen, ce ne sont pas la même chose. Une vendeuse du marché nous explique les différences :

[...]

Vn : Celui qui faisait des massages s'appelait *Zo Culiano*, il travaillait avec *Me-Xion*. Ils étaient deux hommes qui traitaient aux gens. Un regardait l'orin et l'autre faisait des massages. L'orin c'est pour découvrir ce qu'on a dans notre corps. Après on fait le traitement. Le premier était guérisseur, le deuxième faisait des massages, avec des

préparations à base d'écorces et de feuilles, il était médecin traditionnel. Le guérisseur est celui qui travaille avec les esprits.

M : et un sorcier ?

Vn : Le sorcier est celui qui obtient un pouvoir pour faire du mal parce qu'il a un contrat avec le démon [...]

[Vendeuse du marché central, São Tomé, 2006-10-12]

À la fin des années 90, le gouvernement sãotoméen, a mis en place un procès de reconnaissance des médecins traditionnels. Ils ont été appelés afin d'avoir une formation médicale classique de base, offerte par des médecins - coopérants d'origine cubaine. Ils ont été ainsi autorisés à donner des premiers soins dans des hôpitaux. Même avec cette reconnaissance institutionnelle, la médecine traditionnelle est toujours associée à la sorcellerie et aux pouvoirs surnaturels, ce que peut être un danger pour les pratiquants les plus âgées.

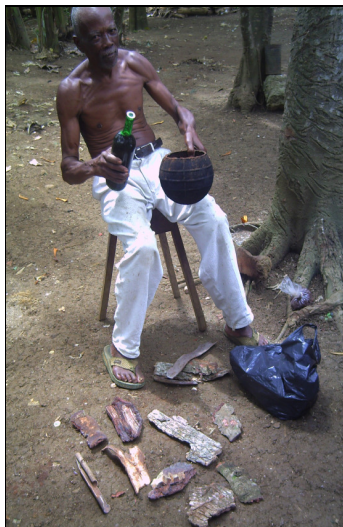


Photo 17 : Médecin traditionnel

(Source : M.Boya, 2006)

C'est sans doute un paradoxe. Pendant un temps les guérisseurs et les médecins sont respectés et vénérés, mais quand ils deviennent des personnes âgées, habitant seules, ils sont accusés d'être ensorcelés. Un des mécanismes utilisés afin d'éviter ces dangers est la transmission de connaissances à des élèves qui veulent bien apprendre le métier de médecin traditionnel. Mais, ce n'est pas facile de trouver des jeunes intéressés. Plusieurs ont manifesté leur préoccupation à cause de la perte de ce savoir oral et pratique, clairement en disparition :

[...]

M : si vous n'avez pas appris personne vous allez perdre votre sagesse...

E : Oui, oui [triste]. Ma sagesse reste avec moi, elle ne peut pas être distribuée à tout le monde. L'hôpital m'a appelé, ils disaient « amène toutes tes feuilles et tes écorces et prépare tout ici, montre à tous ». Mais ce n'est pas la façon. Je dois trouver quelqu'un, une personne qui veut apprendre pour de vrai [pause], comprendre. Mais sont tous des bandits les jeunes, ils ne s'intéressent qu'à l'argent [...]

[Médecin traditionnel, Riboque, 2006-11-3]

La transmission de connaissances est un procès d'apprentissage à long terme, il peut durer plusieurs années. Un Maître montre à ses élevés, tout souvent trois ou quatre simultanément, la préparation des médicaments ou les techniques de massage (*Valverde, 2000*). C'est un procès lent, duquel nous avons déjà donné quelques exemples plus haut dans le présent chapitre. Cette lenteur est signalée comme la cause la plus probable du désintérêt des jeunes, qui préfèrent obtenir de l'argent plus rapidement.

Au sein de l'unité familiale, ce sont les parents et les grands-parents ceux qui montrent aux enfants les propriétés des plantes. En forêt, c'est le père qui amène son fils. Le jardin de la maison c'est plutôt la mère qui l'aménage selon leurs préférences culinaires. Cet extrait est un exemple de transmission de connaissances parents - enfants loin de la maison, pendant le travail :

[...]

A : *Salaconta* [une plante] pour l'allergie des mains, il faut les laver avec ça. Elle est une feuille « fraîche », bonne pour la chaleur. Je connais un peu les feuilles et les écorces. Les gens ont toujours une solution traditionnelle pour tout.

M : où est que vous avez appris les propriétés des feuilles et des écorces ?

A : J'ai appris ici même, c'est mon père qui m'a appris. C'est l'homme qui connaît ça, plus que les femmes. Si c'est pour la cuisine aussi les femmes, mais l'homme connaît tout [pause] Mon père m'amenait avec lui, il me montrait tout pendant qu'on travaillait. Il montrait comment enlever l'écorce pendant qu'on travaillait le champ [pause] Il y a beaucoup d'essences [madeiras⁷³], il faut les connaître, savoir à quoi sert chacune [exclamation] Par exemple, ici on a un avocatier, il donne des avocats qu'on mange, mais les feuilles servent aussi pour faire des tisanes, ça enlève la faim [matabicho⁷⁴].

[Agricultrice, Monte Café, 2006-09-29]

Cette transmission de connaissances est pratique. Nous arrivons à connaître chaque plante, chaque partie en préparant les sirops, les tisanes, les onguents ou les baumes nous-mêmes, avec l'aide de notre maître, dans ce cas nos parents. La différence entre les connaissances locales et le savoir des médecins et des guérisseurs traditionnels est cette préparation. La partie la plus difficile n'est pas le fait de connaître l'usage, mais plutôt de savoir la dose exacte pour préparer un médicament, puisque la plupart de plantes deviennent venimeuses à hautes doses.

Pour l'instant, nous n'avons pas l'objectif ni de rentrer davantage dans la description des propriétés de chaque plante, ni de faire un inventaire exhaustif des usages traditionnels de chaque partie des espèces cultivées ou récoltées en forêt. Nous ne voulons pas non plus expliciter les recettes et les quantités pour la préparation des sirops et des tisanes. Nous

⁷³ Référence aux différentes espèces avec une utilisation médicinale que son père lui montrait.

n'avons pas le droit de révéler ces secrets sans un retour sur les droits de propriété intellectuelle, collective ou individuelle, des Sãotoméens et des médecins traditionnels que nous avons interviewés.

Il y a d'autres pratiques, très répandues parmi les *forros*, où les croyances populaires structurent les représentations à la base de ces pratiques. Des cérémonies précédant aux accouchements, des tisanes de roches ou de balai pour éviter la douleur ou des objets pour arrêter la pluie, sont quelques exemples. L'extrait suivant, d'une entrevue avec une des vendeuses du marché de São Tomé qui achète les fruits et les légumes directement aux agriculteurs de Bom Sucesso, parle de ces pratiques :

[...]

M : vous connaissez la « folha pensamento » ?

Ju : Je connais, c'est pour oublier, pour ne pas penser. *Gigumba* c'est aussi pour ça, et la *pedra malagueta*, qu'on met dans le feu. C'est un caillou qu'on trouve dans la mer, à la plage. On fait une tisane de cette pierre et elle a des propriétés pour oublier. *Chili branco*, c'est aussi pour les pensées, c'est la même chose que la *folha pensamento*. Tu oublies et tu deviens allègre, heureux.

M : mais comment, on fait une tisane avec une pierre ?

Ju : [*rire*] Avant d'accoucher, si on veut le faire rapidement, il faut préparer des clés et des ciseaux [*rire*] On amène à ébullition les ciseaux et les clés et on boit cette tisane. C'est une tradition *forro*. Les gens y croient et ça marche. Les clés c'est pour ouvrir et les ciseaux pour couper quand le fils ne peut pas sortir.

M : pour les douleurs du part ?

⁷⁴ Le *matabicho* fait référence au repas léger du midi, souvent à base de fruits qu'on trouve en forêt ou de feuilles qu'on mâche, avec l'objectif d'enlever la sensation de faim.

Ju : pour ça il y a la *tisane de balai*. Le balai de la maison, on le coupe en sept morceaux et on fait une tisane, mélangée avec pied de *malagueta*, casque d'œuf et *folha matruso*. On boit ça. Comme ça la douleur diminue et le fils sort tout de suite.

M : *vous avez des remèdes pour tout...?*

Ju : [*rire*] Pour arrêter la pluie aussi [*exclamation, rire*] on plante un balai ouvert vers le haut, des cendres autour et on arrête de boire de l'eau pendant un temps, quelques heures. Comme ça on arrête la pluie pour toute la journée [*pause*] Il y a trop de croyances. Ce sont les *forros*. Les Angolais et les Capverdiens n'ont pas beaucoup de croyances. Pour eux c'est la religion seulement.

M : *les forros ont des croyances par rapport aux cultures, aux champs ?*

Ju : Ils en ont. Mais c'est avec des sorciers de la forêt. Je ne connais pas. Ceux qui montent sur les arbres avec le dos, pendant le *djambi*. C'est là où le *forro* demande d'avoir une bonne année.

[Vendeuse, marché de São Tomé, 2006-10-22]

Bien qu'il y a encore des pratiques, des croyances et des représentations très enracinées parmi les Sãotoméens, il y a des nouveaux éléments, des influences externes qui, petit à petit, sont en train de changer les groupes sociaux traditionnellement décrits, ainsi que les rapports intergroupe et intragroupe.

9.4 Groupes et rapports en évolution

Les représentations sociales, créées et partagées par les différents groupes sociaux, ne sont pas figées, elles ne sont pas immutables dans le temps. Elles dépendent de l'évolution historique et de la réalité actuelle des groupes. Ces représentations, structurantes du rapport à la nature ici étudié, sont donc en constante évolution, elles changent avec le temps.

La société sãotoméenne a été toujours sous des influences externes. Depuis l'arrivée des Portugais, avec l'introduction des cultures de canne à sucre, de cacao et de café, en passant par l'indépendance et l'adoption d'un modèle de république socialiste - communiste, jusqu'à la situation actuelle, où la future exploitation des réserves pétrolières a déjà des influences politico-économiques bien visibles.

La mondialisation de l'économie, les flux et les réseaux financiers globalisés, les produits de consommation arrivant de l'extérieur, la connexion aux réseaux de communication internationaux (TV, radio, presse, etc.) et l'adoption des modes globales (nourriture, boissons, vêtements, etc.), ont certainement une influence sur les rapports intergroupe, intragroupe, ainsi que sur le rapport à la nature.

Pétrole et tourisme sont sans doute les deux facteurs de changement, à court terme, les plus importants à São Tomé. Les attentes de développement et de croissance économique, grâce aux bénéfices de l'exploitation pétrolière, ainsi que la corruption, de laquelle nous avons parlé au début du présent chapitre, structurent et définissent la vie politique locale. Ils forment part aussi des conversations quotidiennes des Sãotoméens. Depuis quelques années, presque une dizaine de banques étrangères, la plupart du Nigeria, ont ouvert un siège à São Tomé. Mais la population est encore extrêmement pauvre (*Ministry of Planning and Finance, 2002*). Cela ne fait que donner des indices de polarisation des richesses, issues notamment des revenus du pétrole.

Dans ce même sens, les partisans des projets de développement urbanistique et des hôtels de nouvelle construction, s'opposent au désir des adeptes du développement d'un écotourisme durable et respectueux avec l'environnement. Le tourisme de masses et le réseau hôtelier haut *standing* arrivent progressivement aux îles. Ils reçoivent les critiques de ceux qui optent pour un tourisme durable, de découverte de la nature et de la culture du pays.

Actuellement, l'économie est un facteur de stratification important. Toutefois, les hiérarchies d'âge et de parenté restent encore des rapports structurants dans la société. Du même, les rapports de genre n'ont pas trop changé, bien qu'il y ait une présence de plus en plus significative de femmes en postes de responsabilité politique et économique. L'analyse temporelle des discours montre comment les différences entre les récits décrivant l'époque

coloniale et ceux qui décrivent la situation actuelle ne diffèrent pas substantiellement. Les rapports entre parents et enfants, cadets et aînés, sont expressifs encore de la structuration des rapports familiaux et de voisinage quotidiens, où le respect est un signe de ces rapports sociaux.

La religion aussi, avec tous les éléments traditionnels cités auparavant, occupe encore une place dominante dans la vie des Sãotoméens. Les croyances, enracinées dans l'imaginaire collectif, et les pratiques (*djambi, paga-deve*, etc.) sont courantes au sein des communautés locales. La médecine traditionnelle est indispensable dans le système de santé du pays et les connaissances locales, c'est-à-dire le savoir traditionnel relié à l'usage et aux propriétés des plantes, est généralisé parmi la population. Malgré cela, la transmission de connaissances maître – élève présente des difficultés reconnues et partagées par la plupart de médecins et guérisseurs traditionnels interviewés pendant notre séjour à São Tomé. Le désintérêt des nouvelles générations, les nécessités de revenus monétaires rapides et l'amélioration du système de santé de l'État pourraient être parmi les causes.

D'un autre côté, la société sãotoméenne actuelle est encore dépendante de l'exploitation des ressources naturelles (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002; Boya, 2004; Union Européenne, 2005*). Pour l'instant, les exportations de cacao et café sont la principale source de capital du pays. Un écotourisme de plus en plus important et les perspectives d'exploitation pétrolière sont les futures options de développement économique d'un pays qui actuellement est dans une situation de pauvreté extrême (*Ministry of Planning and Finance, 2002; Instituto Nacional de Estatística, 2008*) et de crise politique, avec des nombreux gouvernements, se succédant rapidement dans le temps.

La description des modes d'accès, de gestion et d'appropriation des ressources naturelles et du territoire, seront l'objet du suivant chapitre. Agriculture et élevage, chasse et récolte, artisanat, médecine, manifestations culturelles et spirituelles, ainsi que les initiatives de conservation de la biodiversité ou écotouristiques, seront présentées afin d'élucider le lien entre pratiques et rapport à la nature dérivant de ces pratiques.

Chapitre X

10 Accès et gestion des ressources et du territoire

A la suite d'un aperçu et d'une analyse relatifs aux groupes sociaux existants à Sao Tomé, ainsi qu'aux principaux rapports intergroupe et intragroupe, nous avons compris que les relations sociales ont un lien étroit avec certains éléments naturels (espèces, lieux, habitats etc.), ces derniers ayant un rôle important dans les représentations sociales de la nature des Sãotoméens, ainsi que dans leurs pratiques sociales d'accès et de gestion des ressources et du territoire.

Le présent chapitre aborde le sujet spécifique à l'accès et à la gestion des ressources naturelles et du territoire incluant : l'agriculture et l'élevage, la chasse et la collecte, l'artisanat, la médecine traditionnelle, la spiritualité, la conservation de la biodiversité et l'écotourisme. Ce sont les différentes façons d'interagir avec la nature que nous avons identifiées au long de notre recherche et que nous allons aborder dans le présent chapitre. Ce travail d'exploration des activités concernant les ressources et le territoire permettra de mieux décrire les rapports qui s'érigent entre les différents groupes sociaux ainsi que les différentes régulations d'accès aux ressources ainsi construites. Nous pourrions donc faire le lien avec le principal objectif de ce projet de thèse : mieux comprendre la synergie existante entre savoir endogène et gestion de la biodiversité afin d'adapter l'aménagement du territoire à cette réalité et aux populations qui la vivent.

10.1 Agriculture et élevage

Encore aujourd'hui, l'agriculture constitue le moteur économique du pays dans l'attente de la future exploitation des ressources pétrolières, Au niveau national, l'alimentation de la population est tributaire des ressources agricoles et des fruits et des légumes collectés en forêt. Sur le plan macro-économique, les exportations de cacao et de café contribuent à

hauteur de 17 % du PIB (*Instituto Nacional de Estatística, 2008*), elles ne sont donc pas négligeables.

Les écosystèmes agricoles, sylvicoles et les plantations, la plupart créés pendant l'époque coloniale portugaise, présentent une combinaison caractéristique de plantes et d'animaux. Leur préservation dépend de l'intervention humaine. Il y a lieu d'y observer la plupart des espèces identifiées comme cynégétiques. On y trouve également les principales essences de bois utilisées dans la construction ou dans les ménages (bois de chauffe et pour la cuisine).

Les plantations de cacao, par exemple, occupent la moitié de la superficie cultivée du pays. Café, bananiers et cocotiers ont été des cultures historiquement très importantes et le sont encore aujourd'hui au niveau national. Ces plantations se caractérisent par la présence d'arbres d'ombre, un type d'écosystème très menacé par l'action anthropique, mais extrêmement nécessaire pour assurer une bonne productivité des cultures. La zone d'étude choisie, les alentours du parc naturel Obô, compte un nombre important d'exploitations agricoles comprenant des plantations de cacao ou de café et des champs avec nombreuses variétés de légumes destinées à l'autoconsommation et à la vente dans les marchés locaux.

Une des principales menaces identifiées sur la conservation des écosystèmes et de la diversité biologique de São Tomé et Príncipe, dans la Stratégie Nationale de Conservation de la Biodiversité (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*), est la présence de champs agricoles à l'intérieur des limites du Parc. La coupe forestière dans la zone tampon et la reconversion de terrains sont en pleine croissance. Par ailleurs, l'activité cynégétique incontrôlée met en danger de nombreuses espèces endémiques. Enfin, la coupe forestière contribue aussi à l'extinction de certaines espèces d'oiseaux, suite à la disparition de leurs habitats naturels (*Jones, 1991; Boya, 2004; Union Européenne, 2005*).

Dans cette partie de la thèse, nous envisageons aborder la dynamique d'occupation du sol et de répartition des cultures, ainsi que l'organisation sociale de la production agricole, c'est-à-dire les différents rôles des groupes sociaux dans l'activité agraire. Nous traiterons également les stratégies endogènes de consommation, de conservation et de vente de produits cultivés ou d'animaux d'élevage, autant dans les grandes exploitations qu'au

niveau domestique. L'objectif étant de les connaître et les comprendre afin de les intégrer adéquatement dans des futures propositions d'aménagement du territoire.

10.1.1 Occupation du sol et répartition des cultures

A São Tomé, les propriétés, noyaux de la vie agraire de l'île, sont connues sous le vocable de *roça*. C'est l'exploitation agro-industrielle du cacao qui, pour l'essentiel, a donné à l'île de São Tomé son paysage actuel, tant au niveau naturel qu'humain. Sur l'île de São Tomé, la distribution des plantations dépend du relief, du climat et des sols (*Tenreiro, 1961*).

Les *roças* seront la structure territoriale, administrative et économique du territoire sãotoméen. Le pays a effectivement été façonné par ces entreprises puisque, au moment du boom de cacao (1910), celles-ci exploitaient près de 90% de la surface utile de l'île (*Tenreiro, 1961; Frynas, 2003*). Ces *roças* ont donc non seulement forgé le paysage (agroforesterie) mais ont également imposé un certain modèle de société (rapport patron – ouvrier, forte spécialisation des tâches, centralisation des prises de décision, etc.). Le passage de la Colonie portugaise à l'indépendance, la création de l'État sãotoméen et la nationalisation des grandes entreprises privées, ne semblent pas modifier fondamentalement cette structure : le patron est simplement remplacé par l'administrateur public (*Seibert, 1999*).

Le déclin de l'économie du cacao, entamé avant l'indépendance de 1975, conduira à disloquer progressivement le secteur agro-industriel sãotoméen. Beaucoup de cacaoyères seront abandonnées, les systèmes d'irrigation peu ou plus entretenus, les réseaux ferroviaires supprimés. La baisse de rentabilité et, consécutivement, des salaires, contraindront les travailleurs à devoir produire leur propre subsistance alimentaire en partageant leur temps travail entre les cacaoyères de l'entreprise (le matin) et la culture de bananes et de tarots pour remplir leur assiette (l'après-midi).

Ces « champs pour le ventre » (*campos de barriga*), existent toujours dans les moyennes entreprises actuelles et dépassent rarement 1/2 hectare. En outre, ce déclin de l'exploitation

cacaoyère incite quelques agriculteurs indépendants à squatter des terres abandonnées par les grandes entreprises, afin d'y produire des cultures maraîchères, autant dans un but commercial que de subsistance (Eyzaguirre, 1986).

Du côté des processus de redistribution des terres, nous avons vu que, dès le milieu des années 1980, l'État sãotoméen, qui avait nationalisé les grandes entreprises agricoles portugaises au lendemain de son indépendance, commence à concéder des terres à des particuliers « sans qu'aucun dispositif légal n'ait été mis en place » (Eyzaguirre, 1989). Ces terres concernent vraisemblablement une partie de zones maraîchères d'altitude, situées sur d'anciennes friches d'entreprises d'État et squattées par des particuliers (notamment dans la zone de *Bom Sucesso*, notre étude de cas). Avec la réforme foncière impulsée par la Banque Mondiale (Eyzaguirre, 1986; Eyzaguirre, 1989) les entreprises agricoles, gérées par l'État, sont concédées à des privés sous forme de Grandes, Moyennes et Petites Exploitations Agricoles.

Monte Café est une des *roças* qui a vécu ce processus de nationalisation et de reconversion de certaines des *dependencias*. Bien que l'entreprise conserve un propriétaire sãotoméen, la superficie et les revenus économiques des terrains exploités sont en claire décroissance. Monte Café a traditionnellement été la terre du café. Les conditions d'altitude, l'abondance de précipitations et la richesse des sols étaient parfaites pour l'implantation de cette culture. Aujourd'hui, loin d'être une entreprise rentable, Monte Café accueille un projet des Nations Unies et de la Direction Générale de Tourisme de STP pour y créer une musée du café, un endroit où on montrerait les anciennes techniques de séchage et de torréfaction. Parallèlement, des nouvelles entreprises, dont celle dirigée par un italien à Nova Moka⁷⁵, sont en train d'améliorer les variétés historiquement cultivées (*arabica sp.* et *robusta sp.*) aux alentours de Monte Café.

Cependant, d'autres parties de terrain agricole sont abandonnées du au manque d'investissement. La forêt se ferme autour des cacaoyers et des cafetiers. La population locale coupe les arbres d'ombre, des essences de bois très appréciées en construction. Les

⁷⁵ Pour plus d'information visiter le site web : <http://claudiocorallo.com/>

cèdres (*cederela*), par exemple, on ne les trouve presque plus sur le marché local. Ils sont devenus des biens précieux :

[...]

M : quel bois vous utilisez?

Q : ça dépend de la partie de la maison. Il n'y a de bons pour la structure, comme la *cederela*, et d'autres plutôt pour le recouvrement, moins durs et résistants mais qui gardent bien la maison de la humidité.

M : où est qu'on achète le bois?

Q : en ville, des amis menuisiers... maintenant c'est très difficile et très cher. C'est difficile de trouver. Faut aller bien loin en forêt.

M : vers le Pico de Sao Tomé?

Q : un peu avant, Batepá, Monte Café... à Trindade et Guadalupe ils fini avec tout déjà. C'est pour ça que c'est très cher. Faut aller le chercher moi-même et après surveiller pour que personne ne le vole avant de bâtir la maison [...]

[Professeur d'anglais et coopérant, Sãotoméen, Praia Francesa, 2006-10-23]

La croissance démographique dans le pays provoque une demande accrue de bois pour la construction d'habitations. Le programme de reboisement a été arrêté avec la fin des activités d'ECOFAC à cause du manque de financement. Il n'a pas été encore repris. De son côté, la Direction générale des forêts reconnaît le mauvais fonctionnement du corps des gardes forestiers : « *Ils laissent agir les abatteurs librement. Plusieurs sont même impliqués dans des activités illégales* ». Ceux qui coupent la forêt sont ceux qui possèdent des scies électriques, achetées avec l'argent des coopérants internationaux. Un fait sans doute paradoxal.

La coupe forestière est aussi nécessaire pour l'installation des périmètres agricoles. Il n'existe pas des données statistiques sur l'augmentation d'hectares cultivées à l'intérieur du Parc. Malheureusement Sao Tomé ne possède pas encore un système d'information géographique. La comparaison de photos aériennes nous donne juste une idée, mais ce sont surtout les observations sur le terrain (pendant nos séjours en 2003 et en 2006) et les témoignages des habitants de la zone, qui forment les sources d'information ici utilisées.

Il est à rappeler que cette zone est connue sous le nom *potager de Sao Tomé*, du à la grande production des légumes du pays cultivés ici et vendus en ville. La pénurie alimentaire et l'arrivée à compte-gouttes des exportations, font augmenter la production agricole d'autoconsommation. L'agriculture maraîchère de la zone, est basée sur un système de rotation, un barbet de 4 ans. Les champs sont semés deux ou trois fois chaque année. À la différence d'autres cultures africaines, où l'acte de semer peut avoir des connotations cosmogoniques (Föllmi, 2005), à Sao Tomé c'est une activité sans connotations religieuses ou spirituelles remarquables. Hommes et femmes travaillent indistinctement dans les champs, quoique les travaux les plus lourds soient réservés aux hommes.

Toutefois, on trouve quelques rites, des pratiques locales pour implorer, par exemple, une bonne cueillette ou un peu moins de pluie (nous avons déjà parlé du balai planté pour arrêter la pluie). Les offrandes aux saints, pendant les festivités des villages font partie de ces pratiques.

Après la nationalisation des entreprises agricoles, ces dernières ont commencé à fonctionner individuellement⁷⁶. Les coûts de production élevés ont provoqué la faillite des plus petites exploitations. Les terrains ont été privatisés et reconvertis. Il n'y a pas donc une tradition associative en coopératives comme tel très développée. Cependant, l'entraide, comme nous l'avons mentionné auparavant, est une pratique courante chez les Sãotoméens.

⁷⁶ Pendant l'époque coloniale, une entreprise agricole était divisé en plusieurs *dependencias*, éparpillées sur le territoire, mais fonctionnant dirigées par le patron qui habitait dans le siège principal.

10.1.2 Organisation sociale de la production agricole

Il existe deux dynamiques différentes dans l'organisation sociale de la production, d'un côté la division du travail dans les entreprises agricoles de cacao et de café; d'un autre côté, les dynamiques domestiques, entre les champs cultivés, les petits jardins près de la maison et la chasse d'autosubsistance. Dans tous les cas il y a une division sexuelle des tâches et des connaissances. Les rapports d'âge y sont aussi présents.

Dans les plantations de café et de cacao, les hommes prennent en charge les tâches les plus lourdes (cueillette) et les femmes, aidées par leurs enfants, les activités les plus minutieuses (séparation des grains, tri, séchage et torréfaction). On trouve donc que les femmes restent majoritairement dans le village, là où se trouvent les sièges de production de cacao et de café (*Eyzaguirre, 1986; Prats, 1996*).

Dans les potagers, la répartition de tâches est similaire à celle des plantations de café et de cacao, quoiqu'on trouve de nombreuses femmes qui, à cause de leur situation personnelle (séparées, veuves, avec beaucoup d'enfants, etc.), travaillent aussi dans les champs.

La seule organisation agricole associative est la FENAPA (fédération nationale de petits agriculteurs). Cette organisation est structurée selon un réseau pyramidal de coopératives intercommunautaires ou fédérations régionales, à la fois divisées en associations locales de petits producteurs. Son objectif est l'augmentation de la production, l'amélioration du commerce de produits agricoles, la préservation de l'environnement, l'appui à la santé publique dans le milieu rural, également aider les agriculteurs dans l'achat et la distribution des matériaux et les produits phytosanitaires nécessaires pour une bonne production. Cependant, cette fédération compte avec peu de moyens. Le suivi des exploitations, l'aide et le conseil aux agriculteurs sont inexistantes. Ces derniers doivent donc apprendre d'eux-mêmes les techniques de semis, les procédures de conservation des semences et d'amélioration de variétés. L'achat des fertilisants nécessaires et la vente des produits dans le marché local sont aussi surveillés et conseillés par la FENAPA.

La vente en coopérative n'existe pas à Sao Tomé. Les champs étant cultivés, les fruits et légumes sont amenés individuellement au marché. Le partage du transport dès le milieu

rural jusqu'à la ville, sous forme de co-voiturage, est la seule activité conjointe des agriculteurs. Seulement pendant le temps de moissons des rencontres d'amis et de familles sont organisées. L'entraide, très importante dans la culture sãotoméenne est mise en évidence durant cette période de l'année.

Pendant l'époque coloniale, la récolte du cacao et du café était synonyme de festivité, de repas communautaire, de danses et musique dans le village. Aujourd'hui, la baisse de production de ces cultures et la privatisation des exploitations suscitent seulement l'occasion de quelques repas collectifs entre amis et famille après le travail. Les gens laissent les grandes célébrations pour les festivités les plus importantes : Noël, mariage, naissance, le jour du Saint patron du village, etc.

La division sexuelle des tâches agricoles s'observe aussi dans la préparation et la consommation des produits obtenus. La conservation des semences et la vente de fruits et légumes dans les marchés locaux sont aussi des activités où les rapports de genre et d'âge sont présents.

10.1.3 Conditions biogéographiques de production

La nature volcanique des îles et les abondantes précipitations font des sols de Sao Tomé des milieux très fertiles pour l'agriculture. Le climat équatorial permet plusieurs semis et récoltes au long de l'année. Le cycle du café et du cacao comprend deux périodes de 6 mois. La période sèche, avec une absence notable de précipitations (une en juillet - septembre (*gravana*) et l'autre en décembre - janvier (*pequena gravana*)), coïncident avec les moissons, qui se donnent chaque six mois approximativement.

Un agriculteur normalement possède plusieurs lopins de terre mis en culture. Chaque lopin a un barbet de quatre ans, c'est-à-dire, on le cultive pendant trois années, avec des espèces différentes, et on le laisse en repos la quatrième année. Les multiples lopins permettent d'assurer des produits tout au long de l'année, ainsi qu'une variété de légumes.

Les potagers de la zone de Monte Café – Bom Sucesso produisent principalement des légumes d'autoconsommation et de vente sur les marchés locaux : carottes, pommes de terre, haricots, salades, tomates, luzerne, etc. Dans ces cas, un agriculteur peut réussir à avoir quatre récoltes au cours d'une année, car la plupart des légumes ont un cycle de croissance de 3 mois. Il est à remarquer que les barbets ne sont pas laissés au hasard, les agriculteurs font des combinaisons spécifiques d'espèces afin de les protéger des pluies torrentielles ou d'augmenter leur productivité, tout en évitant un dégât de la fertilité des sols. Ainsi, par exemple, on trouve des combinaisons de légumes avec des arbres pour réduire les tâches de nettoyage du champ (enlever les mauvaises herbes qui peuvent empêcher la croissance des espèces cultivées); ainsi, les agriculteurs locaux, ne sont pas obligés y aller souvent.

Les périodes les plus sèches de l'année, avec presque une absence absolue de précipitations, sont destinées à la mise en culture de carottes et de *cove* (légume similaire à une salade, mais avec un goût plus amer).

L'orographie du pays, très accidentée, oblige les agriculteurs à mettre en place des systèmes de rétention d'eaux et de terres dans les terrains avec une inclinaison remarquable. Ces barrières végétales sont surélevées par rapport à l'espace mis en culture. Dans ces ceintures de protection, avec une fonction de division des propriétés, on y trouve souvent des bananiers et des taros (*Xanthosoma sagittifolium*).

La fertilisation des champs a été identifiée comme un des problèmes de pollution des eaux les plus graves du pays (*Nations Unies à Sao Tomé; Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*). L'utilisation de produits chimiques et le peu d'attention pendant leur application contaminent la nappe phréatique et les cours d'eau de Sao Tomé. Des campagnes de sensibilisation auprès des agriculteurs ont été initiées par le gouvernement. Quelques fertilisants naturels sont utilisés, quoique de façon presque anecdotique⁷⁷.

[...]

⁷⁷ Quelques plantations suivent un processus « écologique » de production de cacao et de café. Ils n'utilisent pas des fertilisants chimiques.

Ai : Il faut faire un trou au sol, on met les semences au fond, on couvre avec un peu de terre et on met un peu de cendres. Ces dernières je les prends du four du boulanger de Monte Café. Cendres de bois. Il faut en mettre toujours pour alimenter la terre, pour lui donner force. Avec les patates, je garde les plus petites pour les semer à nouveau après. Les autres vont au marché [...]

[Agriculteur, Monte Café, 2006-11-14]

Cet extrait d'entrevue avec un agriculteur de Monte Café nous montre non seulement les fertilisants naturels utilisés, mais aussi les techniques de semis et de conservation de variétés existantes, dans ce dernier cas afin d'être utilisées dans des futures mises en culture.

10.1.4 Consommation, conservation et vente

Les champs et les potagers ont la double fonction d'assurer l'autoconsommation pour les familles et d'assurer des revenus provenant de la vente dans les marchés locaux des produits cultivés. L'agriculture est donc une activité importante pour les Sãotoméens, très dépendants du milieu naturel pour leur survie quotidienne (Boya, 2004). Dans les milieux ruraux du pays, les gens vont en ville seulement pour acheter des produits alimentaires complémentaires, dont le riz ou le manioc. Le poisson, constitue un aliment exceptionnel pour les habitants des villages de l'intérieur du pays, pour qui la chasse d'oiseaux, de porcs sauvages et de singes est beaucoup plus accessible. Nous parlerons des pratiques cynégétiques ultérieurement dans le présent chapitre.

N'oublions pas que la cuisine est une activité réservée presque exclusivement aux femmes. Les connaissances traditionnelles dans ce domaine sont transmises de mère à filles. Les hommes, chef de famille, arrivent du travail et mangent. En fait, on ne peut pas commencer à manger jusqu'à l'arrivée du chef de famille, qui prend la première assiette, avec les meilleurs morceaux de viande ou de poisson. Le partage de la nourriture entre voisins et/ou

visiteurs, est aussi habituel. C'est un signe de courtoisie. Les enfants des voisins, par exemple, mangent souvent dans des maisons proches à la leur quand les parents sont au travail. L'entraide familiale et les relations de voisinage sont courantes dans ce sens, car les enfants sont considérés comme ayant besoin de protection parentale.

Les semences sont conservées dans la maison pour qu'elles soient améliorées ou réutilisées lors des prochains semis. Les foyers utilisent des endroits froids et sombres pour garder les semences. Les petits jardins familiaux servent aussi à l'expérimentation. Les variétés sont tout d'abord testées dans ces petits jardins, pour ensuite être plantées dans les champs. Chaque espèce bénéficie d'une technique spécifique de conservation. Pour la pomme de terre, par exemple, on garde les plus petites d'une cueillette dans un endroit sec et frais, après elles peuvent être replantées. Cependant, avec l'arrivée de semences d'importation sur le marché local, les agriculteurs préfèrent être plus sûrs de leur cueillette et ils abandonnent peu à peu les variétés traditionnelles de légumes.

La vente des produits agricoles dans les marchés locaux est un travail presque exclusivement féminin. Les marchés sont divisés en secteurs : viande, poisson, légumes, fruits, espèces et feuilles à usage médicinal. On observe que les hommes vendent, à l'intérieur du marché, exclusivement de la viande et des produits médicinaux. Par contre, les femmes commercialisent fruits, légumes et poissons (ce sont les vendeuses localement appelées *palayés*). À l'extérieur de l'espace commercial femmes et hommes se mélangent, on trouve ici et là une variété de produits textiles, d'objets domestiques ou d'autres.

Les marchés sont des endroits de socialisation, de partage et d'échange. Ils sont aussi des sources d'information. L'importance de la vente est donc non seulement économique, mais aussi sociale. Pour les gens habitant dans les zones rurales, le voyage en ville est tout un événement social qui très souvent dure une journée entière. Ce voyage permet aux ruraux d'avoir un contact avec la modernité des importations, aller au restaurant ou chez le coiffeur.

Cependant, ce ne sont pas toujours les agriculteurs qui descendent en ville, il y a aussi des vendeuses que vont chercher les marchandises à la source. Elles les achètent directement aux agriculteurs, pour après les revendre en ville. Ces femmes payent le transport jusqu'au

champs avec la différence de prix qu'elles obtiennent en achetant à la source. Une fois en ville, elles revendent à d'autres vendeuses qui possèdent un poste de vente de fruits ou de légumes dans le marché. Les agriculteurs qui traitent avec ces revendeuses font l'économie des voyages en ville, en attendant le samedi, jour par excellence du marché de fruit et de légumes, pour aller vendre eux-mêmes directement en ville, en périphérie du marché central.

Toutes ces activités possèdent une structure d'entreposage liée à une organisation financière, de banques « non-formelles » et d'endroits où se reposer et manger. Les restaurants situés près du marché sont aussi des entrepôts où les vendeurs gardent les produits quotidiennement, à un prix plus économique que celui du transport à la maison. Les propriétaires de ces endroits sont des banquiers improvisés, ils peuvent garder les bénéfices de toute une journée de ventes. Ce sont, sans conteste, des endroits de socialisation.

Consommation, conservation des variétés et vente sont reliées à l'unité familiale principale. Les besoins d'autosubsistance et l'importance de la médecine traditionnelle dans le système de santé saotoméen, font de la maison, des jardins et des potagers familiaux des endroits spécialement significatifs. Ce qu'on peut cultiver près de la maison, on ne l'achète pas au marché.

10.1.5 Agriculture et élevage domestique : les petits jardins familiaux

Le petit jardin familial des ménages est peut-être l'endroit où la division sexuelle du travail est plus évidente. Les femmes, travaillant à la maison et en charge des enfants, aménagent à leur goût ces petites exploitations avec des plantes à usage alimentaire, condimentaire et médicinale.

Nous avons déjà fait référence aux enquêtes réalisées sur la composition de ces jardins, qui d'ailleurs servent aussi pour diviser les propriétés foncières. Bien que les hommes connaissent la plupart des plantes qu'on y trouve, ce sont les femmes qui connaissent leurs

propriétés et, surtout, les procédés de préparation et les quantités nécessaires pour chaque usage spécifique.

Comme nous l'avons déjà signalé, la cuisine est un territoire presque exclusivement féminin, où les techniques de préparation et de cuisson ou les propriétés des aliments et des condiments sont un savoir pratique socialement transmis de la mère à la fille. Fuit à pain, bananiers, mangues ou poivre, entre autres, sont des espèces qu'on trouve habituellement dans les petits jardins (*Valentim, 2004*).

La maison est aussi un lieu d'élevage d'animaux. À Sao Tomé, il n'y a pas de grandes fermes d'élevage, la viande consommée est majoritairement importée (volailles, agneau, veau...). Les porcs sont les animaux les plus importants de la maison. Les gens attendent une festivité importante (un mariage, un baptême, Noël, etc.) pour les tuer. Ce sont des animaux pouvant assurer la subsistance de la famille pendant une longue période de temps. Cet extrait d'entrevue montre leur valeur :

[...]

D : faites attention en route, il y a des animaux qui traversent tout le temps.

M : *oui, j'ai croisé des chiens.*

D : tuer un chien ce n'est pas grave. Ils vont te remercier même [*rire*] Il y en a beaucoup, trop même. Mais si tu tues un porc, alors oui.

M : *un porc?*

D : oui, faudra le payer. Ils vont te demander beaucoup d'argent. C'est l'aliment de toute une famille. De fois il est très gros, ils le gardent longtemps, pour une occasion spéciale, un mariage ou un truc comme ça [...]

[Jardinier, Praia Francesa, 2006-09-13]

Le complément protéinique des Sãotoméens, surtout dans le milieu rural, est le *buzio*. Un gastéropode très nourrissant. Dans la zone de Monte Café on trouve le *buzio d'Obô* (*Archachatina bicarinata*), une variété endémique, avec une bonne reproduction, très appréciée dans la cuisine locale. Les plus jeunes de la famille vont chercher ces gastéropodes en forêt, près des plantations. D'autres espèces chassées, dont les porcs sauvages, différentes espèces d'oiseaux ou les singes, font partie aussi de la diète des Sãotoméens.

10.2 Chasse et collecte

Les ressources naturelles de faune sauvage jouent un rôle important dans l'économie et la qualité de vie des populations locales de São Tomé et Príncipe. De plus, elles contribuent à la sécurité alimentaire. Si la faune sauvage de São Tomé est riche au niveau des oiseaux, reptiles et insectes, elle n'a cependant pas fait l'objet d'un inventaire et d'un suivi systématique.

En premier lieu, la chasse constitue pour de nombreux Sãotoméens un des moyens de se procurer des protéines. Il est reconnu que l'exploitation de la faune sauvage dépasse largement, par endroits, son accroissement naturel. Un des principaux problèmes liés à la perte de biodiversité et à la disparition des espèces est la chasse incontrôlée. Ceci constitue une menace pouvant engendrer la disparition d'un grand nombre d'espèces. Certaines d'entre elles sont endémiques, d'autres sont déjà cataloguées comme menacées (*Christy, 1998; Fishpool and Evans, 2001; Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002; Boya, 2004*).

La chasse de subsistance représente une menace sévère pour la conservation de la biodiversité de cet État insulaire. De nombreux citoyens se sont convertis en oiseleurs et chasseurs professionnels, campant dans la forêt pour abattre les animaux pour le marché local, international et la consommation personnelle. Ce braconnage, qui n'épargne ni les femelles en gestation ni les petits, entraîne la disparition d'espèces sur la majeure partie du territoire national. Ce phénomène est possiblement aggravé par l'accroissement de la

population humaine et par les conditions peu propices pour l'élevage d'animaux sur l'île (relief, climat, superficie, etc.).

Si nous allons à la base du problème, différentes causes peuvent justifier cette augmentation de la pression de la chasse. À un niveau législatif, il y a un manque de surveillance et une inexistence d'un quota pour réguler cette activité (la Loi sur la Chasse a été approuvée, mais le règlement qui doit la développer pas encore). À un niveau institutionnel, il y a un manque de budget et de personnel capacité pour la surveillance de cette activité. Ce fait est la résultante de la chute de l'économie du pays après son indépendance, ainsi que de la grande dette externe accumulée après des années de communisme et de libération du marché. Ces facteurs ont aussi une incidence évidente sur l'économie domestique de la population locale. En conséquence, il y a des problèmes sociaux synergiques : la pauvreté, la prolifération de maladies, l'instabilité politique, etc. La complexité de la problématique est évidente. Les causes et les conséquences sont multiples.

Toutes les pratiques, les politiques et les actions (actuelles et passées) ont des répercussions au niveau local et international. À un niveau local, on peut affirmer que la disparition d'espèces a un effet sur les habitats naturels, qui sont aussi menacés. La disparition de ces derniers peut avoir des conséquences sur la chasse de subsistance (et la conséquente augmentation de la faim, surtout dans les zones les plus éloignées de la côte), le tourisme ou l'économie du pays, entre autres. D'autre part, l'augmentation des parasites dans un pays tropical (à cause de la disparition d'espèces insectivores) entraîne la croissance de cas de maladies de transmission par vecteur (par exemple le paludisme) et les conséquents problèmes de santé de la population locale et aussi des touristes (voir *Annexe*).

L'annexe I du Règlement sur la Chasse présente la liste d'espèces autorisées pour cette activité. Cependant, il est évident que d'autres espèces sont aussi recherchées, capturées ou tuées. Certaines sont menacées ou ont un degré de protection au niveau international (CITES, CMS, etc.). La liste du gouvernement semble incomplète. Les recherches et les entrevues auprès de la population locale, spécialement les chasseurs, ont mis en évidence ce constat.

10.2.1 Espèces et techniques d'acquisition

Les espèces autorisées sont des chauve-souris (*Rousettus aegyptiacus*, *Miniopterus minor*), des singes (*Cercopithecus mona*), des porcs sauvages (*Porcus sus sp.*), des civettes (*Viverra civetta*), ainsi que plusieurs espèces d'oiseaux, certaines endémiques, dont les plus consommées sont (Boya, 2004): le colombin de São Tomé (*Treron sanctithomae*), le pigeon de malherbe (*Columba malherbii*), la caille arlequin (*Coturnix delegorguei histronica*), la tourterelle à masque blanc (*Aplopelia larvata*), la tourterelle maillée (*Streptopelia senegalensis*), le pigeon de São Tomé (*Columba thomensis*) ou le rufipenne de forêt (*Onychognatus fulgidus fulgidus*).

Il existe également des espèces chassées qui ne sont pas prises en compte dans le Règlement sur la chasse. Elles ont été identifiées grâce aux enquêtes réalisées auprès des chasseurs et de la population locale ou cités dans certaines études scientifiques (*Direção de Pecuaria, 2003*).

La population locale, spécialement les chasseurs, affirme à travers des enquêtes réalisées, que les espèces comme : l'effraie des clochers (*Tyto alba thomensis*), le perroquet jaco (*Psittacus erithacus*), l'inséparable à tête rouge (*Agapornis pullarius*), le milan noir (*Milvus migrans*), l'héron garde-bœufs (*Bubulcus ibis*), la pintade de Numidie (*Numida meleagris*), la poule d'eau (*Gallinula chloropus*) ou l'ibis de bocage (*Bostrychia bocagei*), sont aussi chassées. Dans la zone littorale, la chasse et la commercialisation de différentes espèces de tortues sont aussi préoccupantes.

La chasse est seulement permise avec des armes à feu expressément autorisées pour son exercice. Les techniques interdites sont celles qui impliquent l'usage de véhicules motorisés, l'utilisation d'instruments d'illumination, des produits toxiques, chimiques ou organiques, des armes de guerre et des explosifs. Sont également interdits d'utilisation les filets, les ratières ou pièges, ainsi que les animaux vivants, aveugles ou mutilés comme leurre ou appât. Les graveurs ou reproducteurs de sons pour attirer les animaux sont aussi interdits. Cependant, il y a plusieurs types de pièges interdits qui sont utilisés. Ils peuvent être de fabrication rudimentaire, ou encore des collets métalliques.

Les processus de chasse utilisés sont (Boya, 2004):

- *De salto* : un ou plusieurs chasseurs se séparent pour chercher, poursuivre, capturer ou tuer la proie qu'eux-mêmes ont libéré, avec ou sans l'aide de chiens.
- *A espera* : le chasseur, immobile, en embuscade ou non, et avec ou sans leurre ou appât, attend les animaux à chasser.
- *De batida* : le chasseur se place et attend la proie qui est rabattue par d'autres chasseurs ou batteurs, avec ou sans chiens.
- *A corriçao* : elle est effectuée avec des chiens, sans armes de feu ou arc, à pied ou à cheval, avec ou sans bâtons.
- *Cetraria* : les animaux sont capturés à l'aide d'un oiseau de proie, dressé à cette fin.
- *De aproximação* : le chasseur s'éloigne du groupe pour capturer ou tuer un spécimen déterminé.
- *De montaria* : le chasseur se sépare et attend en lieux bien définis. Ce sont des lieux de passage des animaux, naturellement ou guidés par les chiens ou les batteurs.

Les alentours de Monte Café, Nova Moca et Lagoa Amelia, constituent des zones de chasse les plus importantes du pays, avec *Sao Joao dos Angolares* et *Neves*. La forêt d'ombre qui accompagne ces plantations est très importante car elle est l'habitat de nombreuses espèces d'oiseaux, dont certaines sont endémiques. Les espèces les plus recherchées dans cette zone sont le colombin de São Tomé, le pigeon de São Tomé, la tourterelle à masque blanc et le rufipenne de forêt. Parmi les mammifères, on y trouve des populations importantes de singes et de cochons sauvages qui ravagent les plantations. Ils habitent dans des zones de forêt secondaire et d'anciennes plantations, sur les limites du parc naturel. Les habitants de la zone pratiquent des chasses périodiques et organisées pour contrôler le nombre de ces espèces.

Par ailleurs, la récolte du mollusque endémique appelé *buzio* est remarquable. La distance avec la côte et l'accès difficile à la pêche font de cette espèce la base alimentaire des populations habitant l'intérieur du pays.

10.2.2 Importance et utilisation des espèces cynégétiques

Pour les chasseurs sportifs, les espèces chassées nommées auparavant sont une pièce occasionnelle, mais pour la population de l'intérieur des îles elles constituent une partie importante de leur alimentation. De plus, certaines sont destinées au commerce international (et illégal) d'espèces, dont le perroquet jaco.

Un cas particulier est celui du « guembú de São Tomé » (*Myonicterus brachycephala*), identifié comme « très chassé » dans la Stratégie Nationale de Conservation de la Biodiversité (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*). Cependant, il n'a pas été considéré dans le Règlement de chasse. Ceci marque un signe clair du manque de communication entre les différents secteurs du gouvernement et de l'absence d'intégration du savoir traditionnel aux études scientifiques, sur lesquels sont basées les législations approuvées. Cette espèce fait partie de la liste d'animaux menacés de São Tomé et Príncipe, élaborée par l'UICN⁷⁸. Elle est classée comme espèce vulnérable.

A côté de l'importance mondiale du haut nombre d'endémismes présents à Sao Tomé, surtout parmi les oiseaux, ces derniers ont un rôle indispensable dans la pollinisation des milieux forestiers. Nombreuses sont les espèces chassées habitant dans les forêts d'ombrage, des oiseaux insectivores ou fructivores. Ils sont en danger pour une double raison, la coupe forestière dans ces milieux et la chasse incontrôlée (*Boya, 2004*).

Également, il y a aussi des espèces comme les serpents, les rats et d'autres animaux nuisibles pour les plantations et les animaux domestiques. Elles sont chassées pour éviter les dommages des récoltes, mais elles sont aussi utilisées dans le domaine de la médecine traditionnelle. Les espèces utilisées par les *curandeiros* et *quitandeiros* (guérisseurs et

⁷⁸ Consulter la page web avec la version 2007 de la liste rouge de l'UICN : <http://www.iucnredlist.org/>

sorciers de magie noire) dans ses *Djambis* (rituels) sont : l'effraie des clochers (*Tyto alba thomensis*), le petit-duc de São Tomé (*Otus hartlaubi*), les serpents et les chats.

Le serpent noir (*cobra preta*, en portugais) est très utilisé pour fabriquer des produits tels que les lotions, les baumes et les crèmes contre le rhumatisme. Le processus consiste à ouvrir le reptile et en extraire tous les organes intérieurs. Ceux-ci seront gardés sous alcool dans un récipient. Ils doivent être bien mélangés. Après quelques semaines, le produit est utilisable et on l'applique directement sur la peau.

10.2.3 Le gibier et le symbolisme

Nous avons largement parlé du lien existant entre les espèces, les plantes et les animaux, la médecine traditionnelle et les croyances populaires. En effet, le gibier n'échappe pas aux rapports symboliques.

Certains oiseaux représentent la bonne chance, dont le colombin de Sao Tomé. D'autres sont des symboles de malchance ou de présence de mauvais esprits, dont le milan noir ou le hibou. Dans le même sens, l'effraie des clochers est le symbole de la magie noire. Les sorciers se transforment en cet animal pour jeter un sort sur les gens. La population locale a peur de cette espèce, car elle croit que c'est un animal néfaste. En conséquence, il est tué. Le serpent noir, dont nous avons parlé à plusieurs reprises, est aussi signe de danger, de mauvaise chance, de réincarnation du diable.

Les chats, spécialement ceux de couleur noire, sont aussi très utilisés pour la magie noire. La population locale a la croyance qu'ils donnent du pouvoir aux guérisseurs. En fait, ils font partie d'un rite d'initiation : le guérisseur doit faire un bouillon avec le chat dans un feu fait avec un type de bois spécifique. Une fois l'animal est dissous, le guérisseur doit trouver l'os qui ne reflète pas son image sur un miroir, car il va lui donner le pouvoir de la guérison. Le guérisseur risque de devenir fou si le processus n'est pas bon. Les chats sont tués par la population locale parce qu'ils représentent la magie noire.

En ce qui concerne les porcs, ils symbolisent la richesse. Ce sont des animaux très importants pour une famille, car ils peuvent assurer leur subsistance pendant une longue période de temps.

Beaucoup d'espèces animales et végétales sont utilisées par les artistes-compositeurs, les chanteurs et les peintres. On peut citer les exemples suivants : la « *lagaia* » ou civette, pour faire référence à un homme très discret; *flóli canido*, *rosa bilanza* et *safu*, pour se référer à des belles femmes. Le symbole du pays est représenté par le faucon (*Milvus migrans*), qui représente l'île de Sao Tomé et le perroquet (*Psittacus erithacus*), qui représente l'île de Príncipe.

Les rapports alimentaires et symboliques entre les Sãotoméens et les animaux font partie des représentations sociales de la nature existante. Ces rapports sont matérialisés au travers différentes pratiques en forêt. Ce sont différentes façons d'interagir avec la nature par des pratiques cynégétiques.

10.2.4 Relations entre le chasseur et la forêt

Il n'y a pas un registre du nombre de chasseurs et aucun recensement exhaustif n'a été effectué jusqu'au présent. Cependant, d'après des enquêtes réalisées, nous pouvons estimer à une centaine le nombre actuel. Seulement 30% de ces chasseurs pratiquent la chasse sportive. 70% sont catalogués comme chasseurs de négoce, c'est-à-dire, qu'ils chassent pour approvisionner les hôtels, les restaurants et le marché local. En dépit des besoins alimentaires de la population, l'autoconsommation n'est pas la cause principale pour chasser les animaux.

La plupart des chasseurs habitent en ville, à São Tomé. Cependant, toutes les *dependencias* ont des chasseurs qui contrôlent les populations de singes, de porcs sauvages et d'autres animaux ravageurs des plantations de cacao et de café. A l'intérieur du pays, la chasse devient une activité de subsistance car la population n'a pas accès à la pêche, laquelle est une des ressources alimentaires la plus importante pour les Sãotoméens.

Après l'analyse de données des enquêtes réalisées, deux types de chasseurs ont été identifiés : ceux qui visent la chasse comme une activité sportive ou de loisir et ceux qui l'utilisent comme une pratique professionnelle ainsi qu'un moyen de vie et de subsistance. Les premiers sont des chasseurs occasionnels, de la fin de semaine en saison. Ils sont conscients et sensibilisés à propos des principales problématiques et, en conséquence, sont favorables à la régulation de cette activité. Les chasseurs professionnels font des prélèvements incontrôlés, en nombre d'individus et de périodes de chasse. Pour eux, la chasse est une pratique quotidienne, perçue comme un négoce (pour approvisionner le marché local) et une activité de subsistance pour eux-mêmes et leurs familles. Normalement, ils ne font pas de distinction entre les espèces à chasser et ne connaissent pas assez bien les caractéristiques biologiques et reproductives des espèces. Finalement, et à la différence des chasseurs appelés sportifs, ils sont hors de tout contrôle administratif, c'est-à-dire que leurs armes à feu ne sont pas enregistrées par la police. De plus, ils utilisent d'autres techniques de chasse notamment des techniques interdites (les pièges, par exemple).

L'Agriculture, l'élevage et la chasse constituent des relations directes entre les Sãotoméens et la forêt (au travers l'utilisation des ressources et des espaces). Nous avons parlé d'animaux et de plantes, de pratiques, d'usages, de rapports et de symbolisme. D'autres activités, dont l'artisanat, la construction, la médecine traditionnelle ou le tourisme utilisent aussi, d'une façon directe bien qu'indirecte, les ressources et le territoire forestier. On doit donc en parler, car dans ces pratiques les différents groupes sociaux ont un rapport à la nature.

10.3 Chauffe, artisanat et construction : la ressource bois

La tendance à l'accroissement de la population du pays (*Instituto Nacional de Estatística, 2008*) induit une demande croissante de ressources. Le bois, utilisé comme combustible dans les cuisines ou comme structure pour les habitations, est de plus en plus demandé. Sao

Tomé n'a pas trouvé encore, si on peut l'affirmer de cette façon, une source énergétique alternative, accessible pour tous les secteurs sociaux locaux.

Le bois est utilisé couramment : chauffe, cuisine, construction et artisanat en dépendent directement. Le gouvernement saotoméen et la coopération internationale ont identifié la coupe forestière comme un des problèmes les plus sérieux, tant à court comme à long terme, pour la conservation de la biodiversité (*Jones, 1991; Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002; Union Européenne, 2005*). Sous une perspective d'analyse écosystémique, on est en mesure d'affirmer que la coupe forestière aura aussi des conséquences graves dans d'autres domaines : santé humaine, accès aux ressources, alimentation, production agricole, rétention d'eaux de pluie, pollution des cours d'eaux, modification des dynamiques pluviométriques locales, pour ne citer que les plus directes.

Le Département des forêts annonçait le contrôle de seulement 35% des abattages d'arbres, un volume de bois estimé entre 10.000 et 20.000 m³ par année (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*). Seules les grandes entreprises de commerce de bois sollicitent l'autorisation, mais ce n'est pas le cas pour tout le volume des ventes. Or, bien qu'on puisse effectuer des estimations, il n'existe pas d'études sur le volume de bois coupé chaque année dans les forêts saotoméennes.

Dans un pays peu industrialisé, le bois est une des principales matières premières. Nous allons ici étudier les principaux usages de cette ressource, les pratiques de récolte et de vente reliées à ces usages, ainsi que les principaux rapports sociaux inhérents à ces pratiques. Le bois de chauffe, l'obtention et la commercialisation de charbon végétal, l'artisanat (outils domestiques et souvenirs pour les touristes) et l'habitation (construction de maisons traditionnelles, sur pilotis), sont peut-être les trois principaux usages de la ressource forestière.

10.3.1 Bois de chauffe et cuisine

Le bois et le charbon végétal sont les combustibles d'usage domestique les plus utilisés à Sao Tomé. Ce constat est encore plus évident en milieu rural. La recherche et l'acquisition

de ces ressources sont une activité quotidienne pour la plupart des ménages sãotoméens, avec autant d'importance que les aliments à cuisiner.

Tous les matins à l'aube, des dizaines de véhicules chargés de bois et de charbon végétal arrivent en ville. Leur destination est le marché central, où cette ressource est vendue. Ils proviennent de l'intérieur du pays, des zones forestières, où les arbres sont coupés et le charbon est préparé pour une ultérieure vente. La zone de Monte Café est une de ces zones de production de bois de chauffe. La coupe forestière illégale est devenue un métier reconnu. Elle est aussi une source importante de revenus pour plusieurs familles.

Nous avons déjà parlé du lien existant entre les gardes forestiers et le négoce de coupe et vente de bois. L'insuffisance des moyens de contrôle ne contribue pas à la sauvegarde des forêts. Les espèces les plus recherchées se trouvent parmi les arbres des forêts d'ombre des plantations de cacao et de café : *quebramachado* (*Metrodorea nigra*), *amoreira* (*Chlorophora excelsa*), *cederella* (*Cedrella odorata*), *marapião* (*Fagara macrophylla*), *gogô* (*Carapa procera*), entre autres. Ces essences sont utilisées aussi pour la construction de maisons, de meubles, d'outils et de canots, à cause de leurs caractéristiques ductiles et résistantes.

Le charbon végétal provient principalement de l'arbre appelé *quebramachado* (*Metrodorea nigra*). Il a la propriété d'être de combustion lente et de grande capacité calorifique, par conséquent, très bon sous forme de charbon. La coupe forestière est un travail presque exclusivement masculin. Cependant, la recherche, l'achat et l'utilisation du bois de chauffe sont une tâche féminine. Ce n'est pas étonnant, car la cuisine est un domaine exclusif des femmes.

10.3.2 Outils et souvenirs : les artisans

Nous allons diviser l'élaboration d'objets en bois sous deux formes : les outils et les souvenirs. Les premiers ont une fonction utilitaire domestique, sous forme d'objets pour la

cuisine (plats, cuillères, le *pilao*⁷⁹, etc.); les deuxièmes sont élaborés pour la vente aux touristes qui visitent le pays.

Lors de nos enquêtes sur le terrain, nous avons considéré les artisans, les artistes et les menuisiers comme un groupe professionnel de première importance. Nombreuses entrevues ont été faites au sein de cette profession. Nous avons demandé l'origine du bois qu'ils utilisaient. Nombreux sont ceux qui vont le chercher dans les villages ruraux, où ils affirment que c'est « plus facile d'obtenir et coûtent moins cher »; d'autres affirment l'acheter dans les scieries locales.

L'artisanat est une activité qui emploie de plus en plus de femmes et d'hommes à Sao Tomé et Príncipe. Le bambou (*Bambusa vulgaris*) est une espèce très utilisée pour confectionner des objets d'art, des meubles, les toitures, les clôtures, etc. Il existe un grand nombre (ou une grande variété) de plantes à valeur artisanale reconnue telles que : le cocotier (*Cocos nucifera*), le cédrat (*Cedrella odorata*), le « gôgô » (*Carapa procera*), le mûrier (*Milicia excelsa*), entre d'autres.

Le tourisme est une industrie croissante à Sao Tomé. La recherche de souvenirs de fabrication locale, des objets caractéristiques du pays visité, a motivé la création, aux alentours des principaux hôtels, d'un marché informel de produits artisanaux. Le nombre de jeunes cherchant des revenus provenant de la vente d'objets aux touristes est à l'origine de la création d'associations d'artisans et d'artistes, dont celle appelée *Picapão*. Sous cette forme d'association, les membres de ces organisations ont un lieu de travail et un lieu d'exposition des travaux effectués. L'association offre aussi des garanties de qualité des objets et de prix (tous les artisans associés vendent un même objet à un même prix).

Des écosystèmes forestiers, on extrait d'importantes matières premières de la diversité biologique, très utilisées pour l'artisanat. Il s'agit:

- du bois, principalement celui du cédrat (*Cedrella odorata*) et de l'« ocá » (*Ceiba pentandra*) pour faire des couverts, des sculptures et des pirogues;

⁷⁹ Le *pilao* est un conteneur cylindrique où on écrase les grains de poivre ou les feuilles. Toute cuisine doit

- du bambou (*Bambusa vulgaris*) servant à la fabrication des meubles et divers autres ustensiles;
- des feuilles de palmier (*Elaeis guinensis*) et du cocotier (*Cocos nucifera*), dont l'on extrait l' « ongle » pour la fabrication des paniers et des sacs à main;
- du Coco (fruit de *Cocos nucifera*), à partir duquel on obtient des fibres pour la fabrication d'objets divers (bracelets, bagues, verres, etc.);
- de la feuille de l' « úlua » (*Borassus aeaethiopum*) fournit du matériel pour la fabrication des différentes sortes de sacs à main;
- de la « corde » de bananier (*Musa spp.*) qui est utilisée pour la confection de tableaux;
- des feuilles sèches du « Pau esteira » (*Pandanus thomensis*), qui sont utilisées pour tisser « l'esteira⁸⁰ », l'une des plus importantes sources de revenu des habitants de la zone sud de l'île de Sao Tomé (la ville d'Angolares).

Bien qu'il n'y ait pas de tradition artisanale remarquable à Sao Tomé, le travail du bois augmente avec le développement du tourisme. L'utilisation d'essences protégées ou menacées de disparition ne fait qu'augmenter le problème de la déforestation du pays. Le collectif des artistes et des artisans devra donc être pris en compte lorsqu'il s'agira de négocier l'exploitation des forêts.

10.3.3 Habitation et confort

La maison traditionnelle sãotoméenne est construite entièrement en bois, avec la caractéristique d'être sur des pilotis, à cause de l'humidité et des fortes précipitations.

n'avoir un. Il est fabriqué manuellement avec une des essences les plus résistantes et dures (*quebramachado*, *cederela*, *amoreira*, etc.)

⁸⁰ Sortes de lits fabriqués avec des lianes et qui sont utilisés par la population locale plus démunie, pouvant se déplier le jour levant et le ranger dans un coin de la maison.

Actuellement, le mélange bois et béton gagne du terrain, avec comme conséquence l'extraction incontrôlée de sable des plages. Le bois est encore la matière première la plus accessible et la moins chère.

L'émancipation des jeunes, la construction de leur propre maison est signe d'indépendance, d'entrée dans le groupe des adultes. Dès qu'un jeune subvient à ses besoins, il est en mesure de commencer la construction de la maison. La recherche de terrain tout d'abord, habituellement près de la maison des parents, est une étape longue à cause de la recherche et l'obtention des matériaux nécessaires. Le prix du bois ne permet pas de l'obtenir tout de suite. L'entrepôt de pièces de bois pendant des mois, même des années, sous la maison familiale est une pratique habituelle. L'émancipation est donc tout d'abord un rituel de recherche des matériaux nécessaires pour la construction de la maison; il est aussi une preuve des capacités et des connaissances en construction du jeune homme.

Dans des maisons où on partage les chambres avec plusieurs frères et sœurs, réussir à bâtir sa propre maison est signe de pouvoir et de virilité. C'est une obligation dès que les jeunes ont leurs premiers enfants. Ils doivent « couper » les liens de dépendance avec les parents, même si les visites et les repas dans la maison familiale principale continuent à être habituels (on dit qu'un fils a toujours une assiette chez les parents).

Le rapport utilitaire avec la nature devient ici une nécessité sociale, un acte pour obtenir un certain statut dans la collectivité, une reconnaissance du passage de l'adolescent à l'âge adulte. C'est aussi l'obtention d'autres droits (l'indépendance) et l'acceptation d'autres devoirs (maintenir la famille, la nourrir et la soigner, par exemple).

Après la construction de la nouvelle maison, l'aménagement d'un petit jardin recherche l'isolement, la séparation des voisins, la création d'un certain espace privé. Ce jardin sera aussi l'endroit où on cultivera les principales plantes à usage médicinal et culinaire. La médecine constitue l'usage des ressources que nous présentons dans la section qui suit.

10.4 Médecine

Les plantes médicinales sont spécialement importantes dans le système thérapeutique traditionnel local; elles sont aussi une source possible de valeurs phyto-chimiques pour l'industrie pharmaceutique occidentale. Même avec l'implantation des systèmes classiques de précaution de santé publique, les plantes sont encore aujourd'hui la source thérapeutique principale et celle d'accès plus facile pour la population locale (*Penso, 1980*).

À Sao Tomé, les services médicaux et les hôpitaux sont concentrés au nord de l'île, près des principales villes. Dans le milieu rural, seulement 69% de la population ont accès aux services médicaux de base. Les hôpitaux sont ici réservés pour les maladies les plus graves (*Ministry of Planning and Finance, 2002*).

Les principaux produits à effet curatif issus de la diversité biologique sont d'origine végétale. On connaît 300 espèces de plantes médicinales (*Sequeira, 1994; Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002; Valentim, 2004*). Les maladies les plus fréquemment soignées, sont le paludisme, les diarrhées ou dysenteries, les maladies de la peau, des plaies, la jaunisse ou hépatite, l'asthme, les gripes, le diabète, etc. Les racines, les écorces, les feuilles et les fleurs sont utilisées depuis les temps les plus anciens pour assurer une meilleure santé et pour traiter des maladies. Cette pratique est reconnue universellement comme indispensable à la vie des peuples (*Folke, 2004; Barthélémy, 2005*).

Du point de vue médicinal, les espèces suivantes sont à signaler : « Cata grande » (*Voacanga africana*), « Macambrará » (*Craterispermum montanum*), « Libô mucambú » (*Vernonia amygdalina*), « Pau très » (*Allophyl us africanus*), « Canafistula » (*Cassia fistula*), « Quina » (*Chinchona sp.*), « Folha damina » (*Bryophyllum pinnatum*), « Milondó homem » (*Acridocarpus longifolium*), « Iobó » (*Monodora myristica*), « Maioba » (*Cassia occidentalis*), « Micóco » (*Ocimum viridis*) et beaucoup d'autres (voir tableau en *Annexe*).

Les remèdes traditionnellement préparés ont des composantes, des quantités et des rituels de préparation spécifiques. Les connaissances médicales sont un savoir pratique transmis d'une génération à une autre, des parents aux enfants et des maîtres guérisseurs aux élèves qu'ils choisissent. Certains médicaments et thérapies s'associent à des pratiques religieuses

et à des croyances qui vont au-delà de la simple pratique médicale. Dans ces cas, les rituels de préparation et d'application ou d'ingestion sont une partie extrêmement importante du processus de guérison.

10.4.1 Rituels et préparations

La préparation des différentes parties des plantes à usage médicinal présente un large éventail de formes. Les tisanes sont les plus courantes (*Sequeira, 1994*). Pour les affections externes, les mélanges de plantes avec de l'huile de palme sont très habituels. L'alcool est aussi utilisé comme dissolvant, particulièrement dans les médicaments comme les vermifuges ou les aphrodisiaques qui doivent être consommés pendant une période de temps plus ou moins longue. Des mélanges de plusieurs plantes sont mis ensemble dans des bouteilles de spiritueux. L'alcool fort le plus utilisé est la liqueur locale de canne de sucre, appelée *cacharamba* ou *grogue*. D'autres alcools forts, comme le gin, sont aussi couramment utilisés.

Une seule espèce peut être utilisée pour soigner plusieurs maux; c'est le cas, par exemple, de *Voacanga africana*, à Sao Tomé utilisée pour la douleur menstruelle ou comme laxatif, ou de *Trema guineensis*, utilisée pour combattre les maladies vénériennes, la diarrhée et les douleurs prénatales. Il est cependant connu que les propriétés des plantes et leurs usages dépendent de différents facteurs, dont le dosage, la préparation, la partie utilisée, etc. (*Iwu, 1993*).

Il est à remarquer que la catégorisation des maladies ne répond pas toujours aux termes médicaux occidentaux. Nombreuses sont les maladies classées localement comme « fièvres » ou « douleur abdominal », mais correspondant au fait à un large éventail de maladies. Cependant, sans un diagnostic professionnel, les gens ont leur propre interprétation des maladies. Ces dernières sont souvent associées à des croyances magiques, intégrées dans la médecine traditionnelle.

À Sao Tomé, certaines combinaisons de symptômes sont associées au *mal olhar*, malédictions maléfiques d'une personne non désirable. On peut guérir cette affliction avec

des massages avec la plante *Vermonia amygdalina*. Les enfants, par exemple, prennent des breuvages alcoolisés, mélangés avec des plantes, afin de combattre les mauvais esprits ou les enchantements. Ces remèdes doivent être préparés sous conditions spécifiques (à minuit, par exemple). D'autres ne peuvent pas être préparés ou administrés si, par exemple, les femmes ont leur menstruation, car on considère que ce fait peut changer l'effet bénéfique du médicament.

Dans un autre registre, le plat national sãotoméen, le *calulu*, est considéré un tonifiant et une exqu Coast local en même temps. Ce plat est un mélange de viande ou de poisson avec un assortiment de plantes médicinales très nutritives. Les autochtones disent que le *calulu* « donne des forces ». Ce n'est pas étonnant car parmi les ingrédients de ce plat on retrouve l'*Achyranthes aspera* dont les feuilles ont des propriétés anti-anémiques; le *Struchium sparganophora* qui élimine les douleurs du corps par application externe; les feuilles de *Piper umbellatum* ou l'espèce endémique *Begonia baccata*. Ces plantes se trouvent parmi les nombreuses espèces mélangées pour la préparation du *calulu*.

La plupart des ingrédients faisant partie des préparations médicinales, ou des plats les plus habituellement apprêtés peuvent être trouvés soit dans les petits jardins familiales, soit dans les forêts proches des villages. Seulement un tiers des espèces utilisées, avec des propriétés thérapeutiques, se trouvent en forêt profonde, c'est-à-dire dans les limites du Parc naturel Obô (*Sequeira, 1994*).

10.4.2 Acquisition d'espèces avec des propriétés médicinales

L'étude des endroits où on récolte les espèces utilisées en médecine traditionnelle suggère l'existence de conflits entre l'utilisation et les besoins de conservation. Dans les entrevues, nous avons demandé aux interviewés de nous décrire l'endroit où on peut trouver la plante. Ces informations, juxtaposées à l'observation et à la description de l'habitat où on les trouve, nous donne cinq catégories différentes : les plantes cultivées dans un environnement domestique (jardins), les plantes cultivées dans des champs (cultures), les plantes qu'on trouve dans des endroits avec une marque anthropique (chemins, routes, champs

abandonnées), les plantes qu'on trouve en forêt (cette dernière catégorie on la divise en forêt proche aux villages et forêt éloignée). Deux tiers des plantes les plus utilisées sont situés dans des endroits non forestiers, près des maisons.

Une étude de Sequeira (1994) indique que 27% des plantes à usage médicinal sont cultivées dans les jardins des ménages. C'est la première source pour les soins de santé. On peut citer en exemple quelques des plantes médicinales à usage domestique notamment le *Chenopodium ambrosoides* (vermifuge), le *Bryophyllum pinnatum* (gonflement et meurtrissure), le *Psidium guajava* (diarrhée) ou l'*Ocimum gratissimum* (douleur abdominale). Parmi les espèces introduites, nombreuses sont celles à un usage médicinal. *Chinchona sp.*, largement cultivée dans la zone de Monte Café, est utilisée pour combattre la malaria.

Le tiers des espèces obtenues en forêt sont des écorces, des feuilles et des racines d'arbres. Les masseurs (*massagistas*), les médecins traditionnels et les guérisseurs sont les connaisseurs des sources, des propriétés et de la préparation des médicaments, sirops, tisanes, baumes et d'autres onguents. Les entrevues effectuées à des membres de ce groupe social montrent qu'ils vont chercher les plantes en forêt, il y a quelques années près des villages, mais avec les coupes forestières ils doivent aller plus loin, dans les limites du Parc. Ils ne révèlent jamais la source exacte, car, dans le cas des arbres, par exemple, les guérisseurs ont l'habitude de récolter les feuilles, l'écorce ou les racines toujours du même individu. Des exemples d'arbres couramment utilisés en médecine traditionnelle sont : *Rauwolfia sp.* (douleur abdominale), *Voacanga africana* (douleur menstruelle, laxatif) ou *Allophylus africanus* (douleur abdominale, diarrhée, aphrodisiaque). Ces espèces sont habituelles dans la forêt d'ombre des plantations; elles assurent aussi la productivité des cultures de cacao et de café. La coupe forestière a donc ici une double conséquence négative, pour la médecine traditionnelle, ainsi que pour l'agriculture.

Les marchés ont aussi un espace où on peut acheter des plantes à usage médicinal. Habituellement, les vendeurs sont des guérisseurs traditionnels. Ils vont chercher les écorces, les feuilles et les racines en forêt, pour après les vendre en ville. Si on demande un conseil, ils peuvent nous expliquer quel remède doit-on administrer dans un cas précis.

Les discours des Sãotoméens faisant référence aux propriétés des plantes divisent ces dernières en « chaudes » ou « fraîches ». Or, si on a une maladie « chaude » il faut administrer une préparation « fraîche »; au contraire, les feuilles et écorces « chaudes » aident à guérir les affections « froides ». Anémie et asthme, par exemple, sont des maladies « froides », on les combat avec des feuilles en sirop, avec du sucre, une composante « chaude » du remède. Les infections stomacales sont « chaudes », le purgatif administré sera donc une médecine « fraîche ». Les extraits d'entrevue suivant montrent ce raisonnement :

[...]

M : vous avez parlé des feuilles médicinales froides ou fraîches et chaudes, cette classification dépend de l'effet qu'elles produisent ?

G : Oui c'est ça. Il y a des gens qui ont mal au ventre, alors il faut qu'ils trouvent des feuilles fraîches, pour manger. Par exemple, une feuille fraîche médicinale est la *folha ponte*, c'est un antibiotique. *Folha damina* est chaude, *Babosa* est une feuille chaude aussi, amère, pour le paludisme.

M : avec la nourriture il y a aussi cette classification ?

G : Oui, mais, par exemple, les poissons sont frais, mais pas tous. Le *fulu-fulu* est un poisson chaud, *cabala* et *tubarao* aussi [pause] Un poisson frais c'est par exemple *agulha sombra*. Il y a des poissons qu'une femme qui vient d'accoucher peut manger et d'autres qu'elle ne peut pas. *fulu-fulu* et *cabala* elle ne peut pas. Elle peut avoir une petite blessure, si elle mange ces poissons ils peuvent accentuer cette blessure, aller contre elle. Une femme doit se soigner beaucoup parce qu'il y a des blessures à l'intérieur.

M : je comprends, et les fruits, c'est la même chose ?

G : Avec les fruits c'est la même chose. L'orange, quand elle n'est pas trop mûre, la tangerine, elles sont chaudes. *Cajamanga* aussi. Froide est la banane mûre, *carambola*, *sapu-sapu* [pause] Tu peux prendre un bain avec les feuilles de *carambola* pour rafraîchir le paludisme.

M : et l'organisation des champs, des cultures ?

G : Non, là tout est mélangé. La différence est seulement quand on mange ou on guérit. Dans la plantation il n'y a pas de différence. Tout peut se planter près de tout. C'est comme le *agriao* et le *alface*, il y a une différence. Chacun a une place, *agriao* faut le mettre près d'un cours d'eau, d'un fleuve, parce qu'il est chaud. L'*alface* non, il est plus frais. L'*agriao* qu'on a ici [à *Bom Sucesso*] de terre, est encore plus chaud que celui du fleuve, il est très fort [pause] La plantation n'a pas de problème, c'est quand on mange. Il y a des choses qu'on ne peut pas manger ensemble [...]

[Guérisseur, vendeur dans le marché de São Tomé, Bom Sucesso, 2006-11-18]

Cette division « chaud - frais/froid » on la trouve aussi dans les pratiques culinaires. Des ingrédients « froids » et des poissons « chauds », dont le requin, sûrement parce qu'il est très nourrissant. Nous verrons dans les chapitres suivants que cette division des propriétés des plantes et animaux est aussi extrapolée aux êtres humains et aux comportements de ces derniers.

10.5 Spiritualité et aspects culturels des lieux

Nous avons abordé le rapport nature - culture à plusieurs reprises et sous différents angles tout au long de cette recherche. Nous sommes en mesure d'affirmer que l'accès et l'usage des ressources et du territoire saotoméen ont sans doute une signification culturelle. Depuis l'arrivée des portugais, la dynamique d'occupation du sol et les rapports sociaux établis au sein des communautés, avec des relations pyramidales de pouvoir et, en même temps, des influences culturelles tant européennes comme africaines, ont eu une influence majeure sur les pratiques et sur les représentations sociales de la nature.

Avec l'analyse des pratiques agricoles, cynégétiques, médicales et de construction de maisons constructives, nous avons étudié une partie de ces représentations, directement

reliée aux ressources : terre, fruits, légumes, bois, plantes, etc. Les paragraphes qui suivent ont pour objectif de jeter un regard sur l'usage du territoire, du lieu comme ressource : au sens large, quand on parle du tourisme ou de la conservation, mais aussi par une approche au site spécifique.

Nous avons déjà décrit certains lieux avec des caractéristiques mystiques et spirituelles spéciales. Les chutes d'eau, les rochers, les croisements de chemins en forêt, les lacs ou la forêt profonde (primaire, sous une terminologie écosystémique) ont des connotations culturelles locales qui échappent aux logiques biophysiques de la conservation de la biodiversité classique. Le chapitre précédant⁸¹ montrait d'un côté le rapport existant avec les ancêtres et, d'un autre côté, les caractéristiques tridimensionnelles de la cosmogonie Sãotoméenne : ciel et enfer, vie sur terre et monde des esprits, des enchantés restant sur terre et pouvant avoir un contact avec les vivants. Ces esprits enchantés (les *santos*) rentrent en contact avec les humains au travers de l'eau (chutes, lacs) ou de la terre (croisements de chemins en forêt). Il y a donc des lieux naturels concrets avec une forte composante spirituelle.

En effet, les représentations du monde des Sãotoméens tiennent compte des endroits magiques, des sites sacrés, des êtres surnaturels habitant la forêt, des esprits pouvant rentrer en contact avec les êtres humains sous des conditions spécifiques. Nous essayerons de présenter tous ces éléments magiques et spirituels, tout en insistant, encore une fois, sur le lien créé entre ressources et endroits naturels et éléments culturels. Un regard intégré nous aide à mieux comprendre les représentations sociales de la nature des Sãotoméens.

10.5.1 Endroits magiques : esprits de l'eau et de la terre

Le monde, du point de vue des *forros* sãotoméens, est tridimensionnel. Quand on décède on devient des *enchantés*. Il y a des esprits qui restent ici sur terre et d'autres qui vont au ciel. En d'autres mots, entre le monde des vivants et celui des morts il y a le monde des esprits,

⁸¹ Chapitre IX groupes et rapports sociaux

des *enchantés*. Ils rentrent en contact avec les vivants, souvent avec des enfants. Ces esprits sont en rapport direct avec la forêt (*santo de terra*) et avec l'eau (*santo de agua*). Ils peuvent te protéger si tu paies par une pénitence, sinon ils peuvent occasionner la mort :

[...]

G : De fois les gens naissent avec un esprit enchanté, il s'appelle « *santo* ». il est en collaboration avec quelqu'un, avec un esprit qui habite dans l'eau. *Santo*, il habite dans l'eau, ou dans la terre aussi, mais pour le voir il faut aller toujours près d'un fleuve ou aussi sur un croisement de chemins en forêt.

[Entrepreneur *forro*, São Tomé, 2006-10-10]

L'eau et la terre sont des éléments importants dans la cosmogonie sãotoméenne. Ce sont des portes d'entrée, de communication, entre le monde des vivants et celui des esprits. Les pénitences sont des cérémonies, dirigés par un guérisseur traditionnel, ou par un sorcier, qui se déroulent près des chutes d'eau ou des croisements de chemins, deux éléments naturels avec une forte connotation spirituelle pour les Sãotoméens.

Le culte aux ancêtres, aux origines et aux défunts, a un double objectif : d'un côté, rendre reconnaissance et respect, d'un autre côté, demander protection et bonne chance. Soulignons l'importance de la terre et le lien entre le sol et les esprits des défunts : « *donner à la terre, de la même façon que la terre nous donne* ».

Les êtres humains peuvent avoir un contact avec ces esprits (*santo* ou *enchanté*) au travers différentes pratiques et cérémonies, ou directement avec l'intervention d'un sorcier. La terre et l'eau sont les éléments de contact entre les esprits et les vivants. Nombreux sont les endroits identifiés comme étant « lieux d'esprits ». Les chutes d'eau, dont celles de *Bombaim* ou de *Sao Nicolau*, et les rochers, dont celui appelé *Budo Bachana*, *Budo Mucerro* ou *Morro Muquiqui*, sont les plus connus parmi la population locale.

Croyances, contes, récits, pratiques et légendes entourent certains « êtres habitant la forêt » avec des pouvoirs et des capacités surnaturelles. Les plus connus sont les « *gugú* », des

gobelins cachés entre les arbres, dans la forêt profonde. On peut aller les chercher, on peut les trouver par hasard. Si on peut réussir à les attraper ils vont nous donner bonne chance et richesses. Cet extrait d'entrevue nous explique cette croyance locale :

Les êtres et les esprits positifs peuvent se tourner contre nous quand on ne les utilise pas comme il faut. Ils donnent, mais ils demandent des contreparties aussi. Ce sont des épreuves. Elles montrent l'effort qu'il faut faire pour obtenir ce qu'on veut. Celle-ci est la morale de ces croyances. Les récits oraux sont pleins de maximes. Or, l'écoute de ces histoires implique aussi la transmission et l'assimilation d'un savoir « non écrit », d'une éthique constituant les rapports sociaux.

Ces endroits, ces histoires sont parties prenantes du patrimoine culturel des Sãotoméens. Ce sont des croyances, des légendes, des récits, mais ils sont une partie intégrante de l'éthique des pratiques sociales dans cette société. C'est un savoir endogène transmis génération après génération, aujourd'hui menacé de disparition. Les pratiques classiques de conservation de la biodiversité ne tiennent pas compte de ces aspects socioculturels. Les touristes, nouveaux usagers de la forêt, ne connaissent pas ces récits. Cependant, les deux doivent cohabiter avec les communautés locales.

10.6 Conservation de la biodiversité et écotourisme

Ces dernières années, l'écotourisme a connu une évolution ascendante à Sao Tomé et Príncipe (*Rocha Brito, 2004*). Il y a eu une croissance moyenne annuelle d'arrivées d'étrangers de 6,1%, entre 1990 et 1999 (*Direction Général du Tourisme, 2006*). Cependant, le tourisme est un secteur qui n'a pas eu un développement économique important, sinon une importance plutôt marginale, même avec le potentiel paysager et culturel des îles. Cette situation est en train de changer, le gouvernement sãotoméen encourage le développement du secteur, car il dynamise l'économie. Il s'avère un moteur de modernisation des infrastructures existantes, il crée des nouveaux emplois et requalifie la main d'œuvre locale.

Sao Tomé et Príncipe a sans doute un haut potentiel touristique. À titre d'exemple, nous citerons quelques références d'intérêt touristique indéniable : le Pic de Sao Tomé (2.024 m d'altitude), plusieurs chutes d'eau (*Sao Nicolau, Bombaim*), des élévations et formations rocheuses (*Pic de Maria Fernandes, Cão Grande et Cão Pequeno*), la végétation exubérante et luxuriante de la forêt primaire, les nombreuses espèces endémiques, les plantations de cacao et de café, le patrimoine bâti des anciennes plantations de l'époque coloniale portugaise ou simplement le peuple créole et sa richesse culturelle (langue, chansons, littérature, traditions, danses, etc.).

Cette activité économique est actuellement sous-utilisée et souffre d'un problème de gestion de l'offre, qui est mal structurée et peu intégrée (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*). Les sites à plus grande potentialité pour le développement de l'écotourisme souffrent des carences suivantes : les chemins agricoles et/ou les sentiers sont en très mauvais état, dans certains cas ils ont disparu; il existe très peu de signalisation le long des routes, des chemins et d'autres endroits; la plupart des sites naturels ont besoin d'infrastructures d'information, d'éducation et/ou de sensibilisation environnementale; le faible niveau de formation des ressources humaines pour la prestation de services.

Pour palier à cette situation, on trouve quelques initiatives d'associations locales (Monte Pico, MARAPA), soutenues par des organisations de coopération internationale (dont le Fonds Français pour l'Environnement Mondial, FFEM). Ces initiatives ont continué le travail initié par le projet européen ECOFAC. Le *Plan stratégique national pour le développement du tourisme (Direction Général du Tourisme, 2006)* encourage vivement toutes ces initiatives en faveur d'un tourisme durable.

10.6.1 Initiatives

Nombreuses sont les initiatives apparues sous le signe du tourisme durable. Des opérateurs touristiques (Mistral Voyages, Navetur), des réhabilitations des anciennes *roça* (maison coloniale) pour les adapter à l'accueil de touristes dans un milieu rural (c'est le cas de *Bombaim, Chamiço, Angolares, Monte Forte* ou *Colonia Açoreana*) ou quelques actions

dans le cadre du programme ECOFAC; la création d'un campement de bungalows à *Praia Jalé*, géré par une ONG locale et la création des infrastructures du Jardin Botanique de Bom Sucesso.

Les opérateurs touristiques Mistral Voyages et Navetur-Ecuador ont une offre très variée de randonnées notamment des visites des plantations, des activités de « snorkeling » et de tours guidés d'observation d'avifaune. Ce sont des produits touristiques où le contact avec la nature et la découverte de la culture locale est le principal attractif (ils offrent la possibilité de dormir dans une des anciennes maisons coloniales des *roça*, reconverties en gîtes rurales). Ils contractent des guides locaux, la plupart formés par ECOFAC.

L'initiative de *Praia Jalé*, mise en place par ECOFAC, relancée et actuellement gérée par l'ONG locale MARAPA, avec le soutien du FFEM, est une des réussites les plus remarquables au niveau de l'écotourisme, avec des répercussions économiques directes pour la communauté locale de *Porto Alegre*, au sud de l'île de Sao Tomé. Ce projet verse 20% des bénéfices à des projets sociaux dans la communauté (choisis par elle-même), 30% de ceux-ci pour le programme de conservation des tortues marines et 50% est destiné à l'entretien du centre et aux salaires des travailleurs. Les points forts de ce projet sont donc les efforts mis sur la sensibilisation des touristes et la transparence face aux membres de la communauté lorsqu'il s'agit de gérer l'argent gagné. Tous les membres participent dans la prise de décision de ce projet social où ils vont injecter le pourcentage des bénéfices. De plus, les pêcheurs de cette communauté offrent aux touristes la possibilité de découvrir la faune et la flore de la mangrove la plus grande du pays.

Les installations du jardin botanique de Bom Sucesso ont un double objectif touristique et scientifique. Les touristes ont un premier contact avec les espèces végétales endémiques du pays, peu avant d'entrer dans le Parc naturel Obô. Les *écoguides*, formés par ECOFAC, sont membres de l'association locale Monte Pico. Cette association, qui travaille toujours avec l'appui du Cabinet de l'Environnement du gouvernement sãotoméen (*Ministère de l'Environnement RDSTP, 2002*), accompagne les touristes dans le parc, nettoie le réseau de sentiers et l'entretien du jardin botanique. En attendant la rédaction du plan d'aménagement du Parc, les Monte Pico ont pris en charge la gestion effective de l'aire protégée ont pour

nouveaux objectifs l'éducation et la sensibilisation des communautés locales qui a débuté par les écoles primaires de la zone. .

En effet, éducation et sensibilisation sont importantes, tant pour les autochtones que pour les touristes. C'est une découverte et une adaptation mutuelle et respectueuse entre le mode de vie local et les habitudes et les besoins des touristes. Aujourd'hui, le touriste est un nouvel usager de la forêt, il a ses propres représentations de la nature, sûrement différant des représentations sociales locales.

10.6.2 Le touriste, un nouvel usager de la forêt

Dans la partie théorique de cette thèse nous avons parlé du tourisme durable comme une des possibles façons d'intégrer conservation et développement (Rodary, 2003; Wells and McShane, 2004). Nous avons abordé les rapports existants entre les opérateurs touristiques et les communautés locales dans le chapitre précédent⁸². Cependant, nous n'avons pas parlé du *touriste* en tant que nouvel usager de la forêt. Les pratiques endogènes d'accès et de gestion aux ressources et au territoire (agriculture, élevage, chasse, recollection, cérémonies religieuses, etc.), traitées dans le présent chapitre, doivent partager l'espace, la forêt, avec des pratiques de découverte de la végétation, de la faune et de la culture, d'observation des paysages ou de simple promenade en milieu forestier. Les pratiques locales doivent donc cohabiter avec la présence des touristes.

Ces dernières années, il y a eu une augmentation du nombre de touristes visitant le pays. Les projections du gouvernement prévoient une croissance encore plus marquée de visiteurs. L'amélioration des liaisons aériennes avec l'Europe et avec le continent africain, la modernisation d'infrastructures et la création de nouvelles infrastructures hôtelières contribuent à cette augmentation. Jusqu'au présent, les touristes qui allaient à Sao Tomé et Príncipe étaient majoritairement portugais, pas étonnant puis que le pays est une ancienne colonie portugaise.

⁸² C'était dans le point 9.1.6 *les visiteurs du Parc et les opérateurs touristiques*.

Le profil d' « aventurier » se mélange avec le touriste cherchant des formules de voyage organisé « tout compris ». Les visiteurs « d'affaires » sont aussi en claire augmentation due à la future exploitation des ressources pétrolières (*Rocha Brito, 2004*). Ces profils différents se mélangent lorsqu'il s'agit de visiter le Parc naturel Obô.

L'aménagement de l'aire protégée intègre les usages et régule les conflits potentiels. Ces derniers apparaissent quand on est face à des groupes sociaux avec des intérêts et/ou des besoins différents. Le tourisme éthique et durable sera donc celui respectant les représentations et les pratiques endogènes des communautés locales.

Nous avons présenté les différents groupes sociaux, ainsi que les principaux rapports existant au sein de ces groupes. Les relations intergroupe et intragroupe nous ont donné une idée des éléments parties prenantes des représentations sociales de la nature à Sao Tomé et Príncipe.

Les différents acteurs de la gestion du Parc naturel Obô partagent un espace. Ils l'utilisent sous une multiplicité de formes et de pratiques : agriculture, élevage, chasse, collecte, médecine traditionnelle, rites et cérémonies religieuses, projets de conservation de la biodiversité, initiatives d'éducation et de sensibilisation environnementale et activités touristiques à ne se mélangent pas toujours de façon harmonieuse à l'intérieur de l'aire protégée objet de notre recherche.

En effet, les conflits entre usagers, un large éventail de problèmes relié aux pratiques existantes et, surtout, des intérêts et des besoins *a priori* différents, configurent les représentations sociales de la nature ici étudiées. Il est temps de mettre ensemble tous ces éléments, de voir quelle est l'idée de la nature des Sãotoméens, d'intégrer sous un même discours représentations, problématique reliée aux pratiques et besoins des communautés locales pour après, tout en intégrant ces éléments, donner des pistes pour le futur

aménagement de l'aire protégée. Le chapitre suivant abordera tous ces éléments de façon intégrée. N'oublions pas que l'objectif principal de cette recherche est de mieux comprendre la synergie existante entre savoir endogène et gestion de la biodiversité pour adapter l'aménagement du territoire à cette réalité et aux populations qui la vivent.

Chapitre XI

11 L'idée de nature : pratiques et représentations

Dans les chapitres précédents nous avons procédé à une analyse sociographique des communautés habitant la zone d'étude. Nous avons passé en revue l'organisation des groupes sociaux existants au travers des relations de parenté, de genre, de fratrie et/ou de voisinage. Nous avons vu aussi que certaines activités possèdent un rôle structurant des rapports de production de la communauté étudiée. Les aspects religieux, étant le syncrétisme et les pratiques de guérison traditionnelle des éléments importants pour la détermination du rapport à la nature de la communauté, ont été aussi explorés.

Par la suite, nous avons confronté les pratiques et les problématiques reliées à l'accès et à la gestion des ressources naturelles et du territoire: agriculture et élevage, chasse et collecte, artisanat, médecine, spiritualité et aspects culturels, conservation de la biodiversité et écotourisme, ont été présentés comme étant les différentes façons d'interagir avec la nature.

Ce travail d'exploration des activités nous amène maintenant à décrire les rapports qui se tissent entre les différents groupes sociaux ainsi que les différentes régulations ainsi construites. Ainsi, le présent chapitre, à la différence des chapitres précédents, est plus analytique que descriptif. Il couvre directement l'idée de nature au sein des différents groupes sociaux.

De prime abord, nous abordons la question d'évocation de l'idée de nature, avec les dessins des enfants et avec les tests réalisés. La deuxième partie développe les relations que les membres de la communauté entretiennent avec la forêt, les éléments, mais aussi avec des animaux ou des esprits, c'est-à-dire le lien entre pratiques existantes et représentations sociales. La troisième partie réfère directement à la problématique reliée aux pratiques existantes ou passées. Finalement, nous ferons le lien entre problématique reliée aux pratiques existantes, représentations sociales de la nature et besoins de la population. L'importance du facteur temporel dans les discours nous amène à situer ces pratiques et ces représentations dans une perspective d'évolution historique.

11.1 L'idée de nature

Nous avons exploré l'idée de nature avec, d'un côté, les questionnaires d'évocation, réalisés auprès de tous ceux que nous avons interviewé ou rencontré ; d'un autre côté, les dessins et le questionnaire complétés par les enfants de l'école de Monte Café. Nous allons voir ici quelques résultats qui nous permettront de cerner les éléments centraux (noyau) de l'idée de nature, selon les principes de la théorie des représentations sociales (*Flament, 1989; Jodelet, 1989; Abric, 2003*).

11.1.1 La question d'évocation

Nous avons demandé aux gens d'évoquer l'idée qu'ils ont de la nature avec trois mots simples ou expressions afin de voir quels sont les éléments qui se répètent et qui constituent une partie principale dans cette représentation. N'oublions pas que le noyau figuratif est le fondement de l'organisation de la représentation. Il fournit un cadre d'interprétation et de catégorisation des nouvelles informations et va servir à l'ancrage de cette représentation (*Abric, 1994*). Les éléments centraux organisent et donnent la signification à la représentation.

Le traitement statistique des réponses nous a permis d'élaborer des diagrammes représentatifs des éléments constituant ce que les Sãotoméens entendent par « nature ». La classification des réponses selon le genre, l'âge ou l'origine ethnique et géographique des interviewés nous a permis aussi d'élucider quelques différences entre secteurs des populations.

La *figure 30* montre les résultats obtenus pour l'évocation de l'idée de nature en première instance (premier mot de réponse de ce que la nature inspire). Nous avons groupé les réponses similaires dans une seule catégorie notionnelle. Ainsi, on peut voir comment les *éléments* (air, eau, terre) appartiennent au noyau de la représentation. Des *qualités* (beauté, fraîcheur) et les *animaux* ont une place importante dans la représentation, mais d'autres éléments, dont les *Dieux* et les *esprits*, les *aliments* (différents fruits) ou *l'être humain*, ont une place secondaire.

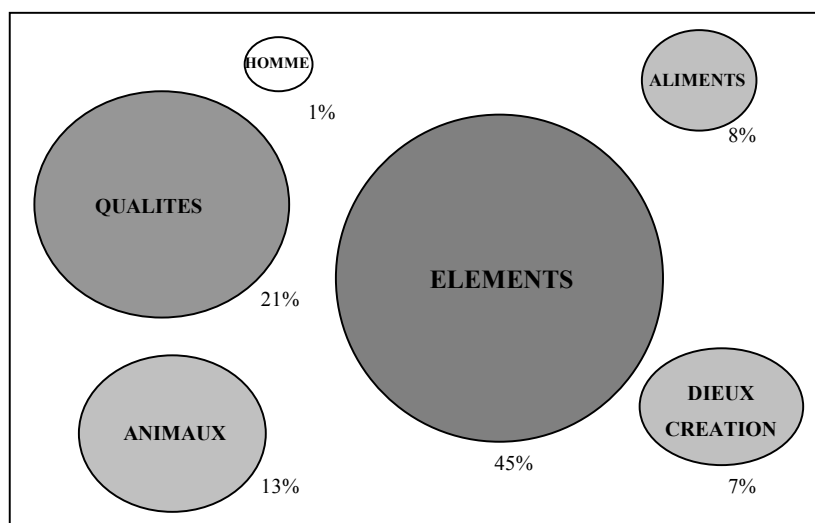


Figure 30 : Noyau de la représentation de la nature, population locale.

Après l'analyse des réponses, il n'y a pas de différences remarquables selon le genre, c'est-à-dire que femmes et hommes partagent le même noyau figuratif de la représentation. Cependant, après l'analyse des réponses selon l'origine des interviewés, nous observons que ceux qui ont nommé *Dieux* ou *création* en premier lieu sont ceux d'origine autre que les *forros* (capverdiens notamment). Cela nous amène à penser que, pour les *forros*, la nature a un rôle plus utilitaire que spirituel ou religieux. Ce sont des aspects immatériels, liés aux qualités et au bien-être, ceux qui font partie du noyau de la représentation. Malgré cela, nous avons vu, dans les chapitres précédents, les liens existants entre l'eau, la terre ou le feu et les esprits ou les ancêtres. La spiritualité des *forros* est liée aux éléments. Ces derniers font partie du noyau central des représentations sociales de la nature. Or, on peut conclure que les aspects spirituels font partie du noyau central de la représentation, quoique cela soit sous une forme autre que celle de la divinité, plus habituelle pour des individus d'origine géographique autre que les *forros*. En d'autres mots, les éléments (eau, air, feu)

ne sont pas seulement physiques, ils ont aussi des connotations spirituelles très fortes, qu'on découvre en triangulant avec d'autres sources d'information⁸³.

Parallèlement, le même exercice, réalisé auprès des politiciens, des techniciens gouvernementaux, des coopérants internationaux ou des opérateurs touristiques, a eu des résultats bien différents (*figure 31*). Nous apercevons ici un discours technique, politique, éloigné de la réalité physique et sociale quotidienne des riverains du Parc naturel Obô.

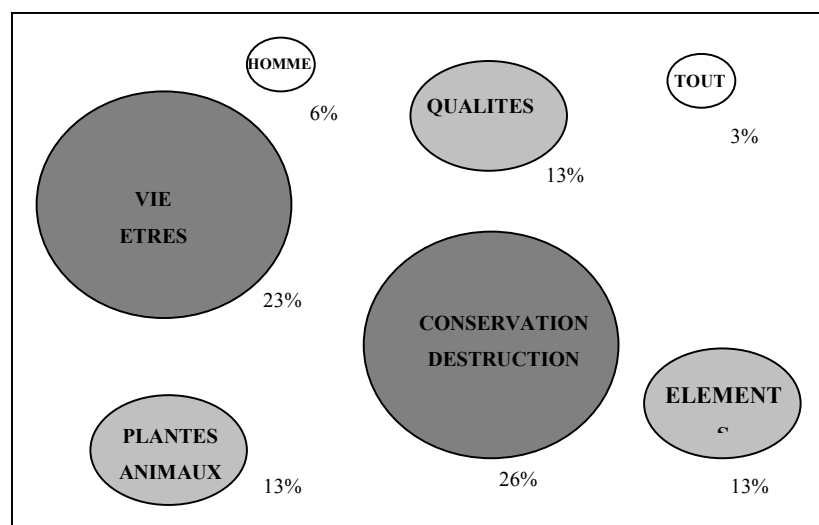


Figure 31 : Noyau de la représentation de la nature (politiciens et techniciens).

L'idée de nature ici a une double composante dans son noyau central : d'un côté, on aperçoit le discours environnementaliste, de *conservation* des ressources et du territoire et des problèmes de perte de biodiversité, de pollution des eaux, d'abattage d'arbres, etc. D'un autre côté, nous avons la référence à la *vie* et aux *êtres vivants*, au sens large. Les *qualités*, les *éléments*, les *plantes* et les *animaux*, occupent une place périphérique, secondaire dans la représentation.

83 Les chapitres IX Groupes et rapports sociaux et X Accès et gestion des ressources et du territoire ont abordé tous ces aspects.

Cet exercice nous a permis d'identifier le noyau central de la représentation de la nature, ce qui nous a donné des pistes sur les éléments et les pratiques de gestion de l'espace et des ressources qui peuvent avoir un rôle important dans le rapport quotidien à la nature des Sãotoméens. Nous observons aussi les différences existantes entre population locale, politiciens et gestionnaires. Ces divergences représentatives peuvent être à la base des conflits potentiels autour de l'accès et l'utilisation des ressources et du territoire du parc Obô. Les futurs projets intégrés de conservation et développement (les PICD) doivent tenir compte ces divergences, les intégrer.

Sous la logique itérative et interactive du processus méthodologique suivi sur le terrain, cet exercice a été un bon point de départ lorsqu'il s'agissait de mener des entrevues, car nous avions des composantes du noyau des représentations à explorer. Ce processus, nous a permis, d'un côté, d'approfondir les éléments, ainsi que le rôle qu'ils ont dans les pratiques sociales locales et, de l'autre côté, de mieux comprendre les bases du discours conservacionniste des gestionnaires.

Il est à remarquer que nous n'avons pas observé de différences notables selon l'âge des interviewés. L'exercice de dessin de la « nature » avec les enfants de l'école de Monte Café nous a permis de mieux cerner les représentations sociales de la nature des cadets des communautés voisines au Parc.

11.1.2 Analyse des dessins des enfants de Monte Café

Nous avons demandé aux enfants de l'école de Monte Café de dessiner la « nature ». Ces dessins ont été complétés par un questionnaire d'attitude envers le travail dans la communauté et les perspectives du futur de ces enfants (voir *figure 12*). En premier lieu, on demandait l'âge, le village (*dependencia*) de résidence et le métier des parents (dans le cas où les enfants en avaient encore). Par la suite, on réalisait le même exercice d'évocation de l'idée de « nature ». Finalement on demandait aux enfants si dans l'avenir ils aimeraient travailler et habiter dans leur communauté.

En ce qui concerne les résultats, il y a deux grands groupes de dessins, ceux qui montrent une nature « sauvage » (arbres, forêt et animaux) (voir *figure 32*) et ceux qui montrent une nature « domestiquée » (plantations de café et de cacao, agriculture, présence de l'être humain et d'animaux domestiques) (voir *figure 33*).



Figure 32 : Dessin montrant une *nature* sauvage, sans la présence de l'être humain.

Les dessins où l'être humain n'apparaît pas représentent 57% du total, dont le 41% sont des dessins où l'agriculture ou les animaux domestiques n'apparaissent même pas. Le reste, c'est-à-dire, 59% présentent un mélange de forêt et de cultures, autres que les plantations de cacao et de café.

Cette analyse démontre que le contenu des dessins des enfants peut offrir un aperçu de leurs aspirations et des circonstances de leur vie. Par exemple, 82% des enfants ayant dessiné une nature « sauvage », sans la présence de l'être humain ou de l'agriculture (voir *figure 32*), habitent dans les villages les plus éloignés du siège principal de la plantation. Les dessins

montrent des arbres, des montagnes et des animaux qu'on trouve seulement en forêt primaire, dans le Parc (serpent noir, oiseaux, lianes, épiphytes, etc.). Par contre, les enfants habitant à Monte Café, siège principal de la plantation, dessinent plutôt des cultures, des arbres fruitiers et des animaux domestiqués (par exemple, poules et cochons).



Figure 33 : Dessin montrant une nature domestiquée, avec l'agriculture et la présence de l'être humain.

Un nombre important de dessins montre plusieurs niveaux du paysage, horizontalement séparés. Le dessin va de la partie plus basse, la mer, jusqu'aux montagnes (forêt primaire), en passant par 2 étages, un de champs agricoles et un autre de plantations avec la forêt d'ombrage (voir *figure 34*). On reconnaît ces écosystèmes par les éléments qu'on y trouve : arbres caractéristiques des plantations, fruits et légumes dans les champs agricoles, poissons dans la mer, etc.



Figure 34 : Dessin montrant une stratification du paysage

Cette stratification du paysage dans les dessins a un lien avec l'organisation physique de l'espace. N'oublions pas que São Tomé est une petite île volcanique, avec un profil orographique très prononcé, où se succèdent les différents écosystèmes en hauteur. La mer est au niveau plus bas, la forêt primaire nous la trouvons à partir de 1.700 mètres, aux alentours du Pico de São Tomé. Il y a donc une conscience de la structure du paysage, des changements physiques qui se produisent en hauteur, parmi les enfants.

Les dessins montrant seulement le milieu agricole constituent 23% du total (voir *figure 35*). Ces représentations intègrent des cultures maraîchères, les arbres d'ombre caractéristiques des plantations de café et de cacao, des fruits et des légumes et des animaux domestiques. Tous intègrent la présence de l'être humain, en train de « travailler ». L'association entre « nature » et « travail » ou « milieu de vie et de subsistance », apparaît souvent dans les discours des enfants (les questionnaires sont un bon exemple, nous allons les voir un peu plus tard dans le présent chapitre).



Figure 35 : Dessin montrant exclusivement le milieu agricole.

Les dessins représentant une quelconque problématique environnementale, dont la coupe forestière ou la pollution des eaux sont peu nombreux (1,7% du total). Ici nous en avons un exemple (voir *figure 36*). Le temps passé avec les enfants, afin de tester et de publier un livre de jeux sur la conservation de la forêt équatoriale, dans le cadre d'un projet de l'ONG Step UP, nous a permis de remarquer que les besoins en conservation de la biodiversité ou les menaces environnementales existantes, ne sont pas connus par les enfants de cette école.

Paradoxalement, on constate que ces enfants, d'une part, ont une grande ignorance de la diversité biologique, mais, que, d'autre part, ils peuvent identifier et décrire avec une grande précision une multitude d'espèces, animales et végétales de la forêt. Ils connaissent les usages des arbres, des écorces, des feuilles et des plantes, ainsi que les endroits de chasse ou les fruits qu'une espèce spécifique d'oiseau aime manger. Cela prouve l'existence d'un savoir écologique traditionnel (SET) transmis d'une génération à l'autre.

Plusieurs dessins (15% du total) incluent des mots identificateurs de certains éléments du paysage : roche, terre, eau, fleuve, forêt, arbres, etc. Ils apparaissent manuscrits sur l'illustration. Ce sont des éléments avec une importance spéciale pour les auteurs des dessins. Les enfants remarquent ces éléments pour les rendre plus compréhensibles.



Figure 36 : Dessin montrant une coupe forestière (partie inférieure de la figure)

Le cadre de vie a donc un rôle déterminant dans la représentation sociale de la nature, c'est-à-dire que ces enfants dessinent « la nature plus proche » au lieu de vie, expriment sur le papier leur façon d'habiter le territoire.

Pour approfondir les interactions existant entre l'espace psychique, l'espace physique et l'espace de vie dans le village des enfants de l'école primaire de Monte Café, il est important de replacer la signification trouvée dans le contexte (âge, famille, village, etc.) et de toujours tenir compte de l'ensemble de la personnalité. C'est ici où l'analyse croisée avec les réponses du questionnaire complémentaire prend tout son sens.

On peut donc établir des parallèles entre ces deux façons de représenter la « nature », sauvage ou domestiquée, et le village où les enfants habitent. Ainsi, nous observons que les enfants habitant dans les communautés plus éloignées dessinent une nature sauvage, alors

que ceux habitant à Monte Café, dessinent les champs agricoles et les animaux domestiques. De même, nous pouvons établir une correspondance entre la façon de représenter la nature et le métier des parents. Les fils d'agriculteurs dessinent majoritairement des champs et des plantations.

La *figure 37* présente les résultats obtenus pour l'évocation de l'idée de nature. Nous avons groupé les réponses similaires dans une seule catégorie notionnelle. Ainsi, on peut voir comment les *éléments* (air, eau, terre, mais aussi soleil et roches) appartiennent au noyau de la représentation (46% des réponses). Ce noyau central a quatre éléments périphériques, avec des pourcentages de 10-12%, ce sont : des *qualités* (beauté, fraîcheur), les *animaux*, les *aliments* (différents fruits) ou les *arbres et plantes*. Il faut noter que 5% des réponses obtenues, coïncident avec la définition « scolaire » de la nature, ce que le professeur apprend aux élèves : « la nature est tout ce que n'est pas fait par l'Homme ». Il faut remarquer le caractère négatif, plutôt que positif au sens descriptif, de cette définition. La « nature » est définie ici par opposition à tout ce qui est anthropogénique. Il s'agit d'une définition carrément anthropocentrique, où on définit la « nature » par contraste à ce qui est considéré « fait par l'Homme ».

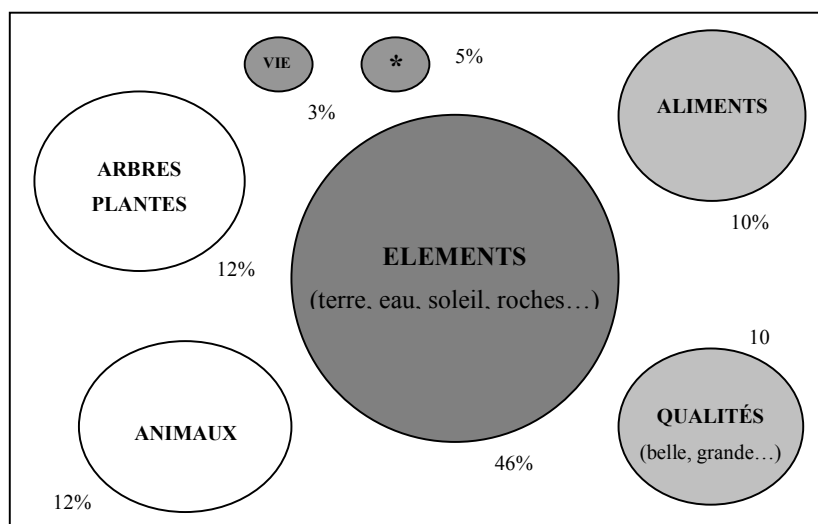


Figure 37 : Noyau de la représentation de la nature, enfants de Monte Café

* Tout ce qui n'est pas fait par l'Homme (5%)

Parallèlement à la réalisation des dessins, nous avons demandé aux enfants de Monte Café et alentours de penser à l'avenir. L'objectif était de connaître leur perception sur la vie dans les communautés proches au Parc, ainsi que leurs aspirations personnelles et professionnelles. Une seule question, « dans le futur, voulez-vous rester dans votre communauté? », et plusieurs choix de réponse (fermés), montrent que seulement 31% des enfants veulent « rester ». Les autres préfèrent « partir » (62%) ou « plutôt partir » (7%) (Voir figure 38).

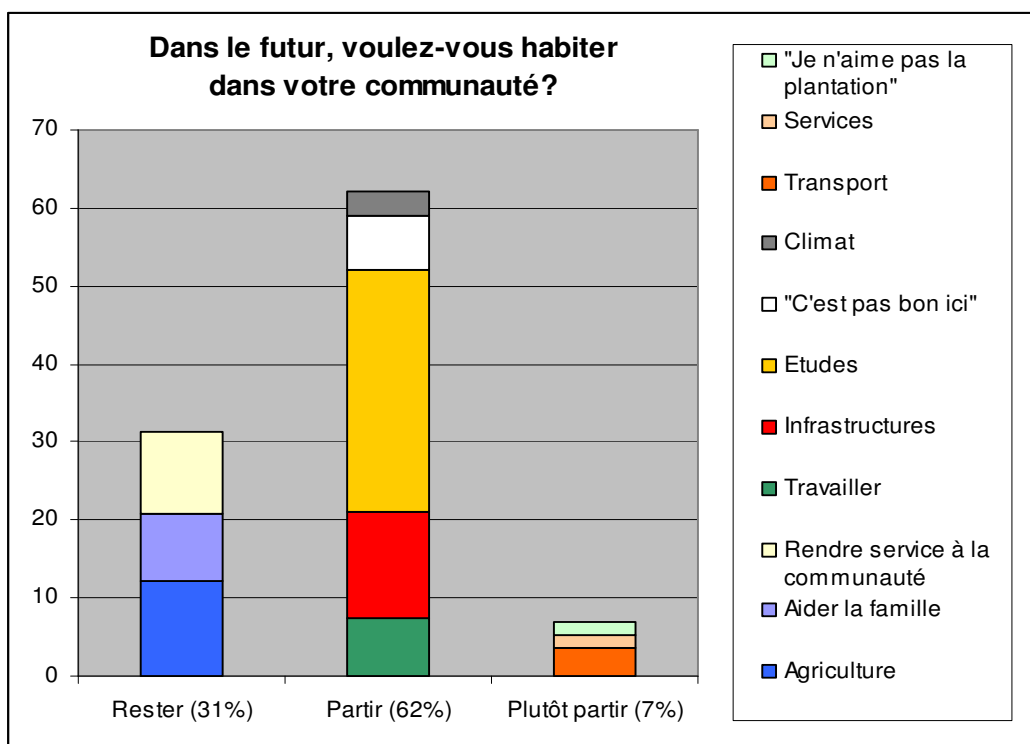


Figure 38 : Résultats du questionnaire aux enfants de Monte Café

Les raisons avancées pour « rester » sont : l'aide à la famille (28%), la poursuite du métier d'agriculteur, souvent transmis des parents aux enfants (39%) et le désir de rendre service à la communauté (34%), avec des métiers dans les domaines de la santé et/ou l'éducation.

Ceux qui veulent partir en ville parlent du manque d'opportunités dignes de travail dans la communauté (12%); du manque d'infrastructures de base (22%) dont l'électricité, l'eau potable ou le transport; du désir de continuer les études dans les centres d'études qui se trouvent en ville (50%); du climat trop froid et pluvieux (5%); ou simplement ils pensent, en général, que « ce n'est pas bon ici » (11%), sans détailler les raisons.

De plus, les enfants de parents agriculteurs préfèrent quitter la communauté tandis que ceux dont les parents ont d'autres métiers (menuisier, garde, chauffeur de taxi, infirmier, professeur) veulent rester et rendre ainsi un service à la communauté.

Les professions d'avenir les plus désirées sont : professeur/e (27%), médecin (20%), pilote (15%), agriculteur (10%), infirmière (10%) ou ministre (6%). On observe donc que plus de la moitié des enfants enquêtés choisissent des métiers qui pourraient rendre service à la communauté. L'éducation et la santé sont ici les domaines plus prisés, voire ceux avec plus de nécessités d'investissement. Les enfants perçoivent donc ces métiers comme étant des besoins pour la communauté.

Les dessins, le questionnaire et la question d'évocation ont été des sources précieuses pour la co-construction des données. Cependant, elles seules n'auraient pas eu la même valeur, le fait de les compléter avec les entrevues nous a permis de faire le lien entre les éléments que nous avons trouvé dans le noyau des représentations et les pratiques réelles d'accès et de gestion des ressources et du territoire. Cela nous permet, graduellement, de converger vers les objectifs et hypothèses initiaux de recherche et d'évaluer jusqu'à quel point ils ont été atteints.

11.2 Pratiques et représentations sociales de la nature

Tout au long de cette recherche nous avons procédé à la triangulation au niveau des méthodes, des techniques et des données. Cette multiplicité de sources d'information nous a permis d'aborder les différents aspects des pratiques et des représentations sociales de la

nature sous des angles différents. Elle nous a également donné l'occasion d'intégrer les différentes dimensions d'étude et de saisir les synergies existantes entre elles.

A certains stades de la recherche, la construction, la description et l'analyse des données sont faites simultanément dans le cadre d'un processus heuristique (au sens de découverte), avec comme objectif de se compléter entre elles, de bien saisir le rapport à la nature et de pouvoir opérer un retour en arrière si pendant l'analyse on s'aperçoit qu'il y a des informations manquantes. Or, l'analyse que nous présentons dans ce chapitre n'est pas basée seulement sur la question d'évocation d'idée de nature ou sur les dessins des enfants, ici présentés. Il s'agit du fruit d'un long processus incluant les entrevues et les recherches bibliographiques, présentées auparavant, dans les chapitres intégrant cette deuxième partie de la recherche.

La description des groupes sociaux ayant un lien direct avec la gestion des ressources et du territoire du parc naturel Obô et des rapports intergroupe et intragroupe existants, ainsi que la description des principales pratiques d'accès et de gestion des ressources et du territoire, nous permettent maintenant de mettre en relation les pratiques et les représentations sociales de la nature.

La première de nos hypothèses de recherche (*les pratiques d'aménagement sur un territoire donné sont influencées par les représentations sociales de la nature de la population habitant ce territoire*), trouvera ici des réponses directes, du moins nous le souhaitons.

La vision du monde appartenant à une population déterminée et les mécanismes, la structure et la dynamique des groupes et des institutions sociales qui se trouvent derrière les pratiques traditionnelles mises en place par cette même population, ont une influence sur les systèmes de gestion de l'espace et des ressources ainsi que sur le savoir écologique endogène qui en dérive. Le rapport à la forêt, aux éléments (eau, terre, feu, etc.), ainsi qu'à d'autres êtres (animaux, mais aussi esprits et ancêtres) sont créés et structurés selon les représentations sociales existantes. Ces dernières déterminent aussi le type de pratiques qu'on trouve. Nous allons essayer de résumer tous ces aspects.

11.2.1 Le rapport à la forêt

La nature et les caractéristiques des rapports à la forêt dépendent des pratiques d'accès et de gestion des ressources qu'on considère. Ils dépendent aussi des caractéristiques inhérentes à la société sãotoméenne : relations de famille, rapports de genre, d'âge et de voisinage, intergroupe et intragroupe, ainsi que les liens et les croyances existantes en relation aux esprits et aux ancêtres. Celles-ci ont une influence directe sur les pratiques localisées en milieu forestier. Chasse, cueillette, agriculture, médecine, religion, commerce, tourisme et conservation sont des pratiques qu'on trouve ici. Elles sont le fait des acteurs locaux (population, gestionnaires, techniciens gouvernementaux et politiciens) aussi bien que d'étrangers (coopérants et touristes).

Les Sãotoméens ont sans doute un rapport **utilitaire** avec la forêt. Nous avons vu que la chasse et la collecte, par exemple, sont des pratiques très habituelles dans les communautés proches au Parc. La subsistance dans les communautés de la zone de Monte Café - Bom Sucesso dépend directement des ressources naturelles, alimentaires et médicinales, qu'on trouve en forêt sous forme de plantes, comestibles ou à usage thérapeutique, et d'animaux. Mais, il ne s'agit pas seulement de la collecte, le secteur agricole occupe une place importante à São Tomé, tant du côté économique que social. On constate l'emprise progressive des exploitations agricoles dans les limites du Parc et, en périphérie, la forêt d'ombrage et secondaire est coupée et les terrains sont mis en culture. Il est important de rappeler l'importance de cette zone (Bom Sucesso – Monte Café), appelée « le potager de São Tomé », pour l'approvisionnement en légumes des marchés de tout le pays.

La ressource « bois » est aussi importante pour les Sãotoméens. Ces derniers utilisent cette ressource pour se chauffer, construire des maisons et des canots, élaborer des outils, entre autres. L'extraction démesurée de cette ressource provoque le conflit entre les rapports utilitaires et ceux écologiques, de conservation des écosystèmes forestiers. Elle est aussi source de conflit entre la population et les gestionnaires.

En ce qui a trait à la médecine traditionnelle, elle constitue encore aujourd'hui le secteur de santé le plus utilisé. Médecins et guérisseurs traditionnels s'approvisionnent de plantes, d'écorces et de racines en milieu forestier. Ces pratiques médicales ont sans doute une

composante culturelle et spirituelle importante. Les croyances associées aux cérémonies et aux rites de guérison font partie de la culture endogène sãotoméenne. Elles sont partie intégrante des représentations sociales de la nature.

Les rapports **culturels** et **spirituels** des Sãotoméens avec la forêt sont aussi remarquables. Nous avons vu certaines pratiques avec une forte composante magique implicite. De même, les croyances associées à la médecine traditionnelle font de la forêt (le *mato* des Sãotoméens) un élément avec un poids symbolique important au sein de la culture locale. Le passé colonial et le travail dans les plantations de cacao et de café font partie de l'histoire et de la culture locale. C'est une façon d'habiter la forêt et d'utiliser les ressources que cette dernière offre, caractéristique du peuple sãotoméen. Ce sont des éléments d'un passé historique, d'une façon d'interagir avec la nature, devenus aujourd'hui **identitaires** et exploités par le tourisme (nombreuses routes de découverte et de séjour dans les anciennes plantations sont proposées par les opérateurs touristiques locaux).

De même, nous avons décrit quelques cérémonies encadrées dans le milieu forestier. Les contrats avec les esprits, avec des êtres surnaturels habitant en forêt (par exemple, le *gugú*) ou avec le démon, les rites du *paga-devé* ou ceux de purification (contre le *mal d'œil*), entre autres, se développent près de chutes d'eau ou des croisements de chemins localisés en forêt. L'imaginaire collectif classe ces endroits comme magiques, à forte connotation spirituelle et culturelle, au-delà des considérations physiques et écologiques.

Toutes ces pratiques sont aussi des activités de socialisation reconnues : la chasse en groupe, l'entraide pendant la cueillette agricole et les repas communautaires organisés ou les *djambi* collectifs, sont des exemples évidents du rapport socialisant, qui caractérise les propriétés des relations sociales concrètes constituant les pratiques et les représentations, existant avec la forêt.

Les rapports **économiques** et **commerciaux**, issus de l'exploitation directe et/ou indirecte des ressources forestières, ont ici deux dimensions : une première dimension, celle consistant à la vente des produits forestiers dans les marchés locaux; la deuxième en pleine croissance, découlant du tourisme d'observation et de découverte de la faune, de la flore et des paysages de la forêt primaire du parc Obô. Les guides locaux, les opérateurs

touristiques ou les restaurants et gîtes reçoivent de plus en plus de revenus directs des visiteurs.

Il ne faudrait pas oublier non plus le rapport **écologique** existant. La création du parc naturel, le programme de conservation des écosystèmes forestiers mis en place par ECOFAC, ainsi que les politiques nationales de conservation de la biodiversité, d'eaux ou de changement climatique, insistent sur l'importance de conserver ces territoires et de limiter ainsi les pratiques de destruction des ressources, dont la coupe forestière, la chasse ou la reconversion de terrains agricoles. L'association locale Monte Pico est un exemple de sensibilisation et de bonne volonté. Cette association montre comment la gestion locale des ressources naturelles est non seulement possible, mais aussi nécessaire.

Ces rapports utilitaires, spirituels, économiques, sociaux et écologiques s'entrelacent, se mélangent, se complètent, mais aussi provoquent des conflits d'usage et d'accès aux ressources et au territoire. Les représentations sociales de la nature diffèrent entre acteurs, nous l'avons vu dans le *chapitre IX groupes et rapports sociaux*. L'équilibre entre les rapports et le consensus entre acteurs, est l'enjeu majeur de toute future stratégie d'aménagement du territoire et des ressources du parc Obô qui veut intégrer conservation de la biodiversité et développement local.

11.2.2 Le rapport aux éléments

Plantes, animaux et territoire ne sont pas les seules composantes de la nature ici abordées. Nous avons exploré le rôle d'autres éléments dans les représentations sociales de la nature. Les Sãotoméens entretiennent des rapports spécifiques avec l'eau, l'air ou la terre.

Le rapport **utilitaire** est clair et directe. Il existe un besoin de l'eau pour boire, de l'air pour respirer et de la terre pour construire des habitations et travailler. Les éléments cités sont des ressources directement utilisées et/ou transformées par la population locale. Nous avons remarqué, à plusieurs reprises, qu'il existe une dépendance des communautés rurales étudiées aux ressources forestières. Au travers de pratiques différentes, la population locale

utilise l'eau et la terre pour manger et travailler. Cet usage peut avoir des impacts négatifs sur la santé des écosystèmes, car l'état de conservation dépend directement de la qualité de l'eau et/ou de la terre. Les pratiques locales peuvent avoir des effets (positifs et/ou négatifs) sur les cycles globaux (de l'eau, des minéraux). L'analyse écosystémique des causes locales des problèmes globaux (le changement climatique ou la disparition de la biodiversité, par exemple) ou, à l'inverse, des effets globaux des pratiques locales, nous donne une vision intégrée de la problématique (voir *Annexes*).

Le rapport **écologique** est donc ici présent, sous forme de mesures contre la pollution de l'eau et de l'air ou des limites à la coupe forestière, afin d'empêcher la déstabilisation du sol et la perte de minéraux et/ou de fertilité. Le gouvernement saotoméen reconnaît l'importance des éléments à travers les lois et les décrets. Le rôle de l'eau ou de la forêt dans les cycles globaux (climatiques, hydrologiques, etc.) est ainsi reconnu. Ces éléments remplissent certaines fonctions, au niveau local bien que global.

Découlant plus indirectement, nous trouvons aussi des rapports **économiques** entre les Saotoméens et les éléments de la nature. Au moyen des pratiques agricoles ou du tourisme, la population locale obtient un bénéfice (monétaire, sous forme de produits) directement issu de l'usage, direct ou indirect, des éléments comme la terre et l'eau. Dans le cas du tourisme, à titre d'exemple, les visiteurs cherchent des paysages, des écosystèmes et des éléments culturels où l'eau, par exemple, joue un rôle principal.

Ce qui pourrait être interprété ici comme étant une spécificité locale est le rapport **spirituel**, symbolique, avec l'eau et avec la terre. Les pratiques et les relations existantes avec les ancêtres, les esprits, les parents et amis défunts, ainsi que celles de contacts avec le diable, utilisent l'eau, la terre et le feu sous différentes formes et symbolismes.

La question d'évocation de l'idée de nature a mis en évidence l'importance des rapports avec les éléments au sein des représentations sociales de la nature. Ils font partie du noyau central des représentations. Les entrevues nous ont montré le rôle des éléments dans les différentes pratiques et croyances existantes.

L'eau, symbole purificateur, agit aussi comme porte d'entrée, de communication entre le monde des vivants et le monde des esprits. Rappelons, à titre d'exemple, les cérémonies du *paga-devé*, réalisées afin de libérer les enfants enchantés du *santo* qui les possède. Du même, la terre, symbole de l'origine de l'être humain, des racines, est aussi un élément de contact avec les défunts et les ancêtres. Nous avons largement parlé des pratiques de culte existantes encore aujourd'hui.

La dualité de la vision du monde qu'on aperçoit chez les Sãotoméens, sépare la partie physique, le monde des vivants, de la partie « immatérielle », le monde des esprits. Ces derniers, sont présents, nous aident et nous protègent, mais on ne peut les voir. On peut cependant entrer en contact avec eux avec des pratiques spécifiques, où les éléments eau, terre ou feu jouent un rôle principal. Or, les rapports **sociaux**, de pratiques collectives, ainsi qu'**identitaires** peuvent aussi être associés aux éléments. Ce rapport social aux éléments est directement lié au rapport avec d'autres êtres; les éléments sont le milieu, le canal de communication, le lieu où on communique avec les ancêtres, les esprits ou le démon.

11.2.3 Le rapport avec d'autres êtres

Bien que les pratiques chrétiennes soient majoritaires chez les Sãotoméens, il y a des pratiques animistes reconnues et couramment exécutées. Dieu, le démon, les esprits et les ancêtres font partie des rites et des cérémonies religieuses locales. Il y a donc tout d'abord un rapport **spirituel** direct, clairement **culturel**, avec d'autres êtres, issu de la vision et de la structure du monde immatériel existant. Ce rapport forme une partie de la culture locale.

En ce qui concerne les rapports **utilitaires** ou **économiques**, ils sont beaucoup plus indirects. Les liens existants entre médecine et esprits, les prières en agriculture, les transformations et les habiletés surnaturelles des animaux ou les activités quotidiennes de remerciement aux ancêtres, y sont inclus. Il y a une relation directe entre ce rapport utilitaire à d'autres êtres et le rapport aux éléments (terre, eau) et à certains lieux physiques en milieu forestier (chutes d'eau, rochers).

Ce sont donc les aspects spirituels, sociaux et culturels ceux qui diffèrent dans les représentations sociales issues de la population locale, d'un côté, et des gestionnaires, politiciens et acteurs internationaux, d'un autre côté. Pour les habitants des communautés étudiées, la forêt, n'est pas seulement un écosystème à protéger ou à exploiter. D'autres rapports, peut-être moins tangibles, y sont implicites. Également, l'eau et la terre ne servent pas seulement à combler les besoins humains de base; d'autres besoins, spirituels et culturels, y sont aussi associés. Dans la vision endogène du monde, les composantes identitaires et symboliques, sont présentes dans tous les rapports ici présentés. Faudrait-il l'intégrer dans les représentations sociales plus axées sur les aspects écologiques, conservationnistes, économiques et utilitaires, caractéristiques d'autres acteurs, dont les gestionnaires, les coopérants, les opérateurs ou les touristes.

La multiplicité de pratiques existantes, à la base des rapports exposées ici, crée certains conflits entre acteurs avec des discours opposés. Il y a toute une problématique reliée aux pratiques de gestion et d'accès aux ressources et au territoire, nous allons procéder à une analyse de cette question dans les pages qui suivent.

11.3 Représentations et problématique liées aux pratiques

Dans les chapitres précédents nous avons décrit les pratiques de gestion des ressources et d'accès au territoire identifiées lors de notre recherche sur le terrain⁸⁴. La poursuite de ces pratiques est liée à une certaine vision du monde, à des représentations sociales qui sont, à leur tour, à la base de ces pratiques. Chaque groupe social, chaque acteur directement impliqué dans la gestion du parc naturel Obô, utilise et donne au territoire et aux ressources une valeur, un symbolisme ou une propriété qui peuvent différer d'un groupe à un autre, voire à l'intérieur du même groupe.

Nous avons remarqué l'existence de rapports apparemment opposés : exploitation des ressources forestières (bois) et conservation de la biodiversité, par exemple, sont *a priori*

84 Le chapitre X Accès et gestion des ressources et du territoire, aborde directement ce sujet.

des rapports contraires. Ils répondent à des représentations sociales de la nature divergentes, une carrément utilitaire, dont le bénéfice s'inscrit dans le court terme, l'autre conservationniste, de patrimonialisation. Cela ne veut pas dire que ces représentations ne peuvent ou ne doivent pas se mélanger les unes avec les autres, il s'agit bien du contraire. C'est la compréhension des racines de la problématique existante autour des pratiques qui nous intéresse ici, au niveau des problèmes relatifs à la biodiversité et/ou ceux concernant la qualité de vie des populations.

Les pratiques (extractives, de conservation, contemplatives, spirituelles) utilisent, directement ou indirectement, les ressources naturelles et/ou le territoire. Dans ce sens, notre deuxième hypothèse de recherche (*les pratiques d'aménagement peuvent avoir une influence sur la biodiversité (au niveau de la qualité, de la quantité, de la santé, etc.) et, par conséquent, sur la qualité de vie des populations dépendant de cette biodiversité*), aborde directement les conséquences de l'existence de nombreuses pratiques avec des effets différents sur les ressources, le territoire et la population.

Les pratiques endogènes aussi bien que les nouvelles stratégies de conservation intégrée, peuvent avoir un impact sur la biodiversité (positif, négatif ou neutre). Elles peuvent aussi avoir des effets sur la qualité de vie de la population habitant le territoire où ces pratiques sont mises en place. Elles peuvent tout simplement ne pas être appliquées et respectées parce qu'elles ne sont pas perçues du point de vue du savoir endogène (c'est le cas de la Loi sur la chasse sãotoméenne).

Nous avons mis en évidence une problématique (écologique, sociale, économique, logistique et culturelle), autour des pratiques (cynégétiques, extractives, agricoles, commerciales, conservationnistes, touristiques, religieuses et/ou spirituelles), présentées dans les chapitres précédents. C'est-à-dire qu'avec des multiples rapports, basés sur diverses représentations, on trouve de multiples aspects problématiques des différentes pratiques matérialisant ces rapports. Cette affirmation, qui paraît évidente après tout le travail de recherche, renferme une grande complexité non seulement d'analyse, mais surtout d'action.

Nous avons aussi vu que la multiplicité de rapports avec la nature et la pluralité d'acteurs intervenant dans la gestion des ressources et du territoire, font apparaître plusieurs représentations sociales. Ces dernières priment sur certains aspects, au détriment d'autres. Ainsi, par exemple, les stratégies de conservation de la biodiversité mises en place jusqu'à présent à São Tomé priment les aspects environnementaux. Par contre, la nécessité de bois de chauffe et de construction, par exemple, s'appuie sur une justification plutôt économique, oubliant peut-être les valeurs écologiques de cette ressource.

Pour ce qui est de la planification de la gestion de l'espace et des ressources, elle intègre des aspects environnementaux, socioculturels, spirituels et économiques. Il faut en reconnaître la valeur de chacun de ces aspects et chercher des mécanismes en vue de son intégration sous une même stratégie d'aménagement, afin d'éviter les conflits et d'encourager l'acceptation, l'identification et le respect de ces stratégies par tous les acteurs impliqués.

Dans le cas de Sao Tomé, deux éléments nous semblent primordiaux. Premièrement, les **aspects socioculturels et les dynamiques politico-économiques et historiques**, déterminant les représentations sociales de la nature d'une population dans un contexte espace-temps déterminé. Ces deux éléments doivent être aussi considérés dans la planification de la gestion des espaces et des ressources d'un territoire donné. Il ne s'agit pas ici d'imposer ou d'encourager une certaine façon de gérer le territoire, qu'elle soit endogène (de la population locale), ou introduite (par le gouvernement ou par les organisations de conservation internationales).

L'histoire d'occupation de ce territoire insulaire, depuis l'arrivée des portugais et l'implantation du système de plantations, a structuré, et structure encore aujourd'hui, les rapports sociaux de production des Sãotoméens. Ce sont des rapports qui ont évolué, mais qui marquent encore les relations intergroupes, intragroupes, ainsi que celles avec d'autres êtres. Les contacts et les échanges avec des peuples africains, qui ont contribué à la création d'une société créole à São Tomé et Príncipe, ont certainement influencé la vision du monde qu'on y trouve et, par conséquent, les croyances, les pratiques, les représentations et les rapports au sein de la population locale.

Ainsi, pour la gestion des espaces et des ressources, il faut reconnaître **le rôle du savoir écologique endogène** et des pratiques qui en dérivent dans le quotidien des habitants des communautés rurales étudiées. Monte Café – Bom Sucesso est une zone où la population locale survit grâce aux ressources naturelles. Alimentation, santé, commerce, ainsi que certaines pratiques spirituelles sont entièrement axées sur l'accès et l'usage des ressources et du territoire. Ce savoir est l'expression des représentations sociales de la nature d'une population spécifique au moyen de croyances, de pratiques endogènes de gestion des espaces et des ressources et d'usages ou valeurs des espèces. Ce savoir endogène, enraciné localement, doit être donc pris en compte. Sans cela, surgira une résistance aux stratégies d'aménagement qui ne le considèrent pas.

Mais ce n'est pas seulement une question d'accès et de gestion des ressources et du territoire. Pratiques et représentations peuvent différer entre groupes sociaux. L'élément créateur de conflits est généralement le « besoin » différencié entre groupes sociaux, c'est-à-dire la différente perception de ce qu'est « un besoin ». Quand une pratique matérialise un besoin déterminé et s'oppose de front aux pratiques exprimant d'autres besoins, apparemment incompatibles avec les premiers, les rapports sociaux deviennent garants de conflit. C'est le moment du dialogue, de la négociation et de la concertation avec comme résultats éventuels la réduction des impacts globaux négatifs, pour la biodiversité ainsi que pour la qualité de vie de la population locale.

Nous ne prétendons pas vouloir approfondir davantage les problèmes, les dangers ou les conséquences sociales, environnementales et économiques occasionnés par chacune des pratiques exposées auparavant. Cet exercice a été conduit tout au long de la recherche. Il s'agit ici de reconnaître la complexité des rapports existants, de considérer les différentes échelles sociogéographiques (du local au global) et des multiples groupes sociaux, acteurs impliqués et niveaux institutionnels, avec leurs synergies, valeurs, besoins et intérêts divers. Or, l'identification des besoins d'une population doit considérer non seulement les aspects économique–sociaux, mais aussi les aspects culturels et spirituels caractérisant le rapport à la nature et le savoir écologique traditionnel (SET) d'une population. L'ensemble des aspects devrait se situer à la base de la planification des futures pratiques d'aménagement.

11.4 Représentations et besoins

Nous avons vu auparavant qu'un « besoin », en tant que construit social, émerge et peut devenir légitime selon le rapport entre un sujet et un objet. (*Nuttin, 1980*). Le besoin prend alors forme, en positif ou en négatif, à partir d'une situation où le rapport à Soi, à l'Autre et à l'environnement détermine leur nature. L'existence de besoins indépendants des pratiques des acteurs, parce que existants en soi comme des objets abstraits, indépendants des conditions sociales et historiques de leur constitution, semblerait être réductrice dans un contexte social donné. Au contraire, il y a intérêt à lire les uns et les autres sinon en complémentarité, du moins en parallèle, mais sans doute pas en opposition. Or, les besoins en développement peuvent être aussi perçus différemment par les décideurs et par la population locale.

Le chapitre IX relatif aux groupes et rapports sociaux a mis en exergue les divergences intergroupes autour de la gestion du Parc. Il a également soulevé le fait que des visions opposées sur les principaux problèmes existants, des causes différentes, des accusations mutuelles, des besoins et des propositions d'options futures de gestion pouvaient aspirer à des intérêts et des priorités distinctes.

Pour minimiser les conflits et d'intégrer la diversité de représentations sociales sous une représentation partagée par l'ensemble des acteurs impliqués, la gestion du Parc (incluant la zone tampon qui englobe les communautés faisant l'objet de notre étude), doit intégrer des pratiques avec un effet global positif et durable sur la biodiversité et sur la qualité de vie des populations qui en dépendent (non seulement du côté socio-économique mais aussi du côté culturel et spirituel).

La question était ici de savoir si les groupes sociaux endogènes construisent un temps long à la nature qui est compatible à un développement qui est à son tour compatible du point de vue des idéologies écologiques. Ou, par contre, si les groupes sociaux privilégient les besoins et les intérêts à court terme. Notre objectif ici était de voir, parmi les différentes stratégies de conservation intégrée au développement, quels sont les éléments pouvant

offrir un effet global positif et durable (du point de vue de la population locale) dans un contexte (espace-temps) déterminé.

Le rapport aux ancêtres, entre la gratitude et le respect; l'importance de la terre, des racines et de l'origine de l'individu dans les rapports sociaux, la place occupée dans une maison par les aînés, symbole de sagesse, mais aussi par les enfants, constituant une garantie de l'avenir pour une famille, ainsi que la dualité du monde et la vie spirituelle après la mort, sont tous des éléments qui font penser à l'existence d'un temps long à la nature.

Nonobstant, ces éléments (le temps long, la transcendance intergénérationnelle des actes, des savoirs et des pratiques, le respect à l'égard des ancêtres, les esprits et la nature, que l'on remercie pour les fruits qu'elle nous offre), se voient relégués au second plan, à cause des conditions actuelles de pauvreté en milieu rural. Dans ce contexte, les besoins physiologiques de base (manger, par exemple) ou encore ceux avec des racines économiques (le commerce de produits de la forêt) acquièrent une importance majeure. Ceci ne veut pas dire que d'autres besoins soient complètement oubliés, les besoins sociaux et spirituels sont toujours présents. Nous observons des changements de pratiques qui tendent à combler les différents besoins. Ces pratiques se modifient, s'accélèrent, s'adaptent à la réalité actuelle, aux techniques contemporaines, aux modes, au contexte politico-économiques. Par conséquent, les effets sur les systèmes socio-écologiques se voient aussi modifiés.

Les besoins, en tant que construits sociaux, émergent et peuvent devenir légitimes selon le rapport entre un sujet et un objet. Le rapport des Sãotoméens à la nature a toujours eu une connotation utilitaire (prendre ce que la nature offre et la remercier travailler la terre et avoir les fruits du travail). Ce qui a changé ici, c'est le rythme de l'appropriation des ressources (coupe forestière, reconversion de la forêt en terrains agricoles), ainsi que la forme (usage de pesticides et d'engrais agricoles, utilisation de scies électriques). Ceci a provoqué de nouveaux effets sur la biodiversité.

Parallèlement, les besoins en conservation et en protection de la diversité biologique du pays, tels que compris aujourd'hui, sont apparus récemment (quelques décennies seulement). Ce nouveau besoin, axé sur une représentation sociale de la nature spécifique,

celle de la nature vierge, riche, à protéger dans son état actuel pour les générations futures, entre en conflit avec les autres besoins. On ne peut pas conserver la nature immuable et l'exploiter simultanément. Il faut chercher des stratégies où la qualité de vie des populations locales s'améliore au même temps que la diversité biologique soit protégée, tout en s'adaptant aux imprévus.

Cette capacité d'adaptation est extrêmement importante dans les stratégies et les projets de conservation intégrée au développement. Les discours changent, les représentations ne sont pas statiques, les rapports se modifient et les pratiques évoluent. Le facteur temporel est donc d'une importance primordiale à l'heure de planifier l'aménagement des ressources et du territoire.

11.5 Le facteur temporel dans les discours

Le rapport à la nature évolue avec le temps. Dès l'époque coloniale et jusqu'à nos jours, il a suivi une évolution, influencée par plusieurs facteurs. Des facteurs **physiques**, incluant les changements d'occupation du sol provoqués par l'abandon postindépendance des plantations, ou de propriété du sol, après la réforme agraire impulsée par la Banque Mondiale au début des années 90. Nous trouvons aussi des facteurs **sociohistoriques**, traduits par les vagues successives d'immigrants qui venaient travailler dans les plantations, ou les changements au sein d'une même communauté. Les facteurs **politico-économiques** ont eu aussi une influence sur ce rapport à la nature. Ils comprennent le passage d'une économie axée sur l'exportation de cacao et de café à la future exploitation des ressources pétrolières, mais aussi il faut citer la dépendance actuelle à l'aide internationale, ou encore l'instabilité politique après les coups d'état successifs et les accusations de corruption des gouvernants. Il ne faudrait pas oublier les facteurs **spirituels**, avec l'apparition de nouvelles confessions religieuses, comme les confessions évangéliques qui se sont installées avec force au sein de la société saotoméenne. Enfin, les facteurs **écologiques** ont aussi contribué à l'évolution du rapport à la nature, notamment avec l'apparition d'ECOFAC et la création du Parc naturel Obô.

Il ne faut pas oublier que les facteurs externes et les phénomènes imprévus peuvent aussi influencer, d'une façon aussi bien temporaire que permanente, le rapport à la nature d'une population.

La somme de ces facteurs configure le rapport à la nature d'une population et détermine le savoir endogène que cette population détient par rapport à l'environnement. Connaissances et pratiques deviennent des parties intégrantes d'un tout basé sur ce rapport qui, à la fois, détermine la façon dont les Sãotoméens gèrent et interviennent sur les ressources et sur le territoire.

11.5.1 La perspective historique et les influences externes

Les nombreuses entrevues réalisées révèlent des références continues de nos interlocuteurs à l'époque coloniale, au projet ECOFAC et à la future exploitation des ressources pétrolières. Ces trois événements situés dans une perspective temporelle ont eu (ou sont en train d'avoir) un effet de changement dans le rapport des Sãotoméens à la nature.

L'indépendance du pays est l'événement historique qui marque le changement d'une structure hiérarchisée (patron-travailleur), caractéristique du système de plantations coloniales portugaises, vers la nationalisation de ces exploitations.

Par la suite, au début des années 90, la réforme agraire impulsée par la Banque Mondiale, a changé la structure de propriété de la terre. On passe des grandes exploitations aux petites cultures. Les Sãotoméens deviennent rapidement des propriétaires et rentrent, peu à peu, dans un système économique moins axé sur les exportations internationales de café et de cacao, mais plus centré sur le marché national et l'autoconsommation. Les petits champs agricoles, de propriété privée, se sont multipliés rapidement. Les habitants des zones rurales dépendent aujourd'hui des ressources de la forêt et du travail du champ (et de la vente des produits cultivés dans les marchés locaux). Le travail rémunéré dans les grandes plantations et les repas communautaires de travailleurs à la fin de la journée de travail, ont laissé la place au travail individualisé, à l'entraide pendant la récolte et à la chasse et à la collecte

des produits de la forêt. Ce n'est pas étonnant que de nombreux interviewés ayant vécu l'époque coloniale préfèrent cette dernière face aux conditions actuelles dans les communautés rurales.

L'arrivée du programme ECOFAC, la création du Parc naturel Obô et la formation d'écogarde de nombreux habitants des communautés locales, avec une importante création de lieux de travail autour de la conservation des ressources forestiers, ont marqué aussi le passé et le présent dans ces zones rurales. Avec l'arrêt temporaire du programme (entre 2004 et 2008), il s'est produit un phénomène tout d'abord de reconnaissance, mais aussi d'attentes futures et d'attente de redémarrage du programme. Ce dernier est perçu comme un des meilleurs projets de coopération mis en place, du moins celui qui a créé le plus d'emplois aussi bien directs qu'indirects. Aujourd'hui, on perçoit les effets de sensibilisation environnementale du programme sur la population locale. Le discours conservacionniste scientifique apparaît et, les locaux, sont en train de se le réapproprier.

Le troisième événement historique avec un effet de changement dans le rapport des Sãotoméens à la nature est la découverte et les perspectives d'exploitation des ressources pétrolières. Les revenus provenant de la vente des blocs de cette ressource promettent des avancées vers le développement du pays, au moyen de grands investissements de l'État en infrastructures, en éducation et en santé. Pour l'instant, les résultats se font attendre.

La perspective historique est donc extrêmement importante lorsqu'il s'agit de comprendre le rapport à la nature des Sãotoméens. Le passage d'un pays sous une domination coloniale à un pétro-état, en passant par une époque de gouvernement communiste avec la nationalisation des terres et des exploitations, a sans doute eu une incidence sur l'évolution du rapport à la nature. Du moins, les discours des divers acteurs différencient ces époques, les comparent, les critiquent, remarquent les aspects positifs et dénoncent les plus négatifs.

Parallèlement aux événements historiques qui ont marqué des changements socio-économiques, politiques et écologiques, il ne faudrait pas oublier les influences externes et les phénomènes imprévus. Le contexte économique international, les discours environnementalistes ou, à une échelle plus locale, le contact entre les touristes et

population locale, ont influencé d'une façon aussi bien temporaire que permanente, le rapport à la nature de la population.

Nous avons remarqué l'existence de ces facteurs externes qui peuvent avoir une influence sur le rapport à la nature. En effet, dans un contexte de globalisation, les connaissances scientifiques arrivent aussi (souvent médiatisées) à la population locale. Par conséquent, les connaissances traditionnelles, qui émergent dans différentes pratiques quotidiennes, montrent aussi des syncrétismes de connaissance autour de la nature et de leur conservation ; c'est-à-dire, la réappropriation du savoir scientifique par le sens commun peut se produire, contribuant ainsi à l'évolution de ce dernier (voir *figure 39*).

Chez les politiciens, les coopérants internationaux et d'autres gestionnaires, le discours conservacionniste est le premier qui apparaît. Dans un contexte international où l'environnement occupe de plus en plus une place importante dans les discours politiques, ce n'est pas étonnant. Depuis le début des années 90, nombreuses sont les conventions et les accords internationaux ratifiés par de nombreux pays, dont la Convention de la biodiversité ou celle sur le changement climatique (les deux signées et ratifiées par le gouvernement de São Tomé et Príncipe). Les discours scientifiques ont été médiatisés (radio, télévision, presse, Internet...). Ils sont transmis ainsi plus facilement à la population locale.

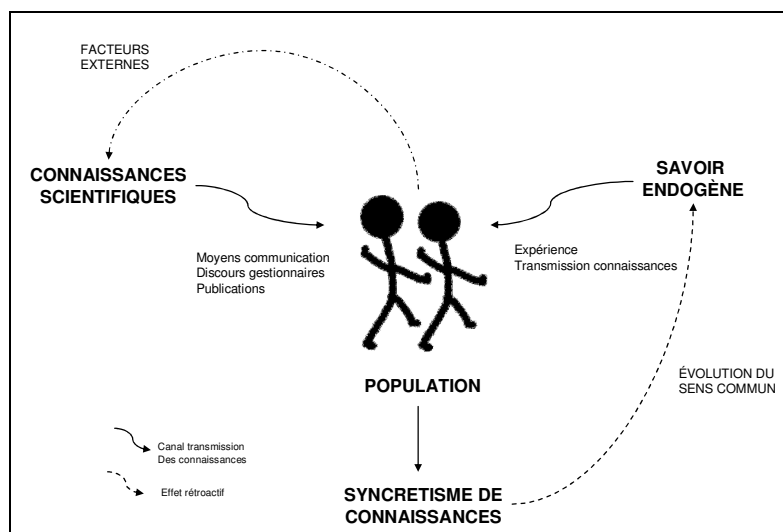


Figure 39 : Syncrétisme de connaissances

Les dynamiques économiques globales (ce qu'on connaît par globalisation des modes de production ou mondialisation de l'économie) ont certainement eu une incidence sur la société sãotoméenne. La chute des prix mondiaux du cacao, par exemple, a provoqué la fermeture de nombreuses plantations. La nouvelle implantation de banques et d'institutions financières étrangères, attendant l'arrivée des revenus précédant l'exploitation pétrolière, est en train de changer les rapports et les flux économiques du pays.

D'autres modes de consommations s'enracinent au sein de la population locale et créent des nouveaux besoins: musique, téléphones cellulaires, voitures, nourriture, etc. L'accès à Internet, en nette croissance, l'arrivée de la presse étrangère et les connexions à des télévisions internationales, ont diversifié les sources d'information et les points de vue. L'ère digitale est aussi arrivée à São Tomé et Príncipe.

Par ailleurs, le contact avec les coopérants étrangers et avec les touristes entraîne un échange implicite de points de vue, de représentations et d'informations, qui ne sont pas toujours partagées entre les Sãotoméens.

Le contexte spatio-temporel est extrêmement important lorsqu'il s'agit d'étudier les représentations sociales de la nature. Les différents acteurs pouvant avoir une influence sur la gestion et l'accès aux ressources et au territoire, ainsi que les multiples échelles d'analyse qu'on peut avoir (du local au global, et vice-versa), rendent nécessaire ce regard systémique et intégré. Parfois, les arbres ne nous laissent pas voir la forêt; la forêt peut aussi cacher les arbres.

11.5.2 Voies pour développer un rapport à la nature à moyen et long terme

Les pratiques sociales qui marquent le rapport à la nature des Sãotoméens (chasse, agriculture, médecine, collecte, rituels et croyances, etc.), présentent des éléments qui font référence au « long terme ». Le rapport aux éléments, aux ancêtres, aux esprits de l'eau et

de la forêt ou encore des pratiques sociales où nous trouvons une transmission intergénérationnelle de connaissances, dont la chasse, la médecine traditionnelle ou l'agriculture, montrent que le temps de la nature peut être long. D'autres pratiques existantes, dont la coupe forestière, ne considèrent pas ce temps long. Elles sont structurées et menées à terme sous une logique d'exploitation des ressources à court terme, afin de satisfaire les besoins les plus immédiats de la population locale. Il faudrait donc séparer ces deux « temps » du rapport à la nature des Sãotoméens.

Du côté des politiciens, des gestionnaires et des techniciens, les discours qui apparaissent en premier lieu sont ceux à consonances conservationnistes. Ces discours intègrent le caractère « long terme » de protection et gestion durable des ressources et du territoire. Cependant, le développement du tourisme, la future exploitation des ressources naturelles (principalement du pétrole), la dépendance à l'aide internationale ou la mondialisation des modes de production et des rapports économiques, montre comment les discours conservationnistes se transforment rapidement en actions à court terme en vue du développement du pays. Nombreux sont les projets et les initiatives mises en place à Sao Tomé ces dernières années dans ce sens. Par conséquent, chez les politiciens, nous trouvons aussi ce double temps du rapport à la nature.

Les rapports existant entre les groupes permettent d'envisager quelques voies qui pourraient développer un rapport partagé à la nature à moyen et long terme. La gestion des ressources et du territoire du Parc naturel Obô doit répondre, à la fois, aux besoins et aux aspirations de la population locale (alimentaires, spirituels, économiques, etc.), aux attentes des gestionnaires en rapport avec la conservation de la biodiversité, ainsi qu'à celles des touristes visitant le pays (découverte d'une nature exubérante et d'une culture différenciée).

Besoins, désirs et attentes de ces différents groupes sociaux doivent s'intégrer sous une même stratégie d'aménagement des ressources et du territoire du Parc. La lecture que nous avons fait des représentations de la nature existantes, l'analyse qui a suivi et la compréhension de ces représentations différenciées, nous amènent finalement (tout en suivant la démarche méthodologique présentée à la *figure 8*) à la traduction et l'intégration de tous ces éléments sous un projet/stratégie d'intervention précise.

Dans le territoire en périphérie du Parc, le lien entre les différents groupes est l'association locale Monte Pico. Les membres de cette association ont pris en charge la gestion du Parc après l'arrêt du programme ECOFAC, ils forment une part de la population locale (ils connaissent donc très bien les besoins), ils ont un contact direct avec les touristes (ils sont des écouguides) et aussi avec les opérateurs touristiques. Finalement, ils sont en contact avec le Cabinet de l'Environnement, qui paye une partie des salaires des membres actifs de l'Association. Conséquemment, la gestion du Parc pourrait être prise en charge par cette association ou, du moins, il nous paraît important qu'ils aient un rôle principal à jouer dans la gestion du parc.

Au niveau de la politique du Parc, il nous paraît important, en vue d'intégrer les représentations de tous les groupes sociaux sous une perspective du long terme et de respect des croyances locales, que certaines activités faisant partie de la culture endogène soient autorisées. La chasse, la collecte, l'agriculture en périphérie du Parc ou les pratiques traditionnelles médicinales, thérapeutiques et spirituelles (les cérémonies du *paga-dêve*, par exemple), continuent à avoir lieu dans les limites du Parc. Or, des mécanismes de régulation, plutôt que de prohibition, doivent être mis en place. Ces pratiques ne constituent pas aujourd'hui un danger pour la conservation de la biodiversité de l'aire protégée. Bien au contraire, elles pourraient, en fait, représenter une des composantes de la stratégie de conservation de la biodiversité du parc.

Les caractères utilitaire et spirituel du rapport à la nature de la population locale doivent être donc respectés, sans cela les futures stratégies et/ou projets de conservation intégrée au développement risquent de ne pas être reconnues ou acceptées par la population. Le débat sur la participation de tous les acteurs dans le processus de design du plan d'aménagement du Parc Obô s'avère indispensable. La participation des populations permet de s'assurer de leur soutien, de disposer d'informations qui intègrent les savoirs «locaux» et la pluralité des valeurs et d'élargir le plus possible la démocratie en terme de franchise et d'authenticité. Le droit de décider pour leur propre futur est plus qu'un besoin pour la population locale, il est un impératif éthique. Cependant, ce droit doit être exercé à la condition que les populations aient toutes les informations nécessaires sur l'importance de la conservation des ressources et du territoire. Les efforts doivent donc viser tout d'abord la sensibilisation, des

communautés locales aussi bien que des gestionnaires et des touristes qui visitent l'aire protégée, ainsi que l'éducation, par exemple, dans les écoles.

La participation est aujourd'hui un outil de renforcement des capacités et d'intégration de points de vue dans les débats. Le dialogue évite des conflits. Il aide aussi à l'assimilation des stratégies proposées. La vision holistique dans les débats est incontournable afin de réussir une appropriation locale des projets de conservation intégrée au développement, pour les rendre effectifs aussi bien sur le court que sur le long terme.

Cependant, nous ne devons pas perdre de vue la nécessité d'adaptation aux événements, aux influences externes ou à l'évolution sociohistorique et politico-économique du pays. Dans ce sens, la gestion adaptative des ressources et du territoire est un atout. S'adapter à l'avenir, au long terme, afin d'éviter les erreurs et les échecs du passé, tout en apprenant de l'expérience. Les solutions magiques n'apparaissent pas souvent, l'essai-erreur, apprendre de l'expérience, à la façon du sens commun, est un mécanisme à intégrer pour contrer la nature rigide des stratégies de gestion des ressources naturelles et du territoire. Si le rapport à la nature suit une évolution avec le temps, nous devons être capables de changer les outils de gestion et nous adapter aussi aux changements.

Conclusion

Cette thèse porte sur la prise en compte du savoir et des pratiques endogènes dans les stratégies de conservation de la biodiversité intégrées au développement. Nous avons étudié le rapport à la nature des communautés habitant en périphérie du Parc naturel Obô, de São Tomé et Príncipe. Les représentations sociales ont été le point de départ pour la compréhension du rapport à la nature existant, autant du point de vue des communautés rurales comme de celui des gestionnaires et visiteurs de l'aire protégée.

L'objectif de ce projet de thèse était de mieux comprendre la synergie existante entre savoir endogène et gestion de la biodiversité pour adapter l'aménagement du territoire à cette réalité et aux populations qui la vivent. La multitude des représentations, pratiques et besoins existant chez les différents acteurs rendait difficile l'intégration de ces éléments sous une même stratégie. Quelques pistes en ce qui a trait au futur ont été identifiées et mises en avant.

Les principaux thèmes abordés dans la recherche concernent la problématique du Parc naturel Obô et les contraintes liées à la gestion, l'identification des acteurs et leurs intérêts, leurs besoins, immédiats et futurs, et leurs différentes représentations de la nature (espace et ressources). Nous avons abordé aussi les rapports entre groupes sociaux, les rapports de ces groupes avec d'autres éléments (les animaux, les plantes, les esprits, les ancêtres, des lieux précis et/ou des éléments naturels), ainsi que les rapports de genre, d'âge, de parenté ou de fratrie à l'intérieur d'un même groupe. Ce sont tous ces aspects qui déterminent non seulement les représentations sociales, et le rapport à la nature qui en dérive, mais aussi les pratiques d'utilisation et de gestion des ressources et du territoire.

Les résultats majeurs de cette thèse peuvent être ainsi résumés :

São Tomé et Príncipe est un petit État insulaire qui recèle une grande diversité écosystémique. Le climat équatorial et le relief accentué ont modelé une grande diversité de paysages. L'action de l'être humain, depuis l'arrivée des Portugais et l'introduction des cultures de canne à sucre, de cacao et de café, a directement contribué au processus de

création de ces paysages caractéristiques. Le pays est constitué d'une société multiethnique d'origine créole qui présente différentes façons d'interagir avec la nature (les plantations, les petits jardins familiaux, la chasse, la pêche et la cueillette, les sites sacrés en milieu forestier...).

Nous avons bien observé que nous ne pouvons pas comprendre la physionomie actuelle du territoire Sãotoméen sans tenir compte des communautés qui l'habitent. À l'inverse, le quotidien des membres de cette société créole est carrément influencé par les contraintes physiques et climatologiques de l'environnement, ainsi que par la diversité des espèces que nous pouvons y trouver. Nous avons donc compris que, sur ce territoire, nature et culture ont une influence mutuelle.

Le Parc naturel Obô fût créé dans une optique classique de conservation de la biodiversité, c'est-à-dire en créant des mécanismes de protection stricte de la forêt primaire équatoriale que ce parc occupe. L'entrée du parc est théoriquement limitée et les activités autorisées restreintes. Cependant, le manque de financement et de cadres techniques formés a fait que, après l'arrêt temporel du programme européen ECOFAC entre 2004 et 2008, le parc n'existe plus que sur le papier. Les lois ne sont pas respectées et les conflits d'usage, opposant les prescriptions de loi et leur application, sont de plus en plus importants.

Nous avons démontré qu'il y a une diversité d'acteurs qui exercent des activités sur l'espace et les ressources et qui forment des groupes non homogènes constitués d'individus qui s'associent en fonction de leurs intérêts mais aussi de leur appartenance sociale, ethnique ou professionnelle. Quatre grands groupes d'acteurs sont ressortis de notre recherche, les communautés locales habitant près du parc Obô, avec les différences existant entre les *forros*, les capverdiens, les angolais, les *mulatos* ou les *tongas* ; les politiciens, gestionnaires et techniciens travaillant dans l'administration étatique ou les organisations de coopération internationale ; les touristes et visiteurs du parc, majoritairement d'origine portugaise ; finalement, les opérateurs touristiques et les acteurs économiques. Tous ces grands groupes détiennent des représentations sociales de la nature qui diffèrent les unes des autres. De ce fait, le rapport à la nature, et les pratiques qui en dérivent, suivent des logiques et des discours différenciés, souvent provoquant des relations conflictuelles entre

les différents groupes d'acteurs. Les communautés locales, par exemple, sont pour une autogestion des ressources, selon leurs traditions et leur vision du monde, alors que les gestionnaires, décideurs et garants des stratégies de gestion à appliquer, suivent des discours conservationnistes, restrictifs des activités autorisées dans le Parc.

Cette thèse enrichit les connaissances sur la gestion des aires protégées. En donnant une orientation qualitative à notre recherche, nous avons comme objectif de contribuer à un affinement et un renouvellement de la lecture donnée sur les relations société–espaces dans le contexte d'aire protégée et ce, dans un pays en développement. Nous avons démontré que les rapports des communautés locales à leur environnement étaient motivés non pas par le statut d'aire protégée ou par les impératifs de conservation de la biodiversité, mais plutôt par la spécificité culturelle de ces communautés et des groupes sociaux qui les intègrent. Leurs actions, leurs pratiques sociales de rapport à la nature, sont déterminées par leurs modes de vie basés sur la tradition et sur le sens commun.

Le regard porté sur les représentations sociales nous a permis de légitimer la référence au sens commun comme forme de connaissance utile pour le design des interventions d'aménagement de la nature. L'intégration des dimensions sociales et culturelles dans le design, l'aménagement et la gestion des ressources et du territoire d'une aire protégée a mis en évidence la nécessité d'une prise en compte des spécificités culturelles pour assurer une réussite de telles initiatives. Nous avons démontré que l'utilisation des ressources naturelles par les populations est faite sur une base socioculturelle, c'est-à-dire que la culture locale détermine les actions sur l'environnement. La vision du monde et le rapport à la nature qui en dérive, ont un rôle primordial sur les pratiques endogènes de gestion et d'utilisation des ressources et du territoire.

Le territoire occupé par le Parc naturel Obô, ainsi que sa zone tampon, renferment une multitude d'usages et de pratiques de gestion et d'appropriation des ressources et du territoire. Nous avons fait la démonstration que ces pratiques diffèrent selon les acteurs. Ainsi, la population locale, qui dépend directement du milieu naturel pour subsister, a un rapport à la nature principalement utilitaire et spirituel. La chasse, la collecte de fruits et de plantes, à usage alimentaire ou médicinal, ou l'extraction de bois de chauffe ou pour la construction, sont des pratiques généralisées parmi les communautés habitant près du parc.

Nous avons aussi observé des croyances et des pratiques animistes en forêt, ainsi que des sentiments de respect et de peur des dangers et/ou des êtres que nous pouvons trouver dans le milieu forestier. Du côté des gestionnaires (gouvernement, coopérants, techniciens), la vision de la nature diffère substantiellement. Le discours environnementaliste tout d'abord, et celui plus économique par la suite, configurent le noyau de la représentation sociale de la nature dans ce groupe d'acteurs.

Dans notre recherche, pour adapter les stratégies d'aménagement à la réalité sociale d'une population nous avons construit une connaissance spécifique élaborée à partir des diverses formes de connaissance existantes au sein de cette population. L'objectif principal était de voir « comment il fallait faire pour adapter les pratiques d'aménagement en matière de conservation de la biodiversité aux besoins et aux aspirations des habitants d'un territoire spécifique ». La pertinence scientifique de notre recherche est axée sur le traitement transdisciplinaire de toutes ces questions. Nous avons contribué à l'éclaircissement des enjeux de mise en œuvre des stratégies intégrées de conservation de la biodiversité et du développement, aussi bien du côté de la compréhension d'un contexte physique et socio-économique déterminé, São Tomé et Príncipe, que du côté du processus de design des stratégies en elles-mêmes.

Ainsi, les aspects socioculturels, politico-économiques et historiques, déterminant les représentations sociales de la nature d'une population dans un contexte espace-temps déterminé, doivent être aussi considérés dans la planification de la gestion des espaces et des ressources d'un territoire donné. Autrement dit, dans la mise en place de stratégies intégrées et durables dans des contextes hétérogènes, les valeurs culturelles et spirituelles des espaces et des ressources ne peuvent pas être séparées ni des stratégies de planification ni du mode de vie de la population locale.

Spécifiquement pour la gestion des espaces et des ressources, si le savoir écologique endogène n'est pas pris en compte il imposera une résistance. Ce savoir est l'expression des représentations sociales de la nature d'une population spécifique au moyen de croyances, de pratiques endogènes de gestion des espaces et des ressources et d'usages ou valeurs des espèces. La connaissance du contexte spécifique (espace-temps) et la considération des

différentes échelles sociogéographiques (du local au global) et des multiples groupes sociaux et niveaux institutionnels, avec leurs synergies, valeurs, besoins et intérêts divers, devraient être à la base de la planification de ces pratiques d'aménagement. L'identification des besoins d'une population doit considérer non seulement les aspects socioéconomiques mais aussi les aspects culturels et spirituels qui caractérisent le rapport à la nature d'une population.

Une intervention est donc un exercice de traduction du savoir des différents groupes sociaux dans un contexte spatio-temporel déterminé. Si le processus de design de cette intervention est entièrement basé sur le savoir scientifique et professionnel, les composantes sensibles, du vécu et de la vision du monde des différents groupes sociaux, ne sont pas prises en compte. Une intervention définira un espace qui peut reconduire ou redéfinir l'espace vécu, mais qui doit en tout moment le considérer. Cet espace sera donc une nouvelle représentation, limitée, synthèse des différentes représentations sociales existantes.

Il faudrait remarquer que le sujet-observateur ne peut plus se percevoir externe à l'objet qu'il observe puisque celui-ci le construit en fonction d'un projet de connaissance. Pour reprendre les propos de Bachelard, une observation ne rend pas compte d'un « *réel en soi* » mais plutôt une « *description utile en vue d'un projet* ». Dans ce sens, nous avons élaboré une réflexion sur les rôles et statuts particuliers que prend le chercheur au fait d'un objet d'enquête dont il fait partie. Inscrit dans son objet empirique, co-participant pour ainsi dire des dynamiques qu'il repère, le chercheur est présent à des situations sociales qui le situent, du point de vue des acteurs, dans une position spécifique. À ce titre, il faut voir que les contenus empiriques des matériaux n'ont pas seulement été construits par le chercheur, mais *co-construits* du fait des relations liant le chercheur à d'autres personnes. Le travail sociographique élaboré dans cette thèse montre qu'il y a une appropriation sociale de la nature, qui diffère selon les groupes sociaux considérés.

Cette thèse montre l'importance de la participation en tant que préalable à une conservation de la biodiversité non seulement durable, mais aussi adaptée à un contexte spécifique dans un moment temporel précis. La souplesse adaptative est extrêmement importante afin de ne pas figer les stratégies et être capable de s'adapter aux événements futurs.

La participation des populations permet de s'assurer de leur soutien; de disposer d'informations qui intègrent les savoirs endogènes et la pluralité des valeurs; d'élargir le plus possible la démocratie en terme de franchise, d'authenticité. Sans la participation, on revient à la case départ avec les premiers concepts d'aires protégées qui constituent un échec aujourd'hui.

Cette thèse aurait pu explorer davantage les mécanismes et les logiques communicationnelles des processus participatifs nécessaires afin de mettre en place des stratégies intégrées de conservation et développement, durables dans le temps et acceptés par tous les acteurs. Nous sommes conscients des angles de recherche qui n'ont pas été abordés dans cette thèse. Des recherches futures dans ce sens s'avèrent incontournables, car les aires protégées, telles que conçues jusqu'aujourd'hui, sont en pleine évolution.

Directement en relation avec notre objet de recherche, l'exploration d'autres axes de recherche s'affirme comme piste très intéressante et nécessaire pour l'avancement des connaissances autour de l'aménagement participatif des ressources et du territoire.

En premier lieu, l'étude des synergies existantes entre aménagement du territoire et bonne gouvernance locale, avec l'analyse des logiques endogènes et des rapports qui pourraient avoir un rôle de renforcement endogène des capacités des cadres techniques, peuvent être exploré davantage. Ces logiques locales peuvent aussi permettre une planification participative et décentralisée du territoire. La décentralisation des pouvoirs dans une aire protégée et les conséquences sur les ressources et sur le cadre de vie des populations locales pourrait être étudiée. Il s'agirait de démontrer comment le transfert de compétences en matière de gestion des ressources des institutions étatiques vers les institutions locales (formelles et non formelles) peut enclencher un processus de développement.

En second lieu, se dégage l'exploration du lien existant entre représentations sociales de la nature, sensibilisation et éducation environnementale. Ici aussi, le savoir écologique endogène peut avoir un rôle principal dans l'élaboration des stratégies éducatives et dans la formation de professionnels locaux qui pourraient travailler en tant que gestionnaires des aires protégées.

En troisième lieu, l'accent pourrait être mis sur l'application des modèles traditionnels de gestion des ressources et leur durabilité. Des recherches à long terme sur la mise en œuvre et le suivi de projets spécifiques qui opèrent sous une logique de décentralisation, mais aussi de gestion adaptative, pourraient être menées à terme. Sous une approche de gestion adaptative, le rôle des imprévus (guerres, famines, catastrophes naturelles) dans l'évolution du rapport à la nature et dans la mise en marche de stratégies de conservation intégrées au développement, pourrait être exploré davantage.

En quatrième lieu, l'étude des défis de la planification sous des approches à l'échelle du paysage s'avérerait intéressante. Les représentations sociales peuvent aussi jouer un rôle important dans la mise en valeur de certains espaces qui ne sont pas forcément de grandes valeurs écologique, économique, patrimoniale ou scénique.

Finalement, restant dans le registre des travaux sur São Tomé et Príncipe, il y aurait à élargir la présente étude et à approfondir les connaissances des espaces sociaux des communautés rurales étudiées sous d'autres perspectives d'analyse des discours. Il faudrait aussi étudier les espaces sociaux existants en ville, dont celui, par exemple, de la diaspora Sãotoméenne. Des études comparatives, entre pays lusophones ou avec d'autres études de cas en Afrique ou ailleurs, nous éclaireraient sur les spécificités de chaque groupe social par rapport à ses représentations de la nature. Comparer les dynamiques représentationnelles du rapport à la nature des acteurs d'une aire protégée où la gestion est centralisée par l'État et celle d'une autre aire protégée où la gestion mise en place est participative permettrait de mieux comprendre les relations sociétés–espaces dans des contextes différents.

Au niveau du champ de la conservation de la biodiversité et du développement, et plus spécifiquement ici sous l'angle du développement des méthodes de recherche dans ce champ, il nous semble que cette thèse peut être une première amorce intéressante menant à la formalisation d'une méthode qualitative ouvrant à l'étude des milieux caractérisés par le syncrétisme des normes et des régulations sociales. Le champ du développement demeure marqué par des projets souvent coincés dans des contraintes budgétaires et de temps assez considérables. Il nous semble être parvenu, même si c'est de façon parfois maladroite, à

dégager une connaissance détaillée et pertinente d'un milieu étranger très complexe, avec le handicap de ne pas en avoir maîtrisé la langue et avec des moyens modestes.

Les délais de production d'une telle étude pourraient être considérablement diminués avec quelques moyens financiers et une équipe plus importante de chercheurs professionnels. Nous croyons qu'il y a ici des bases intéressantes pour systématiser une approche qui permettrait de se donner une connaissance non immédiatement évaluative des milieux ciblés par les interventions de développement. Cette approche permet de mettre au jour ce que sont les règles et visées endogènes de la reproduction sociale des milieux étudiés et que les spécialistes du développement, malgré leur bonne volonté, redoublent trop souvent. Les populations "aidées" perdent ainsi le pouvoir de décision même de ce qu'elles sont et de ce qu'elles aspirent à être. Le renforcement local des capacités, non seulement pour le design mais aussi pour le suivi des projets, est un enjeu majeur dans le domaine de l'aménagement.

Pour les communautés rurales de São Tomé et Príncipe étudiées ici, la porte est ouverte. Il faudra voir si les gestionnaires et les décideurs franchissent également le seuil du processus participatif de design du plan d'aménagement du Parc naturel Obô qui a débuté avec cette thèse. Nombreuses sont les opportunités de développement local pour ces communautés. Il reste à voir si l'arrivée des richesses du pétrole facilitera l'instauration de logiques participatives et représentationnelles pour l'intégration de la conservation des ressources et du territoire avec le développement des communautés locales.

Bibliographie

- Abric, J. C.** (1994). Représentations sociales et pratiques. Paris, France, PUF.
- Abric, J. C.** (2003). Méthodes d'étude des représentations sociales, Editions Érès.
- Adams, W. M., R. Aveling, et al.** (2004). "Biodiversity conservation and the eradication of poverty." Science **306**(5699): 1146-1149.
- Agrawal, A.** (2000). "Adaptive management in transboundary protected areas: The Bialowieza National Park and Biosphere Reserve as a case study." Environmental Conservation **27**(4): 326-333.
- Agrawal, A.** (2002). "Classification des savoirs autochtones: la dimension politique." Revue Internationale des Sciences Sociales Les savoirs autochtones (n°173): 325-336.
- Alcorn, J. B.** (1993). "Indigenous people and conservation." Conservation Biology **7**: 63-77.
- Armitage, D. R.** (2003). "Traditional agroecological knowledge, adaptive management and the socio-politics of conservation in Central Sulawesi, Indonesia." Environmental Conservation **30**(1): 79-90.
- Barbault, R.** (1997). Biodiversité: Introduction à la biologie de la conservation. Paris, Hachette.
- Barrett, C. B. and P. Arcese** (1995). "Are integrated conservation and development projects sustainable? On the conservation of large mammals in Sub-Saharan Africa." World Development **23**: 1073-1084.
- Barthélémy, C.** (2005). "Les savoirs locaux: entre connaissances et reconnaissance." VertigO - La revue en sciences de l'environnement **6**(1).
- Bazin, L.** (2005). L'enquête ethnologique, cristallisation des modes de relégation. In Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales : retour réflexif sur la situation d'enquête. Paris, Karthala.
- Bélisle, C. and B. Schiele** (1984). Les Savoirs dans les pratiques quotidiennes. Paris, Éditions du CNRS.
- Berkes, F.** (1993). Traditional Ecological Knowledge in Perspective. Traditional Ecological Knowledge: Concepts and Cases. Inglis, J. T. Canada, International Development Research Center.
- Berkes, F.** (1999). Sacred ecology. Traditional ecological knowledge and resource management. Philadelphia and London, UK, Taylor and Francis.
- Berkes, F.** (2004). "Rethinking community-based conservation." Conservation Biology **18**(3): 621-630.
- Berkes, F., J. Colding, et al.** (2000). "Rediscovery of traditional ecological knowledge as adaptive management." Ecological Applications **10**(5): 1251-1262.
- Berkes, F., Colding, J. and Folke, C.** (2000). "Rediscovery of traditional ecological knowledge as adaptive management." Ecological Applications **10**(5): 1251-1262.
- Berthelot, J. M.** (1990). L'intelligence du social. Le pluralisme explicatif en sociologie. Paris, Presses Universitaires de France.

- Berthelot, J. M.** (2001). Epistémologie des sciences sociales. Paris, Presses Universitaires de France.
- Bonfiglioli, A.** (2005). Terres des pauvres. Gouvernance locale et gestion décentralisée des ressources naturelles. New York, Fonds d'équipement des Nations Unies (FENU).
- Boya, M.** (2004). L'aménagement des ressources cynégétiques dans la République Démocratique de São Tomé et Príncipe. Faculté de l'Aménagement. Montréal, Université de Montréal. **Maîtrise en Aménagement: 110.**
- Boyden, S.** (1979). An integrative ecological approach to the study of human settlements. MAB Technical Note 12. Paris, UNESCO.
- Brandon, K. E. and M. Wells** (1992). "Planning for People and Parks - Design Dilemmas." World Development **20**(4): 557-570.
- Brokensha, D. W., D. M. Warren, et al.** (1980). Indigenous knowledge systems and development. Kanham, University Press of America.
- Brundtland, G. H.** (1987). Notre avenir à tous. Genève, Suisse, Nations Unies. Commission mondiale sur l'environnement et le développement.
- Callicott, J. B. and M. Nelson** (1998). The Great New Wilderness Debate: An Expansive Collection of Writings Defining Wilderness From John Muir to Gary Snyder. Athens, University of Georgia Press.
- Cazenave, M. and B. Nicolescu** (1994). L'Homme, la science et la nature. Paris, L'Harmattan.
- Colding, J. and C. Folke** (1997). "The relation between threatened species, their protection and taboos." Conservation Ecology **1**(1): 6.
- Conklin, H.** (1957). Hanunoo agriculture: a report on an integral system of shifting cultivation in the Philippines. Forestry Development Paper 12. Rome, FAO.
- Cooper, F.** (2008). "Reformando el Imperio, acabando con el Imperio: Francia y África Occidental, 1944-1960." Revista Académica de Relaciones Internacionales, UAM-AEDRI (Núm. 8).
- Curtin, P.** (1990). The rise and fall of the plantation complex : Essays in Atlantic history. Cambridge, Cambridge University Press.
- Chauvet, M. and L. Olivier** (1993). La biodiversité, enjeu planétaire. Paris, Sang de la terre.
- Christy, P., Clarke, W.** (1998). Guide des oiseaux de São Tomé et Príncipe. Sao Tomé, ECOFAC.
- Dallmeier, F., A. Alonso, et al.** (2002). "Planning an adaptive management process for biodiversity conservation and resource development in the Camisea River basin." Environmental Monitoring and Assessment **76**(1): 1-17.
- Delbos, G. and P. Jorion** (1988). La nature ou le réel. Chasser le naturel. Cadoret, A. Paris, Editions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales: 15-21.
- Denzin, N. K. and Y. S. Lincoln** (2000). Handbook of qualitative research Thousand Oaks, Calif., Sage Publications.
- Deslauriers, J. P.** (1987). Les méthodes de la recherche qualitative. Sillery, Presses de l'Université de Québec.
- Dicaire, L.** (1999). "The landscape approach." Landscape Architecture **89**(12): 80-80.
- Dietz, S. and W. N. Adger** (2003). "Economic growth, biodiversity loss and conservation effort." Journal of Environmental Management **68**(1): 23-35.

- Direção de Pecuaria** (2003). Rapport National sur les ressources génétiques (RGA) de la RDSTP. Sao Tomé, Ministère de l'agriculture.
- Direction Général du Tourisme** (2006). Plan stratégique national pour le développement du tourisme. Sao Tomé, RDSTP.
- Dolbec, A.** (2004). La recherche-action. Recherche sociale: de la problématique à la collecte de données. Québec, Presses de l'Université de Québec: 505-540.
- Echebarria, A., E. Fernandez Guede, et al.** (1994). "Social representations and intergroup conflicts: who's smoking here?" European Journal of Applied Physiology **24**(3): 179 - 197.
- Eyzaguirre, P. B.** (1986). "The ecology of swidden agriculture and agrarian reform in Sao Tomé." Cahiers d'Etudes Africaines **26**(101-102): 112-129.
- Eyzaguirre, P. B.** (1989). "The independence of Sao Tomé and Principe and agrarian reform." The Journal of Modern African Studies **27**(4): 671-678.
- Farnham, T. J.** (2007). Saving nature's legacy: origins of the idea of biological diversity. New Haven and London, Yale University Press.
- Feinman, G. M.** (1999). "Defining a contemporary landscape approach: concluding thoughts." Antiquity **73**(281): 684-685.
- Fink, E.** (1974). De la phénoménologie. Paris, Editions de Minuit.
- Fisher, R. J., S. Maginnis, et al.** (2005). Poverty and Conservation: Landscapes, people and power. Gland, Switzerland, IUCN Forest Conservation Program.
- Fishpool, L. and M. Evans** (2001). Important Bird Areas in Africa and associated islands: Priority sites for conservation. Newbury and Cambridge, Pisces Publications and BirdLife International.
- Flament, C.** (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. Les représentations sociales. Jodelet, D. Paris, France, PUF: 204-219.
- Folke, C.** (2004). "Traditional knowledge in social-ecological systems." Ecology and Society **9**(3): 1251-1262.
- Föllmi, D. O.** (2005). Origines, 365 pensées de sages africains Paris Éditions de La Martinière.
- Fourez, G.** (1988). La construction des sciences. Bruxelles, De Boeck.
- Friedberg, C.** (1997). "Diversité, ordre et unité du vivant dans les savoirs populaires." Nature, sciences, sociétés **5**(1): 5-17.
- Frynas, J., Wood, G. et Soares de Oliveira, RM.** (2003). "Business and politics in São Tomé and Principe: from cocoa monoculture to Petro-State." African Affairs **102**(1): 1-27.
- Gadgil, M., F. Berkes, et al.** (1993). "Indigenous Knowledge for Biodiversity Conservation." Ambio **22**(2-3): 151-156.
- Gallet, D.** (2001). Sao Tomé et Principe : les îles du milieu du monde. Paris, Karthala.
- Garfinkel, H.** (1967). Studies in ethnomethodology. Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall.
- Geertz, C.** (1986). Savoir local, savoir global : les lieux du savoir. Paris, Presses universitaires de France.
- Gjertsen, H. and C. B. Barrett** (2004). "Context-dependent biodiversity conservation management regimes: Theory and simulation." Land Economics **80**(3): 321-339.

- Godelier, M.** (1984). L'idéal et le matériel. Paris Fayard.
- Gonçalves, M. J. S.** (1973). "Forros de Sao Tomé, uma aproximação antropológica." Geographica. Revista da Sociedade de Geografia de Lisboa **35**(IX): 51-76.
- Granger, G. G.** (1982). "Modèles qualitatifs et modèles quantitatifs dans la connaissance scientifique." Revue sociologie et sociétés **XIV**(I): 5-13.
- Gründ, F.** (2006). Le Tchiloli de Sao Tomé. Paris, Éditions Magellan et Compagnie.
- Hagemeyer, T.** (2007). Clause structure in Santome, Universidade de Lisboa. **Doctoral dissertation**.
- Halbwachs, M.** (1968). La mémoire collective. Paris, PUF.
- Hamel, J.** (1989). "Pour la méthode de cas, considérations méthodologiques et perspectives générales." Anthropologie et sociétés(13): 59 - 72.
- Haverkort, B.** (1995). Agricultural development on local resources: ILEIA's view on local knowledge. The cultural dimension of development: indigenous knowledge systems. Warren, D. M., L. J. Slikkerveer and D. Brokensha. London, Intermediate Technology Publications: 454-457.
- Heidegger, M.** (1985). Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie. Paris, Gallimard.
- Hermitte, M. A. e. K., P.** (2004). Les ressources génétiques végétales et le droit dans les rapports Nord-Sud. Bruxelles, Bruylant.
- Heywood, V. H. and J. M. Iriondo** (2003). "Plant conservation: old problems, new perspectives." Biological Conservation **113**(3): 321-335.
- Hodges, T. and M. Newitt** (1988). Sao Tomé and Príncipe, from plantation colony to microstate. Colorado, USA, Westview Press.
- Houle, G.** (1979). "L'idéologie comme mode de connaissance." Sociologie et Sociétés **25**(2): 123-145.
- Houle, G.** (1987). "Le sens commun comme forme de connaissance: de l'analyse clinique en sociologie." Sociologie et Sociétés **XIX**(2): 77-86.
- Houle, G.** (1989). "Le bon sens des sociologies. Quelques éléments pour une théorie de l'altérité." Sociologie du Sud-Est: 59 - 62.
- Hovardas, T. and G. P. Stamou** (2006). "Structural and narrative reconstruction of representations of "environment," "nature," and "ecotourism"." Society & Natural Resources **19**(3): 225-237.
- Howard, P. L.** (2003). Women & plants : gender relations in biodiversity management and conservation. New York, Zed Books.
- Hoyt, E.** (1992). La conservation des plantes sauvages apparentées aux plantes cultivées. États-Unis, IBPGR, UICN, WWF.
- Hughes, R. e. and F. Flintan** (2001). Integrated conservation and development experience: a review and bibliography of the ICDP literature. London, International Institute for Environment and Development (IIED).
- Hulme, D. and M. W. Murphree** (1997). African wildlife and livelihoods: the promise and performance of community conservation. Oxford, James Currey.

- Hunn, E.** (1989). *Ethnoecology : The Relevance of Cognitive Anthropology for Human Ecology. The Relevance of Culture*. Freilich, M. New York, Bergin et Garvey: 143-164.
- Instituto Nacional de Estatística.** (2008). "Sao Tomé em numeros (2006). Relatório." from <http://www.ine.st/>.
- Iwu, M.** (1993). *Handbook of african medicinal plants*. Boca Raton, CRC Press.
- Izard, M. and P. Smith** (1979). *La Fonction symbolique : essais d'anthropologie*. Paris, Gallimard.
- Jacobs, P. and R. Sadler** (1995). *Développement durable et évaluation environnementale*, Conseil canadien de la recherche sur l'évaluation environnementale.
- Jiang, Y., M. Y. Kang, et al.** (2003). "Impact of land use on plant biodiversity and measures for biodiversity conservation in the Loess Plateau in China - a case study in a hilly-gully region of the Northern Loess Plateau." *Biodiversity and Conservation* **12**(10): 2121-2133.
- Jodelet, D.** (1989). *Les représentations sociales*. Paris, France, PUF.
- Johannes, R. E.** (1998). "The case for data-less marine resource management: examples from tropical nearshore fisheries." *Trends in Ecology and Evolution* **13**: 243-246.
- Johnson, M.** (1992). *Lore: Capturing Traditional Environmental Knowledge*. Hay River, NWT, Dene Cultural Institute et International Development Research Center.
- Jones, P., Burlison, J., Tye, A.** (1991). *Conservação dos ecossistemas florestais na República democrática de São Tomé e Príncipe*. UK, UICN.
- Karsenty, A.** (1996). "Propriété foncière et Environnement en Afrique." *Journal des Economistes et des Etudes Humaines* **Vol. 7**(n° 2/3): 435-451.
- Kasisi, R.** (1989). *La planification et l'application d'un développement durable comme principale stratégie de conservation des ressources dans la région du Parc National de Kahuzi-Biega (Zaïre)*. *Faculté de l'Aménagement*. Montréal, Université de Montréal. **Ph.D.Aménagement: 441**.
- Kasisi, R. and P. Jacobs** (2002). "Les stratégies et plans d'action pour la conservation de la diversité biologique : un défi culturel et scientifique." *Ressources marines et traditions*(13).
- Lains Silva, H.** (1958). *São Tomé e Príncipe e a cultura do café*. Lisboa, Junta de Investigações de Ultramar.
- Laird, S. A.** (2002). *Biodiversity and traditional knowledge : equitable partnerships in practice*. London ; Sterling, VA, Earthscan Publications.
- Lalonde, A.** (1993). *African indigenous knowledge and its relevance to sustainable development. Traditional ecological knowledge, concepts and cases*. Inglis, J. T. Ottawa, International Program on Traditional Ecological Knowledge et International Development Research Centre: 55-61.
- Le Moigne, J.-L.** (1990). *La modélisation des systèmes complexes*. Paris, Dunod.
- Lévêque, C.** (1997). *La biodiversité*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Lévi-Strauss, C.** (1962). *La pensée sauvage*. Paris Plon.
- Luckett, S.** (2004). "Environmental paradigms, biodiversity conservation, and critical systems thinking." *Systemic Practice and Action Research* **17**(5): 511-534.
- Maffi, L.** (2001). *On biocultural diversity : linking language, knowledge and the environment*. Washington and London, Smithsonian Institution Press.

- Maginnis, S., W. J. Jackson, et al.** (2004). Conservation landscapes: whose landscapes, whose trade-offs? in Getting Biodiversity Projects to Work: Towards more effective conservation and development. edited by McShane, T. O. and M. P. Wells. New York, Columbia University Press.
- Mailhot, J.** (1994). Le savoir écologique traditionnel : la variabilité des systèmes de connaissance et leur étude. Dossier-synthèse n° 4, évaluation environnementale du projet Grande-Baleine. Montréal, Bureau de soutien de l'examen public du Projet Grande Baleine.
- Mamdani, M.** (1996). "Citizen and Subject: Contemporary Africa and the Legacy of Late Colonialism." Princeton University Press.
- Mantero, F.** (1954). A mão de obra em São Tomé e Príncipe. Lisboa, Empresa nacional de publicidade.
- Massa, F.** (1984). Fablier de Sao Tomé. Paris, Edicef, CNRS.
- Massiah, J.** (1983). Women as heads of households in the Caribbean: family structure and feminine status. Paris, UNESCO.
- Mauss, M.** (2007). Essai sur le don: Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques (1925). Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France.
- Mbile, P., M. Vabi, et al.** (2005). "Linking management and livelihood in environmental conservation: case of the Korup National Park Cameroon." Journal of Environmental Management 76(1): 1-13.
- McArthur, R. H. and E. O. Wilson** (1967). The theory of island biogeography. Princeton, Princeton University Press.
- McShane, T. O. and M. P. Wells** (2004). Getting Biodiversity Projects to Work: Towards more effective conservation and development. New York, Columbia University Press.
- Merleau-Ponty, M.** (1971). Phénoménologie de la perception. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M.** (1984). Approches phénoménologiques. Paris, Hachette.
- Ministère de l'Environnement RDSTP** (2002). Stratégie nationale de conservation de la diversité biologique. Sao Tomé, Ministère de l'Environnement de la République Démocratique de São Tomé et Príncipe.
- Ministère de l'Environnement RDSTP.** (2002). Stratégie nationale de conservation de la diversité biologique. Sao Tomé, Ministère de l'Environnement de la République Démocratique de São Tomé et Príncipe.
- Ministry of Planning and Finance** (2002). National poverty reduction strategy, RDSTP.
- Moliner, P.** (2001). La dynamique des représentations sociales. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- Morgan, D. L.** (1988). Focus groups as qualitative research. University series on qualitative research methods. Beverley Hills, CA, Sage. **Vol. 1**.
- Morgan, D. L. and R. A. Krueger** (1997). When to use focus groups and why. Successful Focus Groups: advancing the state of the art. Morgan (ed), D. L. Newbury Park, Sage.
- Morin, E.** (1982). Science avec conscience. Paris, Fayard, Editions le Seuil.
- Moscovici, S.** (1961). La psychanalyse, son image et son public. Paris, PUF.

- Moscovici, S.** (1977). Essai sur l'histoire humaine de la nature. Paris, Flammarion.
- Mucchielli, A.** (1991). Les méthodes qualitatives. Paris, Presses Universitaires de France.
- Nations Unies à Sao Tomé.** Retrieved février 2004, from <http://www.uns.st/>.
- Naveh, Z. and A. Lieberman** (1994). Landscape ecology: theory and application. New York, Springer-Verlag.
- Noss, A. J.** (1997). "Challenges to nature conservation with community development in central African forests." Oryx 31(3): 180-188.
- Nuttin, J.** (1980). Théorie de la motivation humaine. Paris, PUF.
- O'Rourke, E.** (2000). "The reintroduction and reinterpretation of the wild." Journal of Agricultural & Environmental Ethics 13(1): 145-165.
- Paillé, P. and A. Mucchielli** (2003). L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales. Paris, Armand Colin.
- Parizeau, M.-H.** (1997). La biodiversité : tout conserver out tout exploiter ?. Paris, De Boeck Université.
- Parsons, T.** (1973). Le système des sociétés modernes. Paris, Dunod.
- Penso, G.** (1980). "The role of WHO in the selection and characterisation of medicinal plants (vegetable drugs)." Journal of ethnopharmacology(2): 183-188.
- Phillips, A.** (2002). Management guidelines for IUCN category V protected areas, protected landscapes/seascapes. UK, IUCN Publication Services Unit.
- Piaget, J.** (1972). L'épistémologie des relations interdisciplinaires. L'interdisciplinarité - Problèmes d'enseignement et de recherches dans les universités. Paris, OCDE.
- PNUE** (1994). Convention sur la Diversité Biologique : textes et annexes. New York, Programme des Nations Unies pour l'Environnement.
- Posey, D. A.** (1999). Cultural and Spiritual Values of Biodiversity. Nairobi, United Nations Environment Programme.
- Poupart, J.** (1998). L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. La recherche qualitative. Tome I: 405 p.
- Powell, D.** (1986). "Caribbean women and their reponse to familial experiences." Social and Economic Studies 35(2): 83-127.
- Prats, M.** (1996). "Les treballadores de les plantacions de cacau a l'illa de Sao Tomé." Documents d'Anàlisi Geogràfica 28: 117-131.
- Rahnema, M.** (1991). "La pauvreté globale : une invention qui s'en prend aux pauvres." Revue Interculture XXIV(2, cahier n° 111): 1-55.
- Rahnema, M.** (1991). Pauvreté globale : une invention qui s'en prend aux pauvres. Montréal, Institut interculturel de Montréal.
- Ramognino, N.** (1987). "La rationalisation du social : le symbolique comme enjeu du social." Revue Sociologie du Sud-Est(51-54): 201-226.
- Ramognino, N.** (1992). "L'observation, un résumé de la « réalité » : de quelques problèmes épistémologiques du recueil et du traitement des données." Current Sociology - La sociologie contemporaine(40): 55 - 75.

- Redford, K. H., P. Coppolillo, et al.** (2003). "Mapping the conservation landscape." Conservation biology 17(1): 116-132.
- Rocha Brito, B.** (2004). Turismo ecológico: uma via para o desenvolvimento sustentável em Sao Tomé e Príncipe. Lisboa, Instituto Superior de Ciências do Trabalho e da Empresa. **Doutoramento em Estudos Africanos Interdisciplinares em Ciências Sociais:** 365.
- Rodary, E., Castellanet, C. et Rossi, G.** (2003). Conservation de la nature et développement. L'intégration impossible? Paris, GRET et KARTHALA.
- Roe, D. and J. Elliott** (2004). "Poverty reduction and biodiversity conservation: rebuilding the bridges." Oryx 38(2): 137-139.
- Rosnay, J.** (1975). Le microscope vers une vision globale. Paris, Editions du Seuil.
- Rouquette, M. L., Rateau, P.** (1998). Introduction à l'étude des représentations sociales. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- Roussiau, N. and C. Bonardi** (2001). Les représentations sociales : état des lieux et perspectives. Belgique, Mardaga.
- Roy, P. S.** (2003). "Biodiversity conservation - Perspective from space." National Academy Science Letters-India 26(7-8): 169-184.
- Sabourin, P.** (1993). "La régionalisation du social : une approche de l'étude de cas en sociologie." Sociologie et sociétés(25): 69 - 91.
- Sabourin, P.** (1997). "Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs." Sociologie et Sociétés XXIX(2): 139-161.
- Sabourin, P., Hurtubise, R., Lacourse, J.** (2000). Citoyens, bénéficiaires et exclus : usages sociaux et modes de distribution de l'aide alimentaire dans deux régions du Québec : la Mauricie et l'Estrie, Conseil québécois de la recherche sociale.
- Salvaterra, J.** (2001). Mungungo, mitos e cultura santomenses. Sao Tomé e Príncipe, Cooperativa de Artes Gráficas.
- Sanderson, S.** (2005). "Poverty and conservation: The new century's "Peasant question?"." World Development 33(2): 323-332.
- Sanderson, S. E. and K. H. Redford** (2003). "Contested relationships between biodiversity conservation and poverty alleviation." Oryx 37(4): 389-390.
- Sayer, J. e. and B. Campbell** (2004). The science of sustainable development: local livelihoods and the global environment. UK, Cambridge University Press.
- Schmink, M., K. H. Redford, et al.** (1992). Traditional peoples and the biosphere: framing the issues and defining the terms. Conservation of neotropical forests: working from traditional resource use. Redford, K. H. and C. Padoch. New York, USA, Columbia University Press: 3-13.
- Schön, D. A.** (1994). Le praticien réflexif : à la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel. Montréal, Éditions Logiques.
- Schutz, A.** (1970). On phenomenology and social relations. Chicago, University of Chicago Press.
- Seibert, G.** (1999). Comrades, clients and cousins : colonialism, socialism and democratization in Sao Tomé and Príncipe. Leiden, The Netherlands Research School of Asian, African and Amerindian Studies (CNWS).


- Sequeira, V.** (1994). "Medicinal plants and conservation in São Tomé." Biodiversity and Conservation **Vol. 3**: 910-926.
- Shaw, C.** (1994). Sao Tomé and Príncipe. Oxford, Clío Press.
- Shepherd, G.** (2004). The ecosystem approach: five steps to implementation. Gland and Cambridge, IUCN - The World Conservation Union.
- Shinz, O.** (2002) "Pourquoi les ethnologues s'établissent en enfer ? Maîtrise de soi, maîtrise de son terrain." www.ethnographiques.org,
- Slikkerveer, L. J.** (1999). Ethnoscience, "TEK" and its application to conservation. Cultural and spiritual values of biodiversity. Posey, D. A. Nairobi, Kenya, United Nations Environment Programme: 169-259.
- Smith, R. D. a. M., E.** (2003). Using the ecosystem approach to implement the Convention on Biological Diversity: Key issues and case studies. Gland and Cambridge, IUCN – The World Conservation Union.
- Stewart, T., De Oliveira, F.** (2001). Guide des orchidées de São Tomé et Príncipe. Sao Tomé, ECOFAC.
- Steward, J.** (1963). The methodology of multilinear evolution, University of Illinois Press.
- Steward, W. C.** (1963). The methodology of multilinear evolution, University of Illinois Press.
- Strasser, S.** (1967). Phénoménologie et sciences de l'homme: vers un nouvel esprit scientifique. Paris, Publications de l'Université de Louvain.
- Sturtevant, J.** (1964). "Studies in ethnoscience." American Antropologist(66): 99-131.
- Tenreiro, F.** (1961). A ilha de Sao Tomé. Lisboa, Junta de investigações do ultramar.
- Testart, A.** (1991). Pour les sciences sociales : Essai d'épistémologie. Paris, Christian Bourgeois Editeur.
- Timmer, V. and C. Juma** (2005). "Biodiversity conservation and poverty reduction come together in the Tropics - Lessons learned from the Equator initiative." Environment **47**(4): 25-+.
- Todorov, T.** (1982). La conquête de l'Amérique : la question de l'autre. Paris, Éditions du Seuil.
- Todorov, T.** (1991). Les morales de l'histoire. Paris, Bernard Grasset.
- Turcotte, L.** (2006). De l'économie informelle à la morphologie sociale de l'économie. L'étude de cas des Mafy ady à Tananarive (Madagascar). Département de sociologie. Faculté des arts et sciences. Montréal, Université de Montréal. **Ph.D. en sociologie**: 521.
- UICN-BRAO** (2005). "Pauvreté et environnement." Kibaar: Bulletin d'information du Bureau régional de l'UICN pour l'Afrique de l'Ouest n°12(février).
- UICN, PNUE, et al.** (1980). Stratégie mondiale de la conservation. La conservation des ressources vivantes au service du développement durable. Gland (Suisse), UICN, PNUE, WWF, FAO, UNESCO.
- UNEP** (2006). L'avenir de l'environnement en Afrique - AEO2.
- Union Européenne.** (2005). "Projet ECOFAC." from www.ecofac.org.
- Uyeda, J., R. Drewes, et al.** (2007). A new species of Phrynobatrachus from the Gulf of Guinea Islands and a reanalysis of Phrynobatrachus dispar and P. feae (Anura: Phrynobatrachidae). The California Academy of Sciences Gulf of Guinea Expeditions (2001, 2006) VI, Proceedings of the California Academy of Sciences. **58**: 367-385.

- Valentim, A.** (2004). Mindjam téla. Estudo de curas com bases tradicionais em Sao Tomé. Setúbal (Portugal), Tipografia rapida de Setúbal.
- Valverde, P.** (2000). Mascara, mato e morte em Sao Tome: Textos para uma etnografia de Sao Tome. Lisboa, Celta Editora.
- Velazquez, A., G. Bocco, et al.** (2003). "A landscape perspective on biodiversity conservation - The case of Central Mexico." Mountain Research and Development **23**(3): 240-246.
- Weber, F.** (1991). "L'enquête, la recherche et l'intime ou : pourquoi censurer son journal de terrain ? ." Espaces-temps: 47 - 48.
- Wells, M. and T. O. McShane** (2004). "Integrating protected area management with local needs and aspirations." Ambio **33**(8): 513-519.
- Wells, M. P. and K. E. Brandon** (1993). "The Principles and Practice of Buffer Zones and Local-Participation in Biodiversity Conservation." Ambio **22**(2-3): 157-162.
- Whyte, W. F.** (1984). Learning from the field. A guide from experience. Beverly Hills, Sage Publications.
- Yin, R. K.** (1993). Applications of case study research. London, Sage Publications.
- Yin, R. K.** (2003). Case study research. Design and methods. London, Sage Publications.
- Zimmerman, D. H. and D. L. Wieder** (1970). Ethnomethodology and the problem of order. Undertanding everyday life. (Ed.), J. D. Chicago, Aldine: 285-295.

Annexes

Loi 6/2006 de création du Parc naturel Obô à São Tomé

Número 29



SÃO TOMÉ E PRÍNCIPE

DIÁRIO DA REPÚBLICA

SUMÁRIO

<p style="text-align: center;">ASSEMBLEIA NACIONAL</p> <p>Lei n.º 6/2006 Cria o Parque Natural Obô de São Tomé.</p> <p>Lei n.º 7/2006 Cria o Parque Natural Obô do Príncipe.</p> <p style="text-align: center;">GOVERNO</p> <p>Decreto n.º 28/2006 Cria no ISPSTP com início a partir do ano lectivo 2003/2004, cursos de Licenciatura em Língua Portuguesa, Bacharelato em contabilidade e Administração, Gestão de Empresas, Secretariado Executivo e Turismo.</p> <p>Decreto n.º 29/2006 Aprova a Política Nacional de Transusão de Sangue.</p>	<p>Decreto n.º 30/2006 Exonera Dr.ª Maria do Carmo Trovoada Silveira do cargo de Governadora do Banco Central de São Tomé e Príncipe.</p> <p>Decreto n.º 31/2006 Nomeia, o Senhor Artindo Afonso de Carvalho, para exercer o cargo de Governador do Banco Central de São Tomé e Príncipe.</p> <p>Decreto n.º 32/2006 Nomeia, a Dr.ª Edite Diogo Afonso Soares, Vice-Governadora do Banco Central de São Tomé e Príncipe.</p> <p style="text-align: center;">MINISTÉRIO DA EDUCAÇÃO, CULTURA, JUVENTUDE E DESPORTO</p> <p style="text-align: center;">Direcção Administrativa e Financeira</p> <p>Extractos de Diplomas de Provenimento</p>
--	---

ASSEMBLEIA NACIONAL

LEI n.º 3/2006

LEI DO PARQUE NATURAL OBÔ DE
SÃO TOMÉ

Consciente de que a protecção do meio ambiente em São Tomé e Príncipe é um factor indispensável ao desenvolvimento harmonioso e integrado do País;

Considerando que as áreas florestais da Ilha de São Tomé, em torno do Pico de São Tomé, são amplamente representativas da flora e da fauna características do ecossistema florestal tropical, onde se abriga uma série de espécies endémicas, raras e ameaçadas, tanto a nível nacional como internacional;

Atendendo que as populações originárias da região têm promovido, ao longo dos séculos, a exploração racional dos recursos naturais disponíveis, razão por que não se fazem ainda sentir impactos negativos de grande amplitude e que a crescente pressão demográfica resultante da exploração madeireira, as transformações sócio-económicas em curso no País e as mudanças climáticas vêm afectando gradual e negativamente a floresta de São Tomé e a sua elevada diversidade biológica;

Para salvaguardar o carácter excepcional da interacção das populações com o meio, a conservação dos ecosistemas representados, o desenvolvimento económico e o progresso social, justifica-se integralmente a criação do Parque Natural Obô de São Tomé;

Nestes termos, em conformidade com o disposto na Lei da Conservação da Fauna, Flora e Áreas Protegidas,

A Assembleia Nacional decreta, nos termos da alínea b) do artigo 97.º da Constituição, o seguinte:

CAPÍTULO I

Disposições Gerais

Artigo 1.º

Criação do Parque e Estatuto Legal

1. É criado o Parque Natural Obô de São Tomé, abreviadamente designado Parque de São Tomé ou Parque.

2. O Parque de São Tomé rege-se pelas disposições da presente Lei e subsidiariamente pela Lei de Conservação da Fauna, Flora e Áreas Protegidas, Lei Orgânica do Ministério encarregue, regulamentos e normas do Conselho de Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas e demais legislação aplicável em razão da matéria.

Artigo 2.º

Objectivos

A criação do Parque tem os seguintes objectivos:

- a) A preservação, conservação e defesa dos ecossistemas florestais de São Tomé;
- b) A salvaguarda das espécies animais, vegetais e dos habitats ameaçados;
- c) A conservação e recuperação dos habitats da fauna migratória;
- d) A promoção do uso ordenado do território e dos seus recursos naturais, de forma a garantir a continuidade dos processos evolutivos;
- e) A promoção de estudos sobre as dinâmicas da floresta na perspectiva da utilização durável dos recursos;
- f) A elaboração de estudos para a avaliação do impacto da actividade humana dos agentes económicos nacionais e estrangeiros sobre a floresta e os ecossistemas envolventes;
- g) O estabelecimento de um sistema de monitorização das actividades de exploração da floresta;
- h) A defesa e promoção das actividades e formas de vida tradicionais das populações residentes, não lesivas do património ecológico;
- i) A promoção do desenvolvimento económico e do bem-estar das comunidades residentes, de forma que não prejudique os valores naturais e culturais da área.

Artigo 3.º

Limites e Zonas de Protecção

1. Os limites da área do Parque de São Tomé, assim como as suas zonas de protecção, são constantes do mapa anexo ao presente diploma.

2. Os mapas originais, à escala de 1:25.000, assim como qualquer documentação - relevante ao processo de criação do Parque, ficam arquivados junto ao Conselho de " Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas.

Artigo 4.º

Limites do Parque

Os limites da área do Parque, constantes do anexo I do presente diploma, são os seguintes:

- a) Limites Oeste:

Ponto Descrição

1 W Toda a costa depois do no Mussacavú até a Água Santa Isabel;

2 W O curso da Água Santa Isabel até a quota 610 m.

- | | |
|---|---|
| <p>3 W Da quota 610 m, linha de cimo, passando pela quota 570 m e 730 m;</p> <p>4 W Da quota 730 m, urindo a nascente de Água Zagaia, e seguir no seu curso até a confluência com o rio Lembá;</p> <p>5 W Do rio Lembá até ao primeiro afluente à esquerda (perto de Santa Irene);</p> <p>6 W Do afluente do rio Lembá até ao Pico Irene (quota 746 m);</p> <p>7 W Do Pico Irene, nascente do curso de água a oeste, até à confluência com o rio Lembá Pequeno;</p> <p>8 W Do rio Lembá Pequeno até ao Morro Lembá (quota 1073 m);</p> <p>9 W Do Morro Lembá, nascente do curso de água à oeste, até ao Rio Contador;</p> <p>10 W Do rio Contador até à intersecção com o caminho para Dona Amélia;</p> <p>11 W Do caminho de Dona Amélia até à antiga dependência Paga Fogo;</p> <p>12 W Do Caminho de Paga Fogo até à intersecção com a antiga linha do caminho-de-ferro;</p> <p>13 W Da antiga linha do caminho-de-ferro até à intersecção com a antiga linha de caminho-de-ferro da antiga dependência Morro das Quinas;</p> <p>14 W Intersecção do caminho-de-ferro, caminho para Santo José, até à antiga dependência Arribana;</p> | <p>6 N Na quota 986 m, virar à direita e unir o curso de um afluente de Água Angolar;</p> <p>7 N Descer Água Angolar até Água Vilela e tornar a subir até à altura da dependência Cascata;</p> <p>8 N Do caminho da dependência Cascata à dependência João Paulo;</p> <p>9 N A nível da dependência João Paulo, tomar o afluente de Água Zico, à sua direita, tornar a subir para a quota 1374 m (Morro Provaz);</p> <p>10 N Da quota 1374 m à direcção da quota 1410, a Este; antes desta quota, virar à esquerda, a partir do curso de um afluente do Rio do Ouro, até à confluência com o Rio do Ouro;</p> <p>11 N Seguir o Rio do Ouro até à sua intersecção com o caminho que liga as dependências May e Chamiço;</p> <p>12 N Tornar a subir o caminho para Este, passando pelas dependências May, San Luís e Claudina;</p> <p>13 N Da dependência Claudina, tomar o caminho que passa entre as quotas 1105 e 1164 (Pico São Pedro);</p> <p>14 N Tornar o antigo caminho que vai do Pico São Pedro, passando perto de Bom Sucesso e dirigindo-se para a Lagoa Amélia, até à quota 1477 m;</p> <p>15 N Da quota 1477 m, seguir o caminho que vai para sudeste, da direcção do Pico Calvário até à bifurcação com o caminho para a antiga dependência Nova Ceilão;</p> <p>16 N Tornar o caminho da antiga dependência Nova Ceilão e tornar a unir ao Rio Abade;</p> <p>17 N Do curso do Rio Abade até ao cume do Pico Calvário;</p> <p>18 N Da linha do cume do Pico Calvário, quota 1566 m, até ao Pico Morro de Dentro (quota 1382 m);</p> <p>19 N Da quota 1382 m até ao Pico Peninha (quota 1336 m);</p> <p>20 N Da quota 1336 m, linha de Cresta, até à quota 795 m;</p> <p>21 N Da quota 795 m, seguir o rio à direita até Água Bomba;</p> <p>22 N Da Água Bomba, em linha direita até ao Formoso Pequeno (quota 942 m).</p> |
|---|---|
- b) Limites Norte;
- Ponto Descrição**
- | |
|---|
| <p>1 N Da antiga dependência Arribana, até à quota 695 m ao longo do caminho;</p> <p>2 N Da quota 695 m, direcção Nordeste, até ao rio Maria Luisa (limite fonte de água Anonbon, passando pela quota 641 m);</p> <p>3 N Na intersecção com o rio Maria Luisa, descer o curso desse rio até o seu primeiro afluente à direita;</p> <p>4 N Tornar a subir este afluente até ao afluente seguinte a direita e seguir o mesmo até à antiga dependência de Monte Castro;</p> <p>5 N Tornar a subir a linha de cimo até a quota 986 m;</p> |
|---|

c) Limites Este

Ponto Descrição

- 1 E Do Formoso Pequeno, pela linha de cima, até atingir o curso da primeira ribeira que vai para pleno Sul;
- 2 E Da ribeira que vai do pleno sul até ao Rio Iô Grande;
- 3 E Do Rio Iô Grande até à confluência com o Rio Miranda Guerres;
- 4 E Da linha que vai da confluência dos Rios Iô Grande e Miranda Guerres para as quotas 211 m, 182 m e 165 m, em direcção ao Sul, até atingir uma ribeira;
- 5 E Do curso dessa ribeira, em direcção do Sul, até ao caminho perto da antiga dependência Serrania;
- 6 E Do caminho da antiga dependência Serrania até ao rio Umbugü.

d) Limites Sul

Ponto Descrição

- 1 S Do cruzamento do rio Umbugü com o caminho, direcção Este ao longo do curso da ribeira, até ao cruzamento com a antiga via do caminho de ferro;
- 2 S Do caminho de ferro direcção sul até ao cruzamento com a ribeira;
- 3 S Do cruzamento com a Ribeira, leito da ribeira, até à dependência Monte Carmo;
- 4 S Da dependência Monte Carmo, caminho que passa pelas quotas 212 m e 190 m até à dependência Ermelinda;
- 5 S De Santa Ermelinda, direcção Sul, até à ribeira Água Cascata;
- 6 S Do leito da ribeira Água Cascata, direcção Sul, até à confluência com o rio Caué;
- 7 S Da confluência do rio Caué, pelo caminho, até ao lugar chamado Anette;
- 8 S Do lugar chamado Anette, pelo caminho, até ao lugar chamado Bórgia, passando a quota 125 m;
- 9 S Do lugar chamado Bórgia, pelo caminho, até à quota 314 m;

- 10 S Da quota 314 m, pelo caminho, até ao lugar chamado Santo Luís;
 - 11 S Do lugar chamado Santo Luís, pelo caminho, até ao lugar chamado Santo João;
 - 12 S Do lugar Chamado Santo João até ao rio Mussacavú, pelo caminho, passando entre as quotas 105 m, 97 m, 76 m, 42 m, 44 m, 14 m;
 - 13 S Do rio Mussacavú até à sua confluente com o mar.
- e) Zona de Praia das Conchas e de Lagoa Azul.

Ponto Descrição

- LA 1 Da embocadura de Água Castelo (nível da ponte face à dependência Praia das Conchas), pelo caminho, até à intersecção com a estrada nacional;
- LA 2 Da intersecção com a estrada nacional, pela estrada nacional, pela estrada nacional, até ao cruzamento com Água Lama;
- LA 3 Do Cruzamento com Água Lama, seguir o seu leito principal até à colina I de Mato Amoreira;
- LA 4 Depois da colina de Mato Amoreira, em linha direita, até a quota 206 m;
- LA 5 Da quota 206 m, em linha direita, até à quota 254 m, Nova Olinda;
- LA 6 De Nova Olinda, em linha direita, até à ponte Praia das Plancas;

f) Zona de Malanza

Ponto Descrição

O caminho periférico contornando esta zona.

Artigo 5.º

Zoneamento

1. O sistema de zoneamento do Parque prevê a existência de duas zonas distintas, delimitadas em consonância com a população residente e de acordo com a seguinte classificação:

- a) Zonas de preservação integral;
- b) Zonas de exploração controlada.

2. Haverá também uma zona tampão que, à excepção das situações de impossibilidade física, se estende para além dos limites do Parque, numa faixa cuja largura poderá variar entre os 250 metros e os 10 quilómetros.

3. O regime de utilização da zona tampão vem regulamentado no plano de manejo dos Parques Obô de São Tomé e Obô do Príncipe.

4. Os limites das diferentes zonas constituem parte integrante do plano de gestão e manejo do Parque.

Artigo 6.º Zonas de Protecção

1. As zonas de preservação integral são constituídas pelas zonas centrais, primitivas ou intangíveis, que funcionam como reservas naturais dentro dos Parques, sendo proibidas nestas áreas actividades que impliquem uma alteração antrópica (humana) da biota (fauna e flora), à excepção de:

- a) Visitas públicas, a serem realizadas nas condições previstas no regulamento interno do Parque;
- b) Actividades de observação científica, estudos ou aplicação de medidas de gestão necessárias aos objectivos de conservação;
- c) Obras necessárias à realização das actividades previstas nas alíneas anteriores.

2. As zonas de exploração controlada admitem um uso moderado e auto-sustentado da fauna e da flora, regulado de modo a assegurar a manutenção dos ecossistemas naturais, podendo ser dedicadas ao eco-turismo e a formas de desenvolvimento económico não agrícolas, que beneficiem as comunidades residentes do Parque.

CAPÍTULO II

Exercício das Actividades e Licenciamento

Artigo 7.º Mapas

1. A sede do Parque disporá obrigatoriamente, para consulta pública, de um mapa, à escala de 1:25.000, onde constam os limites do Parque e os limites das zonas de protecção, tal como definidos nos artigos 4.º e 5.º do presente diploma.

2. Na sede do Parque deverá também existir, para consulta pública, uma descrição actualizada das actividades permitidas ou proibidas no Parque, o estatuto de protecção das diferentes zonas, menção das autoridades administrativas e, de uma forma geral, toda e quaisquer informações necessárias ao bom funcionamento do Parque.

Artigo 8.º

Actividades Interditas

1. É interdito o exercício de quaisquer actividades que prejudiquem o ambiente e o equilíbrio natural dos ecossistemas dentro da área do Parque.

2. Dentro dos limites do Parque, é também proibida a execução de loteamentos, construções, projectos de equipamentos e infra-estruturas ou outros que possam eventualmente alterar a ocupação e a topografia do solo.

3. O exercício actual de tais actividades nas zonas de preservação integral ou nas zonas de exploração controlada está sujeito à sua suspensão, sob pena de aplicação das sanções previstas no Capítulo IV do presente diploma.

Artigo 9.º

Actividades Condiçionadas

1. Sem prejuízo do que dispõe o artigo anterior, dentro das zonas de exploração controlada na área do Parque ficarão sujeitas a licenciamento as seguintes actividades:

- a) Alteração do uso actual dos terrenos, particularmente nas zonas de floresta, zonas húmidas e em toda a zona ribeirinha;
- b) Instalação de linhas eléctricas ou telefónicas aéreas;
- c) Edificação, construção, reconstrução ou ampliação;
- d) Corte ou colheita de quaisquer espécies botânicas de porte arbustivo ou arbóreo, particularmente da floresta, nas zonas não agrícolas, bem como a introdução de espécies botânicas exóticas ou estranhas ao ambiente;
- e) Introdução de novas espécies zoológicas exóticas;
- f) Caça ou apreensão de quaisquer espécies animais selvagens;
- g) Estabelecimento de novas actividades industriais: florestais, agrícolas, minerais ou turísticas;
- h) Descarga de efluentes domésticos ou industriais, sólidos, líquidos ou gasosos, que possam originar a poluição do ar, do solo ou da água;
- i) Abertura de poços ou furos de captação de água, bem como o estabelecimento de redes de distribuição ou drenagem das águas;
- j) Instalação de estações de tratamento de esgoto.

112 *SAO TOMÉ E PRÍNCÍPE - LEI DO PARQUE NACIONAL* 113

2. O actual exercício destas actividades condicionadas deverá ser objecto de apreciação e, se for o caso, sujeito às alterações que se mostrem necessárias à sua adequação aos fins do Parque.

Artigo 10.º Licenciamento

1. Todas as actividades sujeitas a regimes de licenciamento não previstos neste diploma ficam condicionadas à emissão de uma licença pelo Director do Parque.

2. A obtenção das licenças a que se refere o número anterior não produz qualquer efeito, nem confere aos seus portadores quaisquer direitos, sem a aprovação prévia do Director do Parque, precedido de uma avaliação do CONFF AP.

3. Os pedidos de licença estão sujeitos ao regime de licenciamento regulamentado pela Lei de Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas e pelo regulamento interno do Parque.

4. Os requerimentos serão apresentados, na sede do Parque, ao Director do mesmo e as licenças emitidas após o parecer do Conselho de Gestão.

5. Enquanto o processo estiver sob apreciação, o Director do Parque poderá exigir dos interessados quaisquer alterações que eventualmente possam condicionar a autorização definitiva.

6. Presumem-se como tacitamente deferidos os pedidos que não tenham obtido decisão no prazo de 90 (noventa) dias.

Artigo 11.º Estudos de Impacto Ambiental

1. Os pedidos de licença incluirão obrigatoriamente estudos de impacto ambiental sempre que os projectos sujeitos a licenciamento se referirem, designadamente, a uma das seguintes actividades:

- a) Emparcelamento rural;
- b) Hidráulica agrícola ou marítima;
- c) Aquacultura e extracção de sal;
- d) Transporte de energia eléctrica;
- e) Estradas, portos ou aeródromos;
- f) Acampamentos ou empreendimentos turísticos;
- g) Loteamentos e urbanização;
- h) Estação de tratamento de esgotos.

2. O Conselho de Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas poderá prestar apoio técnico à execução dos estudos.

Artigo 12.º Taxas de Licenciamento

As taxas devidas pela emissão das licenças e autorizações previstas no presente diploma serão fixadas por despachos conjuntos do Ministro de tutela e do Ministro do Plano e Finanças, sendo o produto das mesmas taxas receita do fundo especial do Parque.

CAPÍTULO III

Administração do Parque

Artigo 13.º Princípios e Órgãos

1. Compete ao Parque administrar os objectivos previstos no artigo 2.º, sem prejuízo do poder de superintendência atribuído aos órgãos competentes do Ministério encarregue.

2. São órgãos do Parque de São Tomé:

a) O Director, competindo-lhe entre outras:

- Preparar e controlar a execução das deliberações do Conselho de Gestão;

- Elaborar e propor ao CONFF AP os regulamentos internos do parque, após parecer do Conselho de Gestão;

- Apresentar um relatório anual de actividades ao CONFF AP, previamente aprovado pelo Conselho de Gestão do Parque;

- Emitir circulares informativas e ordens de serviço relativas ao pessoal administrativo afecto ao parque;

- Elaborar os planos de manejo e de gestão do Parque e emitir parecer prévio sobre todas as propostas das autoridades públicas para obras situadas fora dos limites do parque susceptíveis de provocar efeitos nocivos ao seu ecossistema;

b) O Conselho de Gestão, competindo-lhe entre outras:

- Examinar e aprovar, por deliberação, o plano de gestão, a proposta de orçamento, bem como os critérios de utilização do fundo especial;

- Criar os mecanismos de conservação e exploração durável da área, de modo a que se respeitem as características básicas do ecossistema, pela sustentação dos processos ecológicos essenciais e da diversidade genética da área

- Proceder ao zoneamento das diferentes áreas do parque;

- Dar pareceres sempre que para tal for solicitado e emitir opiniões, de forma a coadjuvar o Director no desempenho das suas funções;

- Informar o CONFF AP sobre qualquer irregularidade com respeito à administração do Parque e desempenhar outras funções que lhe forem cometidas por lei;

3. O Parque é dotado de um orçamento próprio, de um fundo especial, um plano de manejo, um plano de gestão e de um regulamento interno.

4. As atribuições dos órgãos do Parque, assim como o seu funcionamento e composição, o fundo especial e o plano de gestão são regulamentados pela Lei de Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas, e, subsidiariamente, por despacho do Ministro de tutela.

Artigo 14.º Plano de Manejo

1. O plano de manejo definirá os usos adequados do território e dos recursos naturais da área do Parque, através de um mapa anexo à escala de 1:25.000 e deve ser objecto de aprovação através de decreto.

2. O plano de manejo deverá ser elaborado no prazo de noventa dias, a contar da data da tomada de posse do Director do Parque e é revisto de cinco em cinco anos.

Artigo 15.º Plano de Gestão

1. O plano de gestão definirá a aplicação do plano de manejo, devendo conter o planeamento dos recursos humanos e financeiros necessários à gestão do Parque.

2. O plano é apresentado o mais tardar 30 dias após a aprovação do plano de manejo, é revisto a cada 12 meses e deve ser aprovado pelo Conselho de Gestão do Parque.

CAPÍTULO IV

Infracções e Multas

Artigo 16.º Fiscalização

As funções de fiscalização das actividades na área do Parque no âmbito do presente diploma e legislação complementar competem aos respectivos órgãos da administração das Áreas Protegidas, guardas florestais e demais autoridades com competência na matéria.

Artigo 17.º Infracções e Multas

1. Constitui infracção punida com multa, a prática, ainda que por negligência, das actividades objecto de proibição específica, previstas no artigo 3.º do presente diploma, e que não estejam devidamente licenciadas nos termos dos artigos 9.º e 10.º

2. Como sanção acessória poderão ser apreendidos e declarados perdidos a favor do Estado os objectos utilizados, obtidos ou produzidos em resultado ou durante a infracção.

Artigo 18.º Instrução Administrativa

1. Compete ao Director do Parque e aos seus colaboradores a instrução do processo das infracções e a aplicação das multas, devendo-lhes ser remetidos os autos de notícia, participações e denúncias promovidos pelos guardas do Parque e demais autoridades ou pessoas com competência na matéria.

2. A fixação das sanções é da competência do Director do Parque.

Artigo 19.º Obrigação de Reposição da Situação Anterior

1. Independentemente do processamento das infracções e da aplicação das sanções, os agentes infractores, incluindo pessoas colectivas, serão obrigados a repor, a todo o tempo, a situação anterior à infracção.

2. Verificando-se o não cumprimento do previsto no número anterior dentro do prazo fixado na notificação, o Director do Parque mandará proceder às obras de reposição da situação anterior à infracção, apresentando, para cobrança, nota das despesas efectuadas aos agentes infractores.

3. No caso da impossibilidade de reposição da situação anterior à infracção, os agentes infractores estarão obrigados a indemnizar o Parque e ressarcir os custos originados pelas operações executadas para minimizar os prejuízos causados ao ambiente.

4. O produto das indemnizações constituirá receita do fundo especial do Parque.

Artigo 20.º Distribuição das Receitas

O produto das multas e outras sanções aplicadas pelo Director do Parque, assim como os das taxas previstas no presente diploma, será afectado da forma seguinte:

- a) 85% para o fundo especial do Parque;

- b) 15% para o Conselho de Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas.

CAPÍTULO V

Disposições Finais e Transitórias

Artigo 21.º Plano de Manejo

O plano de manejo do Parque deverá ser adoptado até o máximo de um ano a contar da data de publicação do decreto de classificação.

Artigo 22.º Montantes das Multas

Os montantes, assim como a graduação das multas, serão objecto de um despacho do Ministro de tutela, que deverá ser emitido no prazo máximo de 90 dias, a contar da data de publicação deste diploma.

Artigo 23.º Disposição Transitória

Enquanto não for criado o CONFF AP, caberá à Direcção das Florestas a supervisão das actividades visando a implementação do presente diploma.

Artigo 24.º Dúvidas

As dúvidas serão resolvidas por despacho do Ministro de tutela, ouvido o Conselho de Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas e a administração do Parque.

Artigo 25.º Entrada em Vigor

O presente Lei entra em vigor nos termos definidos por lei.

Assembleia Nacional, em São Tomé, ao 27 de Maio de 2004.- Presidente da Assembleia Nacional, *Dionísio Tomé Dias*.

Promulgado em 13 de Junho de 2006

Publique-se.

O Presidente, *Fradique Bandeira Melo de Menezes*.

LEI N.º 7.º /2006

LEI DO PARQUE NATURAL OBÔ DO PRÍNCIPE.

Consciente de que a protecção do meio ambiente em São Tomé e Príncipe é um factor indispensável ao desen-

volvimento harmonioso e integrado do País, foi aprovada a Lei de Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas, que prevê a atribuição de diferentes categorias às áreas de interesse para a conservação cuja classificação venha a justificar-se

A área designada para Conservação na Ilha do Príncipe constitui inequivocamente um conjunto que apresenta uma elevada diversidade biológica, tanto a nível, da fauna como da flora, de destacado valor cultural, estético e científico para o país.

Justifica-se, pois, a protecção e a conservação de todos os ecossistemas daquela área, nomeadamente dos seus ecossistemas inalterados, onde ocorrem espécies endémicas e habitats de elevado valor biológico, cuja preservação constitui o principal objectivo do estabelecimento dessa área protegida.

Com a criação do Parque Natural de Obô da Ilha do Príncipe pretende-se também promover a gestão racional dos recursos naturais, favorecendo a sua utilização durável a fim de garantir a compatibilização das actividades económicas existentes ou potenciais com a conservação das características dos seus ecossistemas.

Nestes termos, em conformidade com o disposto na Lei da Conservação da Fauna, Flora e Áreas Protegidas,

A Assembleia Nacional decreta, nos termos da alínea b) do artigo 97.º da Constituição, o seguinte:

CAPÍTULO I

Disposições Gerais

Artigo 1.º Criação do Parque e Estatuto Legal

1. É criado o Parque Natural Obô do Príncipe, abreviadamente designado Parque do Príncipe ou Parque.

2. O Parque do Príncipe rege-se pelas disposições do presente diploma e, subsidiariamente, pela Lei de Conservação da Fauna, Flora e Áreas Protegidas, Lei Orgânica do Ministério responsável pelo sector da agricultura, regulamentos e normas do Conselho de Conservação da Fauna, Flora e das Áreas Protegidas e demais legislação aplicável em razão da matéria.

Artigo 2.º Objectivos

A criação do Parque tem os seguintes objectivos:

- A preservação, conservação e defesa dos ecossistemas florestais do Príncipe;
- A salvaguarda das espécies animais, vegetais e dos habitats ameaçados;

Questionnaire aux décideurs, gestionnaires, politiciens et coopérants

Adapter cette liste de questions générale aux projets et au profil de l'institution qu'on est en train d'interviewer.

- Quels sont les mécanismes de gestion des écosystèmes du pays ? Ont des problèmes ? Peut-on parler d'une maîtrise de la gestion ? Justifier la réponse.
- Quels sont les processus et les activités susceptibles d'avoir des impacts négatifs sur les écosystèmes ? Quels éléments de la diversité biologique et culturelle sont touchés par ces pratiques ? Quels sont les risques futurs, pour l'environnement et pour la population, de ces processus ?
- Selon les échelons locaux, nationaux et régionaux, y a-t-il des conditions économiques, culturelles, religieuses et écologiques qui influencent, positivement ou négativement, la diversité des écosystèmes ?
- Existe une politique nationale de conservation ? Un cadre législatif effectif ? Quelles sont les pistes possibles pour la conservation de la variété d'écosystèmes dans les anciennes plantations ? quelles sont les activités/projets menés par votre institution qui y contribuent ?
- Quelles sont les pistes pour mieux gérer les ressources naturelles et garantir la satisfaction des besoins futurs de la population locale ?
- Peut-on parler d'une participation et d'une responsabilisation véritables des populations habitant les plantations en matière de gestion des ressources ?
- Les besoins de la population locale sont intégrés aux directives de protection de l'environnement ?
- Parler de l'expérience personnelle, comment vous êtes arrivé a travailler là?
- Qu'est que vous pensez de l'environnement?
- Pensez-vous que tout le monde pense la même chose?
- Question d'évocation : nature, forêt, plantation

Questionnaire aux enfants de l'école primaire de Monte Café

Nom :	_____
Âge :	_____
Résidence :	_____
Profession du père :	_____
Profession de la mère:	_____
1. Écris 3 mots en relation au mot NATURE	
-	_____
-	_____
-	_____
2. Écris 3 mots en relation au mot FORET	
-	_____
-	_____
-	_____
3. Es-tu d'accord avec cette phrase?	
DANS LE FUTUR JE TRAVAILLERAI DANS MA COMMUNAUTÉ	
Très d'accord Un peu d'accord D'accord Peu d'accord En désaccord	
Pour quoi?	_____

En quoi t'aimerais travailler?	_____

Plantes médicinales utilisées à São Tomé

Famille	Nom	Usage	Partie	Préparation et application	Source	Notes	
Acanthaceae	<i>Acanthus montanus</i>	Asthme	Feuilles	Infusion	Domestique		
		Douleur abdominale	Feuilles	Infusion froide			
		Rougeole	Feuilles	Bain dans la décoction			
Aloeaceae	<i>Brillantasia sp.</i>	Petites blessures	Feuilles	Baigner la zone avec la décoction	Forêt (herbacée)		
Amaranthaceae	<i>Aloe humilis</i>	Piqûres et brulures	Feuilles	Frotter la surface	Domestique		
Amaranthaceae	<i>Achyranthes aspera</i>	Petites blessures	Feuilles	Jus pressé sur la zone	Domestique	Les feuilles sont un ingrédient du <i>calulú</i>	
		Anémie	Feuilles	Ingérer			
		Rhumatisme	Feuilles	Infusion			
Annonaceae	<i>Annona muricata</i>	Mal de tête	Feuilles	hacher, mélanger avec l'huile de palme et mettre sur la tête	Cultivée		
		Douleur abdominale	Semences	Mâcher		Forêt (arbre)	
		Vers	Semences	<i>C.ambrosoides</i> + <i>C.papaya</i> + ail + liqueur de canne ; 1 cuillerée/jour			Semences en vente dans le marché
Apocynaceae	<i>Rauvolfia sp.</i>	Douleur abdominale	Ecorce	Infusion	Forêt (arbre)		
		Douleur menstruelle	Écorce	Infusion froide			
		Petites blessures	Feuilles	Jus pressé des feuilles sur la zone		Forêt (arbre)	
		Laxatif	Ecorce	Infusion			

Begoniaceae	<i>Begonia baccata</i>	Douleur abdominale Douleur menstruelle	Racines	Infusion	Forêt (herbacée)	Les feuilles sont un ingrédient du <i>calulú</i>
Boraginaceae	<i>Heliotropium indicum</i>	Ulcères	Feuilles	Écraser avec l'huile de palme ; appliquer sur la zone affectée	Domestique	
Burseraceae	<i>Santiria trimera</i>	Blessures	Ecorce	Écraser en poudre ; appliquer sur la zone affectée	Forêt (arbre)	
		Purgative	Fruit	Ingestion		
Caricaceae	<i>Carica papaya</i>	Vers	Fleurs	Infusion	Domestique ou cultivée	Les feuilles conservent les aliments (viande)
		Jaunisse	Semences	Mâcher		
			Écorce	Infusion		
Chenopodiaceae	<i>Chenopodium ambrasoides</i>	Vers	Feuilles	Infusion ou manger avec du sel	Domestique	
Combretaceae	<i>Terminalia catappa</i>	Diarrhée	Écorce	Infusion	Cultivée	Arbre ornemental
Compositae		Vers	Toute la plante	Infusion		
	<i>Ageratum conyzoides</i>	Rhume	Racines	+ C. Ambrosoides, infusion	Domestique	
		Impuissance	Racines	+ C. Ambrosoides, infusion		
	<i>Elephantopus mollis</i>	Diarrhée	Feuilles jeunes	Infusion	Domestique	
		Douleur dentale		Mâcher		
	<i>Mikania chenopodifolia</i>	Appareil urinaire	Feuilles	Infusion	Forêt (herbacée)	
		Maladie vénérienne	Feuilles	Écraser avec de l'eau froide, tamiser et ingérer		
	<i>Struchium sparganophora</i>	Douleurs	Feuilles	Ajouter de l'huile et frotter la surface	Domestique	Les feuilles sont un ingrédient du <i>calulú</i>

	<i>Vernonia amygdalina</i>	Fièvres	Feuilles	Infusion	Zones perturbées
Crassulaceae	<i>Bryophyllum pinnatum</i>	Enflure et ecchymoses	Feuilles	Hacher et appliquer	Domestique
Cucurbitaceae	<i>Momordica charantea</i>	Fièvre, vers	Toute la plante	Infusion	Forêt (herbacée)/ Zones perturbées
	<i>Alchomea cordifolia</i>	Diarrhée	Feuilles et racines	Infusion	Zones perturbées
		Hémorroïdes	Feuilles	Écraser avec sel et suie, ajouter de l'eau, appliquer sur la zone	Zones perturbées
Euphorbiaceae	<i>Euphorbia prostata</i>	Jaunisse	Toute la plante	Infusion	Zones perturbées
	<i>Jatropha curcas</i>	Purgeant	Feuilles	Infusion	Cultivée
		Fertilité	Feuilles	Infusion	
	<i>Ricinus communis</i>	Brûlures et eczémas	Huile des semences	Application directe	Cultivée
	<i>Cymbopogon citratus</i>	Rhume	Feuilles et racines	Avaler, infusion	Domestique
Graminaeae	<i>Olyra latifolia</i>	Appareil urinaire	Racines	+ liqueur de canne à sucre	Zones perturbées
	<i>Setaria megaphylla</i>	Diurétique	Racines	Infusion	Zones perturbées
Hypericaceae	<i>Harungara madagascarensis</i>	Laxatif	Ecorce	Avaler, infusion	Forêt (arbre)
		« donne sang »	Ecorce	Bain dans l'infusion	
Labiatae	<i>Leonotis nepetifolia</i>	Douleur abdominale et problèmes urinaires	Racines	Infusion	Zones perturbées

		Eczéma	Feuilles	Mélanger avec de l'huile de palme et frotter		
	<i>Ocimum gratissimum</i>	Douleur abdominale	Feuilles	Infusion	Domestique	
Lauraceae	<i>Cinnamomum zeylandica</i>	Flatulence	Fleurs	Infusion		
		Contraceptif	Ecorce	Infusion tous les jours	Cultivée	Arbre d'ombre dans les plantations
	<i>Cassia podocarpa</i>	Douleur abdominale	Feuilles et racines	Infusion	Zones perturbées	
Leguminosae	<i>Pentaclethra macrophylla</i>	Fractures et dislocations	Ecorce	Massage	Forêt (arbre)	
	<i>Senna occidentalis</i>	Douleur abdominale et menstruelle	Feuilles et racines	Infusion	Zones perturbées	Graines grillées utilisées comme café
		Démangeaisons	Feuilles	Frotter directement sur la zone ou en infusion	Zones perturbées	
Meliaceae	<i>Toona ciliata</i>	Fièvres	Feuilles et écorce	Infusion	Zones perturbées	
		Douleurs	Feuilles et écorce	Massage		
Moraceae	<i>Artocarpus incisa</i>	Hypertension artérielle	Feuilles	Infusion	Cultivée	Fruit. Aliment de base
		Diabète	Feuilles	Infusion		
	<i>Ficus kamerunensis</i>	Inflammation des yeux	Feuilles	Goutte à goutte dans les yeux	Forêt (arbre)	
Murtaceae	<i>Eugenia uniflora</i>	Douleur intestinale	Feuilles	Infusion	Forêt (arbre)	
	<i>Psidium guajava</i>	Dysenterie	Feuilles jeunes	Infusion	Domestique	
			Fruit vert	Ingestion		

		Mauvaise haleine et mal de dents	Feuilles	Mâcher		
Oxalidaceae	<i>Oxalis corymbosa</i>	Mal de gorge	Toute la plante	Ecraser et avaler avec du sel	Zones perturbées	
Passifloraceae	<i>Passiflora foetida</i>	Jaunisse	Feuilles	Infusion	Forêt (arbre)	
Piperaceae	<i>Piper umbellatum</i>	Douleur abdominale	Racines	Infusion	Forêt (herbacée)	Feuilles : ingrédient du <i>calulú</i>
	<i>Chinchona sp.</i>	Malaria	Ecorce	Infusion	cultivée	
		Douleur abdominale	Ecorce	Infusion		
		Echymoses et blessures	Feuilles et racines	Massage avec l'infusion ou ajouter alcool et masser	Forêt (arbre)	
Runiaceae	<i>Morinda lucida</i>	Fièvres	Feuilles	Écraser avec de l'huile de coco et ingérer		
	<i>Psychotria peduncularis</i>	Jaunisse	Feuille	Infusion froide	Forêt (herbacée)	
		Fièvres	Feuille	Infusion, 3 par jour		
	<i>Allophyllus africanus</i>	Douleur abdominale et diarrhée	Feuilles, racines et écorce	Infusion	Forêt (arbre)	Branches utilisées pour fabriquer des outils de cuisine
Sapindaceae		Aphrodisiaque	Ecorce	+ <i>P. umbellatum</i> + <i>P. pedicularis</i> , en infusion		
		Purgeant	Feuilles	Infusion		
	<i>Paullinia pinnata</i>	Douleurs thoraciques	Racines	Mâcher	Forêt (herbacée)	
		Relaxant et somnifère	Feuilles	Infusion		
Solanaceae	<i>Solanum macrocarpon</i>	Renforcer le corps	Feuilles	Infusion	Cultivée7domestique	Fruit : cuisiné

Sterculiaceae	<i>Sterculia acuminata</i>	Stimulant / faim	Graines	Ingérer	Forêt (arbre)	Graines vendues dans les marchés
		Douleurs abdominales	Ecorce	Infusion		
		Maladie vénérienne	Ecorce, feuilles et racines	Infusion		
Ulmaceae	<i>Trema guineensis</i>	Diarrhée	Ecorce et racines	Infusion	Forêt (arbre)	
		Douleur prénatale	Ecorce	Infusion		
		Mal d'oreille	Feuilles	Presser le jus dans l'oreille		Zones perturbées
Umbelliferae	<i>Eryngium foetidum</i>	Toux	Racines	Infusion	Domestique	
		Douleur abdominale	Feuilles	Ecraser et infusion		

Photographies



Sãotoméen forro avec des plantes médicinales



Calulú, plat typique



Porte d'entrée du Parc Naturel Obô, Bom Sucesso



Gagnants du concours de dessin de la nature



Écorces à usage médicinal



Focus group, Association Monte Pico, Jardim Botânico de Bom Sucesso



Concours de dessin de la nature



Médecin traditionnel



Champ agricole, intérieur du Parc Obô



Marché de São Tomé



Focus group



Zone agricole, périphérie du Parc Obô



Objet en bois, artisans de São Tomé



Pico Cão Grande, sud de l'île de São Tomé



Travail avec l'ONG Step Up